ANECDOTES CHRÉTIENNES.

ŒUVRES DE L'ABBÉ REYRE,

Que l'on trouve chez les mêmes Libraires.

L'ECOLE DES JEUNES DEMOISELLES, ou Lettres d'une mère vertueuse à sa fille, avec les réponses de la fille à sa mère : recueillies et publiées par l'abbé Reyre, 2 vol. in-12.

MENTOR DES ENFANS ET DES ADOLESCENS, ou Maximes, traits d'histoire et fables en vers, propres à former l'esprit et le cœur de la jeunesse; 1 vol. in-12, avec 6 gravures en taille-douce.

FABULISTE DES ENFANS ET DES ADOLESCENS, ou Fables nouvelles, pour servir à l'instruction et à l'amusement de la jeunesse : suivi du Temple de l'honneur; 1 vol. in-12, avec 8 gravures en taille-douce.

LYON. — IMPRIMERIE D'ANTOINE PERISSE,
IMP. DE N. S. P. LE PAPE
ET DE S. É. MGR. LE CARDINAL ARCHEVÊQUE

ANECDOTES CHRÉTIENNES,

OU

RECUEIL DE TRAITS D'HISTOIRE CHOISIS,

Pour l'éducation de la jeunesse et l'instruction de tous les Fidèles ;

PAR L'ABBÉ REYRE

Nouvelle édition augmentée d'une Notice sur l'Auteur.

Respice et fac secundum exemplar;
Lisez et formez-vous sur ces modèles.

TOME PREMIER.



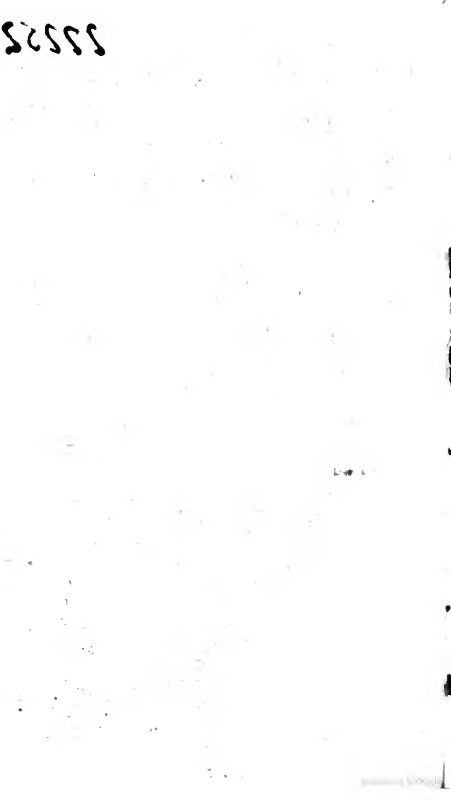




LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES.

LYON, GRANDE RUE MERCIÈRE, 33. | PARIS, RUE POT-DE-FER-ST-SULPICE, 8.

1842.



NOTICE
SUR L'ABBÉ REYRE.

L'ABBÉ JOSEPH REYRE, l'un des écrivains modernes qui ont le plus travaillé pour l'instruction religieuse de la jeunesse, naquit à Eyguières le 25 avril 1735. Il fit ses études au collége des jésuites d'Avignon, et montra de bonne heure tant de goût pour l'état ecclésiastique, que ses maîtres l'admirent dans leur société dès l'âge de seize ans.

Après qu'il eut terminé avec succès son cours de rhétorique, on l'envoya professer successivement à Roanne, à Lyon et à Aix. Ce fut dans cette dernière ville qu'il composa son *Ami des Enfans*, 1765, in-12, ouvrage qui reparut en 1766, sous le titre de *Mentor des Enfans*, et qui fut réimprimé en 1821 pour la quatorzième fois.

Élevé au sacerdoce en 1762, l'abbé Reyre joignit aux vœux qu'il prononça, celui d'aller enseigner l'Evangile dans les pays infidèles, s'il pouvoit en obtenir la permission de ses supérieurs; mais en attendant il se livra au ministère de la chaire, et se fit beaucoup de réputation par le panégyrique de saint Pierre d'Alcantara, et par l'oraison funèbre du Dauphin, qu'il prononça en 1766.

Cependant l'époque de son ordination ayant été celle des premiers arrêts du parlement contre les jésuites, le père Reyre s'étoit tenu dans le Comtat, afin d'échapper à l'orage qui éclatoit en France sur sa société; mais le pays où il s'étoit réfugié ayant été occupé par les Français en 1768, les jésuites qui s'y trouvoient partagèrent le sort de ceux de France, et le père Reyre fut obligé de se retirer à Eyguières où l'attendoient les soins d'une famille chérie. Son zèle pour la religion ne lui permit pas d'y rester oisif; il continua d'exercer son talent pour la chaire, et alla remplir de grandes stations à Arles, à Alais, Nimes, Montpellier, Tarascon, Lunel, etc.

Appelé à Paris en 1785, ce fut pendant son séjour dans cette ville qu'il acheva son *Ecole des demoiselles*, 1786, 2 vol. in-12, ouvrage très-remarquable, qui fut adopté dans beaucoup de maisons d'éducation, et pour lequel l'assemblée du clergé lui accorda une pension à titre d'encouragement. Retiré dans la communauté des Eudistes, il se livra avec ardeur à la prédication, et fut chargé, en 1788, de remplir la station du carême à Notre-Dame. Les succès qu'il obtint en ce genre l'avoient fait désigner pour être prédicateur du roi, lorsque la révolution éclata. Obligé de s'éloigner, il se rendit d'abord à Pont-de-Beauvoisin, chez un de ses anciens confrères, le P. Piavaz, auprès duquel il résida pendant quelque temps; et alla se réfugier à Sault, près

Carpentras, chez un de ses parens, d'où il fut bientôt arraché, avec un de ses frères, pour être jeté dans la prison de Saint-Remy.

Ayant recouvré sa liberté à l'époque du 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794), l'abbé Reyre se retira chez un neveu qu'il avoit à Lyon; et, toujours animé du même zèle pour l'instruction de la jeunesse, il lui consacra de nouveau sa plume. Les enfans de son neveu devinrent les objets de sa sollicitude; il composa pour eux de petits traités sur les élémens des sciences, et prit plaisir à former leur cœur à la vertu. Il la leur enseignoit non-seulement par ses leçons, mais encore par d'utiles exemples qu'il prenoit soin de recueillir. C'est ainsi qu'il rassembla ses *Anecdotes chrétiennes*, où l'on trouve à la fois des traits d'héroïsme, de sagesse et d'humilité, qui, en se classant dans la mémoire des jeunes gens, doivent ouvrir leur ame à toutes les vertus, et devenir la règle de leur conduite. Ce livre, si intéressant d'ailleurs pour tous les âges, parût en 1801, 2 vol. in-12, et fut accueilli avec empressement par tous les amis de la religion. Il fut réimprimé pour la sixième fois en 1820.

L'abbé Reyre, ne voulant négliger aucune partie de l'éducation, publia encore *Le Fabuliste des enfans*, 1803, in-12, recueil qui fut aussi très-souvent réimprimé; et la *Bibliothèque poétique de la jeunesse*, 1805, 2 vol. in-12, où se trouve un choix de poésies propres à former le goût, sans attrister les mœurs.

Cependant la santé de cet estimable écrivain déclinoit sensiblement; il crut que l'air de Lyon lui étoit contraire, et se décida à aller se fixer à Avignon, où il passa les dernières années de sa vie. Ses infirmités l'obligèrent d'abandonner la prédication, mais ne le firent point renoncer à ses occupations favorites, ayant toujours pour but la gloire de Dieu et l'utilité du prochain; il publia successivement des *Prônes nouveaux en forme d'homélies*, 1809, 2 vol. in-12; le *Petit-Carême en forme d'homélies*, *cod.* 2 vol. in-12; et des *Instructions sur les principales fêtes de l'année*. Ces trois ouvrages ont été réunis depuis sous le titre d'*Année pastorale*, 1813, 5 vol. in-12. Les *Méditations évangéliques pour tous les jours de l'année*, qui parurent en 1813, 3 vol. in-12, furent sa dernière production. La mort vint le frapper le 4 février 1812; il ne démentit point à ses derniers instans la haute opinion qu'il avoit donnée de ses vertus. Il vit approcher sa fin avec tout le calme d'une ame pure, et sa mort fut une leçon de plus qu'il laissa à ceux qui l'entouroient. Un ancien jésuite, l'abbé Carié, a fait son épitaphe, où il loue également son talent, ses connoissances et son heureux naturel.

Les ouvrages de l'abbé Reyre sont écrits avec une simplicité qui les rend propres à toutes les classes de la société. Un grand nombre de pasteurs les ont adoptés, et ils sont également répandus dans les maisons d'éducation où les principes religieux sont considérés comme la base de toutes les vertus

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

On a toujours été persuadé que les exemples conduisent beaucoup plus rapidement à la vertu que les préceptes (1) ; et c'est d'après cette idée, que, pour instruire et former la jeunesse, on s'est appliqué, dans tous les temps, à lui mettre sous les yeux les belles actions dont l'Histoire a conservé le souvenir dans ses fastes. *Plutarque* nous a laissé les *Dits et faits* des grands hommes de la Grèce et de Rome. Le célèbre *Rollin* a eu soin de recueillir ce que les ouvrages des anciens renferment de plus instructif et de plus frappant. Un auteur plus récent, sous le titre de *Morale en action*, nous a donné, dans ces derniers temps, un Recueil des plus beaux traits de l'histoire profane. Le public a applaudi à ces ouvrages ; et les instituteurs se sont empressés de les mettre entre les mains de leurs élèves, parce qu'ils en ont senti tout le mérite et l'utilité. Mais un livre qui réuniroit tout ce que les annales de la religion offrent de plus grand, de plus touchant, de plus héroïque, ne seroit-il pas encore plus utile et plus propre à former l'esprit et le cœur des jeunes gens ?

Les incrédules les plus obstinés, et les plus prévenus contre le christianisme, conviennent que rien n'est plus capable d'élever, de perfectionner l'homme, que la doctrine qu'il nous enseigne ; et nos philosophes eux-mêmes ont été forcés d'avouer que toutes les maximes de la philosophie ne sauroient approcher de la morale de l'Evangile. Mais si l'on admire malgré soi cette sublime morale dans la théorie, combien plus ne paroîtra-t-elle pas admirable dans la pratique ! Si elle frappe les ennemis mêmes de la religion, qui ne la voient, pour ainsi dire, qu'en idée, quelle vive impression ne fera-

(1) *Longum iter per præcepta, breve per exempla.* Sénèque.

t-elle pas sur les fidèles, lorsqu'ils la verront se montrer sensiblement à eux dans les actions d'une infinité de chrétiens de tout âge et de tout état, qui en ont fait la règle de leur conduite! Ils ne seront plus tentés alors de regarder l'observation des préceptes et des conseils évangéliques comme une pieuse chimère; mais ils comprendront que si les incrédules et les libertins les représentent comme impraticables, c'est uniquement parce qu'ils n'ont pas le courage de les pratiquer. Ils ne désespéreront plus alors de parvenir au haut degré de perfection où la religion nous appelle; mais à la vue des grands modèles qu'ils auront sous les yeux, leurs idées s'agrandiront, leur ame s'élèvera, leur cœur s'enflammera; et qui sait si, piqués d'une sainte émulation, ils ne s'écrieront pas comme le sage courtisan dont parle saint Augustin: « Pourquoi ne pourrois-je pas ce qu'ont pu tant d'autres? » Ils sentiront du moins combien les hommes que dirige et qu'anime la religion, l'emportent, par leurs sentimens et par leur conduite, sur ceux qui ne suivent que les penchans de la nature corrompue, ou les maximes de la philosophie moderne; et en comparant les désordres et les vices qu'on remarque ordinairement dans ceux-ci, avec la sagesse et les vertus qu'on ne peut s'empêcher d'admirer dans ceux-là, ils seront forcés de reconnoître qu'il n'y a que le vrai chrétien qui puisse être véritablement sage et solidement vertueux.

Ce sont là, ce me semble, les avantages que peuvent retirer de la lecture de ce Recueil, non-seulement la jeunesse que j'ai eue principalement en vue dans ce travail, mais encore toutes les personnes qui ont conservé quelque attachement pour la religion, quelque goût pour la piété; et c'est aussi ce qui m'a engagé à le publier. Dans un temps où le vice corrupteur se présente de toutes parts aux yeux des jeunes gens, il est plus nécessaire que jamais d'offrir à leurs regards la sainte image de la vertu; et puisque, dans le monde, ils ne rencontrent presque partout que des désordres capables de les scandaliser, il faut qu'ils trouvent du moins dans les livres des exemples qui les édifient.

Il m'eût été facile de multiplier ces exemples, et de rendre ce Recueil beaucoup plus volumineux; mais comme je crai-

gnois qu'il ne le fût trop, je me suis borné à choisir les traits qui m'ont paru les plus intéressans. J'ai passé légèrement sur les anecdotes des premiers siècles de l'Eglise, qui sont généralement connues, pour m'attacher particulièrement à celles de ces derniers temps, que bien des personnes ignorent; et comme les exemples domestiques font plus d'impression sur nous que les étrangers, j'ai cru devoir préférer les grands modèles que nous offre la France, à ceux qu'on peut trouver chez les nations étrangères. J'ai surtout beaucoup insisté sur les actes héroïques par lesquels plusieurs catholiques français se sont signalés pendant la révolution, afin qu'en les lisant, les ames chrétiennes puissent avoir la consolation de se dire que, si notre patrie a donné de grands scandales, elle les a, en quelque sorte, réparés par de grands exemples; et que jamais la religion et la piété n'ont brillé avec plus d'éclat, que dans ce siècle d'impiété et d'irréligion.

Les sources où j'ai puisé ne sauroient être suspectes. C'est de l'Histoire de l'Eglise, par *Béraud-Bercastel;* c'est de la Vie des Saints, traduite de l'anglais par *Godescard;* c'est des Lettres édifiantes et curieuses, écrites des Missions étrangères; c'est de l'Esprit de saint *François de Sales;* c'est de l'Histoire du Clergé pendant la révolution, par *Barruel*; c'est enfin des différentes Vies composées par l'abbé *Proyart*, que j'ai tiré presque tous les traits d'histoire que contient ce Recueil: et tous ces ouvrages jouissent de l'estime publique. Si j'ai rapporté quelques anecdotes qui n'ont pas encore été imprimées, c'est qu'elles m'ont été racontées par des hommes dignes de foi, et que j'avois tout lieu de croire qu'en les citant, je ne pouvois compromettre la vérité.

J'aurois voulu pouvoir mettre, dans cette compilation, une suite méthodique, qui enchaînât d'une manière naturelle les faits que je rapporte; mais comme cet enchaînement m'a paru impossible, le seul ordre que je me sois prescrit, a été de n'en point suivre. J'ai seulement distingué les différentes anecdotes par un titre particulier, qui en fait connoître l'objet. L'espèce de confusion qui règne nécessairement dans un ouvrage du genre de celui-ci, ne sauroit nuire à son utilité. Peu importe que les arbres d'un verger soient alignés avec art, ou

épars ça et là sans symétrie, pourvu qu'ils produisent des fruits salutaires. Or, il en est de même des traits d'histoire que j'ai réunis dans ce Recueil. Il est indifférent qu'ils soient classés avec méthode, ou rapportés sans ordre, pourvu qu'ils inspirent des sentimens vertueux et chrétiens à ceux qui les liront.

Quant au style que j'ai employé, pour ne pas m'approprier, comme tant d'autres, une gloire qui ne m'appartient pas, je me crois obligé de prévenir les lecteurs que ce style est celui des auteurs mêmes de qui j'ai emprunté les différens morceaux d'histoire que je rapporte. J'aurois craint de les gâter en y mêlant le mien, et je n'ai fait le plus souvent que les copier. Un peintre médiocre admire lui-même et fait admirer aux autres les tableaux des grands maîtres; mais quand il se connoît et qu'il est prudent, il se garde bien d'y toucher. Je me suis cependant permis quelquefois d'abréger la narration de certains faits, et d'y ajouter quelques réflexions qui en sont comme le sens moral, parce que ces légers changemens et ces courtes additions m'ont paru nécessaires pour rendre ce Recueil plus utile et plus instructif: ce n'est que dans cette intention que je les ai faits. Puisse le succès répondre à mes vues et à mes désirs! puisse l'exemple des hommes vertueux, que je propose ici pour modèle à la jeunesse, lui inspirer une sainte ardeur pour la vertu, et l'engager à les imiter!

ANECDOTES

ANECDOTES
CHRÉTIENNES
OU
RECUEIL DE TRAITS D'HISTOIRE
CHOISIS.

Le philosophe qui cherche et qui trouve la vérité.

Rien n'est plus important que la connoissance de la vérité : elle seule peut nous servir de guide, et nous empêcher de tomber dans les piéges que le mensonge et l'erreur nous tendent de toutes parts. Mais pour la connoître, il faut savoir où l'on doit la chercher ; et c'est ce que va nous apprendre l'exemple d'un philosophe païen qui eut l'avantage de la trouver.

Ce philosophe, qui vivoit dans le second siècle de l'Église, et qui s'appeloit Justin, avoit reçu une éducation distinguée, et étoit versé dans toutes les sciences usitées alors. Au milieu des ténèbres du paganisme où il avoit été élevé, il marqua toujours un ardent amour pour la vérité, et il la cherchoit sans cesse avec un cœur droit. Dans l'espérance de la trouver, il s'adressa tour-à-tour aux plus célèbres philosophes, qui étoient alors en grand nombre, qui formoient différentes sectes, qui avoient des sentimens opposés, mais qui s'accordoient néanmoins tous à se donner pour les orga-

nes de la vérité, pour les oracles de la sagesse, pour les apôtres de la vertu, pour les bienfaiteurs de l'humanité. Il écouta d'abord leur doctrine sans préjugé; et il vit bientôt qu'en se glorifiant des lumières de leur esprit et de l'étendue de leurs connoissances, la plupart d'entr'eux étoient assez aveugles pour confondre le juste avec l'injuste, l'homme avec la brute, et la toute-puissance même du Créateur avec les caprices du hasard. Il examina ensuite leur conduite avec attention, et il ne tarda pas à s'apercevoir que, bien loin d'être sages, vertueux et humains, comme ils vouloient le paroître, ils n'étoient que vains, présomptueux, corrompus, égoïstes, intolérans; et que, en paroissant n'avoir en vue que le bien public, ils ne cherchoient réellement que leur propre intérêt, ils ne se proposoient que de satisfaire leur vanité, leur avarice ou leur ambition. Lorsqu'il eut appris ainsi à les connoître, il perdit entièrement la confiance qu'il avoit en eux : il les méprisa encore plus qu'il ne les avoit estimés; et, persuadé qu'au lieu de le conduire au terme où il aspiroit, ces guides trompeurs ne pourroient que l'en éloigner, il fut aussi attentif à les fuir qu'il avoit d'abord été empressé à les fréquenter.

Cependant, comme il soupiroit toujours avec la même ardeur après la vérité, il se décida à faire une nouvelle tentative pour la trouver; et il s'adressa dans cette vue à un des principaux platoniciens (1) qui étoit dans son voisinage, et qui jouissoit d'une grande réputation de sagesse. Les leçons de ce nouveau maître lui plurent d'abord, et il

(1) On donnoit ce nom à ceux qui suivoient la doctrine de Platon, et Platon est de tous les anciens philosophes, celui dont la doctrine approche le plus de celle de l'Évangile.

crut s'apercevoir qu'il y gagnoit. Mais il en rencontra bientôt un autre qui étoit bien plus propre à contenter ses désirs ; et c'est à cette heureuse rencontre qu'il fut redevable de sa conversion dont il raconte lui-même les circonstances. « Un jour, » dit-il, que j'étois dans un lieu écarté, je me vis » suivre par un vieillard de fort bonne mine. Je » m'arrêtai pour le considérer avec plus d'atten- » tion, mais sans lui rien dire. Il m'en témoigna » sa surprise. Bientôt la conversation devint inté- » ressante. Il la fit tomber sur ce que j'avois tant » à cœur d'apprendre. Mais après avoir donné » quelques éloges à mon émulation, il me repro- » cha d'aimer plus les spéculations que les œu- » vres, et me fit entendre que la science à laquelle » j'aspirois, étoit toute pratique. Je lui deman- » dai respectueusement ce qu'il me convenoit de » faire.» *Il faut*, me répondit-il, *méditer les livres des prophètes, les seuls véritables sages, et demander avec instance à l'Etre suprême, de vous ouvrir les portes de la lumière et les routes de la vérité.*

Justin suivit les conseils de ce sage guide : il s'appliqua à lire les écrits des prophètes ; et c'est là qu'il trouva enfin ce qu'il avoit cherché inutilement dans les leçons et le commerce des philosophes. Le ton divin qui règne dans nos livres saints, les grandes idées qu'ils donnent de Dieu, les vérités sublimes qui y sont révélées, la morale pure et salutaire qu'ils nous enseignent ; tout se réunit pour lui persuader que ces livres sacrés sont les organes infaillibles de la vérité. Mais ce qui l'affermit dans cette persuasion, ce fut la vie céleste de ceux qui en faisoient la règle de leur conduite ; ce fut surtout le courage héroïque avec

lequel il voyoit les chrétiens préférer la mort à l'apostasie. « Il n'est aucun homme voluptueux ou » intéressé, se dit-il à lui-même, qui ne craigne » la mort, et qui ne s'estime heureux de pouvoir, » par un désaveu facile, sauver une vie qu'il re- » garde comme la base et le terme de sa félicité. » Si donc les chrétiens ne font pas difficulté de » la sacrifier, plutôt que de renoncer à leur reli- » gion, c'est qu'ils sont intimement persuadés » qu'en mourant pour elle, ils meurent pour la » vérité; c'est qu'ils ont la ferme espérance de trou- » ver dans le sein de la Divinité, un bonheur in- » finiment plus grand que celui dont ils pourroient » jouir sur la terre. Eh! pourquoi ne chercherois- » je pas comme eux à me procurer ce bonheur, » le seul après tout qui puisse être durable ? » Animé par ces réflexions à suivre la lumière que les livres saints avoient fait briller à ses yeux, Justin ne balança plus; il embrassa le christianisme, il en remplit les devoirs, il en fit l'apologie; et, ce qui prouve encore mieux la fermeté de sa foi, il en devint enfin le martyr.

On assure que, comme saint Justin, un de nos plus célèbres littérateurs n'a dû son retour à la vérité, qu'à la lecture de nos livres saints; et le discours vivement senti et profondément pensé, qu'il a mis à la tête de sa traduction des psaumes de David, rend ce fait très-croyable. Mais quelle qu'ait été la cause de sa conversion, tout le monde sait qu'après avoir paru long-temps au moins indifférent pour la religion et pour ses ministres, il en est devenu l'apologiste le plus éloquent, et que la moderne philosophie dont il avoit semblé d'abord suivre les drapeaux, n'a point eu d'ennemi plus ardent et plus redoutable. Personne n'a mieux

démasqué et n'a plus profondément humilié ses apôtres et ses sectateurs. Personne n'a exprimé avec plus de force et plus d'énergie les vifs sentimens d'horreur que leurs forfaits inouïs doivent exciter dans le cœur de tout homme de bien. Personne enfin n'a rendu un hommage plus éclatant à la vérité ; et en voyant la noble intrépidité avec laquelle il en défend les droits, on est forcé de reconnoître que s'il ne s'est pas plus tôt déclaré pour elle, c'est qu'il ne la connoissoit pas. Il n'y a que nos philosophes et nos athées qui, accoutumés à faire un crime de la vertu, lui en aient fait un de sa profession de foi et de son zèle pour la religion. Mais il a prévenu leurs sarcasmes par une réponse à laquelle ils ne répliqueront pas, et par un conseil qu'ils n'auront pas la sagesse de suivre. *J'ai cru*, leur dit-il, *quand j'ai examiné : examinez aussi, et vous croirez* (1).

L'homme véritablement libre et le vrai esclave.

L'EMPEREUR Dioclétien, qui persécuta les chrétiens avec tant de fureur, alloit souvent à Salone, ville de Dalmatie, où l'on croit qu'il étoit né, et où il avoit de beaux jardins; comme il pensoit à les agrandir, il jeta les yeux sur un verger qui n'étoit séparé de son enclos que par une haie. Il demanda quel en étoit le maître ; on lui dit que c'étoit un solitaire qui, depuis vingt-cinq ans n'étoit pas sorti de sa retraite, et qui vivoit des fruits de son champ. Il voulut le voir ; il alla lui-même frapper à la porte : le solitaire ouvre ; Dioclétien reconnoît son meilleur ami, son com-

(1) M. de La Harpe.

patriote, son compagnon d'armes, Florus, l'un des meilleurs officiers de l'armée, qui avoit fait la guerre avec lui, et qu'on avoit cru mort en Mésopotamie. Il lui saute au cou à l'instant. « Quoi !
» est-ce bien vous que je revois ? Est-il possible que
» vous soyez enterré ici tout vivant, et que vous
» ayez sacrifié tout ce que votre mérite, tout ce
» qu'une noble ambition vous promettoient dans le
» monde ? Vous ne savez pas ce que vous avez perdu. — Je suis plus ambitieux que vous, mon cher
» Dioclès (1), reprit le solitaire. Vous n'avez voulu
» qu'une place dans l'empire ; j'ai voulu un empire
» tout entier, mais plus grand, plus solide, plus
» difficile à conquérir que l'empire romain. Cela
» vous surprend-il ? auriez-vous oublié les sentimens de votre jeunesse, et cette liberté plus noble que l'ambition à laquelle vous aspiriez ? C'est
» le bien que je possède, et on ne peut me le ravir. — Mais vous auriez pu en jouir avec moi,
» Florus : ce n'est plus le temps où nous avions à
» souffrir des caprices d'un maître, ou des hauteurs
» d'un courtisan. C'est moi qui possède cet empire
» que vous cherchez. Mon amitié vous auroit cédé
» la moitié du trône, et vous n'auriez dépendu de
» personne. — J'aurois dépendu de tout. Ce n'est
» rien, Dioclès, d'être le maître des autres ; il faut
» être maître de soi-même. — Il est vrai ; mais pouvez-vous vous flatter de l'être, vous dont la vie et
» la fortune dépendent d'un gouverneur de province ou d'un voisin jaloux qui peut vous chasser
» de votre héritage ? Est-ce là votre empire ? — Ma
» liberté, Dioclès, est de ne rien craindre : on me
» chasseroit de cette retraite, on me chasseroit de

(1) Nom que portoit Dioclétien avant d'être empereur.

» la Dalmatie, on me chasseroit de l'empire, on me » chasseroit du monde entier, qu'on ne feroit que » me rendre plus libre. Ma liberté est dans l'ame, sur » laquelle on n'a point de prise. On ne pourroit me » rendre esclave, qu'en me faisant commettre une » mauvaise action, et j'espère que nul homme » n'aura jamais ce pouvoir. O que c'est un beau » gouvernement, mon cher Dioclès, d'être si réglé » dans ses désirs, si droit dans ses pensées, si juste » dans ses sentimens, que l'intelligence infinie ne » trouve rien à reprendre dans votre cœur! Cet » empire vaut la peine d'être disputé, et c'est pour » lui que je combats depuis trente ans. Avouez-le » n'avez-vous pas trouvé qu'il étoit plus facile de » gouverner le monde que ses passions? — Je l'a- » voue : ma conscience est pour vous, mon cher » Florus; vous me ravissez; vous avez des senti- » mens sublimes; mais cependant vous êtes cou- » pable de les avoir renfermés en vous-même : » vous deviez venir à ma cour; vous m'auriez ins- » truit. — Vous ne m'auriez pas écouté, mon cher » Dioclès. Cette doctrine n'est pas nouvelle; elle » n'est pas de mon invention; il y a des gens qui » l'enseignent. Les avez-vous écoutés? les avez- » vous honorés? Jugez-vous vous-même. »

Dioclétien se rappela ses persécutions, et tomba dans une rêverie profonde. Ensuite il dit au solitaire : « Vous avez réveillé mes remords; j'ai persé- » cuté une doctrine que j'aimois; je n'ai pas osé » être juste; tout empereur que je suis, je suis » plus esclave que l'esclave qui me sert à boire. » Adieu; je vous porte envie, mon cher Florus : » continuez de goûter une paix qui n'est pas faite » pour moi : votre solitude vaut mieux que ma » couronne. » Il n'est point de remède plus efficace

contre l'ambition, et de témoignage plus glorieux pour la religion, que ces paroles de Dioclétien.

Sage conduite d'un prince envers ses courtisans.

Constance Chlore, prince sage et humain, estimoit et protégeoit le christianisme. Il usa cependant quelque temps de dissimulation, et déclara publiquement que tous les chrétiens de son palais eussent à offrir des sacrifices à Jupiter et aux autres divinités du paganisme, s'ils vouloient conserver leurs charges et ses bonnes grâces. Il s'en trouva qui, préférant leur fortune à leur intérêt éternel, s'empressèrent d'obéir à cet ordre, qui n'avoit été donné que pour les éprouver; mais pour prix de leur obéissance, ils n'obtinrent que le mépris du prince, qui, très-indigné de leur lâcheté, les éloigna pour toujours de sa personne. Un de ses confidens lui ayant demandé la raison de cette conduite dont il étoit fort étonné, Constance lui fit cette sage réponse : « Les hommes qui sacrifient leur religion à leur intérêt, sont capables de manquer à tous les devoirs; et je ne pouvois espérer que ceux dont la disgrâce vous a surpris, me fussent plus fidèles qu'ils ne l'ont été à leur Dieu. » Peu content d'avoir puni et humilié les apostats, le prince crut devoir encore récompenser avec éclat les chrétiens qui, s'élevant au-dessus des vues temporelles, avoient persévéré dans la profession ouverte du christianisme; et pour bien convaincre ses courtisans, qu'il ne comptoit que sur la fidélité de ceux qui étoient fidèles à leur religion, il confia à ces chrétiens généreux et incorruptibles la garde de sa personne et de ses états

Scandale glorieusement réparé.

Un véritable chrétien peut bien quelquefois se tromper, et même scandaliser les autres sans le vouloir; mais dès qu'il s'aperçoit du scandale qu'il leur a donné, il se fait un devoir de le réparer en désavouant et en condamnant son erreur. C'est ainsi que se comportèrent plusieurs soldats chrétiens que Julien l apostat avoit insidieusement entraînés dans son apostasie.

C'étoit la coutume en certaines occasions, que les empereurs, élevés sur leur trône, avec un pompeux appareil, fissent de leurs propres mains des largesses aux troupes. Julien, dans une de ces cérémonies, fit placer à ses côtés un autel, un brasier, de l'encens, et il exigea que chaque soldat mît l'encens sur le feu avant de recevoir son présent. On leur faisoit entendre que ce n'étoit là que le renouvellement d'une ancienne coutume qui n'avoit rien que d'indifférent. La plupart n'aperçurent pas l'artifice. Mais, sur les reproches qu'on leur fit ensuite, ils donnèrent les plus vifs témoignages de repentir, coururent par les rues et les places publiques, en criant à haute voix : « Nous sommes toujours chrétiens; que tout le monde l'entende. Jésus-Christ, Sauveur adorable, nous ne vous avons point renoncé. Si notre main a été surprise, le cœur n'y avoit nulle part. » Il y en eut d'assez courageux pour aller jusqu'aux pieds de l'empereur rejeter l'argent qu'ils venoient de recevoir, en lui disant : « Réservez vos dons pour ceux qui les acceptent à des conditions si honteuses; pour nous, ils nous sont plus odieux que la mort.

Coupez nos mains qu'ils viennent de souiller : tranchez la trame funeste de nos jours : immolez-nous à Jésus-Christ, notre divin maître, qu'on nous a fait trahir contre notre volonté. »

L'impiété confondue par la puissance divine.

Après avoir renoncé au christianisme, Julien l'apostat porta l'impiété jusqu'à entreprendre de démentir les prophéties, tant celle de Daniel, qui annonce la ruine du temple de Jérusalem comme irréparable, que celle de Jésus-Christ, qui porte expressément qu'il n'y demeureroit pas pierre sur pierre. Il attira les plus habiles ouvriers de toutes les contrées, commanda des troupes de travailleurs, et commit la surintendance de l'ouvrage à Alypius, un de ses officiers les plus affidés. Les Juifs se rendoient de tous les coins du monde à Jérusalem, en triomphant et en publiant que le royaume d'Israël alloit être rétabli. Ils ne craignoient pas même d'insulter aux chrétiens en mille manières, parce qu'ils se sentoient soutenus par la puissance impériale.

On détruisit facilement ce qui restoit de l'ancien temple, jusqu'à n'y pas laisser pierre sur pierre, selon la lettre des Ecritures. On creusa avec la même facilité les fondations du nouveau. Mais sitôt qu'on eut posé les premières pierres, il survint un horrible tremblement de terre qui les vomit de son sein, et les jeta à une grande distance. Des tourbillons de vent emportèrent le sable, la chaux et tous les autres matériaux dont on avoit fait des amas immenses. Mais ce qu'il y eut de plus terri-

ble comme de plus divin, c'est que des globes de feu, sortant de l'édifice, et roulant de tous côtés avec une rapidité effroyable, renversèrent les ouvriers, les entraînèrent avec eux, les consumèrent jusqu'aux os, ou les réduisirent entièrement en cendres. La flamme alla même trouver, et sembla dévorer avec avidité les marteaux, les pioches, les ciseaux et tous les instrumens qui étoient en réserve dans un bâtiment écarté. Un torrent de feu serpentant par le milieu de la place, et jaillissant çà et là par mille rayons étincelans, brûla ou étouffa les Juifs qu'il discernoit avec une sorte d'intelligence. Ce terrible phénomène se réitéra plusieurs fois en plein jour. La nuit, chaque Juif aperçut sur ses vêtemens des croix si bien empreintes, qu'on ne pouvoit les effacer, quelque effort que l'on fît. Il parut aussi dans les airs, depuis le Calvaire jusqu'à la montagne des Oliviers, une croix étincelante de lumière. Les obstinés enfans de Jacob ne laissèrent pas de retourner au travail à diverses reprises. Ils se rassuroient les uns les autres : ils vouloient à toute force tirer parti de la faveur du prince apostat. Toujours ils furent repoussés d'une manière également fatale et miraculeuse ; en sorte que plusieurs d'entre eux et un nombre encore plus grand d'idolâtres confessèrent avec éclat la divinité de Jésus-Christ, et demandèrent le baptême.

Non-seulement tous les historiens ecclésiastiques, mais les païens mêmes, tels qu'Ammien-Marcellin, tout admirateur qu'il se montre de Julien l'apostat, rapportent unanimement ce prodige. Saint Grégoire de Nazianze, saint Ambroise, saint Jean-Chrysostôme l'ont cité publiquement, peu d'années après l'événement, en présence d'une multitude d'auditeurs à qui ils le rappeloient, comme

à des témoins oculaires. Saint Chrysostôme en particulier ajoute que de son temps on voyoit encore tout ouverte les fondations creusées par les Juifs, et que cette ébauche étoit, pour tous les spectateurs, une preuve sans réplique de ce que l'impiété avoit tenté, et n'avoit pu consommer.

Il n'existe plus à présent aucun vestige de ce grand miracle; mais n'en avons-nous pas vu une image sensible dans ce qui s'est passé sous nos yeux? Émules et admirateurs de Julien l'apostat, nos nouveaux philosophes avoient formé le projet insensé de démentir l'oracle infaillible par lequel Jésus-Christ nous annonce que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre son Eglise. Sophismes, calomnies, impostures, persécutions, cruautés, ils avoient tout mis en œuvre pour l'exécuter, et se glorifiant par avance du succès de leur entreprise, ils publioient déjà hautement que le règne des pontifes alloit finir, que le siége du chef de l'Eglise seroit renversé; que la pierre ferme sur laquelle il repose seroit brisée, et que sur ses ruines s'élèveroit pompeusement le trône de la philosophie, qui deviendroit la seule divinité de tout l'univers. Mais à quoi ont abouti tous leurs vains efforts? Les projets de l'impiété ont été confondus, les chefs des impies ont péri; les philosophes ont été démasqués; la philosophie est tombée; le saint-siége a subsisté; le nouveau souverain pontife a été installé; et les sombres nuages, et les violentes tempêtes que les incrédules avoient excitées pour priver les hommes des vives lumières et des salutaires influences de la religion, n'ont servi qu'à leur en mieux faire sentir les avantages et la nécessité.

Grandeur d'ame de l'homme qui ne craint que Dieu.

On a toujours admiré les sentimens renfermés dans ces deux beaux vers qu'un de nos poètes a mis dans la bouche du grand-prêtre Joïada.

> Soumis avec respect à sa volonté sainte,
> Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Mais ceux que manifesta saint Basile, archevêque de Césarée, dans les combats qu'il eut à soutenir contre l'empereur Valens, ne sont pas moins dignes d'admiration. Comme ce prince, grand protecteur des Ariens, connoissoit toute l'étendue du mérite du saint prélat, et savoit que les partisans d'Arius n'avoient point d'adversaires aussi redoutables, il voulut essayer de le réconcilier avec eux. Il envoya donc Modeste, préfet du prétoire, et lui donna commission, ou d'obliger l'archevêque de Césarée de communiquer avec les Ariens, ou de le chasser de sa ville. Cet officier, naturellement superbe, impitoyable et cruel, fit amener Basile au pied de son tribunal qu'il avoit eu soin de faire environner de ses licteurs, et de tout l'appareil de la tyrannie.

Aussitôt que le saint comparut, le préfet l'appelant sèchement par son nom : « Basile, lui dit-il, à quoi pensez-vous de résister témérairement à la puissance impériale ? — Quelle est donc ma témérité, dit le saint d'un air modeste, mais plein de noblesse ? — Pourquoi, reprit le favori, n'êtes-vous pas de la religion de l'empereur ? — C'est qu'un plus grand maître me le défend, répondit

l'évêque. Vos grandeurs et vos prééminences ne sont que pour le siècle, la foi seule, et non la condition, distingue les chrétiens. — Hé quoi! dit Modeste en se levant impatiemment de son siége, ne craignez-vous pas les effets de mon indignation et de ma puissance? — Qu'entendez-vous par là? dit Basile: faites-les-moi connoître ces effets. — Il ne s'agit pas moins, dit le préfet, que de la confiscation des biens, de l'exil, des tortures, de la mort. — Faites-moi d'autres menaces, si vous pouvez, reprit le saint évêque: rien de tout cela n'est de nature à m'émouvoir. La confiscation, dites-vous; mais qui ne possède rien n'a rien à perdre, à moins que vous ne prétendiez enrichir le fisc de ces méchans vêtemens, ou d'un petit nombre de livres qui font tout mon trésor. Vous me parlez de l'exil: vous ne m'en ferez pas subir la peine en m'enlevant à cette ville qui ne m'a pas vu naître; mais partout également je trouverai ma patrie, puisque tout appartient au Père commun que nous avons dans le Ciel. La rigueur même ou la durée des tourmens me touche assez peu, puisque je n'ai qu'un souffle de vie que le premier effort m'arrachera; et la mort qui me mettra tout d'un coup au terme dont la route m'est si pénible, sera pour moi le comble des bienfaits. »

La fierté du préfet fut déconcertée par la fermeté de ce discours, et surpris de voir le prélat inaccessible à la crainte au milieu du péril: « Jamais, s'écria-t-il, personne ne m'avoit parlé de la sorte. — Vous n'avez donc jamais rencontré d'évêque, repartit Basile; car, à de pareilles menaces, un vrai ministre de Jésus-Christ eût fait les mêmes réponses. En toute autre chose nous nous faisons un devoir de nous montrer les plus traitables

» des hommes, nous évitons la hauteur et la fierté
» à l'égard des moindres particuliers, à bien plus
» forte raison avec les dépositaires de la souveraine
» puissance. Mais quand il s'agit de la cause de
» Dieu, les glaives étincelans, les brasiers ar-
» dens, les tigres en fureur, l'étalage des plus
» horribles supplices ne nous font aucune impres-
» sion. » Le préfet voyant les voies de rigueur si inutiles, en tenta de toutes différentes ; mais comme l'évêque demeuroit toujours inébranlable, il le renvoya, alla sur-le-champ retrouver l'empereur, et lui dit : « Nous sommes vaincus, seigneur, et
» je l'avoue sans honte. Cet évêque est au-dessus
» des menaces ; on n'en obtiendra pas davantage
» par la voie des promesses. »

C'est ainsi que les méchans eux-mêmes rendent enfin hommage à la vertu : c'est ainsi que, malgré leur puissance et leur grandeur, ils sont forcés de reconnoître qu'il n'y a point d'homme plus grand et plus fort que celui qui ne craint que Dieu.

Le jeune héros chrétien.

Durant la persécution de l'empereur Valérien, un enfant nommé Cyrille, montra à Césarée, en Cappadoce, une sagesse et une force si supérieures à son âge, qu'on ne peut s'empêcher d'y reconnoître une opération sensible de l'Esprit divin qui l'éclairoit et le soutenoit. Comme il glorifioit publiquement le nom de Jésus-Christ, il eut d'abord à essuyer les dérisions des autres enfans, et les duretés de ses proches, qui étoient païens ; il fut même chassé de la maison paternelle, et destitué de tout secours. Mais les mauvais traitemens, les railleries

et l'état d'abandon où il étoit réduit, ne lui firent rien perdre de sa foi et de sa ferveur. Pour triompher de sa fermeté, on le fit comparoître devant le juge qui, après avoir employé inutilement les menaces et les caresses, ordonna, dans l'intention seulement de lui faire peur, qu'on le liât publiquement, comme pour le traîner au supplice. Le bienheureux enfant ne versa pas une larme, ne changea point de couleur; il s'avança au contraire avec empressement vers le feu où l'on feignoit de vouloir le jeter; et quand on l'eut éloigné, et qu'il reparut devant le juge : « Tyran, lui dit-il d'un air » inspiré, tu m'as fait injure en me rappelant du » trépas; le fer et le feu sont les seuls dons que je te » demande. J'aspire à des richesses que tu n'as pas » le pouvoir de me donner; ne m'en prive pas plus » long-temps par tes jeux et tes fourberies. » Les assistans fondoient en larmes en l'entendant ainsi parler. Mais il leur dit : « Vous devriez plutôt vous » réjouir et prendre part à mon triomphe. Vous » ignorez quel royaume m'est ouvert, et le bon» heur ineffable qui m'y attend. » Il souffrit la mort dans ces admirables dispositions, et il prouva, par son exemple, que, malgré la foiblesse de leur âge, les enfans mêmes deviennent des héros quand ils sont animés par la religion.

La cruauté vaincue par le courage d'une femme chrétienne.

Sous l'empereur Valens, hérétique arien, il y avoit dans la ville d'Edesse, en Mésopotamie, un grand nombre de chrétiens. L'empereur avoit ordonné qu'on fermât les églises des catholiques ; mais les

fidèles s'assembloient les dimanches hors de la ville, pour y assister aux offices divins. L'empereur, en étant instruit, ordonna qu'on mît à mort tous les chrétiens qui s'y assembleroient encore. Le préfet de la ville, Modeste, moins barbare que l'empereur, avertit secrètement les chrétiens de ne plus s'y assembler, et leur dit les ordres qu'il avoit reçus. Le dimanche suivant, jamais l'assemblée n'avoit été si nombreuse. Le gouverneur alloit, avec ses soldats, mais bien malgré lui, mettre à mort ces généreux chrétiens. En traversant la ville, il vit une pauvre femme qui sortoit brusquement de sa maison, sans même en fermer la porte, tenant un enfant par la main. Elle étoit si pressée, qu'elle traversa la file des soldats. Modeste la fit arrêter, et lui demanda où elle alloit si vite. *Je me presse*, dit-elle, *d'arriver où les catholiques sont assemblés. Vous ne savez donc pas*, dit le préfet, *que je vais pour faire mourir tous ceux qui s'y trouveront? Je le sais*, répondit cette femme, *et c'est pour cela que je me presse, craignant de manquer l'occasion de souffrir le martyre. Mais pourquoi y conduisez-vous cet enfant?* ajouta le préfet. *Afin*, dit-elle, *qu'il ait part au même bonheur*. Modeste, étonné du courage de cette sainte mère, retourna au palais de l'empereur, et lui persuada de renoncer à un projet aussi honteux et aussi cruel : tant la vertu a d'ascendant sur ceux mêmes qui la persécutent !

Belle réponse d'un solitaire à un empereur.

Un jour que l'empereur Valens regardoit d'une galerie de son palais sur le grand chemin, le long d

l'Oronte, il aperçut un vieillard couvert d'un méchant manteau, et marchant avec une précipitation étonnante pour son grand âge; il voulut savoir comment il se nommoit, et pourquoi il faisoit tant de diligence. On lui dit que c'étoit le solitaire Aphraate, pour qui toute la ville étoit pénétrée de la plus profonde vénération, et qu'il se rendoit à la place où les catholiques s'assembloient. « Que » prétends-tu, lui cria aussitôt le prince, et pour» quoi abandonnes-tu la retraite où tu devrois te » tenir renfermé, selon la règle ascétique? — Vous » avez raison, seigneur, reprit Aphraate, je de» vrois garder la solitude; mais la vierge la plus » retirée et la plus timide demeure-t-elle assise » et tranquille dans la maison paternelle, quand » elle y voit l'incendie? Elle court au contraire de » tous côtés pour donner et procurer du secours. » Les ariens que vous protégez, mettent le feu à » l'Église; je vole pour l'éteindre. » L'empereur fut piqué de cette réponse, mais le peuple en fut édifié, et apprit, par l'exemple du saint solitaire, que lorsque la religion est attaquée, il n'est aucun chrétien qui, quelque soit son état, ne doive se faire un devoir de la soutenir et de la défendre.

Bel exemple de soumission aux puissances.

La faction des ariens, furieuse de tout le bien que faisoit en Syrie Eusèbe, évêque de Samosathes, le fit reléguer jusqu'au pays du Danube. Le porteur de cette condamnation arriva sur le soir à Samosathes. Le charitable pasteur, sachant combien il étoit cher à ses ouailles, dit à cet émissaire: « J'o» béirai, comme je le dois, à l'ordre que vous m'a-

» vez apporté, mais gardez-vous bien de publier » le sujet de votre voyage ; car si le peuple venoit » à l'apprendre, il vous jetteroit dans l'Euphrate ». Il partit lui-même fort secrètement pour son exil, avec un seul domestique, n'emportant pour tout meuble qu'un oreiller et un livre, et il se rendit d'abord à la ville de Zeugma, située sur le bas du fleuve, à vingt-quatre lieues de distance. Les habitans apprirent cependant du porteur même l'ordre de l'empereur. Le fleuve en un moment fut couvert de barques, et ils eurent bientôt rejoint leur père, qu'ils conjurèrent, en se lamentant et en l'arrosant de leurs pleurs, de ne point les abandonner à la fureur des loups qui alloient ravager son troupeau. Pour toute réponse, l'évêque leur lut le passage de saint Paul qui ordonne d'obéir aux puissances; et après les avoir exhortés à imiter sa soumission et à se tenir fermes dans la doctrine des apôtres et des conciles, il partit tranquillement pour se rendre au lieu de son exil. C'est ainsi que se comportera tout chrétien animé du véritable esprit de l'Évangile : il saura souffrir la persécution pour conserver et défendre sa foi; mais il ne cherchera jamais à s'en délivrer en soufflant le feu de la rébellion, parce qu'en lui ordonnant de tout endurer plutôt que de la trahir, sa religion lui défend de se révolter et de désobéir aux puissances que Dieu a établies pour nous gouverner.

Moyen infaillible de ne pas errer dans la Foi.

Si tous les novateurs avoient imité la conduite de saint Jérôme, l'un des plus célèbres docteurs de l'Eglise, il n'y auroit jamais eu de schisme ni d'hé-

résie : c'est pourquoi nous croyons qu'il est important de mettre sous les yeux de nos lecteurs ses paroles et son exemple.

Ce saint docteur étoit devenu comme l'oracle de l'Église : on le consultoit de toutes les provinces. Les premiers prélats et le souverain pontife lui-même, formoient souvent sur son avis les plus importantes décisions. La grande célébrité qu'il s'étoit acquise rendoit son autorité imposante, et les différens partis qui troubloient, dans son voisinage, l'Église d'Antioche, vouloient chacun l'avoir de son côté; mais comme il se défioit de ses propres lumières, et qu'il craignoit de se tromper en se déclarant pour l'un de ces partis plutôt que pour les autres, avant de se décider, il se crut obligé de consulter le pape Damase; et voici ce qu'il lui écrivit : « Voulant m'assurer d'avoir Jésus-Christ pour » chef, je m'attache à la communion de votre sain» teté, c'est-à-dire à la chaire de Pierre. Je sais » que l'Église a été bâtie sur ce fondement. Qui» conque mange de l'agneau hors de cette maison, » ne fait qu'un sacrifice profane. Quiconque ne » s'est pas retiré dans l'arche, a péri par le déluge. » Ne pouvant pas toujours recourir à vous, je m'at» tache aux Egyptiens fidèles qui confessent la mê» me foi que Rome, comme un frêle esquif se met » à l'abri sous les grands navires. Celui qui n'a» masse point avec vous, ne me semble que dissi» per, parce que celui qui n'est pas pour Jésus» Christ, est pour l'antechrist. Les trois partis qui » divisent ici l'Eglise, cherchent à m'attirer chacun » de son côté; je m'écrie cependant : Si quelqu'un » est uni à la chaire de Pierre, voilà celui qui l'est » avec moi. Melèce, Vital et Paulin disent qu'ils » conservent cette union. Je le pourrois croire, si

» un seul le disoit ; mais il y en a deux qui en imposent, et peut-être tous les trois. C'est pourquoi » je conjure votre Sainteté de m'apprendre avec qui » je dois communier. Ne fût-il question que de moi » seul, ne méprisez pas une ame pour laquelle Jésus-Christ a donné son sang » Le souverain pontife eut égard à la prière de saint Jérôme, et en conséquence des instructions reçues de Rome, cet illustre docteur adopta la communion de Paulin qui l'ordonna prêtre. Se soumettre humblement aux décisions du saint-siége, c'est le seul moyen de ne pas errer dans la foi.

Dangers des spectacles.

Alypius, ami de saint Augustin, s'étoit d'abord senti beaucoup d'horreur pour les combats des gladiateurs, en sorte que ses compagnons lui ayant proposé un jour de les suivre, il refusa de le faire. Mais ils revinrent à la charge, et l'y traînèrent malgré lui. Il leur dit à ce sujet : « Si vous avez assez de force pour traîner mon corps en ce lieu, » en avez-vous assez pour rendre mon esprit et mes » yeux attentifs à la cruauté de ces spectacles ? J'y » assisterai donc sans y être, et sans y rien voir. » Lorsqu'ils eurent tous pris leur place, les jeux commencèrent. Alypius ferma les yeux, afin que des objets si abominables ne souillassent point son ame. « Plût à Dieu, dit saint Augustin, qu'il eût encore » bouché ses oreilles ! » En effet, ayant entendu un grand cri, il se laissa vaincre par la curiosité, et ouvrit les yeux pour voir ce que c'étoit, s'imaginant qu'il pourroit toujours les refermer ; mais il devint la victime de cette funeste curiosité. Un

des combattans étoit blessé, et à la vue de cet objet, il fut frappé dans l'ame d'une plaie plus grande que le gladiateur ne l'avoit été dans le corps. Il n'eut pas plutôt vu couler le sang de ce malheureux, qu'au lieu de détourner ses regards, il les fixa sur cet objet, et qu'il se sentit enivré du plaisir de ces combats inhumains. Ce n'étoit plus le même homme. Il prit les sentimens de la multitude dans laquelle il s'étoit mêlé, il jeta des cris, il s'anima comme les autres; il remporta de l'amphithéâtre une violente passion d'y retourner, et non-seulement il y revint avec ceux qui l'y avoient entraîné la première fois, mais il y entraînoit lui-même les autres. Il avoit cependant commencé par abhorrer les spectacles criminels que l'on y donnoit, et en y allant d'abord malgré lui, étoit bien résolu de n'y prendre aucune part. Mais une funeste expérience lui apprit que les meilleures résolutions ne pouvoient tenir contre les dangers que l'on y couroit, et que le seul moyen d'échapper à tous ces dangers, c'étoit de s'en éloigner. Puissent aussi tous les jeunes gens apprendre par cet exemple, à se défier de leur foiblesse, et à fuir des spectacles encore plus dangereux pour eux que ceux des Romains!

Remontrance ingénieuse.

Saint Amphiloque, évêque d'Icône, étant à Constantinople, et voyant que, malgré les décrets des conciles, le parti des ariens triomphoit encore, pria Théodose de porter une loi qui leur défendît de tenir leurs assemblées, et de blasphémer le Fils de Dieu. Mais quoique l'empereur fût zélé pour

la foi catholique, il ne crut pas devoir se rendre à cette prière, sous prétexte qu'on pourroit l'accuser d'user de trop de rigueur. Cependant le saint évêque ne se découragea pas ; et pour obtenir, par une pieuse adresse, ce qu'on avoit refusé à ses ardentes supplications, il vint à la cour, peu après que Théodose eut déclaré Auguste, son fils Arcade, âgé seulement de six ans. Il rendit ses profonds hommages à l'empereur ; mais il ne fit nul honneur au jeune Auguste qui étoit assis à côté de son père. Théodose prit le procédé de l'évêque pour une distraction, et le fit avertir. Le prélat s'approchant alors d'un air familier : Bon jour, mon fils, dit-il au jeune prince, en lui passant la main sous le menton, et en lui faisant d'autres caresses semblables. L'empereur ordonna avec émotion qu'on fît retirer ce vieillard. Amphiloque se retournant vers le souverain, et prenant une voix haute avec un air de dignité : « Seigneur, dit-» il, vous ne pouvez souffrir qu'on manque à un » enfant de votre sang ; pensez-vous que le Père » du Verbe fait chair, voie avec moins d'indigna-» tion, refuser à la personne adorable de son fils » les mêmes honneurs qu'on rend à la sienne ? » Théodose admira la sainte sagesse de l'évêque, le fit rapprocher sur-le-champ, et lui accorda au delà de ses vœux.

Saintes inquiétudes de l'homme charitable.

Saint Jean, patriarche d'Alexandrie, et justement surnommé l'*aumônier*, avoit une si grande charité pour les pauvres, que pour être mieux en état de les soulager, il s'étoit réduit à vivre lui-même dans

une extrême pauvreté. Il n'avoit pour lit qu'une basse et méchante couchette, avec une couverture de laine toute déchirée. Un des principaux de la ville lui en donna une qui avoit coûté trente-six pièces d'argent, et le conjura de s'en servir pour l'amour de lui. Il s'en servit en effet; mais le souvenir de trente-six pièces d'argent employées à un seul usage, tandis qu'elles pouvoient soulager plusieurs nécessiteux, le tourmenta toute la nuit. Il ne cessa de repasser dans son esprit tous les genres de misères auxquels il imaginoit qu'il auroit dû subvenir par ce moyen, et il ne put jamais fermer l'œil. Dès le matin, il envoya vendre la couverture, pour en donner le prix aux pauvres. Le citoyen qui lui en avoit fait présent la racheta et la lui fit reporter. Le tendre pasteur la vendit une seconde et une troisième fois, et dit enfin au riche pieux qui la lui faisoit toujours reporter : *Nous verrons qui de nous deux se lassera le premier.* Il seroit à souhaiter que tous les riches du monde connussent ce trait; peut-être les saintes inquiétudes du charitable patriarche d'Alexandrie en feroient naître quelques-unes dans leur esprit, sur l'usage qu'ils font de leurs richesses.

L'esclave volontaire.

Sérapion surnommé le Sindonite, touché du malheureux état d'un farceur païen, se servit, pour procurer sa conversion, d'un moyen qui supposoit beaucoup de zèle et de charité : il se vendit à lui en qualité d'esclave pour la somme de vingt pièces d'argent, et saisit avec soin toutes les occasions qu'il avoit de l'instruire et de l'édifier. Ses discours

et ses exemples produisirent enfin l'effet qu'il en attendoit : le farceur se convertit avec sa famille, et renonça au théâtre. Il ne voulut plus souffrir que Sérapion fût son esclave : il le mit en liberté par reconnoissance; mais il ne put le déterminer à garder pour son usage, ou du moins pour les pauvres, les vingt pièces d'argent qu'il avoit reçues en se vendant. Quelque temps après, le saint se vendit encore, afin de se mettre en état de soulager une veuve affligée. Son nouveau maître fut si content de ses services, qu'il l'affranchit et lui fit encore présent d'un habit, d'une tunique et d'un livre d'Evangiles. A peine Sérapion fut-il sorti, qu'il rencontra un pauvre auquel il donna son habit. A quelque distance de là, un second pauvre transi de froid eut la tunique; et il ne resta plus au saint pour se couvrir qu'un simple linge. Quelqu'un lui ayant demandé ce qu'étoient devenus ses habits, « Voilà, » dit-il, en montrant le livre des Evangiles, voilà » ce qui m'en a dépouillé. » Ce livre ne fut pas long-temps en sa possession : il le vendit pour assister une personne réduite à la dernière misère; et n'ayant plus rien que sa personne, il l'engagea encore plusieurs fois, afin de procurer au prochain des secours spirituels ou temporels. On chercheroit en vain dans les fastes de la philosophie, des hommes aussi désintéressés et aussi religieux. Il n'y a que la religion qui puisse les former, par ce qu'il n'y a qu'elle qui, en nous faisant envisager Dieu même dans la personne des pauvres, puisse nous porter efficacement à les secourir, à les aimer et à nous sacrifier même pour eux.

Ascendant de la vertu. Honneur qu'on lui rend.

Peu de temps après que Maxime eut usurpé le trône de Gratien, saint Martin, évêque de Tours, vint à Trèves pour demander la grâce de plusieurs personnes que leur attachement à l'empereur détrôné et assassiné par les partisans de Maxime, avoit fait condamner à mort. Parmi ceux qui étoient à la cour, le plus grand nombre cherchoit à captiver la bienveillance du prince par les manéges de l'adulation. Mais le saint évêque de Tours sut maintenir l'autorité que lui donnait son caractère. Quoiqu'il fût sujet de Maxime, reconnu empereur par Valentinien, et même par Théodose, il répugnoit infiniment à communiquer avec ce prince ; et comme on l'invitoit à sa table, il répondit généreusement qu'il ne pouvoit manger avec celui qui avoit enlevé à un empereur une partie de ses états, et la vie à l'autre. Une telle réponse devoit naturellement irriter l'usurpateur ; mais tel est l'ascendant d'une éminente vertu, que loin de s'emporter, il se réduisit au ton d'apologiste. Il s'excusa sur ce qu'il n'avoit pas pris de son plein gré le titre d'Auguste, et que l'armée l'y avoit contraint ; que du reste aucun de ses ennemis n'avoit perdu la vie que sur le champ de bataille. Le saint, qui avoit une bonté d'ame presque sans exemple, se rendit à ses raisons, et l'empereur en marqua une joie incroyable. Ce fut une fête extraordinaire à laquelle on invita tout ce qu'il y avoit de plus considérable à la cour. L'évêque fut mis dans le festin à la place d'honneur à côté du souverain. Un prêtre qui l'avoit

suivi à Trèves, occupa le premier rang après lui. Quand on eut présenté la coupe au prince, suivant la coutume, avant d'en faire usage, il la passa au saint évêque : il s'attendoit à la recevoir de sa main immédiatement après ; mais dès que l'évêque eut bu, n'envisageant les objets que des yeux de la foi, il donna la coupe à son prêtre, ce qui surprit moins l'empereur et les courtisans, qu'il ne les édifia : tant il est vrai que les choses les plus éloignées des mœurs communes se font respecter !

L'impératrice désira de régaler à son tour le saint évêque. C'étoit une nouvelle difficulté encore plus grande que la première ; car à l'âge de soixante et dix ans où il étoit parvenu, jamais il n'avoit mangé avec aucune femme. Mais il sollicitoit pour des prisonniers, pour des bannis, pour des gens dépouillés de leurs biens ; sa charité, l'ame et le mobile de toutes les œuvres, le fit déroger à la loi qu'il s'étoit faite, et la princesse en conçut une reconnoissance si vive et si respectueusc qu'elle ne voulut que le servir, au lieu de se mettre à table avec lui. Elle y plaçoit et approchait les mets qu'elle avoit préparés de sa main, lui servoit à boire, et durant tout le repas, elle se tint attentive et debout, dans l'humble contenance d'une personne faite pour le service. Quand on leva la table, elle fit précieusement garder les restes du pain, et jusqu'aux moindres choses qu'il avoit touchées ; ce qui prouve bien que les grands sentent eux-mêmes qu'il y a dans la vertu une grandeur supérieure à celle qui les élève au-dessus des autres hommes.

Les soldats fidèles à leur religion

L'EMPEREUR Maximien ayant ordonné que toute l'armée feroit un sacrifice aux dieux, pour obtenir le succès des armes de l'empire, la légion thébéenne, où il n'y avoit que des soldats chrétiens, s'éloigna pour n'y pas assister. L'empereur lui enjoignit de revenir au camp général, et de se réunir au gros de l'armée pour l'oblation du sacrifice. Mais comme ils refusoient tous de participer à cette cérémonie sacrilége, il les fit décimer, et les soldats sur lesquels tomba le sort, furent mis à mort. Les autres restèrent inébranlables, s'entr'exhortèrent à persévérer fidèlement dans leur religion. Cette première décimation fut suivie d'une seconde qui ne produisit pas plus d'effet. Maximien fit dire alors à la légion qu'ils périroient tous, s'ils persistoient dans leur désobéisance. Tous animés par Maurice, Exupère et Candide, leurs principaux officiers, envoyèrent à l'empereur la réponse que nous allons rapporter en substance. « Nous sommes vos soldats ; mais » nous sommes aussi les serviteurs du vrai Dieu. » Nous vous devons le service militaire et l'obéis- » sance ; mais nous ne pouvons renier celui qui » est notre créateur et notre maître, comme il » est aussi le vôtre dans le temps même que vous » le rejetez. Vous nous trouverez dociles à vos or- » dres, dans toutes les choses qui ne sont point » contraires à la foi, et notre conduite passée doit » vous en répondre. Nous sommes prêts à nous op- » poser à vos ennemis en quelque lieu qu'ils soient, mais nous ne pouvons tremper nos mains dans » le sang innocent Nous avons fait serment à Dieu,

» avant de vous le faire ; vous fieriez-vous au se-
» cond serment, si nous allions violer le premier ?
» Vous voulez que nous punissions les chrétiens,
» et nous le sommes tous. Nous avons vu massa-
» crer nos compagnons sans les plaindre, et nous
» nous sommes même réjouis du bonheur qu'ils
» avoient de mourir pour leur religion. L'extrémité
» à laquelle on nous réduit n'est point capable
» de nous inspirer des sentiments de révolte. Nous
» avons les armes à la main ; mais nous ne savons
» ce que c'est que de résister, parce que nous ai-
» mons mieux mourir innocens, que de vivre cou-
» pables. »

De si beaux sentimens, et une conduite si sage auroient dû dissiper les préjugés de l'empereur, et lui faire regarder ces soldats chrétiens comme les plus fidèles de tous ses sujets. Mais l'expérience nous a appris que rien ne peut détromper ni désarmer les ennemis de la religion ; et l'attachement qu'on montre pour elle est le seul crime qu'ils ne pardonnent pas. Loin donc de se laisser fléchir par les remontrances de ces soldats religieux, Maximien n'en devint que plus furieux contre eux, désespérant d'ébranler leur constance, il les fit investir par son armée qui les massacra. On n'en vit pas un seul faire la moindre résistance : tous mirent bas les armes, et se laissèrent tranquillement immoler par les soldats païens. La légion thébéenne étoit pourtant composée de six mille hommes bien armés, qui pouvoient du moins vendre leur vie bien cher. Mais ils savoient qu'en rendant à Dieu ce qui est à Dieu, il faut aussi rendre à César ce qui est à César ; et, fidèles aux maximes de leur religion, ils se firent un devoir de préférer le martyre à l'apostasie et à la rébellion

Les Vandales.

Le comte Boniface ayant invité les Vandales à venir en Afrique, ils y passèrent d'Espagne, l'an 428, sous la conduite de Genseric, et au nombre de quatre-vingt mille hommes. Possidius, évêque de Calame, auteur d'autant plus digne de foi, qu'il étoit témoin oculaire, décrit les ravages et les horreurs que ces barbares commirent partout où ils passèrent. Ils renversèrent les villes, rasèrent les maisons de campagne, et massacrèrent la plupart de ceux que la fuite ne put dérober à leur fureur. Quelques-uns périrent dans les tortures, d'autres terminèrent leur vie par le glaive; d'autres enfin furent conservés pour languir dans un cruel esclavage. Mais c'est surtout contre la religion et ses ministres, que ces vainqueurs féroces exercèrent leur barbarie. On n'entendoit plus chanter les louanges de Dieu dans les églises, qui, en plusieurs endroits, avoient été consumées par le feu. On n'offroit plus de sacrifices solennels que dans les maisons particulières, ou dans les lieux profanés. S'il se trouvoit quelqu'un qui demandât les sacremens, il n'y avoit personne pour les lui administrer. Les vierges et les moines étoient dispersés çà et là; ils se sauvoient dans les bois, sur les montagnes, se cachoient au milieu des rochers et dans les cavernes : on leur ôtoit la vie, quand on les découvroit, ou bien ils mouroient de faim et de misère. Les évêques et les clercs qui n'étoient point tombés entre les mains de l'ennemi, ou qui avoient eu le bonheur de s'échapper, languissoient dans une extrême pauvreté, et manquoient absolument de secours. Cette image, tracée par des auteurs contemporains et dignes de foi,

pourroit sembler une exagération, si tout ce qu'on nous dit de la barbarie des Vandales ne s'étoit retrouvé dans ces derniers temps chez le peuple le mieux policé de l'Europe, et si les horreurs inouïes dont nous avons été les victimes et les témoins, ne nous avoient appris qu'il n'est aucun excès où la malice humaine ne puisse se porter, lorsqu'elle n'est plus retenue par le frein des lois et de la religion.

Effets merveilleux de la protection divine en faveur des confesseurs de la Foi.

Dans le temps que Hunnéric, roi des Vandales, et zélé partisan de l'arianisme, persécutoit avec fureur les catholiques d'Afrique, le zèle de la vraie Foi fut si général dans la Mauritanie-Césarienne, que presque tous les habitans de Typase passèrent en Espagne, et s'exilèrent eux-mêmes, plutôt que de rester dans une Eglise où les ariens venoient d'établir un de leurs évêques. Le peu qui resta, par l'impossibilité de s'embarquer, résista généreusement à toutes les sollicitations. C'est pourquoi Hunnéric envoya un comte avec ordre de leur couper à tous la langue et la main droite. Mais quoiqu'on leur eût coupé la langue jusqu'à la racine, ils continuèrent à parler; ils rendirent à la vertu du Très-Haut un témoignage d'autant plus glorieux, qu'il ne devoit rien à la nature. Plusieurs de ces merveilleux confesseurs se retirèrent à Constantinople, où ils reçurent l'accueil qu'ils méritoient; les autres se répandirent en différentes provinces, portant partout cette preuve divine de Jésus-Christ, en sorte que jamais un prodige ne fut mieux constaté. « Si quelqu'un fait difficulté de le croire, di

» soit, dans le temps même de l'événement, l'his-
» torien Victor de Vite, qu'il aille à la nouvelle
» Rome : il y entendra Réparat le sous-diacre,
» parler d'une manière facile et parfaitement arti-
» ticulée, quoiqu'il ait la langue arrachée. Il faut
» bien plutôt s'étonner, reprend le philosophe Enéa
» de Gaze, de ce que Réparat et plusieurs autres que
» j'ai connus, vivent après cette barbare exécu-
» tion, que de ce qu'ils continuent à parler. »

L'historien Procope et le comte Marcellin attestent le même fait, comme témoins oculaires. Justinien, dans une constitution impériale, adressée depuis à l'Afrique, témoigne avoir vu les mêmes merveilles dans quelques-uns de ces confesseurs qui vivoient encore de son temps.

Admirable fermeté d'un seigneur de Perse.

VARANES, roi de Perse, ayant renouvelé la persécution que Cosroès II avoit excitée contre l'Eglise, fit comparoître devant lui Hormisdas, issu d'une des plus anciennes familles du royaume, et lui ordonna de renier Jésus-Christ. « En faisant ce que
» vous exigez de moi, lui dit Hormisdas, j'offense-
» rois Dieu ; et quiconque seroit capable de violer
» la loi suprême du souverain Seigneur de toutes
» choses, ne resteroit pas long-temps fidèle à son
» prince, qui n'est qu'un homme mortel. » Cette sage réponse fit entrer le roi dans une étrange colère ; il dépouilla Hormisdas des biens et des honneurs dont il jouissoit ; il lui fit même ôter ses habits, ne lui laissant qu'un morceau de toile qui lui ceignoit les reins. Après l'avoir réduit en cet état, il le chassa de sa présence, et le condamna à con-

duire les chameaux de l'armée. Le saint souffrit avec joie ce barbare traitement. Long-temps après, Varanes l'ayant aperçu par une fenêtre de son palais, remarqua qu'il étoit tout brûlé du soleil et couvert de poussière. Le souvenir de ce qu'il avoit été, parut le toucher; il l'envoya chercher, et lui fit donner une tunique, en lui disant : « Quittez donc enfin » votre opiniâtreté, et renoncez au fils du charpen- » tier. » Hormisdas, transporté d'un saint zèle, mit la tunique en pièces, et dit au roi : « Gardez votre pré- » sent, puisque vous voulez me le faire acheter par » l'apostasie. » C'est ainsi que l'on parle et que l'on agit, lorsque, fermant l'oreille à la voix de l'ambition et de l'intérêt, on n'écoute que celle du devoir et de la religion. Mais il faut avoir pour cela une foi vive; et c'est ce qui manque à la plupart des chrétiens.

Le Pasteur intrépide.

Après avoir ruiné les villes de Cologne, de Trèves, de Metz, de Rheims, de Besançon, et toutes les meilleures places qu'ils avoient rencontrées sur leur passage, les Huns, sous la conduite du terrible Attila leur roi, menaçoient la ville de Troyes de lui faire subir le même sort. Déjà ces barbares s'avançoient contre elle, en préludant à sa dernière calamité par le sang et le feu dont ils marquoient toute leur route, quand l'évêque saint Loup entreprit de la sauver. Cet intrépide pasteur alla au-devant du prince farouche dont la seule figure imprimoit l'effroi. Il étoit d'une taille médiocre, mais d'une carrure énorme, avoit la poitrine large, la tête extrêmement grosse, les yeux petits, mais étincelants,

le nez plat, les cheveux négligés, le teint extraordinairement brun, de manière que son aspect, joint à la fierté de sa démarche et aux mouvemens convulsifs dont il étoit perpétuellement agité, suffisoit pour inspirer la terreur, et justifioit le nom de *fléau de Dieu*, qu'il se plaisoit à prendre. Loup, supérieur à l'effroi général, l'aborde, et lui demande ce qu'il prétend. « Ignores-tu qui je suis? repartit » Attila. Le fléau du Dieu vengeur remplit sa des- » tination. Et moi, répliqua le saint, je suis un » loup dépouillé de sa férocité naturelle, et commis » à la garde du troupeau du Dieu de miséricorde. » Epargnez-en les foibles brebis, et ne frappez que » le pasteur. » Cette assurance et ce généreux dévouement plurent au Hun farouche. Il sentit que le Dieu dont il se disoit le vengeur, pouvoit seul inspirer tant de courage et de fermeté. Sa férocité s'adoucit, Troyes fut sauvée; et en exaltant la charité héroïque du saint évêque à qui ils étoient redevables de leur salut, les habitans de cette ville reconnurent qu'un pasteur charitable est le don le plus précieux que le Ciel puisse faire à un peuple.

Le bourreau compatissant.

L'ERREUR a toujours été artificieuse et cruelle; mais elle ne le fut jamais plus que du temps de Léon l'arménien, ennemi implacable du culte des images. Cet empereur usoit de toute sorte d'adresse pour entraîner dans son hérésie les catholiques les plus distingués; et lorsqu'il n'avoit pu les séduire, il finissoit par les persécuter. C'est ainsi qu'il se comporta particulièrement envers saint Théodore de Stude, célèbre par son zèle pour la Foi. Comme il

désespéroit de triompher de la constance de ce savant et pieux solitaire, on le transféra, par son ordre, dans la Natolie, et on ne lui laissa point ignorer que les instructions qu'il ne cessoit de faire par lettres et de vive voix, en étoient la cause. Le saint homme répondit : « Qu'on me transporte où l'on » voudra ; j'y consens volontiers. Toute la terre est » au Seigneur, et je n'y tiens que par sa volonté ; » mais pour captiver ma langue, jamais on n'y » réussira. En me donnant à Dieu, je lui ai prin» cipalement consacré cette partie de mon corps. » L'empereur, averti de la fermeté du saint confesseur, envoya ordre de le flageller sans ménagement. Théodore ôta gaiement sa tunique, en disant : « Il » y a long-temps que je désirois souffrir des ou» trages pour Jésus-Christ ; mes vœux vont enfin » être accomplis : que le Seigneur en soit béni. » Mais l'exécuteur, voyant son corps exténué de macérations, craignit, en le frappant, de se rendre coupable de sacrilége. Il prétexta la bienséance pour faire retirer tout le monde ; puis apportant une peau de mouton, il la mit sur les épaules du saint, et déchargea sur elle une quantité de coups qu'on entendoit au dehors. Il se fit même une incision au bras, afin d'ensanglanter le fouet qu'il eut soin de montrer en sortant.

Si ce bourreau eût été chrétien, il n'auroit pu porter plus loin la compassion et le respect pour la vertu persécutée.

Ingénieuse réfutation de l'erreur.

L'EMPEREUR Constantin Copronyme, zélé partisan des iconoclastes, voyant qu'Etienne, abbé d'un fa-

meux monastère de Nicomédie, étoit devenu par ses vertus, l'objet de la vénération publique, se mit en tête d'attirer ce saint homme dans son hérésie, persuadé que s'il y réussissoit, il n'y auroit plus personne, même parmi les plus pieux solitaires, qui lui fît résistance. Il employa donc tour-à-tour l'artifice, les promesses et les menaces pour le séduire; mais comme tout étoit inutile, il le fit enfin amener à Constantinople, et mettre dans la prison des bains, les entraves aux pieds, et les fers aux mains. Peu de jours après il se rendit sur une terrasse, et l'y fit comparoître. Étienne, en y allant, se fit donner une pièce de monnoie où étoit l'effigie du prince, et la tint cachée sous ses habits. Aussitôt que l'empereur aperçut Étienne, il se livra à son emportement ordinaire, et s'écria : « Quelle » impudence! quel opprobre! Voyez, je vous prie, » quel est le misérable qui ose me résister et me » traiter avec outrage! » Le saint tenoit les yeux modestement baissés sans rien répondre. Le tyran lui lançoit des regards foudroyans, et le menaçoit en gesticulant, selon sa coutume; puis il lui dit « Toi, le plus vil des hommes, tu ne daignes pas » me répondre? » Alors, Etienne répondit avec une douceur et une tranquillité toute céleste : « Sei» gneur, si votre résolution est prise de me con» damner, envoyez-moi au supplice sans différer » davantage; mais si votre majesté veut prendre » connoissance de ma cause, qu'elle tempère le » feu de son courroux : car c'est ainsi que les lois » prescrivent aux juges d'en user. » Constantin reprit : « Quels décrets des Pères avons-nous enfreints, » pour te donner sujet de nous traiter d'héréti» ques? » Étienne répondit : « Vous avez condamné » les saintes images que les Pères ont vénérées de

tout temps et qu'ils nous ont transmises ; con-
» fondant le sacré et le profane, vous n'avez pas
» horreur d'appeler indistinctement idoles, la fi-
» gure de Jésus-Christ, et celle d'Apollon; les
» images de la mère de Dieu, et celles de Diane
» ou de Vénus; de les fouler aux pieds, de les li-
» vrer aux flammes. » « Homme stupide, reprit
» l'empereur, esprit lourd et bouché, est-ce qu'en
» foulant aux pieds des images, nous foulons Jé-
» sus-Christ? A Dieu ne plaise! » A ce moment,
le saint, présentant cette pièce de monnoie dont il
s'étoit muni, dit au prince : « Seigneur, de qui
» sont cette image et cette inscription? » Constan-
tin répondit : « De qui seroit-ce, sinon de l'em-
» pereur? » Sur cela, l'homme de Dieu demanda
aux assistans quel traitement mériteroit celui qui
fouleroit aux pieds l'image de l'empereur qui étoit
empreinte sur la pièce d'argent qu'il tenoit à
la main. L'assemblée s'écria qu'il faudroit le punir
rigoureusement. « Eh quoi! dit alors le saint en
» poussant un profond soupir, c'est un crime
» énorme d'outrager l'image d'un empereur mor-
» tel, et on pourra jeter innocemment au feu
» celle du Roi du Ciel? » Constantin sentit toute la
force de cette réflexion; mais bien loin de le dé-
tromper, elle ne fit que l'irriter toujours plus, et,
quelques jours après, il condamna Étienne à être
décapité. C'est ainsi que les tyrans répondent à la
vérité qui les condamne.

Leçon salutaire pour la jeunesse

LA plupart des jeunes gens, entraînés par la fou-
gue des passions, ou par le torrent des mauvais
exemples, s'égarent dans les routes du vice; et dès

qu'une fois ils y sont engagés, il est rare qu'ils songent à en revenir. Ils s'imaginent, au contraire, que la jeunesse étant la saison des plaisirs, ils ne doivent s'occuper qu'à en goûter les douceurs ; et s'ils pensent à leur conversion, ce n'est que pour la renvoyer au déclin de l'âge. Nous allons leur mettre sous les yeux un exemple bien propre à les détromper de cette erreur. Ils y verront un jeune homme qui s'étoit égaré comme eux ; mais ils apprendront en même temps, par sa conduite et par ses paroles, que lorsqu'on a eu le malheur de s'éloigner de Dieu, on ne sauroit trop s'empresser de retourner à lui.

Ce jeune homme appelé Nil, étoit d'une figure et d'un enjouement d'esprit qui, joints à l'avantage d'une voix flatteuse, et à tous les talens d'agrément et de société, le firent rechercher dans le monde, tout au sortir de l'enfance. Malgré l'éducation très-chrétienne qu'il avoit reçue, il se laissa bientôt séduire par les attraits de ce monde trompeur, dont la foiblesse et l'inexpérience de son âge l'empêchèrent de sentir le danger. Il en adopta les maximes ; il en suivit les exemples : il y forma des liaisons dangereuses, et ses liaisons ne tardèrent pas à l'entraîner jusque dans le crime. Mais la pensée des vérités éternelles, dont il s'étoit nourri dès les premières années de sa vie, excitèrent bientôt le repentir dans son ame ; et la crainte de la mort dans une fièvre violente dont il fut attaqué, le rendit efficace. Sur-le-champ, et sans être encore guéri de la fièvre, il se leva, et partit pour aller chercher dans la solitude un asile où il pût être à l'abri des dangers du monde. Il rencontra sur la route un Sarrasin qui lui demanda brusquement qui il étoit, d'où il venoit, où il alloit. Nil lui dé-

couvrit son dessein avec ingénuité. Le Sarrasin considérant sa jeunesse, et la richesses de ses vêtemens, car il avoit encore son habit séculier : « Tu devrois au moins attendre la vieillesse, lui » dit-il, pour t'engager dans la vie monastique, si » telle est ta fantaisie. » Nil, voulant lui faire sentir que nous devons servir le Seigneur en tout temps, et surtout dans le premier âge, lui fit cette sage réponse : « Quoi ! vous voulez que j'attende la vieil» lesse pour me consacrer au service de Dieu ! Mais un sarifice arraché par la nécessité est-il » donc digne de lui ; et croyez-vous qu'un vieil» lard, qui n'a plus la force de servir son prince, » soit plus propre au Roi des rois ? » Le Sarrasin, touché de ce discours, lui montra le chemin, en le comblant d'éloges, et en l'encourageant à suivre son projet. Il l'exécuta en effet, et il répara si bien les désordres de sa jeunesse, qu'il s'éleva, par ses vertus, à la sainteté la plus éminente.

Hommage rendu à la piété par un grand prince.

Sous le règne de Charlemagne, un saint évêque nommé Lugder, se faisoit admirer par ses vertus, et surtout par sa charité. Il aimoit tellement les pauvres, qu'il préféroit leur soulagement à la magnificence même du culte divin, se contentant en ceci de ce qu'exigoit la décence, et distribuant aux indigens, sans jamais faire aucune réserve, les revenus de son évêché et de son patrimoine, aussitôt qu'il les avoit reçus. Cette sainte profusion fut blâmée, et on l'accusa de prodigalités auprès de Charlemagne. Le Prince l'ayant fait appeler de

grand matin à ce sujet, l'évêque qui récitoit ses prières, crut, comme il le répondit, qu'il ne devoit pas quitter le Roi du Ciel pour celui de la terre. En peu de momens le prince envoya une seconde et une troisième fois. L'homme de Dieu s'étant enfin présenté : « Seigneur, dit-il au roi qui commençoit à éclater en reproches, en me faisant imposer le fardeau de l'épiscopat, ne m'avez-vous pas recommandé de préférer Dieu aux hommes et à vous-même. » Charles n'ignoroit pas que la vie de Lugder étoit une pratique continuelle de cette maxime. « Allez, lui répondit-il aussitôt calmé, c'est moi qui m'oubliois ; vous êtes en toutes choses tel que je vous veux. » Cette réponse honore autant l'empereur que l'évêque.

Conduite différente des chrétiens et des païens d'Alexandrie, durant la peste.

Dans le temps que la peste ravageoit la ville d'Alexandrie de la manière la plus effrayante, la crainte de mourir, dit saint Denys de Corinthe, cité par Eusèbe, éloignoit les païens de leurs amis et de leurs proches. Ils ne les vòyoient pas plutôt frappés de la maladie, qu'ils les abandonnoient sans secours. Ils les jetoient même à demi morts dans les rues, et refusoient la sépulture à ceux qui ne vivoient plus. Mais les chrétiens montrèrent en cette occasion de quoi la charité est capable. Ces hommes qui, pendant la persécution, avoient été obligés de se cacher et de tenir leurs assemblées dans les déserts, qui n'avoient pu offrir les saints mystères que dans des prisons ou des lieux souter-

rains ; ces hommes, dis-je, accoururent au secours des pestiférés, et se dévouèrent même au service de leurs plus implacables persécuteurs. Ils fermoient les yeux et la bouche aux morts, et les emportoient ensuite sur leurs épaules pour leur rendre les derniers devoirs. Plusieurs furent victimes de leur charité ; mais ils laissoient en mourant de fidèles imitateurs de leur zèle, lesquels à leur tour étoient remplacés par d'autres. C'est ainsi, ajoute saint Denys, que les plus saints de nos prêtres, de nos diacres et même de nos laïques, ont terminé leur vie, et il est hors de doute que ce genre de mort ne diffère en rien du martyre : mais il n'est pas moins certain qu'il n'y a que les motifs surnaturels que nous offre le christianisme, qui puissent déterminer les hommes à se sacrifier ainsi pour leurs semblables. La différence qu'on remarqua entre la conduite des chrétiens et celle des païens, à l'occasion du fléau dont nous venons de parler, en est la preuve la plus sensible.

La tentation vaincue.

Il y avoit vingt-cinq ans qu'un saint solitaire nommé Martinien menoit dans la retraite la vie la plus édifiante et la plus parfaite, lorsque Dieu permit qu'il fût éprouvé par la plus délicate de toutes les tentations. Une courtisane de Césarée, connue sous le nom de Zoé, s'étant couverte de haillons, se rendit sur le soir à la cellule du saint, se donnant pour une personne pauvre qui s'étoit égarée dans le désert, et qui couroit risque de périr, si on lui refusoit l'hospitalité. Martinien attendri la reçut dans sa cellule ; le lendemain matin, Zoé

quitte ses haillons, se revêt d'habits magnifiques qu'elle avoit eu soin d'apporter avec elle, se présente ainsi parée devant le saint ermite, et lui dit qu'elle étoit venue de Césarée, dans le dessein de lui offrir sa personne avec une fortune des plus brillantes. « La proposition que je vous fais, ajouta-» t-elle, n'a rien qui puisse vous effrayer : elle n'est » point incompatible avec la piété dont vous faites » profession ; et vous savez, comme moi, que les » saints de l'ancien Testament ont été riches, et » engagés dans l'état du mariage. » Martinien devoit sans doute, à l'exemple du chaste Joseph, chercher son salut dans une prompte fuite ; mais Dieu, pour le punir peut-être de quelque présomption secrète, permit qu'il écoutât cette langue enchanteresse, et qu'il consentît dans son cœur à la proposition de Zoé. Comme il touchoit au moment où plusieurs personnes venoient recevoir ses avis et sa bénédiction, il s'avança au-devant d'elles dans l'intention de les congédier. A peine fut-il seul, que des remords salutaires dissipèrent le prestige. Il rougit de sa foiblesse, et retourna promptement à sa cellule : la première chose qu'il fit en y entrant, fut d'allumer un grand feu dans lequel il mit ses pieds. La courtisane accourut au bruit des cris que lui arrachoit la douleur Quelle fut sa surprise quand elle le vit étendu par terre, baigné de larmes, et les pieds à moitié brûlés. « Ah ! disoit Martinien, comment supporte-» rai-je le feu de l'enfer, si je ne peux supporter » celui-ci, qui n'en est que l'ombre ? » Zoé ne put tenir contre un tel spectacle. La grâce ayant amolli la dureté de son cœur, elle devint pénitente, de pécheresse qu'elle étoit, et passa le reste de ses jours dans la pratique des austérités les plus rigou-

reuses. Rien ne montre mieux que ces deux exemples, combien la pensée de l'enfer peut être utile, soit aux justes pour les empêcher de tomber, soit aux pécheurs pour les engager à se convertir.

Le sacrilége puni.

Lothaire, roi de Lorraine, au mépris des lois du christianisme, avoit rompu les liens sacrés qui l'unissoient à la reine Theutberge sa femme, pour épouser une jeune personne nommée Valrade, qui l'avoit séduit par ses attraits et ses artifices. Le pape Nicolas ayant condamné ce second mariage et excommunié le roi, ce prince écrivit à son successeur pour demander qu'il lui fût permis d'aller se justifier à Rome, et qu'on ne lui refusât poin la grâce de visiter le tombeau des saints apôtres Adrien qui étoit souverain pontife, crut devoit condescendre à ses désirs, et l'artificieux prince s'étant rendu auprès de lui, fit toutes les soumissions propres à le gagner. Après avoir promis tout ce qu'on exigeoit de lui, il souhaitoit sur toute chose que le pape le réconciliât solennellement, en célébrant les saints mystères en sa présence, et en lui donnant la communion de sa main. Adrien y consentit, pourvu néanmoins que le roi n'eût eu aucun commerce, même de paroles, avec Valrade, depuis que le pape Nicolas l'avoit excommunié.

Les choses étant ainsi arrêtées, l'aveugle Lothaire s'applaudissoit, ne pensant pas qu'il étoit à la veille de fournir dans sa personne un des plus terribles exemples de la punition des communions indignes. Au jour et au lieu convenus, le pape célébra en présence du roi. A la fin de la messe,

le pontife prenant en main le corps de Jésus-Christ, et se tournant vers Lothaire : « Prince, » lui dit-il d'une voix haute et distincte, si vous » n'êtes pas coupable de l'adultère, depuis que » vous avez été averti par le pape Nicolas, et si « vous avez fait une ferme résolution de n'avoir « plus de commerce avec Valrade, approchez avec » confiance, et recevez le sacrement de la vie » éternelle. Mais si votre pénitence n'est pas sin- » cère, n'ayez pas la témérité de recevoir le corps » et le sang de votre Seigneur, et de vous incor- » porer, en le profanant, votre propre condam- » nation. » Lothaire frémit sans doute à ces mots, mais l'excès du crime étoit résolu ; il le consomma. Il ajouta le parjure au sacrilége ; et plutôt que de reculer, il se précipita dans l'abîme qu'on lui montroit ouvert à ses pieds. Le pape s'adressant ensuite aux grands qui communioient avec le roi, il dit à chacun d'eux : « Si vous n'avez ni contribué ; » ni consenti aux adultères de votre maître avec » Valrade, et si vous n'avez pas communiqué avec » les autres personnes anathématisées par le saint- » siége, que le corps du Seigneur vous soit un gage » du salut éternel. » L'horreur du sacrilége en fit retirer quelques-uns ; mais la plupart communièrent avec le roi.

Après cette fatale communion, Lothaire dîna avec le pape, et lui fit des présens magnifiques, il en reçut à son tour d'Adrien, et quelques jours après il partit fort content. Mais à peine fut-il arrivé à Lucques, que lui-même et presque tout son cortége furent attaqués d'une fièvre maligne, qui produisoit les effets les plus étranges et les plus effrayans. Les cheveux, les ongles, la peau même tomboient au dehors, tandis qu'un feu interne les

dévoroit. La plupart moururent sous les yeux du roi. Il ne laissa pas de continuer sa route, uniquement occupé de l'objet de son aveugle passion qu'il lui tardoit de rejoindre. Il se fit porter jusqu'à Plaisance, où il perdit la connoisance avec la parole, et mourut sans donner aucun signe de repentir. On observa que ceux de ses gens qui avoient profané avec lui le corps du Seigneur, moururent de la même manière. Ceux qui s'étoient retirés de la sainte Table, furent les seuls que la mort épargna; en sorte qu'on ne put méconnoître la vengeance du Ciel.

Adresse sage et louable.

L'EMPEREUR Henri, prince pieux, visitant un jour le monastère que gouvernoit l'abbé Richard, éprouva, en entrant dans le cloître, un saisissement religieux, et dit ces paroles du psaume : « C'est ici le lieu de » mon repos ; c'est l'habitation que j'ai choisie » pour toujours. » L'évêque Haimon qui, avec l'abbé, accompagnoit l'empereur, fit une attention particulière à ces mots. Ayant trouvé le moment de parler à l'abbé en particulier, il lui dit : « L'em» pereur parle de se faire moine, et veut rester » avec vous. Pensez-y bien ; si vous le recevez, » vous ferez le malheur de l'empire. » Richard fit ses réflexions, et trouva cet expédient pour satisfaire la piété du prince, sans nuire à l'état. Il assembla la communauté, et pria l'empereur de s'expliquer devant tous les religieux. Henri dit, en versant des larmes, qu'il avoit résolu de quitter les vanités du siècle, et de se consacrer au service de Dieu, dans le monastère où il se trouvoit : « Voulez-vous,

» dit l'abbé, pratiquer l'obéissance jusqu'à la mort.
» suivant la règle et l'exemple de Jésus-Christ ? »
Il répondit qu'il le vouloit de tout son cœur. « Et
» moi, dit l'abbé, je vous reçois au nombre des
» moines dès ce moment, et me charge du soin
» de votre ame, si, de votre côté, vous promettez
» de suivre, en vue du Seigneur, tout ce que je
» vous ordonnerai. » Henri promit qu'il le feroit,
et l'abbé reprit : « Je veux donc, et j'ordonne que
» vous repreniez le gouvernement de l'empire con-
» fié à vos soins par la divine bonté, et que vous
» procuriez, autant qu'il est en vous, le salut de
» tous vos sujets, par votre vigilance et votre fer-
» meté à rendre justice. » L'empereur n'ouït qu'avec
peine ce commandement inattendu. Il obéit néanmoins ; mais il se regarda toujours depuis comme le disciple de l'abbé Richard. Il venoit souvent conférer avec lui. Il fit constamment des maximes et des conseils de ce saint homme, la règle de sa conduite ; et c'est ce qui rendit ses sujets heureux.

Admirable intrépidité d'un ambassadeur chrétien.

Othon, roi de Germanie, ayant reçu une ambassade d'Abderame, roi des Sarrasins d'Espagne, et voulant lui envoyer des ambassadeurs capables de soutenir l'honneur de la religion, crut devoir fixer son choix sur le moine Jean, qui, à la piété d'un solitaire, joignoit toute l'intrépidité d'un héros. Il avoit besoin de ces grandes qualités pour bien remplir la commission périlleuse dont il fut chargé. Il étoit question de présenter et d'appuyer de vive voix la réponse du roi à la lettre d'Abderame, qui

s'y étoit échappé en quelques termes injurieux contre le christianisme.

Quand Jean fut arrivé à Tortose, qui étoit la première ville de la domination d'Abderame, le gouverneur l'y retint un mois avec sa suite, jusqu'à ce qu'il eût appris la volonté du roi. Alors on lui permit de se rendre à Cordoue, qui étoit la capitale, et on l'y traita fort honorablement, mais sans parler encore de l'audience du prince. C'étoient de jour en jour de nouveaux délais, de nouvelles explications, sans qu'il fût possible de pénétrer jusqu'au roi. Abderame avoit appris que les lettres d'Othon, dont Jean étoit porteur, combattoient la loi de Mahomet. Or, c'étoit un crime digne de mort, dans le roi même, d'entendre froidement de pareils discours, ou seulement d'en différer la punition au lendemain. C'est pourquoi on fit savoir à Jean tout ce qu'il risquoit en présentant ses dépêches. Il répondit avec l'intrépidité qu'on avoit attendue de lui en l'envoyant, que quand il seroit sûr d'être haché en morceaux, il ne manqueroit de fidélité ni à son Dieu, ni à son roi; qu'au reste, il ne remettroit point les présens d'Othon, s'il n'en présentoit en même temps les lettres. La fermeté de cette réponse, loin d'irriter Abderame, plut beaucoup à ce prince qui aimoit les ames fortes. Il prit le parti d'envoyer un député au roi de Germanie, pour savoir sa dernière résolution sur sa lettre, dont il paroît qu'il fit adoucir les termes.

Alors Jean eut permission de se présenter à l'audience. On vouloit qu'il prît de riches vêtemens pour paroître devant le souverain, suivant la coutume de la nation. « Un pauvre de Jésus-Christ, » dit-il, n'a pas des habits à changer. » Sur cette réponse, Abderame lui envoya dix livres d'argent

pour s'équiper. Jean les distribua aux pauvres, et déclara qu'il ne quitteroit point l'habit de sa profession. Ce qui ayant encore été rapporté au roi : « J'aime, dit-il, la fermeté de ce moine : qu'il » vienne, s'il veut, revêtu d'un sac, je ne l'en » verrai pas avec moins de plaisir. » Quand il fut admis auprès du roi, qui étoit seul dans sa chambre, assis sur un tapis précieux, le Sarrasin lui donna sa main à baiser en dedans, ce qui étoit, dans l'idée de ces princes, le plus grand honneur qu'ils pussent faire ; puis il le fit asseoir sur un siége qu'il lui avoit fait préparer. Aussitôt que Jean eut rempli sa commission, avec une liberté qui acheva de lui gagner l'affection du Sarrasin, il lui demanda son congé. Abdérame, surpris, lui répondit d'un air riant et gracieux, qu'après une si longue attente il ne falloit pas le quitter si vite. Pour ne pas manquer aux égards dus à un prince qui l'avoit si bien reçu, Jean passa encore quelque temps à Cordoue ; mais dès que la bienséance le lui permit, il retourna dans sa solitude, emportant l'estime du prince musulman qui, tout ennemi qu'il étoit de la religion chrétienne, n'avoit pu s'empêcher d'admirer le courage et la grandeur d'ame qu'elle avoit inspirés à cet ambassadeur.

Les docteurs musulmans confondus par des prisonniers chrétiens.

Le calife Moutasem, ayant pris d'assaut la ville d'Ammoriane, passa au fil de l'épée les citoyens et les soldats, excepté les chefs de la bourgeoisie et les officiers de l'armée, qui, par son ordre, furent conduits à Bagdad. Quand il y fut arrivé lui-même,

me, il les fit mettre aux fers avec les entraves aux pieds, dans une prison où, ne voyant pas le jour en plein midi, ils ne se reconnoissoient entr'eux qu'à la voix. Ils avoient un peu de pain et d'eau pour toute nourriture, la terre pour lit, et pour vêtemens des haillons infects. Quand on les crut découragés par les souffrances et la longueur de la prison, le calife leur envoya les plus habiles de ses docteurs, pour les faire renoncer à leur religion. Ces suborneurs feignoient de venir de leur propre mouvement et par compassion; ils affectoient de solliciter devant les prisonniers la permission d'entrer, de leur apporter des habits, ou des vivres. Ceux-ci rejetèrent avec horreur les propositions qu'on leur fit; mais les musulmans répliquèrent : « Tant de fierté ne sied point à votre état; connois- » sez du moins les avantages que nous avons à vous » offrir : il vous sera toujours libre de rejeter nos » conseils. N'aimez-vous pas, poursuivirent-ils, » vos femmes, vos enfans, vos amis, vos conci- » toyens, votre patrie ? Vous n'avez qu'un seul » moyen de recouvrer tant de choses désirables : » c'est d'user de quelque dissimulation, et de con- » descendre aux vues du calife, qui compte pour » rien la conquête des villes en comparaison de » celle des ames. Si vous embrassez la loi de Ma- » homet, comme il le désire, il vous comblera de » faveurs; vous aurez la liberté de retourner dans » votre pays; et là vous pratiquerez la religion que » vous croirez la meilleure. En useriez-vous ainsi, » leur dirent alors les chrétiens; et si vous étiez » dans les fers, renonceriez-vous à votre croyance » pour vous procurer l'avantage de devenir libres? » Oui, assurément, répondirent ces apôtres du » mahométisme : car il n'y a rien de plus cher que

» la liberté. » Ils confirmèrent leur réponse par serment. « Et nous, reprirent les confesseurs, nous » ne prenons pas conseil sur la religion, des gens » qui tiennent si peu à la leur. » Ils leur fermèrent ainsi la bouche, et les renvoyèrent confus.

L'humilité trahie par le mérite.

Saint Thomas d'Aquin ne se distingua pas moins par son humilité que par sa science et par son génie. Lorsqu'il faisoit ses études de théologie, l'envie de s'attirer des applaudissemens n'entroit pour rien dans le désir qu'il avoit d'apprendre : il ne se proposoit que la gloire de Dieu et l'intérêt de la religion. Il fit bientôt des progrès extraordinaires, mais il les cachoit par humilité. Il se condamna par le même motif à un rigoureux silence que ses condisciples prirent pour stupidité. On l'appeloit par dérision, *le bœuf muet*, ou *le grand bœuf de Sicile*. Il arriva même qu'un de ses condisciples lui offrit de lui expliquer la leçon, afin de lui en faciliter l'intelligence. Thomas accepta l'offre avec une vive reconnoissance, quoiqu'il fût dès lors en état de servir de maître aux autres. Mais Dieu, qui se plaît à glorifier ses serviteurs à proportion de l'éloignement qu'ils ont pour l'estime et pour les louanges, permit que l'on reconnût dans le saint une grande beauté de génie, une pénétration d'esprit singulière, et un profond savoir joint au jugement le plus solide. En effet, Albert-le-Grand, son professeur, l'ayant interrogé sur des matières fort abstraites, il répondit avec tant de justesse et de netteté, que tous les auditeurs en furent ravis d'admiration Albert lui-même s'écria,

transporté de joie : « Nous appelons Thomas le bœuf » muet, mais il mugira un jour si haut par sa » doctrine, qu'il sera entendu de tout l'univers.» L'événement a vérifié cette prédiction.

Les flatteurs confondus.

Canut, l'un des plus saints rois qu'ait eus l'Angleterre, craignoit autant le langage de l'adulation, qu'il aimoit celui de la vérité. Un jour qu'il se trouvoit au voisinage de Wincester, sur le rivage de la mer, l'un de ses courtisans, par une de ces flatteries idolâtriques, dont on ne se fait pas scrupule dans les cours les plus chrétiennes, lui donna le titre superbe de roi des rois, et de maître de la mer, ainsi que de la terre. Le prince, sans rien répondre, plia son manteau, le mit au bord des ondes, et s'assit dessus. Après quoi, voyant venir le flux : « Tu es soumise à mes ordres, dit-il à la » mer : je te commande de respecter ton maître » et de ne point venir jusqu'à lui. » On écoutoit avec étonnement, lorsque les premiers flots venant à mouiller les pieds du roi : « Vous voyez, dit-il, » comment je suis le maître de la mer. Apprenez » par là ce que c'est que la puissance des rois mortels, et qu'à proprement parler, il n'est point » d'autre roi que cet Etre suprême par qui la terre, » la mer, tous les élémens ont été créés, et sont » gouvernés. » Après cette grande leçon, il se leva, et suivi de tous ceux qui l'environnoient, alla droit à l'église de Wincester. Là, mettant sur la tête du Crucifix le diadème qu'il avoit coutume de porter, il protesta que celui-là seul mérite de porter la couronne, à qui toutes les créatures obéis-

sent. Il n'en voulut jamais user dans la suite. Canut mourut peu après une action si digne de terminer un règne qui n'avoit presque été qu'une suite continuelle de bonnes œuvres.

La fureur désarmée par l'intrépidité.

Guillaume IX, duc d'Aquitaine, comte de Poitiers, étoit un prince violent et dissolu, sans décence dans sa conduite, et plus encore dans ses propos, où il s'égayoit souvent aux dépens de la religion. Quoiqu'il eût contracté un mariage très-sortable et fort à son goût durant quelque temps, il renvoya sa femme sans façon, pour en épouser une autre qui lui plaisoit davantage. L'évêque de Poitiers, où il résidoit, étoit alors un saint prélat nommé Pierre. Il ne put dissimuler un si grand scandale, et après avoir employé inutilement tous les autres moyens, il crut devoir excommunier le duc. Comme il commençoit à prononcer l'anathème, Guillaume furieux se jeta sur lui, l'épée à la main, en disant : « Tu es mort, si tu oses poursuivre. » Le saint évêque feignant d'avoir peur, lui demanda le moment de penser à ce qui étoit le plus expédient. Le duc l'accorda, et l'évêque acheva courageusement le reste de la formule d'excommunication. Après quoi, tendant le cou : « Frappez à présent, lui dit-il, » me voici tout prêt. » L'étonnement que cette intrépidité causa au duc, désarma sa fureur, et passant à l'ironie : « Je ne t'aime point assez, lui dit-il, » pour t'envoyer au Ciel. » Il se contenta de l'exiler.

Pénitence héroïque.

Un des plus beaux exemples de pénitence que nous offrent les fastes de la religion, est celui que donna autrefois un seigneur du Languedoc, nommé Ponce de Lavèze. Après avoir fait pendant long-temps la terreur de ses voisins et le fléau de toute la contrée, il fut tout-à-coup si touché de la crainte des jugemens de Dieu, qu'il résolut de faire une pénitence aussi éclatante, que l'avoient été ses crimes, et changea aussitôt de vie et de conduite. Ses anciens amis, approbateurs et complices de ses désordres, vinrent le trouver avec étonnement, et il leur parla d'un air si pénétré, qu'il en engagea six dans le genre de vie qu'il se proposoit de suivre.

Il résolut d'abord de vendre tous ses biens pour les distribuer en pieuses largesses, après avoir toutefois satisfait aux devoirs de la justice. Il fit publier la vente qu'il en vouloit faire; il rassembla, au jour convenu, un grand nombre d'acheteurs de toute condition. Comme il étoit fort riche, les bourses s'épuisèrent avant que tout fût vendu. Alors il déclara que pour ce qui restoit, il prendroit en paiement les grains, les bestiaux, et tout ce qui peut servir aux usages de la vie. Ensuite il fit annoncer que tous ceux qui avoient à se plaindre de ses vols et de ses injustices, eussent à se trouver à Pignerol, dans les trois premiers jours de la semaine-sainte, qui étoit proche.

Le dimanche des Rameaux, s'étant rendu à Lodève, il attendit que la procession fût arrivée à la place publique, où l'on avoit dressé un échafaud, pour faire de là un sermon au peuple. Alors Ponce

s'y fit conduire la corde au cou, et les épaules nues, sur lesquelles, ceux qui le conduisoient, ne cessoient de décharger, par son ordre, de rudes coups de verges. Il monta sur l'échafaud, où le clergé avoit pris place, se prosterna aux pieds de l'évêque, lui présenta un papier où il avoit écrit tous ses péchés, et le pria de le faire lire en présence de tout le peuple. L'évêque voulut lui en épargner la honte; mais le pénitent fit tant d'instances, qu'il fallut en faire la lecture. Tout le temps qu'elle dura, et qui fut long, il se fit de nouveu frapper de verges, demandant toujours qu'on touchât plus fort, et se confessant coupable de toutes ces iniquités. L'édification fut grande parmi les assistans, qui tous fondoient en larmes. Plusieurs à qui une mauvaise honte avoit fermé la bouche dans les confessions, même secrètes, firent à cet exemple une généreuse pénitence.

Le lendemain, jour indiqué pour la réparation des torts que Ponce avoit faits, il se rendit à Pignerol, et trouva un grand nombre de personnes qui étoient dans le cas d'obtenir de lui des restitutions. Il commença par se prosterner aux pieds de chacun d'eux, en leur demandant pardon : puis leur rendit en même nature ce qu'il avoit pris en argent, denrées, bétail et fruit de toute espèce. Il leur sembloit retrouver les choses mêmes qu'ils avoient perdues : leur joie égaloit leur surprise. Son nom, qui avoit été si long-temps l'objet des malédictions publiques, ne fut plus prononcé qu'avec admiration. Comme tout le monde s'en retournoit content, Ponce aperçut dans la foule un paysan de son voisinage, qui n'avoit rien réclamé. « Pourquoi, » mon ami, lui dit-il, ne me demandes-tu rien, » tandis que je satisfais tous les autres? Moi! Sei

» gneur, répondit le paysan, bien loin de me faire
» du tort, vous m'avez toujours protégé contre mes
» ennemis. Ne te souvient-il pas, reprit Ponce, d'a-
» voir perdu de nuit ton troupeau en un tel temps?
» Ce fut moi qui le fis enlever. Je vous le donne
» volontiers, répliqua le paysan, qui se souvenoit
» à pcine de cette perte, depuis long-temps répa-
» rée. » Mais Ponce l'obligea à recevoir un autre
troupeau. Après ces œuvres de devoir, Ponce distribua aux pauvres le reste de ses biens, et se retira, avec ses compagnons, dans une solitude, où il vécut et mourut saintement.

L'apôtre intrépide.

Saint François d'Assise, étant allé en Egypte pour y prêcher l'Evangile, apprit dans le camp des Croisés, où il s'étoit rendu, qu'aucun fidèle ne pouvoit en sortir sans un danger manifeste, parce qu'il étoit cerné de tous côtés par les Sarrasins, et que leur sultan Mélic-Camel avoit promis une récompense à quiconque lui apporteroit la tête d'un chrétien. Une situation aussi périlleuse tenoit dans l'inaction le courage des plus vaillans guerriers; mais rien ne put arrêter ou intimider celui de François, qui trouva moyen de se dérober, et marcha au camp des infidèles avec un seul compagnon. Ayant rencontré deux brebis, il dit au religieux qui l'accompagnoit : « Prenons courage, mon frère, sur
» les promesses de celui qui nous envoie comme
» des brebis au milieu des loups. » Bientôt ils virent accourir sur eux des Sarrasins qui les garrottèrent en les chargeant de coups et d'injures. François leur dit avec assurance : « Je suis chrétien;

» j'ai affaire avec votre maître : ne tardez point à » m'y conduire. » Lorsqu'on le présenta au sultan, il leur demanda qui les envoyoit. François répondit : « C'est le Seigneur Très-Haut qui m'envoie » pour vous montrer le chemin du Ciel, à vous et » à votre peuple. » Le sultan, charmé de sa fermeté, lui donna plusieurs audiences dans l'espace de peu de jours, et l'invita à se fixer auprès de lui. « Je demeurerai volontiers, répondit François, si » vous voulez vous convertir avec votre peuple. » Que si vous avez quelque doute sur la nécessité » d'abandonner la loi de Mahomet, pour embras- » ser celle de Jésus-Christ, faites allumer un grand » bûcher, et j'y entrerai avec les docteurs de votre » religion, afin que Dieu créateur des chrétiens » vous fasse connoître quelle est la loi qu'il faut » suivre. Je doute fort, reprit Méladin en souriant, » qu'aucun des Imans veuille entrer dans le feu » pour sa religion. » En effet, un des plus anciens avoit déjà disparu tremblant au premier défi du saint homme qui repartit au sultan : « Eh bien, j'y » entrerai seul, si vous me promettez, pour vous » et pour vos sujets, de vous faire chrétiens, sup- » posé que j'en sorte sain et sauf. » Méladin répondit alors plus sérieusement qu'il craignoit une révolte, s'il faisoit cette convention. Il offrit de riches présens au saint qui, en les refusant, se rendit encore plus vénérable à ses yeux. Puis il le congédia, et lui dit en soupirant : « Priez pour moi, mon » père, afin que Dieu me fasse connoître la reli- » gion qui lui est la plus agréable. »

Crainte sage et louable.

Une dame d'honneur de la princesse Sancia, sœur du roi de Portugal, pria un saint prêtre, disciple de saint François, de venir lui parler à l'église, voulant s'entretenir avec lui de l'état de sa conscience. Ce qu'elle demandoit lui ayant été refusé, elle fondit en larmes, et jeta des cris de désespoir. Le saint prêtre, informé de ce qui se passoit, vint la trouver, tenant d'une main une poignée de paille, et de l'autre un flambeau allumé. Lorsqu'il fut en sa présence, il mit le feu à la paille, en lui disant : « Quoique nous ne devions nous entretenir que de » sujets de piété, si cependant un homme d'église » converse fréquemment avec les femmes, il est à » craindre que ce commerce ne produise sur son » cœur le même effet que le feu vient de produire » sur cette paille; au moins perdra-t-il par là le » fruit que l'on retire en conversant avec Dieu dans » la prière » Cette sage maxime ne regarde pas seulement les gens d'église, elle peut être utile à tous ceux qui veulent mener une vie innocente et chrétienne.

La vertu triomphante dans les fers.

Après s'être signalé par des prodiges de valeur, et avoir conquis une partie de la Terre-Sainte, qu'il vouloit soustraire au joug des infidèles, Louis IX, roi de France, eut la douleur de voir périr presque toute son armée, et il tomba lui-même entre les mains des Barbares avec ses deux frères, les comtes de

Poitiers et d'Anjou. Il fut conduit et emprisonné à la Massoure. Pendant sa détention, il ne manqua point de réciter l'office chaque jour, aux heures ordinaires, et s'acquitta de tous les devoirs de la religion, en présence des infidèles que confondoit sa piété. Ils ne se lassoient pas d'admirer sa tranquillité, sa douceur, sa patience, sa fermeté à rejeter les propositions qu'il ne jugeoit pas raisonnables. « Nous te tenons captif, lui disoient-ils, » et tu nous traites comme si nous étions nous-» mêmes dans tes fers. » Les émirs se regardant les uns les autres disoient que c'étoit le plus fier chrétien qu'ils eussent vu.

Le soudan lui ayant fait demander, avec menaces, de lui rendre, outre Damiette, toutes les places qui restoient aux chrétiens dans la Palestine, il consentit pour Damiette qui n'étoit pas en état de se défendre; mais quant aux autres places de la Terre-Sainte, il répondit qu'elles ne lui appartenoient pas, et que cet article ne le regardoit point. On le menaça des *bernicles*, c'est-à-dire de lui écraser tous les os entre deux pièces de bois. Il repartit froidement qu'il étoit leur prisonnier, et qu'ils pouvoient faire de lui ce qu'ils voudroient. Le voyant inaccessible à la crainte, le soudan lui fit demander la restitution de Damiette, et un million de besans d'or, valant alors cinq cent mille livres, monnoie de France, et qui vaudroient aujourd'hui plus de sept millions, tant pour sa rançon, que pour les frais de la guerre. « J'accorde » volontiers, répondit-il, la somme qu'on de-» mande pour mes sujets; mais il est indigne, » pour ma personne, d'être mis à prix d'argent; » je rendrai pour elle la ville de Damiette. » Le soudan ayant reçu cette réponse, s'écria plein d'ad-

miration : « Par ma loi ! ce Français est aussi » grand dans les fers, que les armes à la main ! » Je lui remets cent mille livres : il n'en paiera » que quatre cent mille. » Le traité fut conclu à ces conditions ; mais le soudan ayant été assassiné par ses émirs, en allant prendre possession de Damiette, le saint roi eut tout à souffrir de leur brutalité, et se vit vingt fois au moment d'en être la victime. Un de ces émirs, les mains et l'épée encore fumantes du sang de son maître, l'aborda et lui dit : « Que me donneras-tu pour avoir tué ton » ennemi, qui t'eût fait mourir, s'il eût vécu ? » Louis détourna la tête avec indignation, sans lui répondre. Le furieux levant le fer, et prêt à frapper : « Fais-moi chevalier, lui dit-il, ou je te tue. » Le roi répondit sans s'émouvoir, que jamais il ne feroit chevalier un infidèle. Cette fermeté d'ame désarma tous ces forcenés : ils baissèrent les yeux et la tête ; et les mains croisées sur la poitrine, ils saluèrent le roi à leur manière, et lui dirent avec respect : « Ne craignez rien, seigneur, vous êtes » en sûreté. » Ils mirent même en délibération de le faire soudan : la résolution ne fut arrêtée que par les plus politiques d'entr'eux, qui pensèrent avoir tout à craindre pour leur religion, d'un prince aussi pieux que Louis. On ratifia de nouveau les articles déjà signés ; il ne manquoit plus que d'en jurer l'observance. Mais les émirs exigeant du roi un serment qu'il crut ne pouvoir faire à cause des imprécations dont il étoit rempli, il y eut un moment où toute la négociation fut presque rompue, et où Louis pensa être mis à mort avec tous les prisonniers. « A Dieu ne plaise, dit- » il, quoi qu'il en puisse arriver, que de telles » paroles sortent jamais de la bouche d'un roi de

» France ! » Puis s'adressant au Sarrasin que les émirs avoient chargé de recevoir le serment, il lui dit : « Allez dire à vos maîtres qu'ils en peuvent » faire à leur volonté, et que j'aime mieux mou- » rir bon chrétien, que de vivre au courroux de » Dieu. » Les émirs, outrés de colère, vinrent l'épée à la main dans sa tente, pour le forcer au serment, ou le massacrer. Louis répondit tranquillement que Dieu les avoit rendus maîtres de son corps, mais que son ame étoit entre ses mains, et qu'ils ne pouvoient rien sur elle. Il fut impossible de l'ébranler : il persista toujours à refuser un serment qu'il regardoit comme un blasphème. Enfin, les émirs n'insistèrent plus : le traité fut conclu, et le roi eut la liberté de retourner en France, après avoir passé un mois entier dans une captivité qui fut plus glorieuse pour lui et pour la religion, que toutes les victoires qu'il avoit remportées sur les infidèles.

La consolation des ignorans.

Saint Bonaventure, l'un des plus célèbres docteurs de l'Eglise, avoit au nombre de ses religieux un frère convers, qui étoit d'une simplicité admirable. Il se nommoit Gilles, et étoit le troisième compagnon de saint François d'Assise. Un jour qu'il s'entretenoit avec saint Bonaventure, il lui dit : « Mon père, Dieu nous a donné de gran- » des marques de son amour ; mais nous qui ne » sommes que des ignorans, comment pouvons- » nous correspondre à son infinie bonté, et parve- » nir au salut ? Le moyen en est bien facile, lui » répondit le saint : il ne faut pour cela qu'aimer

» Dieu, et il n'est personne qui, avec le secours » de sa grâce, ne puisse l'aimer. Quoi, reprit le » frère Gilles, un ignorant, un idiot peut aimer » Dieu d'une manière aussi parfaite que le plus » grand docteur ! Oui, répliqua S. Bonaventure ; » il y a plus : c'est qu'une bonne femme peut ai- » mer Dieu plus qu'un célèbre théologien. » A ces mots, le frère Gilles, transporté de joie, va dans le jardin ; puis se tenant à la porte qui étoit sur le grand chemin, et du côté de la ville de Rome, il se mit à crier : « Venez, hommes simples et sans » lettres ; venez, bonnes femmes, venez tous aimer » Notre-Seigneur. Vous pouvez l'aimer autant, et » même plus que le père Bonaventure, et les plus » habiles théologiens ! » Se livrant ensuite à une profonde méditation, il rappeloit sans cesse à son esprit que nous pouvons aimer Dieu ; que l'amour que nous avons pour lui est le seul mérite qui nous distingue à ses yeux ; et, en augmentant sa ferveur, cette vérité fit goûter à son ame les plus douces consolations.

L'enfant saintement jaloux du sort de ses frères.

Les différentes tentations que saint Bernard avoit éprouvées pendant sa jeunesse, lui ayant fait comprendre qu'il avoit tout à craindre des dangers du monde, il résolut de le quitter, pour se retirer à Cîteaux, où l'on servoit Dieu avec beaucoup de ferveur. Sa famille s'opposa d'abord à l'exécution de son projet ; mais l'éloquence pathétique et insinuante qui lui étoit naturelle, avec l'onction de la grâce qui distilloit de ses lèvres, eut bientôt

triomphé des plus grands obstacles. Non-seulement il obtint la liberté de se consacrer lui-même à Dieu dans la solitude, mais encore il inspira aux autres le désir de le suivre; et tous ses frères, à l'exception du plus jeune qu'il laissoit à son père pour la consolation de sa vieillesse, furent presque aussitôt gagnés qu'invités. Ils se retirèrent d'abord à Châtillon-sur-Seine, dans une maison qui fut comme un premier noviciat, sous l'habit séculier. Après six mois passés de la sorte, le moment de consommer leur sacrifice étant arrivé, ils partirent tous ensemble pour se rendre à Cîteaux. Les cinq frères étant allés à la maison paternelle, pour demander la bénédiction de leur père, Gui, l'aîné de la famille, aperçut, en sortant, le plus jeune, nommé Nivard, qui jouoit dans la rue avec des enfans de son âge. « Adieu, mon petit frère Nivard, » lui dit-il, vous demeurerez l'unique héritier : » vous aurez seul nos biens et nos terres. — Quoi, » répondit l'enfant avec une sagesse au-dessus d » son âge, vous prenez le Ciel pour vous, et vou » me laissez la terre ! le partage est trop inégal. » Nivard demeura néanmoins avec son père jusqu'à ce qu'il fût en âge de se consacrer au Seigneur; mais alors ni parens ni amis ne purent l'empêcher d'aller se réunir à ses frères, dont il envioi le bonheur. Il seroit bien à souhaiter que la jalousie qui règne ordinairement parmi les frères, eû toujours un objet aussi louable.

Modestie exemplaire.

On dit ordinairement que les honneurs inspirent l'orgueil, et rendent vains les hommes même les plus modestes. Mais la conduite du pape Clément IV, connu avant son exaltation, sous le nom de Gui de Foulque, démentit cette maxime qui a passé en proverbe. Il étoit né de famille noble, à Saint-Gilles sur le Rhône, et son mérite l'avoit fait nommer cardinal évêque de Sabine. Cependant, malgré la noblesse de son origine, et l'éclat de sa dignité, il étoit d'une modestie si peu équivoque, qu'il fit tous ses efforts pour se soustraire au brillant fardeau du pontificat qu'on lui avoit décerné tandis qu'il étoit absent pour cause de légation. N'y ayant pu réussir, il écrivit en ces termes à un de ses neveux, nommé Pierre Legros: « Plusieurs se réjouissent de notre promotion ; » mais nous n'y trouvons matière qu'à la crainte » et aux larmes. Vous en devez être vous-même » plus humble. Nous ne voulons pas que vous, » ni votre frère, ni aucun des nôtres, viennent » vers nous, sans un ordre particulier de notre » part ; autrement nous les renverrons confus. Ne » cherchez pas à marier votre sœur plus avanta» geusement en conséquence de ce qui nous est » arrivé. Si vous la mariez au fils d'un simple » chevalier, nous nous proposons de lui donner » trois cents livres tournois d'argent. (C'étoit environ cinquante écus de notre monnoie.) Si vous » l'élevez au-dessus de sa condition, n'attendez » pas de nous un seul denier. Il en sera de même » pour tous nos proches dont aucun ne doit se

» prévaloir de notre élévation. Que *Mabille* et » *Cécile* prennent les maris qu'elles prendroient » si nous étions dans la simple cléricature. Pour » *Gilles*, voyez-le spécialement de ma part, et » dites-lui de continuer à garder toute la modes- » tie possible dans ses vêtemens, et cependant » de ne se charger de recommandation pour per- » sonne. » Si les parens de Clément IV étoient ambitieux, cette lettre ne dut pas leur plaire ; mais s'ils étoient véritablement chrétiens, elle dut bien les édifier.

Aveux et regrets tardifs.

L'expérience apprend tous les jours, qu'à la mort on pense autrement que pendant la vie ; mais rien ne le prouve mieux que les deux exemples que je vais citer.

Après avoir passé une partie de sa vie dans l'obscurité du cloître, Eugène en avoit été tiré pour être élevé sur la chaire de saint Pierre. Son exaltation lui avoit inspiré les sentimens qui sont presque inséparables des grandes places, et il avoit souvent oublié qu'il étoit le vicaire, et qu'il devoit être le fidèle imitateur de celui qui a dit : « Appre- » nez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Mais lorsqu'il vit approcher la mort, il fit rassembler dans sa chambre tous les cardinaux qui étoient à Rome, et il leur dit : « Dieu veuille me pardon- » ner les fautes que j'ai pu commettre dans l'ad- » ministration de cette dignité formidable. J'avois » sans doute pris trop de plaisir à me voir élever » aux grandeurs qui m'échappent comme une om- » bre. Le Seigneur a usé du bien des revers pour

» me faire sentir l'instabilité des choses humai-
» nes. » Après cet aveu, il s'écria devant tout le monde : « O Gabriel ! (c'étoit son nom de baptê-
» me) ô Gabriel ! qu'il te seroit bien plus avanta-
» geux de n'avoir jamais été ni pape, ni cardinal,
» ni évêque ; mais d'avoir fini tes jours comme
» tu les avois commencés, en suivant paisiblement,
» dans ton monastère, les exercices de ta règle ! »

Le pape Jules II, se trouvant dans la même situation, manifesta les mêmes sentimens. Il condamna son ambition, il maudit ses lauriers et ses triomphes, et on l'entendit souvent répéter dans ses derniers momens : « Plût à Dieu que je n'eusse jamais
» été pape, ou du moins que j'eusse tourné toutes
» les forces de l'Eglise contre les ennemis de la reli-
» gion ! Malheureux que je suis, de ne connoître
» mes devoirs que lorsqu'il n'est plus temps de
» les remplir ! » Les aveux et les regrets de ces deux pontifes sont une leçon bien propre à nous apprendre qu'on doit vivre en tout temps, comme on voudroit avoir vécu lorsqu'il faudra mourir.

Mort édifiante d'un célèbre guerrier.

Tandis que Pierre du Terrail, connu sous le nom de chevalier Bayard, combattoit vaillamment pour la gloire de son prince et de sa patrie, il fut blessé à mort d'un coup d'arquebuse qui lui cassa les vertèbres. Dès qu'il sentit que sa blessure étoit mortelle, il réclama le nom du Sauveur des hommes ; et prenant la garde de son épée pour se représenter la croix, il la baisa dévotement, en récitant quelques versets du *Miserere*. Bientôt il ne fut plus en état de se tenir à cheval : il se fit descen-

dre par son écuyer, s'assit par terre, le dos appuyé contre un arbre, et le visage tourné vers l'ennemi. Il y avoit autour de lui plusieurs officiers qui ne vouloient pas le quitter; mais il les conjura de se réserver pour le bien de la patrie, et de ne pas augmenter l'avantage de l'ennemi, en se laissant faire prisonniers. Il ne resta, pour l'assister, que son écuyer, auquel il se confessa, pour suppléer, par l'humilité, à la grâce du sacrement qu'il ne pouvoit pas recevoir. Ce jeune homme fondant en larmes, près d'un maître si justement cher, le héros s'oublia lui-même pour le consoler, en lui disant : « C'est Dieu qui abrège mes » jours, et je n'en ai point de regret. Toute ma » douleur est de n'avoir pas vécu aussi-bien que » je le devois. Je me proposois toujours de m'a» mender; mais puisqu'il faut mourir, je supplie » mon Créateur d'user de sa clémence; j'espère » qu'il ne me jugera pas dans la rigueur de sa » justice. »

Dans le temps qu'il manifestoit des sentimens si chrétiens, le connétable de Bourbon, qui avoit pris les armes contre sa patrie, vint lui témoigner sa sensibilité, et lui offrir les plus habiles chirurgiens. « Il n'est plus temps, lui répondit Bayard, » de recourir aux médecins du corps, mais à ceux » de l'ame. Je sens qu'il n'y a plus de remède, » et qu'il faut mourir; mais je bénis Dieu de ce » qu'il me fait la grâce de reconnoître, à la fin » de ma vie, et de détester mes péchés. » Ces paroles attendrirent le connétable sur le sort de Bayard; et continuant à le plaindre, il lui dit qu'il avoit grande pitié de lui. « Monsieur, répliqua le » chevalier, je ne suis pas un objet de pitié, car » je meurs en homme de bien; mais j'ai pitié de

» vous qui portez les armes contre votre souverain, » votre patrie et votre serment. En tranchant » court, laissez-moi, je vous supplie, implorer » mon Rédempteur et pleurer mes péchés, car je » suis près de lui rendre mon esprit. » Il vécut néanmoins encore assez pour faire sa confession à un prêtre. Après quoi, toujours occupé de sentimens de componction et d'une foi vive : « Mon » Créateur, dit-il, qui m'as mis, par faveur gratuite, au nombre des chrétiens, je te supplie » et conjure d'avoir pitié de moi, et de me pardonner mes innombrables péchés, dont je me » repens de tout mon cœur. Hélas! mon Dieu, » Créateur et Rédempteur, je reconnois que quand » je serois au désert mille ans au pain et à l'eau, » encore ne mériterois-je pas mon pardon. Mais » tu as dit à celui qui, de bon cœur, retourne » vers toi, que tu es toujours prêt à le recevoir. » Mon Père et mon Sauveur, je suis assuré que » la miséricorde est plus grande que tous les péchés du monde. Partant, Seigneur, en tes mains » je recommande mon ame. » En proférant ces paroles, il rendit le dernier soupir. On lui avoit donné, pendant sa vie, le glorieux surnom de *chevalier sans peur et sans reproche ;* mais on vient de voir, qu'aux approches de la mort, il se reprocha lui-même amèrement de n'avoir pas servi son Dieu avec autant de zèle et de fidélité que son roi ; et les regrets d'un si grand homme sont une belle leçon pour tous ceux qui ont le même reproche à se faire.

Les suites funestes du crime.

Les hommes qui sont aveuglés par la passion, se flattent de trouver leur satisfaction dans le crime ; mais lorsqu'ils l'ont enfin commis, ils sont forcés de reconnoître qu'il ne produit que des remords et des malheurs. Ce furent là les fruits amers que Henri II, roi d'Angleterre, recueillit de l'horrible attentat dont il s'étoit rendu coupable envers saint Thomas, archevêque de Cantorbéry. Comme il n'avoit pu vaincre, par aucun moyen, la fermeté inébranlable de ce prélat, qui s'opposoit à ses injustes usurpations, après avoir invectivé contre lui, il dit un jour dans un transport de colère : « Ne se trouveroit-il personne pour me venger » d'un prêtre qui trouble tout mon royaume ? » Aussitôt quatre gentilshommes du palais, dans l'espoir de se rendre agréables à leur souverain, se hâtèrent d'aller à Cantorbéry, pour immoler le saint archevêque, qui reçut la mort avec la même constance qu'il avoit montrée en repoussant l'injustice. Mais à peine Henri eut-il appris cet assassinat, qu'il s'abandonna à une espèce de désespoir. Pendant trois jours il s'interdit l'entrée de l'église, ne voulut voir personne, et ne prit qu'un peu de lait d'amande pour toute nourriture. Il avoit sans cesse devant les yeux le sang innocent qui venoit d'être versé, et il se reprochoit continuellement, les larmes aux yeux, l'imprudence qu'il avoit commise, en laissant échapper le propos qui avoit animé les assassins. Pour la réparer, il accepta, avec la plus parfaite soumission, toutes

les œuvres de pénitence que les légats du saint-siége lui prescrivirent; mais le Seigneur ne parut pas satisfait des réparations. A son rigoureux tribunal, les souverains sont comptables des crimes auxquels leurs passions et leur négligence peuvent donner lieu. Aussi, quoique Henri II eût juré sur les Evangiles qu'il n'avoit ni commandé ni permis la mort de l'archevêque Thomas, il ne laissa point d'être en butte aux coups les plus sensibles que la justice divine puisse, en ce monde, porter à un prince. Ses propres enfans et leur mère Eléonore se révoltèrent contre lui. Le feu de la discorde s'alluma de tous côtés. Plusieurs princes semblèrent s'accorder en même temps à lui faire la guerre; et il apprit que le roi d'Ecosse, d'intelligence avec les mutins d'Angleterre, étoit sur le point d'envahir son royaume, où il avoit déjà pénétré.

Alors Henri pensant avec raison que ses ennemis n'étoient que les ministres de la vengeance divine, et qu'il devoit principalement s'occuper à la désarmer, alla droit à Cantorbéry; et laissant son équipage hors de la ville, il se mit nu-pieds, prit pour tout vêtement une méchante tunique, et se rendit en silence à la cathédrale, près du tombeau de saint Thomas. Là, sans avoir pris aucune nourriture, il passa le reste du jour et toute la nuit en prières, prosterné, sans tapis, sur le pavé; puis les épaules nues, il voulut que chaque évêque qui se trouvoit présent, et les religieux de la communauté, au nombre de quatre-vingts, le frappassent de verges l'un après l'autre. Des railleurs insipides ne manquèrent pas de s'égayer aux dépens du roi; mais le retour inespéré de sa première fortune, leur ferma bientôt la bouche. Le lendemain même de la pénitence humiliante de

Henri, le roi d'Ecosse fut battu. Peu de temps après, la paix se rétablit entre la France et l'Angleterre. Tous les projets des ennemis de Henri furent déconcertés; sa famille lui redemanda ses bonnes grâces, aux conditions qu'il lui plairoit de prescrire. En moins de trois mois, il se vit aussi puissant qu'il l'avoit jamais été, et beaucoup plus tranquille.

Mais si la vengeance céleste fut désarmée par le repentir de ce prince imprudent, qui dans un moment de colère, avoit semblé désirer le crime, elle ne cessa de poursuivre les hommes féroces, à qui une vile ambition l'avoit fait commettre. Dans le cours de trois années qui suivirent la mort de saint Thomas, la main de Dieu s'appesantit visiblement sur ses meurtriers. Bourrelés par leurs remords, aussitôt qu'ils eurent commis leur forfait, ils n'osèrent retourner à la cour qu'ils avoient prétendu servir. Ils se retirèrent dans une terre écartée, appartenante à l'un d'entre eux. Le déshonneur imprimé sur leur front, n'y put être caché, et ils firent horreur aux gens du pays. Les personnes du rang le plus commun ne vouloient ni manger avec eux, ni leur parler, et l'on jetoit les restes de leurs repas aux chiens, qui n'y touchoient pas, si l'on en croit les auteurs du temps. Devenus insupportables à eux-mêmes, ils allèrent se remettre à la merci du pape, qui leur imposa, pour pénitence, le pélerinage de Jérusalem. L'un d'eux, nommé Guillaume de Traci, fut attaqué, à Cosenza en Calabre, d'une horrible maladie, où les chairs lui tombèrent par lambeaux, principalement des pieds et des mains. Il mourut dans cet état, témoignant un regret extrême de son crime, et invoquant sans cesse le nouveau martyr. Ses

trois complices abordèrent en Palestine ; mais ils y moururent presque aussitôt, dans les mêmes agitations de conscience. On les enterra devant la porte du temple, et on grava cette épitaphe sur leur tombeau : « Ci gissent les malheureux qui ont » martyrisé le bienheureux Thomas, archevêque » de Cantorbéry. »

Honneurs rendus au pape par un grand prince.

Après la bataille de Marignan, où l'on sait que François Ier, roi de France, remporta une célèbre victoire, le pape Léon X, jugea à propos d'aller à la rencontre du vainqueur pour avoir une conférence avec lui. Il s'achemina donc vers Bologne, après avoir nommé deux cardinaux, pour aller sur la frontière de l'état ecclésiastique recevoir le roi. Ce prince, escorté seulement de sa garde ordinaire et des officiers de sa maison, se rendit bientôt après à Bologne, où vingt cardinaux, en chapes uniformes, l'attendoient hors de la ville. Après une harangue où l'éloquence italienne ne manqua pas de lui prodiguer les éloges, ils le conduisirent au son de mille instrumens et des cloches de toute la ville, à travers un peuple infini qui bordoit les rues, jusqu'à son logement préparé dans le même palais que celui du pape. Le spectacle devint encore plus intéressant, lorsqu'après son dîner il fut introduit au consistoire, où parurent ensemble un roi compté parmi les héros, à l'âge de vingt-deux ans, et l'un des plus grands papes, âgé seulement de quarante ans. Le roi, après avoir rendu ses hommages religieux au souverain pontife, lui

dit d'un air de gaîté : « Saint Père, je suis char-
» mé de voir ainsi face à face le souverain pontife,
» le vicaire de Jésus-Christ. Je suis le fils et le ser-
» viteur de votre Sainteté ; elle me voit prêt à sui-
» vre tous ses ordres. » Léon répondit de la manière la plus propre à flatter le roi ; et cette première entrevue fut égalemeut satisfaisante pour l'un et pour l'autre. Le lendemain, dans la célébration solennelle des saints mystères, le monarque français ne se contenta pas de rendre au pontife les honneurs accoutumés ; mais le pape allant à son trône pour y prendre les ornemens pontificaux, le roi voulut absolument lui servir de caudataire, quoi que Léon pût dire pour l'en empêcher. François répondit qu'il se tenoit honoré de rendre les moindres services au vicaire de Jésus-Christ. On lui avoit préparé un fauteuil, il ne voulut point s'en servir : il se tint debout jusqu'à la consécration ; et de là jusqu'à la communion du célébrant, il demeura prosterné, les mains jointes devant le visage. Il y eut tant de personnes qui voulurent communier de la main du pape, qu'on fut obligé d'écarter la foule, pour ne laisser approcher que les plus considérables. Ce qui porta un officier français à s'écrier : « Saint Père, puisque je ne suis pas
» assez heureux pour communier de votre main,
» je veux au moins me confesser à votre Sainteté,
» et parce que je ne puis vous dire mon péché à
» l'oreille, je vous déclare publiquement que j'ai
» combattu de toute ma force contre le feu pape
» Jules. — Vraiment, reprit le roi avec sa vivacité
» et sa franchise ordinaires, je suis dans le même
» cas ; » et la plupart des seigneurs confessèrent la même chose. « Mais, ne soyez pas surpris, continua le prince, que nous ayons fait tête au pape

» Jules

» Jules ; c'étoit bien le plus furieux de nos ennemis, et oncques n'ai vu homme plus terrible » dans les combats. Il auroit été mieux à la tête » d'une armée, que sur la chaire de saint Pierre.» Léon X leur donna sur-le-champ l'absolution des censures qu'ils pouvoient avoir encourues ; et le roi conserva toujours pour le chef de l'Eglise, les sentimens du respect qui sont dus au vicaire de celui que l'Ecriture appelle le Roi des rois.

Bel exemple de constance et de fermeté.

Lorsque, pour satisfaire sa haine contre le pape qui l'avoit excommunié, Henri VIII, roi d'Angleterre, voulut s'arroger la puissance spirituelle, et se faire reconnoître chef de l'Eglise anglicane, il y eut un grand nombre de catholiques qui, pour échapper à la persécution dont il les menaçoit, prêtèrent lâchement le serment de suprématie qu'il exigeoit d'eux; mais il s'en trouva aussi plusieurs qui le refusèrent, et qui aimèrent mieux s'exposer à la vengeance implacable du roi, que de manquer à la fidélité qu'ils devoient à Dieu. Tels furent en particulier Thomas Morus, ancien chancelier d'Angleterre, et Jean Fischer, évêque de Rochester, qui étoient regardés comme les plus grands hommes du royaume, en savoir et en probité. Fischer avoit d'abord néanmoins prêté le serment de suprématie, sans en bien connoître le crime, et en y ajoutant ce correctif : « Sauf l'obéis- » sance due aux lois de Dieu ; » mais il s'en étoit repenti bientôt après ; et, en plein conseil, lui-même et Morus avoient refusé de souscrire à l'acte légal qui établissoit cette primauté. Tout ce qu'ils

alléguèrent pour se défendre de signer, fut que leur conscience et le soin de leur salut, ne leur permettoient pas de le faire. Comme on leur eut répliqué qu'ils devoient réformer leur conscience trompeuse, sur le grand conseil du royaume tout autrement éclairé : « Si j'étois seul contre le par-
» lement, reprit Morus, assurément je me défie-
» rois de moi-même ; mais si le grand conseil
» d'Angleterre est contre moi, j'ai pour moi le
» grand conseil de la chrétienté, qui est l'Eglise
» catholique. » Fischer répondit la même chose en d'autres termes. Le roi, outré de dépit, les envoya en prison, leur fit ôter plumes et papier, priva l'évêque de tous ses revenus, et à peine lui laissa-t-on quelques méchans habits pour se défendre du froid.

Cette prison rigoureuse, qui dura une année, ne suffisant pas aux vues du roi, il résolut de faire mourir ces deux grands personnages, afin d'intimider tous ceux qui pouvoient apporter le même obstacle à la séduction. Il ordonna donc d'abord qu'on fît incessamment le procès à l'évêque de Bochester, qui, avant le mois révolu, fut condamné au supplice des criminels de lèse-majesté ; et quatre jours après, on lui trancha la tête. Quand Morus eut appris la mort de Fischer, il se mit aussitôt en prières ; et comme en priant il laissa échapper quelques larmes, ses amis l'attribuant à l'effroi, crurent pouvoir le résoudre à se soumettre à la loi du serment. Beaucoup de personnes de qualité vinrent le trouver à ce dessein, et ne purent rien gagner. Sa femme y vint après tous les autres, et le conjura, dans les termes les plus attendrissans, de ne point abandonner sitôt une épouse qui l'adoroit, des enfans à qui il n'avoit

jamais été si nécessaire; sa vie enfin, dont il tranchoit le fil au plus beau point de son cours. Comme elle insistoit sans fin sur ce dernier article, Morus lui demanda combien de temps elle présumoit qu'il pût encore vivre : « Pour le moins vingt ans, » répondit-elle, et peut-être bien trente. Vingt » ou trente ans, reprit ce grand homme! Qu'est-» ce donc que ce terme, et tout espace fini, en » comparaison de l'éternité? » Quand on vit sa persévérance inébranlable, on porta la persécution jusqu'à lui enlever ses livres qui faisoient sa consolation, jusqu'à lui ôter plumes et papier afin qu'il ne pût écrire à aucun de ses proches ou de ses amis. Depuis ce moment il tint ses fenêtres jour et nuit fermées pour s'entrenir continuellement avec Dieu. Son geôlier lui ayant demandé pourquoi il se condamnoit lui-même à ces ténèbres affligeantes : « Il faut fermer l'atelier, répon-» dit-il, quand tous les instrumens sont serrés. »

Les commissaires l'ayant pressé de s'expliquer sur ce qu'il pensoit du statut qui établissoit le roi chef de l'Eglise anglicane, le confesseur se voyant presque assuré du martyre, s'exprima ainsi : « Par » la grâce de Dieu, j'ai toujours fait profession de » la religion catholique et romaine. Ayant ouï » néanmoins répéter souvent que la puissance du » pape n'étoit que de droit humain, j'ai voulu » approfondir cette question, sans jamais cepen-» dant donner atteinte à ma croyance. Pendant » sept ans entiers, je me suis appliqué à cette » étude; j'ai creusé dans les sources, et j'ai re-» monté jusqu'à la première origine des choses. » Enfin, j'ai trouvé que la puissance pontificale, » qu'on vient d'abroger téméraírement, pour ne » rien dire de plus, est non-seulement utile,

» mais nécessaire, mais strictement légitime et de
» droit divin. C'est là ma croyance dans laquelle,
» avec la grâce du Seigneur, j'espère mourir. »

Thomas Andley, courtisan sans conscience, et qui pour cela lui avoit succédé dans la dignité de chancelier, lui demanda s'il se croyoit plus éclairé et plus homme de bien que tant d'évêques, d'abbés, d'ecclésiastiques de tous les ordres; que tant de juges, que toute la noblesse d'Angleterre, que le parlement, enfin, que tout le royaume. « A un
» évêque de votre parti, répliqua Morus, j'en ai
» cent à opposer, dont la foi est déjà couronnée
» dans le Ciel. Et la noblesse d'Angleterre, par le
» nombre même, entre-t-elle en comparaison
» avec les martyrs et les confesseurs innombra-
» bles qui ont rendu témoignage à mon senti-
» ment? Pour ce qui est du parlement, lequel
» n'a pas même été libre en cette rencontre, son
» autorité le disputera-t-elle aux conciles géné-
» raux, tenus depuis des milliers d'années? Enfin,
» toute l'Angleterre favorise, dites-vous, votre
» opinion; mais la France, l'Espagne, l'Italie,
» et tout le reste de la chrétienté, l'oracle de tous
» les chrétiens, l'Eglise catholique, l'abhorre et la
» réprouve. » Les juges craignirent de lui en laisser dire davantage en présence du peuple; on lui prononça la sentence de mort, et on le reconduisit en prison.

Une de ses filles, qui lui étoit singulièrement attachée, le joignit sur le chemin pour lui faire ses derniers adieux. Morus l'embrassa tendrement et lui donna sa bénédiction, sans qu'on vît, dans le père, rien qui démentît la générosité de leur commun sacrifice. La veille du supplice, qui fut différé de quelques jours, il écrivit encore à cette

fille chérie, au moyen d'un charbon et de quelque lambeau de papier qui lui étoit tombé entre les mains, que bientôt il ne seroit plus à charge à personne, et qu'il soupiroit ardemment après le moment où la mort le réuniroit à son Dieu. A ce moment désiré, comme il se trouvoit au pied de l'échafaud, et que l'échelle n'en étoit pas commode, il dit à un valet du bourreau : « Donnez-moi » la main pour monter, je n'en aurai pas besoin » pour descendre. » Après avoir fait la prière accoutumée avec beaucoup de sang-froid, il prit le peuple à témoin qu'il mouroit pour la profession de la Foi catholique, apostolique et romaine. Ensuite il mit la tête sur le billot, sans que tous ces apprêts lui causassent aucune émotion, et il endura la mort, non-seulement avec la constance, mais avec la secrète joie des plus généreux martyrs. Toute l'Angleterre gémit à ce spectacle, et les vrais chrétiens crurent avoir tout perdu dans la personne de cet illustre défenseur de la religion.

Courage héroïque inspiré par le zèle.

Rien n'inspire plus de courage que le vrai zèle, et il n'est aucun conquérant qui se soit montré aussi intrépide que le fut saint François Xavier, apôtre des Indes et du Japon, lorsqu'il entreprit d'assujétir les îles du More à l'empire de Jésus-Christ. On lui en avoit fait la peinture la plus effrayante, et l'image qu'on lui en avoit tracée étoit entièrement conforme à la vérité. Ces îles, aussi stériles qu'affreuses, paroissoient moins propres à des hommes, qu'aux reptiles venimeux qu'on y

rencontre à chaque pas. L'air y étoit si grossier et si corrompu, que souvent les étrangers tomboient morts, ou du moins évanouis, en y débarquant. La terre y trembloit presque sans cesse, s'entr'ouvroit quelquefois sous les pas du voyageur ; et les montagnes, de leurs flancs rompus, vomissoient des tourbillons de flamme et de fumée si abondans, si continuels, et avec des mugissemens si horribles, que ces volcans sembloient autant de soupiraux de l'enfer. Le caractère des habitans répondoit à la malignité du climat. Ils étoient les plus cruels, les plus perfides de tous les barbares ; et ils portoient la férocité jusqu'à se régaler les uns les autres de la chair de leurs proches, devenus vieux. Ce qui eût été pour tout autre un objet d'effroi, ou du moins d'aversion et d'exécration, eut un attrait tout particulier pour Xavier. « Les nations plus traitables et plus opulentes, dit-il à » ses amis qui faisoient les derniers efforts pour » l'arrêter, ne manqueront point de prédicateurs; » mais celle-ci est pour moi, puisque personne » n'en veut. Si elle avoit des bois odoriférans et » des mines d'or, on braveroit tous les périls pour » les lui aller enlever : faut-il donc que les mar- » chands soient plus intrépides que les mission- » naires ? Ces peuples infortunés seront-ils exclus » tout seuls du bienfait de la rédemption ? Ils sont » très-barbares et très-brutaux, j'en conviens ; » mais qu'ils le soient encore davantage ; celui qui » fait fleurir les troncs arides, et convertit, quand » il lui plaît, les pierres en enfans d'Abraham, » n'est-il pas assez puissant pour fléchir leurs » cœurs ? Ne puissé-je en tout cas procurer le sa- » lut que d'un seul d'entre eux, je me croirois » trop bien récompensé de tous les travaux et de

» tous les périls dont on prétend me faire peur. »

Il entra dans les îles du More avec ces sentimens ; et durant la pénible et dangereuse mission qu'il y fit, il montra toujours le même zèle et la même intrépidité. Un jour qu'il célébroit le saint sacrifice, la terre fut tout-à-coup agitée de si violentes secousses, que tout le monde s'enfuit de l'église en désordre. Il resta seul à l'autel, sans donner le moindre signe d'effroi ou de distraction ; et les Barbares se persuadèrent qu'un homme qui demeuroit immobile, tandis que les rochers trembloient, étoit quelque chose de plus qu'un mortel. Aussi, tout farouches, tout brutaux qu'étoient ces insulaires, ils embrassèrent bientôt la religion divine qu'il venoit leur prêcher. Tolo, chef-lieu de l'île principale, et qui comptoit vingt-cinq mille habitans, fut entièrement converti ; les autres habitans suivirent cet exemple, et les îles abhorrées du More changèrent d'une manière si éloignée de toutes les conjectures humaines, que le saint apôtre les nomma depuis, les îles de la Providence.

Trait de grandeur d'ame.

Un jour que Fernandès, l'un des compagnons de saint Xavier, prêchoit dans la ville d'Amanguchi, un homme de la lie du peuple s'approcha comme pour lui parler, et lui cracha au visage. Le missionnaire, sans dire un seul mot et sans faire paroître aucune émotion, prit son mouchoir pour s'essuyer, et continua tranquillement son discours. Chacun fut surpris d'une modération aussi héroïque. Ceux qu'une telle insulte avoit d'abord fait

rire, furent saisis d'admiration. Un des plus savans docteurs de la ville, qui étoit présent, après avoir réfléchi sur ce qui venoit de se passer sous ses yeux, se dit à lui-même : « Cet étranger a bien » raison de nous assurer que la doctrine qu'il nous » annonce est une doctrine toute céleste. Une loi » qui inspire un tel courage, une telle grandeur » d'ame, et qui fait remporter sur soi-même une » victoire si complète, ne peut venir que du Ciel.» Le sermon achevé, il confessa que la vertu du prédicateur l'avoit touché. Il demanda le baptême après, et fut baptisé solennellement. Cette illustre conversion fut suivie d'un grand nombre d'autres, et montra que les bons exemples font plus d'impression que les plus beaux discours

Le père et le sauveur des pauvres malades.

L'un des établissemens qui font le plus d'honneur à la religion, est celui que forma saint Jean de Dieu, en fondant l'ordre de la charité. Cet homme admirable, voyant que les pauvres malades étoient souvent abandonnés, prit la généreuse résolution de se dévouer entièrement à leur service. Il commença par vendre du bois au marché, et il employoit à l'entretien des indigens le gain qui lui en revenoit. Il loua ensuite une maison pour y retirer les pauvres malades, et il pourvoyoit à tous leurs besoins avec autant de zèle et d'activité qu'un père en pourroit mettre pour soigner ses enfans. Il passoit les jours auprès des malades, et employoit les nuits à en transporter de nouveaux dans son hôpital. L'exemple du saint excita la charité de plusieurs personnes vertueuses et il en reçut bien-

tôt des secours, qui le mirent en état de donner plus d'étendue à l'asile qu'il avoit ouvert aux malheureux. Mais, tandis qu'il se réjouissoit des heureux accroissemens qu'il prenoit chaque jour, il eut la douleur de voir tout-à-coup le feu prendre à son hôpital. A cette vue, il sentit dans son cœur un redoublement de tendresse pour ses pauvres malades; et alarmé du danger qu'ils couroient, il résolut de s'exposer à tout pour les sauver. En vain lui représenta-t-on qu'en voulant les préserver de l'incendie, il en seroit infailliblement lui-même la première victime. « Si je n'ai pas, dit-il, le bon» heur de les délivrer, j'aurai du moins le mérite » de l'avoir tenté; et si je meurs, je mourrai mar» tyr de la charité. Peut-on souhaiter une plus » belle mort? » Après avoir dit ces mots, il s'élance vers l'endroit qui étoit en proie à l'incendie, il pénètre, malgré le feu, dans le logement qu'occupoient les malades; il les met sur son dos les uns après les autres, et les emporte à travers les flammes. La divine Providence récompensa visiblement sa charité par une protection particulière; car, ni lui ni ses malades ne furent endommagés par le feu. En excitant sa reconnoissance envers le Seigneur, cette faveur singulière redoubla sa tendresse pour les pauvres. Tout le reste de sa vie ne fut employé qu'à les soulager; et il a laissé, après sa mort, un ordre qui auroit perpétué les secours qu'il leur avoit ménagés, si la philosophie n'eût détruit ce que la charité avoit édifié.

Le bon pasteur.

Si c'est le propre du bon pasteur d'exposer sa vie pour sauver son troupeau, jamais personne n'a mieux mérité ce beau titre que saint Charles Borromée, cardinal, archevêque de Milan. Il étoit à Lodi, lorsqu'on vint lui annoncer que la peste avoit pénétré dans Milan, et y faisoit déjà les plus grands ravages. A cette nouvelle, il se mit en chemin pour aller au secours des malheureux habitans de cette ville; et il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il se vit environné d'une foule innombrable qui crioit miséricorde, et lui demandoit son assistance, comme des enfans à leur père. Les officiers de sa maison, ses amis, une foule de savans et vertueux personnages, vinrent aussi le trouver, surtout quand ils le surent résolu à servir lui-même les pestiférés. Ils lui conseillèrent de se retirer dans quelque lieu sain, d'où il pourroit donner ses ordres pour l'assistance des malades. Pour l'engager à prendre cette précaution que sembloit exiger le soin de sa vie, ils ne manquèrent pas de lui représenter qu'il se devoit à tout son diocèse, dont la ville de Milan ne faisoit qu'une partie; qu'il se devoit même à toute l'Eglise, beaucoup plus que bien d'autres évêques, par qui Dieu n'avoit pas témoigné vouloir faire d'aussi grandes choses. Charles, que sa tendresse pour ses ouailles empêcha de goûter ces maximes, objecta l'exemple des saints évêques de tous les siècles, qui en pareilles rencontres n'avoient pas balancé à mettre leur vie en péril pour leur troupeau. Et comme on lui eut



répondu que c'étoit là une œuvre de perfection et non pas d'obligation : « C'est une œuvre de perfection ? reprit-il ; c'est donc une œuvre d'obligation pour moi, puisque l'épiscopat est un état parfait, et que je suis évêque. »

Après avoir ainsi pris la généreuse résolution de s'immoler pour son peuple, il ne s'occupa plus qu'à lui procurer tous les secours temporels et spirituels dont il pouvoit avoir besoin. Tout ce qu'il avoit d'argenterie fut envoyé à la monnoie, pour être converti en espèces qu'on distribua aux malheureux. Tous ses meubles furent vendus ou appliqués à l'usage des malades ; il ne se réserva que quelques planches sur lesquelles il couchoit, et un méchant drap dont il s'enveloppoit. Les tapisseries, bonnes ou mauvaises, les tapis, les portières, les tours de lit, le linge, ses propres vêtemens, il y fit tout mettre en pièces pour habiller les pauvres et les infirmes. Mais comme il étoit encore plus zélé pour le salut de leur ame que pour le soulagement de leurs corps, il s'appliqua surtout à leur inspirer des sentimens de pénitence, à les réconcilier avec Dieu. Il alloit pour cela jusque dans la maladrerie, où ces malheureux étoient renfermés, et conjuroient par les fenêtres, en des termes qui déchiroient les entrailles, de les assister au moins pour les besoins de leurs ames.

Le cours de la maladie continuant et redoublant même de jour en jour, le saint archevêque, qui ne la regardoit avec raison que comme une marque du courroux du Ciel, crut devoir chercher à le désarmer en ordonnant des processions générales. Il parut à la tête de tous les citoyens, couvert d'une chape de couleur lugubre, une grosse corde au cou, et tenant à la main un grand crucifix qu'il ar-

rosoit de ses larmes. Il parcourut, nu-pieds, presque toute la ville, à travers les glaces et les neiges dont les rues étoient remplies; il marcha même sur un clou, qui lui entra si avant dans l'orteil, qu'il en tomba presque de douleur. Il ne voulut cependant pas s'arrêter, ni souffrir, avant la fin de toutes les cérémonies, qu'on pansât sa blessure. Il s'étoit dévoué comme une victime publique pour tous les pécheurs, dont il s'estimoit le plus grand. Il se réjouit de ce que l'effusion de son sang donnoit de la réalité à son sacrifice, et demanda avec ardeur que la justice divine, en se contentant de la vie du pasteur, daignât faire grâce au troupeau. La colère du Tout-Puissant ne put tenir contre une humiliation si touchante. La contagion se ralentit peu à peu; et après quinze ou dix-huit mois de ravages, elle finit entièrement à Milan. Mais comme ce fléau terrible désoloit les pays circonvoisins, Charles, voulant montrer qu'un évêque se doit tout à son diocèse, quitta la ville pour aller visiter les pestiférés épars dans les campagnes; et ayant appris que le curé de saint Raphaël étoit frappé de la peste, il se mit aussitôt en devoir de lui porter les derniers sacremens. On lui remontra plus fortement que jamais, qu'il se devoit à tout son troupeau, et que la justice même vouloit qu'il en préférât le soin à celui d'un particulier. On lui présentoit en même temps un prêtre tout prêt à remplir ce ministère. Le cardinal, qui tenoit déjà le saint viatique, entendit tout ce qu'on voulut lui dire, et remercia des témoignages d'affection qu'on lui donnoit. « Mais il est du devoir strict d'un évê-
» que, reprit-il d'un air décidé, de faire, au moins
» pour l'exemple, ce que l'amitié vous fait envisager sous une autre face. Si le premier pasteur

» marque de l'effroi, qui seront les subalternes » qui ne tremblent et ne fuient lâchement ? » Il administra les sacremens au malade, et demeura auprès de lui jusqu'à ce qu'il eût rendu l'ame, quoiqu'il sentît si mauvais dans la chambre, que ceux mêmes qui ne craignoient pas, n'en pouvoient approcher.

Il rendit le même office à deux curés de campagne, et généralement à tous les prêtres en péril. Il baptisa plusieurs enfans qu'il trouva nouvellement nés dans des chaumières infectes. Pour le sacrement de confirmation, la contagion qui sembloit une raison de dispense, fut pour lui un motif plus pressant de le conférer, comme établi pour affermir les chrétiens dans la foi, et les prémunir contre les dangers du salut. Il l'administra de porte en porte, dans la ville et les villages, sans faire aucune distinction des maisons saines ou infectées. Il arriva même dans un château qu'une personne à peine confirmée, tomba morte à ses pieds, sans qu'il marquât la moindre émotion, ni qu'il discontinuât de donner aux autres l'onction de sa main. Dans une autre rencontre, il prit lui-même un enfant attaché au sein de sa mère tombée morte, afin de sauver la vie à cet innocent abandonné, et il ne cessa de secourir les malades, que lorsque la contagion eut entièrement cessé dans son diocèse. Quel présent du Ciel pour un peuple, qu'un pasteur de ce caractère ! Quels hommes que ceux qui, comme lui, ont animés par la charité qu'inspire la religion ! et combien le monde ne seroit-il pas heureux, ou combien du moins n'auroit-il pas de ressources dans ses malheurs, si cette charité divine embrasoit tous les cœurs.

Conduite chrétienne du clergé envers les hérétiques.

Comme les méchans ont coutume d'imputer leurs propres crimes à ceux mêmes qui en sont les victimes, nos philosophes n'ont pas manqué, dans ces derniers temps, d'accuser les ministres de la religion d'être intolérans et persécuteurs. Pour rendre cette accusation encore plus odieuse, ils ont cité les horribles massacres de la Saint-Barthélemi, et ils n'ont pas craint de donner à entendre qu'on devoit surtout les attribuer au clergé de France. Cependant, l'histoire prouve à chaque page, que, loin de les solliciter ou de les approuver, le clergé de France eut horreur des cruautés que le barbare Charles IX avoit ordonnées contre les hérétiques, et qu'il les fit épargner partout où il lui fut possible.

L'évêque de Lisieux, Jean Hennuyer, de l'ordre de Saint-Dominique, fut assez heureux pour sauver tous ceux de son diocèse. Le lieutenant de roi lui ayant communiqué l'ordre du massacre, il s'opposa de tout son pouvoir à l'exécution. « Non, dit-» il, je n'y consentirai jamais. Je suis le pasteur » de cette Eglise, et ceux qu'on veut égorger sont » mes ouailles. Il est vrai qu'elles sont égarées, » mais elles peuvent rentrer dans le bercail. » Dans tous les cas, je ne dois point souffrir qu'on » répande leur sang; l'Evangile m'apprend, au contraire, à verser jusqu'à la dernière goutte du mien. » L'officier arrêté par cette opposition, lui demanda par écrit un acte de refus qui pût au moins lui servir de décharge auprès du roi. Le géné-

reux prélat le lui donna sans balancer. « Je compte, » ajouta-t-il, que le prince dont on a surpris la re- » ligion, approuvera mon refus ; mais, quoi qu'il » puisse arriver, je prends sur moi tous les ris- » ques. » L'opposition de l'évêque ayant été envoyée au roi, le jeune monarque n'en fut qu'édifié, et révoqua aussitôt ses ordres pour tout le diocèse de Lizieux. Les religionnaires du canton en furent si édifiés eux-mêmes, qu'ils vinrent presque tous abjurer entre les mains de ce charitable prélat, qu'ils n'appeloient plus que leur sauveur.

Quant aux autres diocèses, les évêques ne trouvèrent pas partout la même facilité dans les officiers chargés de ces funestes exécutions ; mais en bien des endroits ils firent tous leurs efforts pour les empêcher, ou du moins pour donner refuge aux proscrits. A Lyon même, tandis que le carnage étoit le plus échauffé, on réfugia, dans le palais archiépiscopal, jusqu'à trois cents de ces calvinistes, et l'on soutint une espèce d'assaut contre les assassins, qui ne purent immoler leurs victimes qu'après avoir forcé les portes. Les évêques de ce temps-là n'étoient donc pas tels qu'on les a représentés, et il eût été bien à souhaiter que ceux qui, de nos jours, ont osé les taxer d'intolérance, de persécution et de cruauté, eussent eu leur esprit et leurs sentimens. La France n'auroit pas été inondée du sang de tant d'innocentes victimes ; et nous n'aurions pas vu égorger des milliers de prêtres, de religieuses, et même de simples laïques, à qui on n'avoit d'autre crime à reprocher, que l'attachement qu'ils montroient pour leur religion

Conduite barbare des hérétiques envers les missionnaires catholiques.

Des missionaires jésuites, qui s'étoient embarqués sur un vaisseau marchand portugais, pour aller prêcher l'Evangile au Brésil, furent rencontrés près l'île de Palme, l'une des Canaries, par Jacques Sourie, calviniste furieux, natif de Dieppe, et pirate fameux, décoré du titre de vice-amiral de Navarre. S'il étoit ennemi des portugais qui n'avoient pas voulu souffrir au Brésil les ministres calvinistes que la secte y avoit envoyés, il étoit encore plus animé contre les jésuites, à qui les hérétiques attribuoient déjà tous leurs revers. Sous ce point de vue, le vaisseau portugais, chargé de missionnaires, fut pour ce pirate la proie la plus attrayante. Il se précipita sur eux avec le plus léger de ses cinq vaisseaux, beaucoup plus fort néanmoins que le portugais, qui n'avoit qu'une cinquantaine de soldats assez mal équipés. Cependant le capitaine, plein de courage, se prépara, sans hésiter, à la plus vigoureuse résistance. Il proposa au père Azevédo, chef des missionnaires, de faire prendre les armes à ceux de ses compagnons qui n'étoient pas encore dans les ordres sacrés, et qui formoient le plus grand nombre. Le Père n'y voulut jamais consentir ; mais il se dévoua lui-même, avec onze des plus expérimentés, au soulagement des blessés, à l'administration des mourans, à tous les ministères, même temporels, qui convenoient à leur état. Quant aux autres missionnaires, qui étoient les plus jeunes, leur supérieur leur commanda de se

tenir au fond du vaisseau, et d'y attendre, en prières, ce que le Ciel ordonneroit de leur sort.

Bientôt le combat commença : Il fut long et opiniâtre. Mais le pirate ayant fait avancer ses autres bâtimens, et le capitaine du vaisseau portugais ayant été tué, ses gens réduits à une poignée de combattans, presque tous blessés, mirent bas les armes, et se rendirent à discrétion. Sourie défendit de tuer personne, jusqu'à ce qu'il eût pris une connoissance exacte de tous ceux qui restoient en vie. Alors il fit grâce aux soldats qui n'étoient plus que quinze, ainsi qu'aux matelots et aux passagers ordinaires. « Pour ce qui est des jésuites, cria-t-il à » ses gens, qui n'attendoient qu'en frémissant de » rage, tuez, massacrez ces abominables papistes, » qui ne vont au Brésil que pour y rétablir le rè» gne de l'antechrist. » A l'instant, ils coururent au père Azevédo, entouré de neuf missionnaires qui s'étoient employés, avec lui, au soulagement de l'équipage. A la vue des furieux qui venoient à lui : « Courage, dit-il, mes frères, en se tournant vers » ses compagnons; donnons généreusement notre » vie pour un Dieu qui, le premier, a donné la » sienne pour nous. » Ensuite, il se présenta plein d'assurance à ses bourreaux. L'un d'eux s'approcha, lui déchargea sur la tête un coup de sabre qui lui partagea le crâne, et l'étendit à leurs pieds. Le martyr respiroit encore, et recueillant le peu de forces qui lui restoient, il s'écria : « J'atteste les anges et » les hommes, que je meurs dans la foi de l'Eglise » catholique, apostolique et romaine; et je meurs » avec joie pour une si belle cause. » Tournant ensuite ses yeux presque éteints sur ses compagnons saisis de douleur : « Réjouissez-vous, au contraire, » mes chers enfans leur dit-il d'une voix mou-

» rante, réjouissez vous avec moi de ce qui fait tout
» mon bonheur. Espérez une faveur semblable : je
» ne vous précède que de quelques momens. Au-
» jourd'hui, comme je l'attends de la divine bonté,
» nous serons tous ensemble dans le Ciel. » Les calvinistes étonnés d'abord, et quelque temps interdits à la vue d'une si merveilleuse constance, reprirent ensuite leur férocité, et poussés de cette rage qui succède aux remords étouffés, ils précipitèrent le saint confesseur, encore vivant, dans les flots.

Au premier coup porté au père Azevédo, le père Andrale étoit accouru pour lui donner une dernière absolution. Les hérétiques furieux qu'on osât exercer ce ministère catholique à leur vue, le percèrent de vingt coups de poignard, et le jetèrent à la mer. A quelque pas de là, Benoît de Castro, le crucifix à la main, faisoit à haute voix sa profession de foi. On lui tira trois coups de fusil qui le firent tomber sur la place, et comme il faisoit quelques efforts pour se relever, en s'écriant : « Oui, je suis catho-
» lique, » il fut percé de plusieurs coups d'épée, et jeté à la mer. En un mot, tous ceux qui étoient restés pour le secours spirituel du vaisseau, furent immolés en quelques momens ; l'un, d'un premier coup de sabre qui lui partagea la tête en deux ; l'autre d'un coup de pique, qui le perça de part en part ; un autre encore d'une manière plus brutale, à coups redoublés de crosses de fusil, le plus grand nombre traînés outrageusement par leurs bourreaux, las du carnage, furent, pleins de vie, précipités dans les flots.

Ce n'étoient là néanmoins que les prémices de la barbarie. Trente autres missionnaires se tenoient au fond du navire, où ils ignoroient le sort

de leurs confrères. Ils étoient presque tous à la fleur de l'âge. La candeur de l'innocence brilloit sur leur front, et on ne pouvoit reprocher à aucun d'eux la mort de leurs ennemis, comme on pouvoit le faire aux soldats portugais, à qui néanmoins on accordoit la vie. Mais, en qualité de missionnaires ou d'élèves destinés à la propagation de la foi catholique, ils étoient chargés du crime le plus impardonnable, au jugement de leurs vainqueurs hérétiques. On les tira du navire, et on les fit monter sur le tillac, où leurs bourreaux inhumains s'amusèrent long-temps à exercer sur eux les plus honteuses atrocités. Ils les traînèrent ensuite par les pieds au bord du vaisseau, deux à deux, ou trois à trois; et là ils leur plongeoient le poignard ou l'épée dans le sein, puis les jetoient à la mer. En mettant le comble à l'inhumanité, par l'impiété et la dérision : « Allez, allez, disoient-ils à » ceux qu'un âge plus avancé leur faisoit réputer » prêtres, allez confesser les muets habitans de » l'onde, et célébrer pour eux à la papiste. » Il y en eut un des plus ardens sans doute à confesser la foi, qu'ils attachèrent à la bouche d'un canon, où ils mirent aussitôt le feu : supplice en soi le plus doux, mais qui peint d'autant mieux la fougue aveugle de la cruauté, qu'il en remplissoit moins les vues.

Il y avoit dans la troupe sainte un jeune homme de dix-huit ans, nommé Simon Acosta : son port, sa démarche, ses manières, tout son air de noblesse l'annonçoient comme un homme de famille illustre. Le corsaire, dans l'espoir d'une riche rançon, lui demanda d'un air d'affabilité, qui il étoit. Le jeune confesseur prenant toute l'assurance et le langage des anciens martyrs, ne daigna jamais

répondre que par ces paroles : « Je suis catholique, je suis religieux de la Compagnie de Jésus. » La douceur étudiée du corsaire fit bientôt place à sa féroeité naturelle : il fait un geste de fureur ; on égorge Acosta, et on le jette à la mer. Tous et chacun de ses confrères avoient confessé la foi avec un courage à peu près semblable, sans qu'on eût vu couler une seule larme, sans qu'on eût ouï une parole de plainte, ni remarqué le moindre mouvement de frayeur.

Jusqu'ici l'on ne comptoit que trente-neuf Jésuites mis à mort. Le quarantième, qui n'étoit qu'un frère cuisinier, quoique aussi ferme dans la foi que les autres, avoit trouvé grâce, en faveur de sa profession, qu'on lui fit exercer dans le vaisseau corsaire. La providence en disposoit ainsi pour la gloire des martyrs, à qui, outre le témoignage des Portugais prisonniers, il falloit celui d'un homme qui eût tout vu de près, ou d'un œil du moins plus attentif et plus intéressé à la publication de ce triomphe. Cependant le nombre de quarante, comme autrefois pour les martyrs de Sébaste, étoit arrêté dans les décrets éternels sur les missionnaires du Brésil. Celui qui venoit de manquer la couronne, quoique sans rien avoir à se reprocher, fut remplacé par un neveu du capitaine portugais, qui, frappé des vertus de ses religieux compagnons de voyage, avoit demandé avec tant d'instance d'être mis au nombre des novices, qu'enfin on le lui avoit accordé. Comme il ne portoit pas l'habit religieux, parce qu'il ne s'en étoit point trouvé de reste sur le navire, en vain se présente-t-il d'abord aux meurtriers de ses frères avec l'intrépidité des plus fervens ; on l'écarta en disant qu'il n'étoit pas du nombre des propagateurs du



papisme, qu'on avoit condamnés. « Vous vous trompez, leur dit-il avec courage ; je suis reçu dans » la Compagnie de Jésus, et je vais aussi prêcher » au Brésil les saints dogmes de la religion catholique. » Les calvinistes feignirent de ne l'avoir point entendu, il courut à l'endroit où plusieurs des martyrs avoient été dépouillés, se revêtit d'un de leurs habits, et revint aux meurtriers, qui enfin le massacrèrent avec un dépit furieux, et le précipitèrent dans le sein des flots. Ainsi en usoient ces hérétiques dans toutes les rencontres où ils avoient le pouvoir en main, eux qui hors de là n'avoient à la bouche que les noms de tolérance et de douceur évangélique. Ils prêchoient la tolérance, parce qu'ils vouloient qu'on approuvât leurs erreurs; mais en même temps, ils persécutoient la vérité, parce qu'elle les condamnoit; et alors comme à présent, les ennemis de la religion catholique regardoient comme leurs propres ennemis, tous ceux qui lui étoient attachés. Mais cette haine ne porte que sur une idée fausse ; car en abhorrant l'erreur et l'incrédulité, le vrai catholique se fait un devoir d'aimer ceux qu'elles ont égarés, et ne se croit jamais permis de les persécuter.

Cause secrète de l'attachement à l'erreur.

Le pape ne croyant rien au-dessus des forces de saint François de Sales, lui donna commission d'aller conférer à Genève, avec Théodore de Bèze, presque aussi renommé que Calvin, et de ne rien épargner pour l'engager à rentrer dans le sein de l'Eglise où il étoit né. L'exécution n'étoit ni sûre, ni facile ; mais ces considérations ne furent jamais

rien pour François de Sales, quand il s'agissoit de la gloire Dieu. Plein de foi et de courage, il partit pour Genève, le plutôt qu'il lui fut possible : il arriva heureusement chez Bèze, comme ce ministre étoit seul. L'heureuse physionomie du saint, son air de candeur et de droiture, et ses premières paroles qui annoncèrent de même la franchise et l'ouverture de cœur, firent une impression extraordinaire sur Bèze. Ce ministre, qui, l'esprit de secte à part, ne manquoit pas lui-même de franchise, sentit pour François ce penchant de sympathie qu'on a naturellement pour ses semblables, et ne put se défendre d'une certaine confiance. On conféra long-temps, et toujours avec beaucoup d'honnêteté. Bèze, malgré tous les reproches de corruption et d'idolâtrie dont il chargea l'Eglise romaine, alla néanmoins jusqu'à reconnoître qu'on s'y pouvoit sauver. Il donna lieu de penser, par bien d'autres endroits, qu'il étoit peu éloigné des sentimens catholiques ; mais surtout il ne put cacher les agitations de son cœur, et les combats que lui livroit sa conscience. Après cette première entrevue, dont François espéra bien, Bèze le pria instamment de revenir. Il revint en effet, et jusqu'à trois fois, mais sans avancer beaucoup plus que la première, du moins pour le salut de ce misérable apostat. Dans une quatrième visite que lui fit le saint évêque de Genève, le triomphe de la vraie Foi devint plus sensible. Le morne silence que Bèze garda sur tout ce qu'on lui disoit de plus pressant, marqua qu'il reconnoissoit la vérité, mais ses yeux baissés et la rougeur de son front où se peignoit son cœur bourrelé de remords, firent conjecturer en même temps qu'il tenoit à l'erreur par des liens dont on n'eût jamais soupçonné ce vieillard presque octo-

génaire, et le trait suivant montra bientôt la vérité de cette conjecture. Deshaies, gouverneur de Montargis, se trouvant à Genève pour les affaires du roi, contracta une étroite familiarité avec ce ministre, au moyen de la belle humeur dont ils étoient l'un et l'autre. Dans l'une de ces conversations badines où l'on peut tout hasarder, Deshaies lui demanda ce qui pouvoit attacher un homme tel que lui à la triste réforme de Calvin. Bèze ne répondit rien ; il se leva, et faisant entrer, d'un appartement voisin, une jeune fille fort belle : « Voilà, » dit-il, ce qui me convainc de la bonté de ma re» ligion. » Cet exemple n'est pas le seul qui prouve que les égaremens de l'esprit prennent leur source dans la corruption du cœur. Nos modernes novateurs en ont fait l'aveu comme Bèze : ils ont même porté la franchise, ou plutôt l'impudeur plus loin ; et en venant dans le premier temple de la capitale, entourer l'autel où ils avoient placé comme le symbole de la raison, une jeune actrice, aussi remarquable par l'indécence de sa parure et de son maintien, que par l'éclat de ses charmes et de sa beauté, ils ont semblé dire à tout Paris et à toute la France témoins de leur infâme idolâtrie : « Voilà ce qui nous attache à l'irréligion : » voilà ce que nous préférons à la Divinité que » nous méconnoissons. »

Anecdotes sur saint François de Sales.

COMME saint François de Sales, évêque de Genève, a toujours passé pour le saint le plus aimable et le plus propre à faire aimer la vertu, j'ai cru devoir

citer ici quelques traits de sa vie, qui, en le faisant connoître, ne pourront manquer de le faire admirer et aimer.

Lorsqu'il fut devenu évêque de Genève, ses aumônes étoient si abondantes, qu'elles paroissent incroyables, quand on les compare à la modicité de ses revenus. Il donnoit toujours, sans penser à ce qu'exigeoit l'entretien de sa maison ; jusque là que son intendant, qui manquoit souvent de fonds, le querelloit, et le menaçoit de le quitter. « Vous » avez raison, lui répondit un jour le saint avec » une naïveté admirable : je suis incorrigible, et » qui pis est, j'ai bien l'air de l'être long-temps.» Lui montrant ensuite un crucifix, « Peut-on, ajou» ta-t-il, refuser quelque chose aux membres souf» frans d'un Dieu qui s'est mis en cet état pour » nous ? »

Christine de France, princesse de Piémont, l'ayant choisi pour son aumônier, lui fit présent d'un très-beau diamant, qu'elle lui recommanda de garder pour l'amour d'elle. « Madame, dit » François de Sales, je vous le promets, tant que » les pauvres n'en auront pas besoin. En ce cas, » répondit la princesse, contentez-vous de l'enga» ger, et je le dégagerai. Madame, répliqua le » Prélat, je craindrois que cela n'arrivât trop sou» vent, et que je n'abusasse enfin de vos bontés.» La princesse l'ayant vu depuis à Turin sans le diamant, il lui fut aisé de deviner ce qu'il étoit devenu. Elle lui en donna un autre d'un plus grand prix encore, mais en lui recommandant bien de n'en pas faire comme du premier. « Madame, répondit

» pondit le saint, je ne vous en réponds pas : je
» suis peu propre à garder les choses précieuses. »
Il fut en effet fort peu soigneux de le conserver : car la princesse parlant un jour de ce diamant, un gentilhomme lui dit qu'il se trouvoit presque toujours engagé pour les malheureux, et qu'il étoit moins à l'évêque de Genève, qu'à tous les pauvres d'Annecy.

Un particulier lui demanda vingt écus à emprunter, et vouloit lui faire sa promesse. Le bienheureux n'avoit pas toujours de telles sommes à donner ; néanmoins, comme il avoit le cœur bon, et qu'il se fût mis en pièces pour le prochain, il s'avisa d'une adresse qui soulagea ce personnage, et qui proportionna la libéralité du prélat à ses forces : il alla prendre dix écus, et lorsqu'il fut revenu, il lui dit : « J'ai trouvé un expédient qui nous fera gagner dix écus à chacun, si vous voulez me croire.
» Monseigneur, dit cet homme, que faudroit-il
» faire ? Nous n'avons vous et moi, répondit le
» saint, qu'à ouvrir la main ; cela n'est pas bien
» difficile. Tenez, voilà dix écus que je vous donne
» en pur don, au lieu de vous en prêter vingt. Vous
» gagnerez ces dix écus, et moi je tiendrai les dix
» autres pour gagnés, si vous m'exemptez de vous
» les prêter. »

Pour donner au saint évêque de Genève une marque de la haute estime qu'il avoit conçue pour lui, Henri IV, roi de France, lui fit offrir une abbaye considérable ; mais le bienheureux la refusa, en disant qu'il craignoit autant les richesses que d'autres pouvoient les désirer, et que moins il en posséderoit, moins il auroit de compte à rendre.

Une autre fois que le même prince le pressoit d'accepter une pension : « Je sens, lui dit le saint, tout » le prix du don que votre Majesté daigne m'offrir; » mais je la supplie en même temps de permettre » que je laisse cette pension entre les mains de son » trésorier royal, jusqu'à ce que j'en aie besoin. » Le roi frappé de cette réponse, qui n'étoit qu'un honnête refus, ne put s'empêcher de dire : « On » croit que les rois sont au faîte de la grandeur ; » mais par l'heureuse indépendance où sa vertu l'a » mis, l'évêque de Genève est autant au-dessus de » moi, que la royauté m'élève au-dessus des » autres hommes. »

Quelqu'un sembloit le plaindre un jour de ce que les revenus de son évêché étoient trop modiques. « Mon évêché, répondit le saint, me vaut autant » que l'archevêché de Tolède, car il me vaut le paradis ou l'enfer, aussi-bien que celui de Tolède » à son archevêque, selon que l'un ou l'autre nous » nous comporterons en nos charges. »

Tandis qu'il faisoit la visite de son diocèse, le mauvais temps le força de chercher un asile dans la chaumière d'un laboureur ; il fut même obligé d'y passer plusieurs jours, et il n'y avoit pour nourriture qu'un pain noir, et pour lit qu'un peu de paille. Quelqu'un ayant voulu le plaindre sur les incommodités qu'il y enduroit : « Est-ce donc un » si grand mal, s'écria-t-il, que nous soyons pendant quelques jours ce que ces pauvres gens sont » toute leur vie ? et bien loin de nous plaindre, ne » devons-nous pas nous féliciter de ce qu'en partageant leur pauvreté, nous les animons à la supporter ? »

S'étant éveillé un jour de grand matin, et ayant quelque chose de grande importance à faire, il appela son valet de chambre pour le venir habiller. Cet homme dormoit si profondément, qu'il n'entendit pas sa voix. Le prélat inquiet, se lève aussitôt, et s'empresse d'aller voir s'il ne lui seroit pas arrivé quelque accident fâcheux; mais ayant trouvé qu'il dormoit de bonne grâce, et ne voulant pas l'éveiller, de peur de nuire à sa santé, il s'habille, et se met à prier, à étudier, à écrire. Le valet de chambre s'étant levé quelque temps après, entra dans la chambre de son maître, et voyant qu'il travailloit, il lui demanda brusquement qui l'avoit habillé. « Moi-même, lui dit le saint évêque : ne » suis-je pas assez grand et assez fort pour cela ? » Ne pouviez-vous donc pas m'appeler, reprit l'autre en grondant? Je vous assure, mon enfant, » lui répondit le saint, que je l'ai fait, et que j'ai » crié plusieurs fois. Je me suis même levé pour savoir quelle étoit la cause de votre silence; mais » j'ai vu que vous dormiez de si bonne grâce, que je » me serois fait peine de vous éveiller. Vous ne devriez pas du moins vous moquer de moi, repartit » le valet de chambre confus. Oh! mon ami, reprit » le prélat, je ne l'ai pas dit par un esprit de moquerie, mais bien par un esprit de joyeuseté. » Allez, je vous promets que je ne cesserai plus » d'appeler, que vous ne soyez éveillé, ou que je » ne vous aille faire lever, et puisque vous le voulez ainsi, je ne m'habillerai plus sans vous. »

Il y avoit au nombre de ses domestiques un jeune homme si doux, si aimable et si vertueux, que plusieurs bourgeois désiroient de l'avoir pour gendre. Le saint prélat, qui craignoit qu'il ne s'engageât

témérairement dans les liens du mariage, le fit venir, et lui dit : « J'aime votre ame comme la mienne » propre ; il n'y a sorte de bien que je ne vous désire, et c'est pour cela que j'ai appris avec peine » que l'on songeoit, et que vous songiez peut-être » vous-même à vous établir. Vous êtes jeune, mon » ami, et il me semble qu'à votre âge on n'a pas » encore le jugement assez formé pour entrer en » ménage. Pensez-y bien : car quand on est embarqué, il n'est plus temps de revenir. Le mariage » est un certain ordre, où il faut faire la profession » avant le noviciat ; et s'il y avoit un an d'épreuve, » comme dans les cloîtres, il y auroit peu de profès. Au reste, que vous ai-je fait, que vous vouliez me quitter ? Je suis âgé, je mourrai bientôt, » et alors vous pourrez vous pourvoir, comme il » vous plaira. » A ces paroles, le jeune homme se jeta aux pieds de son maître, lui demanda pardon de la pensée qu'il avoit eue de le quitter, et lui protesta qu'il étoit résolu de le servir jusqu'à la mort. « Non, mon enfant, lui dit alors le saint évêque, » je ne prétends pas gêner votre liberté : je voudrois » au contraire la racheter, comme saint Paulin, » par la perte de la mienne : mais je vous donne un » conseil d'ami, et tel que je le donnerois à mon » propre frère, s'il étoit à votre âge. » C'est ainsi, dit l'évêque de Bellay qui rapporte ce trait, c'est ainsi que le saint traitoit ses domestiques en vrai père, les regardant non comme ses serviteurs, mais comme ses propres frères et ses enfans.

En allant dire la messe, le saint prélat passoit tous les jours sous les fenêtres d'une prison où l'on avoit renfermé plusieurs ecclésiastiques qui avoient

déshonoré leur état par le déréglement de leurs mœurs. Les prisonniers, qui connoissoient sa bonté, épioient ce moment, et ne manquoient pas de lui demander grâce, en l'assurant d'un repentir sincère. Son cœur étoit aussitôt attendri, et se représentant alors la clémence infinie de Dieu pour les pécheurs : « Peut-on manquer, se disoit-il à lui-
» même, en suivant un si beau modèle ? Dieu s'est
» laissé toucher si souvent par mes larmes ; et je
» serois insensible à celles que je vois couler des
» yeux de mes frères ! Il écoute, il exauce les priè-
» res des pécheurs ; et moi, qui suis le plus misé-
» rable de tous, je m'y rendrois sourd ! » Au sortir de la messe, il se faisoit ouvrir les portes des prisons, faisoit aux prisonniers une charitable réprimande, leur faisoit bien promettre de mieux vivre à l'avenir ; puis il les mettoit en liberté. Son frère, qui avoit été nommé son coadjuteur, et qui étoit plus sévère que lui, ne pouvoit s'empêcher d'admirer cette bonté de cœur ; mais il ne laissoit pas de l'en blâmer, et de lui en représenter quelquefois, d'un ton chagrin, les conséquences dangereuses. Le saint prélat s'humilioit alors, jusqu'à faire des excuses, et promettoit d'être plus ferme à l'avenir. Mais dès le lendemain, sa sensibilité lui faisoit oublier ses résolutions, et il se laissoit entraîner comme auparavant. La chose alla si loin, que le coadjuteur feignit de vouloir se retirer, pour l'amener à son but. Alors l'évêque lui remit les clefs des prisons, et lui dit, en le priant de les lui refuser, s'il arrivoit qu'il les demandât : « Ou empêchez que je
» les voie, ou ne trouvez pas mauvais que je leur
» pardonne : car ces pauvres gens me font trop de
» pitié ; et je sens bien que je ne pourrois pas répon-
» dre de moi-même »

On avoit été contraint de mettre en prison un ecclésiastique de son diocèse, qui étoit vicieux et scandaleux. Après qu'il y eut passé quelques jours, il témoigna son repentir par ses larmes, et demanda avec instance qu'on lui permît d'aller se jeter aux pieds de son saint évêque. Les officiers rejetèrent d'abord sa demande, parce que, connoissant la parfaite douceur du prélat, ils craignoient qu'il ne se laissât trop aisément désarmer par un homme qui, par ses scandales, méritoit une punition exemplaire. Cependant, à force de prières, il obtint enfin ce qu'il désiroit, et lorsqu'il fut en la présence de son évêque, il se jeta à ses pieds, le priant de lui pardonner, et lui protestant qu'il ne s'appliqueroit dans la suite, qu'à réparer, par ses bons exemples, les scandales qu'il avoit donnés. Le saint évêque se mit aussi à genoux devant ce coupable; et comme celui-ci confus, lui demandoit qu'il eût pitié de lui : « Et moi, lui dit le saint en fondant en larmes, je vous demande, par les » entrailles de la miséricorde de Dieu, que vous » ayez pitié de moi, de ce diocèse et de la religion » que vous déshonorez par votre vie scandaleuse. » Je vous demande que vous ayez pitié de vous-même et de votre ame que vous perdez pour une » éternité. Je vous en conjure par tout ce qu'il y a » de saint et de sacré dans le Ciel et sur la terre, » par le sang de Jésus-Christ que vous foulez aux » pieds, par la bonté de ce Sauveur que vous crucifiez de nouveau. » Ces touchantes paroles firent une si vive impression sur l'esprit et le cœur de l'ecclésiastique, que, bien loin de retomber dans ses désordres, il devint un modèle de vertu et de piété.

Un homme de condition vint un jour lui demander un bénéfice pour un ecclésiatique qu'il favorisoit. Le saint prélat lui répondit que pour la collation des bénéfices, il s'étoit volontairement lié les mains, et que les ayant tous mis au concours, il n'avoit que sa seule voix entre les juges; mais que du reste il lui promettoit d'avoir égard à sa recommandation, si celui qu'il lui proposoit, venoit se présenter avec les autres à l'examen. Le gentilhomme, naturellement brusque et emporté, s'imagina que cette réponse étoit une défaite, et après avoir accusé l'évêque de duplicité, même d'hypocrisie, il en vint jusqu'à le menacer. Le saint n'opposa d'abord à ses indécentes menaces, qu'un air de calme et un silence modeste. Il chercha ensuite à l'apaiser par quelques paroles de douceur; et voyant enfin qu'il ne gagnoit rien sur son esprit, il le pria d'agréer qu'il examinât en particulier le prêtre qu'il étoit venu lui recommander. Mais comme l'ecclésiastique, qui avoit peu de capacité, ne voulut pas y consentir: « Quoi! dit le prélat au gentilhomme, » est-ce donc à yeux bandés que vous voulez que je » lui confie le soin des ames dont je suis chargé? » Voyez, monsieur, s'il y a de la justice en ce procédé. » Loin de détromper le seigneur, une si sage remontrance ne fit que l'irriter. Il se mit à crier plus haut, et il vomit contre le saint des injures si révoltantes, qu'un ecclésiastique vertueux qui étoit présent, lui demanda, lorsque le gentilhomme se fut retiré, comment il avoit pu souffrir, sans seulement s'émouvoir, qu'il lui parlât d'une manière si indigne? « Voyez-vous, reprit le prélat, ce n'é« toit pas lui qui parloit, c'étoit la passion. Dieu l'a » permis, afin que j'eusse l'occasion d'endurer pour » lui cet opprobre. Et ce calice qui nous vient de la

» main d'un si bon père, ne voulez-vous pas que
» je le boive? Mais, reprit l'ecclésiastique, y avez-
» vous été tout-à-fait insensible? J'ai cherché, dit
» le saint, à prévenir l'impression que pourroient
» faire sur moi les injures, en pensant aux bonnes
» qualités de celui qui me les disoit : je me suis rap-
» pelé l'amitié qu'il avoit pour moi, et j'espère
» que quand le feu de la colère sera éteint, il m'ai-
» mera plus qu'il ne m'a jamais aimé. » L'espérance de François de Sales ne fut pas trompée. Le gentilhomme rentra en lui-même; il sentit toute l'injustice de ses procédés envers l'évêque; il vint le trouver, et les larmes aux yeux, il lui témoigna tant de regret d'avoir manqué au respect qu'il lui devoit, que le saint eut bien de la peine, non pas à lui pardonner, mais à le consoler. Depuis ce moment tout fut oublié; et l'amitié qui les avoit unis, devint plus étroite qu'elle ne l'avoit jamais été. Tant il est vrai, comme le disoit saint François de Sales lui-même, qu'on gagne beaucoup plus par la douceur que par la violence!

Un autre homme de condition s'adressa un jour à lui pour en obtenir un monitoire, que le saint se crut obligé de lui refuser, parce qu'il n'avoit aucun juste sujet de le demander. Piqué de ce refus, le gentilhomme cria tout haut à l'injustice; mais le saint prélat ne répliqua autre chose, sinon qu'il étoit fâché que sa conscience ne lui permît pas de le satisfaire. Le demandeur ayant encore insisté, et rappelant à l'évêque l'amitié qui les avoit unis : « Monsieur, lui répondit-il, je ne suis ami que » jusqu'à l'autel. » Règle importante qu'on devroit invariablement suivre, et qu'on ne suit presque

jamais dans le commerce de l'amitié, où l'on sacrifie presque toujours le devoir à la complaisance.

Une personne simple vint lui dire un jour tout franchement, qu'elle avoit conçu contre lui une aversion extrême, et qu'elle ne pouvoit plus l'estimer. « Je vous en estime davantage, lui répondit » le saint; car il faut avoir un grand fonds de can» deur pour me parler ainsi, et cette qualité-là est » extrêmement précieuse à mes yeux. » Encouragée par une telle réponse, cette personne lui dit alors que ce qui avoit fait succéder dans son cœur l'aversion à l'estime qu'elle avoit pour lui, c'est qu'on l'avoit assurée qu'il s'étoit déclaré pour son adversaire, dans un procès important qu'elle avoit. « On vous a dit vrai, répliqua le saint : j'ai pris son » parti, parce que j'ai cru que le droit étoit de » son côté. Vous auriez dû, lui dit l'autre, vous » comporter comme un père commun, et non pas » défendre les intérêts d'un parti au préjudice de » l'autre. Et les pères communs, reprit le prélat, » ne discernent-ils pas dans les contestations de » leurs enfans, ceux qui ont tort ou raison? Vous » devez avoir appris par le jugement qui a été ren» du, que le droit étoit du côté de votre partie, » puisqu'il lui a été conservé. On a commis contre » moi une injustice criante, répliqua la partie in» téressée. C'est là la plainte ordinaire de ceux qui » ont perdu leur cause, reprit le prélat; mais » quand le temps aura remis votre esprit dans une » assiette tranquille, vous bénirez Dieu et vos ju» ges, de vous avoir ôté un bien que vous ne pou» viez posséder en conscience; et vous n'aurez plus d'aversion ni contre eux, ni contre moi. Je le

elle souffroit, plus elle désiroit de souffrir. Dans le temps qu'une maladie violente lui faisoit endurer les plus vives douleurs, une des sœurs lui demanda d'où pouvoient lui venir cette patience et cette force, qui faisoient qu'elle ne se plaignoit jamais, et qu'elle ne parloit pas même de ses maux : « Voyez, lui répondit la sainte, en lui montrant » un crucifix qui étoit au pied de son lit, voyez » ce que l'amour infini de Dieu a fait pour mon » salut. C'est là ce qui me soutient ; c'est là ce » qui me console. Eh ! pourroit-on se plaindre de » ce que l'on souffre, quand on a sous les yeux » les souffrances d'un Dieu crucifié ? »

Le fils dénaturé et le bon père.

Un père chrétien n'avoit rien oublié pour donner une bonne éducation à son fils ; mais le mauvais naturel et les passions criminelles de ce fils dénaturé avoient rendu tous ses soins inutiles. Il apprit un jour que cet enfant chéri, qui devoit faire le bonheur de sa vie, avoit formé l'horrible projet de lui donner la mort, pour jouir plutôt de son héritage, et vivre en liberté. Pénétré de douleur, et voulant faire un dernier effort pour attendrir le cœur de ce fils barbare, il le pria de l'accompagner et d'aller se promener avec lui. Comme il y consentit, dans l'intention peut-être d'exécuter son abominable dessein, le père le mena insensiblement dans un endroit écarté, et assez avant dans une forêt. Alors l'arrêtant tout-à-coup : *Mon fils*, lui dit-il, *j'ai appris et je suis assuré que vous avez pris la résolution de m'assassiner. Malgré les sujets de plainte que j'ai contre vous,*

vous êtes mon fils, et je vous aime encore. J'ai voulu vous donner une dernière marque de ma tendresse; je vous ai conduit dans cette forêt, où nous serons sans témoins, et où on ne pourra avoir aucune connoissance de votre crime Alors tirant un poignard qu'il avoit caché sous son habit : *Mon fils*, lui dit-il, *voilà un poignard : contentez votre passion; exécutez votre coupable projet; mettez-moi à mort, puisque vous l'avez résolu. Du moins en mourant ici, je vous sauverai des mains de la justice humaine. Ce sera la dernière preuve de ma tendresse pour vous; et dans mon extrême douleur, j'aurai du moins la consolation de vous conserver la vie, tandis que vous me l'ôterez.* Le fils, touché, étonné, ne pouvoit contenir ses soupirs. Fondant en larmes, il se jette aux genoux de son père, lui demande mille fois pardon de son crime, lui proteste devant Dieu qu'il changera de conduite envers le meilleur et le plus tendre des pères. Il tint parole; et dès ce moment, il donna à ce bon père autant de consolation et de joie, qu'il lui avoit causé d'amertume et de chagrins.

C'est à regret que nous avons rapporté ce trait, qui réveillera sans doute tous les cœurs sensibles; mais, comme nous avons travaillé principalement pour les jeunes gens, il nous a paru qu'il étoit à propos de le leur mettre sous les yeux, afin qu'en le lisant, ils conçoivent toujours plus d'horreur de tout ce qui est contraire à la piété filiale, qu'ils doivent regarder comme l'un de leurs premiers devoirs. C'est dans la même intention que nous avons cru devoir citer le trait suivant.

Le mauvais fils puni.

Le père le plus criminel et le plus malheureux peut-être qu'il y eût sur la terre, avoit un fils aussi méchant que lui. Plongés l'un et l'autre dans tous les crimes, ils se précipitoient dans tous les malheurs qui en sont la suite ordinaire. Le fils désobéissant, indocile, étoit colère, violent et emporté, jusqu'à devenir furieux, lorsqu'il éprouvoit la moindre contradiction. Un jour que son père, déjà avancé en âge, voulut le reprendre, et lui reprocher sa conduite, ce fils malheureux, dans un accès de fureur, se jette sur l'auteur de ses jours, le renverse par terre, et le prenant par les cheveux, le traîne le long des degrés, pour le mettre hors de la maison. Quand il fut arrivé à un certain point, le père élevant la voix : *Arrête, malheureux,* lui dit-il, *arrête; je n'ai pas traîné mon père plus loin, quand j'étois à ton âge.* Ce père coupable reconnut à ce moment la justice et la vengeance de Dieu qui permettoit que son fils lui fît le même traitement que lui-même avoit fait autrefois à son père. Quelle leçon pour les jeunes gens! quel motif pour les engager à se comporter à présent envers leurs parens, comme ils désirent que leurs enfans se conduisent un jour envers eux!

Les deux pages.

SAINTE ELISABETH, reine de Portugal, avoit un page extrêmement vertueux, dont elle se servoit pour la distribution de ses aumônes secrètes. Un autre page, jaloux de la faveur dont il jouissoit à cause de sa vertu, résolut de le perdre; et, pour y réussir, il persuada au roi qu'il avoit un commerce criminel avec la reine. Le prince, que la corruption de son cœur portoit à mal penser des autres, ajouta foi à la calomnie, et forma le projet d'ôter la vie au prétendu coupable. Il dit à un maître de four à chaux qu'il lui enverroit un page, pour lui demander *s'il avoit exécuté ses ordres*, et que c'étoit là le signal auquel il le reconnoîtroit. « Vous » le prendrez, ajouta-t-il, et le jetterez dans le » four, afin qu'il y soit brûlé. Il a mérité la mort, » pour avoir justement encouru mon indignation.» Au jour marqué, le page fut envoyé au four à chaux. Comme il passoit devant une église, il y entra pour adorer Jésus-Christ. Il entendit une messe, indépendamment de celle qui étoit commencée, quand il entra dans l'église. Cependant le roi, impatient de savoir ce qui s'étoit passé, envoya le délateur s'informer si on avoit exécuté ses ordres. Le maître du four prenant celui-ci pour le page dont le prince lui avoit parlé, le saisit et jeta dans le feu qui le consuma en un instant. Le page de la reine, après avoir satisfait sa dévotion, continue sa route, arrive au four, et demande si l'ordre du roi est exécuté, et comme on lui répond affirmativement, il revient au palais rendre compte de sa commission. Le roi fut singulièrement éton-

né en le voyant de retour, contre son attente; mais lorsqu'il eut été instruit des particularités de l'événement, il adora les jugemens de Dieu, rendit justice à l'innocence du page, et respecta toujours depuis la vertu et la sainteté de la reine.

Le libertinage vaincu par le zèle.

Rien ne montre mieux ce que peut le zèle sur les cœurs même les plus endurcis, que les victoires qu'il fit remporter à saint François Régis, apôtre des Cévennes et du Vivarais. Ayant appris un dimanche, qu'il y avoit dans une hôtellerie une troupe de libertins qui, échauffés par le vin, tenoient des discours impies, et commettoient d'autres excès, il s'y transporta sur-le-champ pour essayer d'empêcher le désordre et le scandale. Ses discours furent méprisés; il y en eut même un de la troupe qui lui donna un soufflet. Le saint homme sans marquer la moindre émotion, lui présenta l'autre joue, en lui disant : « Je vous remercie, » mon frère, du traitement que vous me faites; » si vous me connoissiez, vous jugeriez que j'en » mérite bien davantage. » Cet exemple de patience charma tous ceux qui étoient présens, et ils se retirèrent pénétrés d'une confusion salutaire.

Trois jeunes débauchés, des premières familles du Puy, avoient résolu de se venger du saint, parce qu'il leur avoit enlevé l'objet impur de leur passion. Ils allèrent, à l'entrée de la nuit, le demander au collége des jésuites, où il étoit avec ses confrères. Régis s'avança vers eux sans rien craindre, et leur dit en les abordant : « Vous vene

» dans le dessein de m'ôter la vie. Ce qui me tou-
» che, ce n'est pas la mort; elle est l'objet de mes
» désirs : c'est l'état de damnation où vous êtes,
» et qui paroît vous affecter si peu. » Ils restèrent confus et déconcertés. Régis les embrassa avec la tendresse d'un père, et les exhorta à se réconcilier avec Dieu. Ils lui firent tous trois la confession de leurs crimes, et menèrent toujours depuis une vie fort édifiante.

Conversion, vie édifiante et fin tragique d'une reine du Japon

Le roi de Tango craignant que la rare beauté de la reine son épouse, encore très-jeune, n'attirât les regards de l'empereur du Japon, la tenoit continuellement renfermée dans un palais, où elle vivoit dans une grande innocence. Quoiqu'il fût idolâtre, il lui avoit souvent parlé avec estime de la religion chrétienne qui avoit fait de grands progrès dans le Japon, et qui excitoit au moins l'admiration de ceux qui ne l'embrassoient pas. Cette princesse, qui avoit l'esprit excellent, retint tout ce qu'on lui avoit dit, et ses mœurs ne mettant point d'obstacle aux impressions de la grâce, elle se sentit fort inclinée pour une religion si conforme à ses goûts et à ses penchans. Comme elle n'espéroit point d'obtenir le consentement du roi son époux, il lui fallut conduire l'affaire de sa conversion dans le plus profond secret, et dérober ses démarches à une infinité de surveillans, conti nuellement attentifs à l'observer.

Heureusement on élevoit auprès d'elle une prin

cesse de la maison royale, avec qui la conformité des inclinations vertueuses la lioit encore plus étroitement que l'affinité, et pour qui elle n'avoit rien de secret. Elle ouvrit son ame à cette amie sûre, qui avoit toute liberté d'aller et de venir, et l'envoya communiquer ses vœux et ses embarras à un missionnaire. La médiatrice, qui n'avoit pas moins d'ardeur que la reine pour embrasser le christianisme, ne se borna pas à sa commission; mais elle se fit baptiser elle-même, et reçut le nom de Marie. La grâce du baptême la transforma aussitôt en apôtre. Toutes les dames et les demoiselles du palais, à qui elle fit part de son bonheur, allèrent successivement trouver le missionnaire, et revinrent chrétiennes. Un gentilhomme, qui les suivit, revint changé comme elles. Cependant la reine gémissoit avec d'autant plus d'amertume, qu'elle se voyoit esclave de l'enfer, au milieu d'une cour, à qui elle avoit procuré la sainte liberté des enfans de Dieu. La princesse Marie va de nouveau trouver le missionnaire, elle se fait parfaitement instruire de la manière de conférer le baptême; revient, baptise la reine, et lui fait prendre le nom de Grâce, qui ne fut jamais porté à plus juste titre.

Tout ceci se passoit en l'absence du roi. A son retour, il en parut extrêmement irrité, et déclara impérieusement à la reine, ainsi qu'à toute sa cour, qu'il falloit au plutôt abjurer une religion odieuse à l'empereur, et capable de le perdre lui-même. Les menaces et les représentations étant inutiles, il n'y eut point de mauvais traitemens qu'il ne mît en usage. La reine fut encore moins épargnée que les autres; le ressentiment du roi se mesura sur l'amour passionné qu'il lui portoit. A

tous les excès du dépit et de la fureur elle n'opposa qu'une patience et une douceur inaltérables ; mais sa constance parut à jamais invincible. Un des enfans du roi étant tombé dangereusement malade, elle engagea la princesse Marie à le baptiser, et il n'eut pas plutôt reçu le baptême, qu'il fut parfaitement guéri. Les armes tombèrent alors des mains du roi : il prit le parti de dissimuler, et ne chagrina plus des personnes qu'il ne pouvoit se défendre d'aimer et de révérer.

La reine se voyant un peu plus libre, ne fit usage de sa liberté que pour se livrer à toutes les bonnes œuvres que sa situation pouvoit lui permettre, et pour donner l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. Loin d'idolâtrer sa figure, il sembloit qu'elle eût pris à tâche d'en ternir l'éclat par toutes les austérités de la pénitence. Elle apprit très-bien le latin et le portugais, moins pour former son esprit, que pour l'éclairer toujours plus par les lumières qu'elle puisoit dans les livres de piété. Mais son plus grand soin étoit de recueillir les orphelins et les enfans des pauvres, de les servir et les soigner elle-même ; de les instruire des élémens de notre religion, et de les rendre solidement chrétiens.

Il y avoit douze ans qu'elle menoit une vie si sainte, lorsqu'il arriva dans le Japon une révolution qui la rendit la triste victime de la jalousie du roi son époux. Quoique ce prince n'eût jamais conçu le moindre soupçon de sa fidélité, il avoit peur qu'elle ne devînt l'objet d'un autre amour que le sien. C'est pourquoi il l'avoit laissée dans la ville d'Osaca, qui étoit bien fortifiée, et qui sembloit devoir résister aux attaques des ennemis. Cependant, comme il n'étoit pas entièrement ras-

suré, il avoit commandé à l'intendant de sa maison, que si la place venoit à être forcée, il tranchât la tête de la reine, et mît le feu au palais. Osaca fut prise en effet, et l'intendant sommé de remettre la reine entre les mains du vainqueur. Cet officier, rempli de vénération pour sa maîtresse, chercha tous les moyens possibles de la sauver, sans en trouver aucun. Il va donc la joindre, le désespoir peint sur le front, se jette à ses pieds, qu'il inonde de ses larmes, et lui déclare le commandement barbare qu'il avoit reçu : « Nous périrons aussitôt nous-mêmes, ajouta-t-il, et c'est » toute ma consolation, de ne pas survivre à une » princesse dont la mort me feroit de ma propre » vie le plus insupportable de tous les tourmens. » La reine entendit ce discours, comme s'il ne l'eût pas regardée. « Vous savez, dit-elle, que je suis » chrétienne et que la mort n'a rien d'effrayant » pour les chrétiens. Quant à vous, songez bien » à ce que vous allez devenir pour toute une éternité. » Après ce peu de mots, elle entra dans son oratoire, et prosternée devant l'image d'un Dieu mort pour nous, elle lui fit le sacrifice de sa vie. Elle rassembla aussitôt après les dames de sa suite, qui toutes étoient chrétiennes, les embrassa tendrement, et leur représenta, que n'étant pas condamnées elles-mêmes à mourir, la loi de Dieu les obligeoit à se retirer avant qu'on mît le feu au palais. Tout retentit alors de sanglots et de cris lamentables ; elle seule, aussi tranquille que s'il eût été question d'une affaire indifférente, rentra dans l'oratoire, appela l'intendant, et lui dit qu'il pouvoit remplir sa commission. Il se jeta de nouveau à ses pieds, et la pria de lui pardonner sa mort Aussitôt la reine se mit à genoux

rabattit elle-même le collet de sa robe, reçut, en prononçant les noms de Jésus et de Marie, le coup qui lui trancha la tête, et montra par sa fermeté, que la force chrétienne avoit rendu son ame, en quelque sorte, indépendante des entraves de la fragilité du sexe et de toutes les foiblesses de la nature.

Ardeur des chrétiens du Japon pour le martyre.

Tandis que la religion chrétienne faisoit chaque jour de nouveaux progrès dans le Japon, où saint François Xavier l'avoit établie par ses prédications et par ses miracles, il s'y éleva tout-à-coup contre elle un orage qui montra combien la Foi étoit profondément enracinée dans l'esprit et dans le cœur des Japonais. Taïcosama, leur empereur, ayant ordonné qu'on dressât des listes de tous les chrétiens qui fréquentoient les églises d'Osaca et de Méaco, le bruit se répandit aussitôt dans les provinces, qu'on alloit faire mourir tous ceux qui refuseroient d'adorer les dieux de l'empire. Cette nouvelle, qui ne sembloit devoir exciter que la terreur, alluma une telle ardeur pour le martyre, que les idolâtres en furent dans l'admiration. Ucondono, généralissime des armées, et l'un des plus fervens chrétiens du Japon, vint incontinent se ranger parmi les missionnaires, dans la pensée qu'on ne manqueroit pas de les saisir, et qu'il partageroit leurs chaînes et leurs supplices. Il fut imité par deux fils du grand-maître de la maison de l'empereur, dont l'aîné, déjà revêtu en survivance des charges de son père, accourut de deux

cents lieues à Méaco, et s'habilla comme les missionnaires, afin d'être plutôt arrêté. Tous ses gens, qu'il voulut congédier, protestèrent qu'ils mourroient avec lui. Son cadet, qui se trouvoit dans le sein de sa famille, eut à combattre toute la tendresse de ses proches et les menaces, même de son père, qui étoit païen ; mais il montra un courage qu'ils désespérèrent bientôt d'ébranler. Un prince, parent de l'empereur et possesseur de trois royaumes, alla se renfermer chez les jésuites, afin de mourir avec eux. Un autre prince, à peine baptisé, fit publier dans ses terres, qu'il puniroit sévèrement tous ceux qui, interrogés si leur prince étoit chrétien, dissimuleroient la vérité. Un seigneur des plus puissans et des plus renommés pour sa bravoure, craignant qu'on n'osât pas venir le prendre chez lui, alla se présenter, avec sa femme, à l'un des ministres de la persécution, sans autre suite qu'un fils de dix ans, qu'il conduisoit par la main, et une fille, trop jeune encore pour marcher, que portoit la mère. Les gens même des conditions les plus communes, paroissoient avec intrépidité devant les officiers de la justice. En un mot, tous ne se montroient attentifs qu'à ne point laisser échapper l'occasion de signer de leur sang la confession de la foi.

Les femmes de qualité travailloient en hâte, avec leurs suivantes, à se faire des habits magnifiques, afin d'honorer le jour de leur mort, qu'elles n'appeloient autrement que le jour de leur triomphe. Elles se rassembloient dans les maisons où elles espéroient être plus facilement reconnues. Parmi celles de Méaco, il y en eut une qui pria les autres de la traîner au supplice, si elles la voyoient reculer ou trembler. On vit une jeune

dame, avec un admirable sang-froid, préparer son sacrifice jusque dans les moindres détails, et ajuster sa robe de manière à paroître dans toutes les règles d'une rigoureuse décence, sur la croix où le bruit couroit qu'on alloit faire mourir tous les chrétiens. Les domestiques, occupés aussi de leur propre sort, s'empressoient à préparer, l'un son reliquaire, l'autre son chapelet et son crucifix, et le tout d'un air si calme et si paisible, que quelques militaires, encore prévenus des préjugés de leur pays, où c'est une infamie que de souffrir la violence, jetèrent à ce spectacle leurs poignards et leurs cimeterres, pour prendre avec les femmes quelques instrumens de piété, et se laisser égorger comme elles. L'ardeur de ces nouveaux chrétiens à mourir pour la Foi, est bien propre à faire rougir ceux qui, nés dans le sein du christianisme, l'ont lâchement abandonné pour ne pas mourir.

Martyrs du Japon.

L'HISTOIRE des premiers siècles du christianisme ne nous offre rien de plus admirable que la fermeté, la constance et la sainte joie avec lesquelles un nombre presque infini de chrétiens japonais de tout âge, de tout sexe et de tout état, versèrent leur sang pour la Foi, sous le règne de l'impie et cruel Taïcosama. Je voudrois pouvoir faire connoître en détail les combats et les glorieuses victoires de tous ces généreux confesseurs de Jésus-Christ; mais comme la nature de cet ouvrage ne me le permet pas, je me bornerai à parler de ceux

que l'Eglise a mis au nombre des saints, et dont le martyre offre les traits les plus édifians et les plus touchans. On en compte en tout vingt-quatre, parmi lesquels se trouvoient trois jésuites japonais et six franciscains. Les autres étoient des domestiques ou des catéchistes attachés aux religieux de saint François, et surpris avec eux, quand on avoit mis des gardes à leurs maisons.

Un de ceux-ci, qui étoit le pourvoyeur du couvent, s'appeloit Mathias. Quand il fut question de rassembler la troupe, un officier de justice en fit l'appel, pour voir si le nombre étoit complet. Comme ils n'étoient pas rigoureusement gardés, Mathias ne se trouva point. L'huissier cependant criant de toute sa force : « Mathias, où est Mathias ? » Un chrétien logé près du monastère, accourut et lui dit : « Voici Mathias : qu'importe la personne » que vous cherchez ? J'ai le même nom et la mê- » me religion. Cela suffit, répondit l'huissier, de- » meurez avec les autres. » Le généreux chrétien se joignit à la troupe des confesseurs, se félicitant de ce qu'à la faveur du nom de Mathias, il se procuroit un sort semblable à celui de ce saint apôtre.

Un enfant de douze ans, nommé Louis, avoit été pris avec deux autres un peu plus âgés, qui servoient à l'autel chez les religieux de saint François. On eut pitié de sa grande jeunesse, et l'on refusa quelque temps de le mettre sur la liste des fidèles destinés à la mort ; mais il en témoigna tant de chagrin, et fit tellement éclater ses plaintes, qu'on fut obligé de l'inscrire avec les autres. Quelques jours après, un seigneur païen, qui se rencontroit au couvent, voulut encore le délivrer « Réservez votre compassion pour vous-même, lui » dit l'enfant, et ne pensez qu'à vous procurer la

» grâce du baptême, sans quoi, vous ne pouvez
» échapper à une éternité de malheurs. »

Les vingt-quatre confesseurs étant rassemblés, on les conduisit à pied dans une place de Méaco, afin de procéder à l'exécution de leur sentence. Elle portoit qu'on leur couperoit d'abord le nez et les oreilles ; mais le gouverneur ne put se résoudre à les défigurer d'une manière aussi barbare. On se contenta de leur couper à chacun le bout de l'oreille gauche. Ensuite on les promena dans des charrettes, suivant l'ordre précis de l'empereur et la coutume du pays, où l'on prétend par là donner plus d'horreur du crime. Pour l'ordinaire, la populace, dans ces occasions, accable d'injures les criminels. Ici, au contraire, le peuple garda un morne silence, qui ne fut interrompu que par des soupirs et des gémissemens. Les trois enfans surtout, par leur tranquillité, leur douceur angélique, et le sang qui couloit sur leurs joues, excitoient l'indignation des idolâtres mêmes, qu'on entendoit crier de temps en temps : « O l'injustice! » ô l'indignité! ô l'abominable cruauté! » Quelques fidèles couroient après les gardes, et leur demandoient en grâce de les faire monter eux-mêmes sur les charrettes. Chrétiens et païens, tous sans excepter les gardes, au moins dans les commencemens, s'étudioient à procurer aux confesseurs tous les soulagemens possibles. Mais enfin les gardes prirent de l'humeur contre deux fidèles qui marquoient une ardeur extraordinaire dans ce ministère de charité, et leur demandèrent s'ils adoroient aussi le Dieu des chrétiens? « Oui, sans doute, » s'empressèrent-ils de répondre, et nous abhor- » rons vos idoles. » Les gardes les joignirent de leur propre autorité aux vingt-quatre confesseurs.

Quand

Quand Taïcosama apprit dans la suite cette particularité : « Il faut avouer, s'écria-t-il, qu'il y a » quelque chose de bien extraordinaire dans la » constance et la charité des chrétiens. »

Comme la sentence portoit que les martyrs seroient crucifiés à Nangazaki, on se mit en devoir de les conduire dans cette ville. Leur voyage fut moins une humiliation pour eux, qu'un triomphe pour l'Evangile, et une longue mission accompagnée partout de conversions sans nombre. Ils ne cessoient point de prêcher Jésus-Christ dans tous les lieux où ils passoient. Un religieux franciscain et un jésuite entre autres, parloient avec tant d'onction, que les ministres mêmes de la tyrannie disoient qu'il étoit impossible de les entendre sans avoir quelque envie d'embrasser leur loi. Les prêtres des idoles, de leur côté, disoient en murmurant, que l'empereur prenoit, pour abolir le christianisme, des moyens qui n'étoient propres qu'à l'étendre ; qu'il faudroit peu d'exécutions semblables, pour ruiner la religion de l'empire.

Aux approches de Nangazaki, le premier officier, qui devoit présider à l'exécution, vint reconnoître les prisonniers. En apercevant le petit Louis, il se sentit ému d'une vive compassion, et lui offrit de le délivrer, s'il vouloit renoncer à Jésus-Christ. Louis ne répondit que par des signes d'indignation. Ce seigneur crut mieux réussir auprès d'un autre de ces enfans, nommé Antoine, parce qu'il le voyoit environné de ses parens qui, tout chrétiens qu'ils étoient, se montroient inconsolables de sa perte. Il lui représenta qu'il se devoit à eux, qu'il leur étoit nécessaire, et lui promit, au nom de l'empereur, de lui procurer des moyens abondans de leur être utile. Le courageux enfant ne fit

que rire de ses promesses. « Non, dit-il, l'amour » de la fortune ne me touche pas plus que la crainte » des supplices, et je regarde comme le plus grand » bonheur qui puisse m'arriver, de mourir en » croix pour un Dieu qui, le premier, y est mort » pour moi. » Il prit ensuite sa mère à part, et lui représenta qu'il étoit peu édifiant dans une mère chrétienne, de pleurer la mort d'un fils martyr, comme si elle ne reconnoissoit pas le prix d'un tel sacrifice. Sur quoi il lui dit des choses si sublimes et si touchantes, qu'il fit fondre en larmes tous ceux qui l'entendirent. Le président vit les habitans de Nangazaki si émus, que, craignant une sédition, il crut ne pouvoir trop se presser de faire l'exécution. C'est pour la même raison qu'elle se fit hors de la ville.

On choisit, à peu de distance de Nangazaki, une colline qui, dans la suite, fut nommée bien justement *la montagne sainte, la montagne des Martyrs*, et on y conduisit les confesseurs, le 5 février 1695. Ils marchoient si vite, qu'à peine on pouvoit les suivre ; du plus loin qu'ils aperçurent leurs croix, chacun d'eux courut embrasser la sienne, avec des transports qui mirent le comble à l'étonnement des infidèles. Déjà ils se regardoient comme au terme de leurs souffrances, et oublioient le moment de douleur qui devoit y mettre fin. Dès qu'on eut élevé les croix sur lesquelles on les avoit attachés, le père Baptiste, Franciscain, qui étoit au milieu de la troupe, entonna le cantique de Zacharie, que les autres continuèrent. Paul de Miki, jésuite, qui étoit éloquent, fit une exhortation qui attendrit autant les idolâtres que les fidèles, et la finit par une prière plus touchante encore, pour ses bourreaux. Les enfans, qui ne cé-

doient à leurs maîtres ni en fermeté, ni en piété, chantèrent le psaume *Laudate, pueri ;* et comme ils étoient près de le finir, le petit Antoine reçut le coup de la mort, sans avoir paru le sentir. En peu de momens, tous les autres, pareillement dégagés des liens de la chair, allèrent se réunir au chœur des esprits célestes. Quand les martyrs eurent expiré, il fut impossible aux gardes d'écarter la foule. Après quelques violences dont ils sentirent l'inutilité, ils laissèrent à chacun la liberté de recueillir le sang qui avoit ruisselé des croix, d'enlever la terre qui en étoit imbibée, et de contenter leur dévotion en toute manière. On rapporte un grand nombre de miracles, par lesquels il plut au Ciel de manifester qu'il avoit agréé le sacrifice de ces généreuses victimes; et plusieurs de ces prodiges furent si bien attestés, qu'Urbain VIII, trente ans après, leur décerna les honneurs des saints martyrs.

Courage héroïque de quatre dames catholiques du Levant.

TANDIS que la religion catholique faisoit chaque jour de nouvelles conquêtes dans l'île de Scio, les Grecs schismatiques, outrés de voir qu'on abandonnoit leurs églises, pour courir à celle des missionnaires, firent tant par les grosses sommes qu'ils offrirent au commandant des Turcs, qu'ils le déterminèrent enfin à publier par toute la ville une défense de professer la religion du pape, sous peine de mort ou d'esclavage, à ceux qu'on trouveroit en faire le moindre exercice; mais comme cette

défense n'ébranla point la fermeté des catholiques, et qu'ils étoient prêts à tout souffrir, plutôt que de renoncer à leur foi, les schismatiques, pour répandre la terreur et décrier à jamais le rit latin, demandèrent et obtinrent, à force d'argent, la mort de quatre des plus qualifiés catholiques, dont deux étoient de la maison de Justiniani. Ces quatre nobles, estimés les plus gens de bien du pays, et à qui on n'avoit rien à reprocher que leur religion, allèrent à la mort avec joie, rejetant avec dédain les grands établissemens qu'on leur offroit, s'ils vouloient changer de religion. Le lendemain de leur mort, les dames, leurs épouses, malgré la délicatesse et la timidité de leur sexe, allèrent trouver le commandant turc, menant à la main leurs petits enfans. « Seigneur, lui dirent-elles d'un ton » assuré, vous avez fait mourir hier nos maris, » parce qu'ils étoient catholiques; faites-en autant » de nous et de ces petits innocens que vous voyez, » car nous sommes tous de la même religion » qu'eux, et nous ne changerons jamais. » Le commandant attendri et frappé de ce spectacle, leur fit donner à toutes des mouchoirs brodés d'or, leur disant d'un ton de compassion : « Ne m'imputez pas la mort de vos maris ; ce n'est pas moi » qui les ait fait mourir : ce sont ceux-là, dit-il » en montrant les primats grecs. » Ce n'est pas la première fois qu'on a vu de pareilles persécutions; et l'expérience nous apprend tous les jours, que ceux qui ont abandonné l'Eglise, sont les plus ardens ennemis de ceux qui lui demeurent attachés.

Le jeune controversiste.

Un curé hérétique s'étant trouvé à Alep, dans une compagnie où étoit un jeune homme âgé de quinze ans, qui avoit été instruit par un missionnaire, le curé voulut lui faire dire qu'il n'y avoit qu'une seule nature en Jésus-Christ. Pour l'en convaincre, il prit deux morceaux de fer, il les fit rougir au feu, et les joignit ensemble l'un à l'autre, pour n'en faire qu'un seul morceau. « C'est ainsi, dit-» il à ce jeune homme, que les deux natures, » l'humaine, et la divine, unies ensemble dans » Jésus-Christ, ne font plus qu'une seule nature » dans sa personne. Mais, répondit l'enfant, met-» tez un petit lingot d'or à la place de ce petit mor-» ceau de fer; faites-les rougir tous deux, et ap-» prochant l'un de l'autre, tâchez de n'en faire » qu'un seul morceau. Je vous demande alors: ce » morceau sera-t-il tout or, ou tout fer? ne de-» meurera-t-il pas ce qu'il étoit auparavant? c'est-» à-dire, l'un ne sera-t-il pas toujours un lingot » d'or, et l'autre un morceau de fer, quoiqu'ils » soient unis ensemble? Oui, sans doute; vous » n'en pouvez disconvenir. Voilà donc deux mor-» ceaux, l'un d'or, l'autre de fer, qui, tout dis-» tingués qu'ils seront l'un de l'autre, ne feront » plus cependant qu'un morceau. C'est ainsi, » conclut l'enfant, que la nature divine et la na-» ture humaine, quoique distinguées l'une de » l'autre, ne font cependant qu'une seule per-» sonne en Jésus-Christ. » Le curé, qui ne s'attendoit pas à une telle repartie, demeura inter-

dit, et sortit ensuite plein de colère, donnant mille imprécations à ce jeune homme qui venoit de le désarmer; mais ceux qui furent témoins de sa victoire, le comblèrent d'éloges, et publièrent partout que le docteur du mensonge avoit été confondu par un enfant instruit de la vérité.

La beauté sacrifiée à l'amour de la virginité.

Une jeune fille d'Alep, élevée dans la piété par un père et une mère qui craignoient Dieu, fut recherchée avec empressement par plusieurs personnes également charmées de sa sagesse et de sa beauté. Elle leur fit d'abord déclarer plusieurs fois qu'elle ne songeoit à aucun établissement; mais, voyant que ses refus ne la délivroient pas de leurs importunités, elle eut le courage de se défigurer le visage, pour mettre en sûreté sa virginité, qu'elle avoit vouée à Dieu. Ce fait, rapporté par un missionnaire qui étoit sur les lieux, paroîtra peut-être incroyable, surtout aux jeunes personnes qui n'estiment que la beauté, et qui ne s'étudient qu'à relever, par le secours de l'art, les agrémens qu'elles ont reçus de la nature; mais qu'elles songent que la jeune fille d'Alep désiroit encore plus de se rendre agréable aux yeux de Dieu qu'elles ne souhaitent elles-mêmes de s'attirer les regards du monde; et elles croiront sans peine au généreux sacrifice qu'elle eut le courage de faire.

La résignation dans le malheur.

Un jeune Turc de Damas, fait captif sur mer par les Maltais, passa au service d'un seigneur espagnol qui le prit en affection, le fit instruire dans la Foi et l'engagea, par ses bons traitemens, à se faire chrétien. Huit ou dix ans après, il partit avec lui pour la guerre qui se faisoit en Flandres, et comme le jeune Turc fit remarquer en lui toutes les qualités que demande le métier des armes, son maître, devenu son ami et son protecteur, lui obtint une compagnie de cavalerie. A la fin de la campagne, le nouveau capitaine, âgé d'environ vingt-cinq ans, alla passer à Bruxelles son quartier d'hiver. La réputation de sa bonne conduite, son esprit et sa politesse lui ouvrirent les meilleures maisons. Il se lia particulièrement avec une dame catholique d'Amsterdam, qui étoit venue avec sa fille passer quelque temps à Bruxelles. Quand il crut avoir acquis leur estime, il demanda sa fille en mariage, et l'obtint. L'époux et l'épouse furent dix ans ensemble, au bout desquels seulement ils eurent un fils.

Alors ce mari perfide, qui se disoit toujours espagnol, témoigna confidemment, et très-secrètement à sa femme, qui étoit fort pieuse, un désir ardent de faire le pélerinage de la Terre-Sainte, lui promettant de la mener ensuite en Espagne pour voir sa famille, et prendre connoissance des biens qu'il feignoit d'y posséder. Ils concertèrent si bien leur embarquement avec le patron d'un vaisseau hollandais qui faisoit voile pour l'Italie, que

la mère même de l'épouse abusée ne l'apprit qu'après leur départ. Cependant le vaisseau qui portoit le père, la mère et l'enfant fut rencontré par des barbaresques, sur les côtes d'Afrique. L'Espagnol prétendu, sous prétexte de mettre sa femme à l'abri d'une insulte, demanda à s'aboucher avec leur commandant, passa sur son bord, lui conta ses aventures, et le convainquit que tout son dessein étoit de rentrer dans sa vraie patrie, pour y pratiquer en liberté la religion de ses pères. Il retourne à son épouse, il lui fait entendre qu'ils arriveront bien plus tôt à Jérusalem, en changeant de navire, qu'en allant avec le Hollandais relâcher en Italie, et l'engage à le suivre, malgré ses répugnances, et le secret pressentiment qu'elle avoit de ses malheurs. Elle alla jusqu'à Alger, sans trop savoir ce qui en arriveroit; mais dans cette ville, et à mesure qu'elle approchoit du terme, à Alexandrie, à Alep, elle s'en instruisit davantage. Malgré les ménagemens et toutes les précautions de son mari, elle découvrit qu'il ne fréquentoit que des mahométans, qu'il faisoit la prière avec eux, qu'il alloit secrètement aux mosquées. Enfin, elle reconnut qu'elle étoit femme d'un Turc, malheureuse à jamais, loin de sa patrie, réduite à passer le reste de ses jours parmi des barbares, dont les mœurs, les usages et la religion surtout lui faisoient horreur. Le faux Espagnol, de son côté, lui avoua sa naissance, sa religion, le motif de sa sortie d'Europe et de son pélerinage simulé à Jérusalem. Mais comme il avoit pour elle autant de tendresse que d'estime, il lui protesta qu'il ne la gêneroit jamais dans les observances du christianisme; qu'il ne seroit au contraire occupé que du soin de la rendre heureuse, et qu'il en auroit des

moyens abondans dans le lieu de sa naissance, où il alloit rentrer en possession de grands biens.

L'infortunée Hollandaise, sans pouvoir proférer une parole, s'abandonna intérieurement à la Providence divine, et se laissa conduire par cet indigne époux, qui redoubloit en vain ses attentions pour lui plaire, et pour adoucir ses chagrins. Pour comble de misère, le bruit s'étant répandu que le faux Espagnol apportoit avec lui beaucoup d'or et d'argent, il fut assassiné dans la ville d'Alep. Celui qui ne délaisse jamais les ames fidèles, ne laissa point celle-ci dépourvue de tous secours. Des femmes maronites, venues du mont Liban, où elles devoient bientôt retourner, lui proposèrent d'aller habiter avec elles dans ce pays presque tout catholique, où elle pratiqueroit sa religion en toute liberté, et où rien ne lui manqueroit, ni pour elle, ni pour son enfant. Dans son affreuse position, elle saisit, avec actions de grâces, la ressource que le Ciel lui présentoit, et parvint, avec ses charitables compagnes, au bourg d'Angora, où ce bon peuple s'empressa de lui faire oublier ses cruelles aventures. Une veuve pieuse et des plus à son aise, la prit chez elle, et en eut constamment le plus grand soin. L'Européenne, de son côté, édifia tout le monde par une piété angélique, et par la conduite la plus exemplaire. Elle parloit de ses malheurs avec une résignation qui tiroit les larmes des yeux de tous ceux qui l'entendoient. Après quelques années passées ainsi, la divine Providence, qui n'avoit cessé de veiller sur elle, mit fin à son exil rigoureux. Elle trouva une occasion et une compagnie convenable pour retourner avec son fils dans le sein de sa famille ; et tant les missionnaires, que les fervens maronites,

la pourvurent de tout ce qui étoit nécessaire pour faire commodément son voyage. Les adieux touchans qu'elle leur fit, ne servirent qu'à augmenter le regret qu'ils avoient de la voir partir; mais ils conservèrent toujours le souvenir des grands exemples de résignation et de patience qu'elle leur avoit donnés; et ils citoient souvent sa conduite et ses sentimens, comme une preuve des consolations et des avantages que la religion nous procure, jusque dans le sein des plus accablantes adversités.

Les deux jeunes esclaves chrétiens.

Deux jeunes chrétiens d'environ quinze ans, l'un français et l'autre anglais, étoient tombés entre les mains de deux mahométans de Tunis, voisins l'un de l'autre. Le voisinage, l'égalité d'âge et d'infortune les lièrent insensiblement d'une étroite amitié. Le Français, qui étoit pieux et zélé catholique, ébranla l'Anglais, qui fut ensuite instruit à fond par un missionnaire, entre les mains duquel il abjura les erreurs de sa nation. Sa conversion fut si solide, que des marchands anglais étant venus pour racheter les esclaves de leur pays et de leur religion, il leur déclara nettement qu'il étoit catholique, et qu'il aimoit mieux rester toute sa vie dans les fers, que de recouvrer la liberté au préjudice de la vraie foi. Il demeura donc esclave; et continuant à voir son vertueux compagnon, ils ne cessoient point de s'encourager réciproquement à mépriser toutes les violences qu'on pourroit employer pour arracher la foi de leur cœur. Ce qui auroit dû faire l'admiration des infidèles, ne leur

inspira que de la fureur. Plusieurs fois leurs maîtres barbares portèrent la fureur jusqu'à les assommer de coups, et à les laisser pour morts sur la place.

Le Français se trouvant un jour en cet état, fut visité par son ami qui, ne pouvant discerner s'il étoit vif ou mort, l'appela fortement par son nom. Tout ce qu'il en put tirer d'abord, furent ces mots : « Je suis chrétien pour la vie. » Aussitôt l'Anglais lui baisa les pieds comme à un martyr. Tandis qu'il lui donnoit ce témoignage de vénération, il survint quelques mahométans qui, fort étonnés, lui demandèrent pourquoi il en usoit ainsi : « Je rends honneur, leur répondit-il, aux » membres qui viennent de souffrir pour Jésus- » Christ, mon Sauveur et mon Dieu. » Quelque temps après, le Français guéri alla rendre visite à l'Anglais, et le trouva, à son tour étendu sur une méchante natte, et demi-mort des coups qu'il venoit de recevoir. Le patron barbare, qui finissoit à peine d'exercer sa brutalité, se trouvoit encore présent avec plusieurs Turcs. Rien ne fit peur au petit héros : il entre sans hésiter, s'approche de son ami, et lui demanda à voix haute, qui de Jésus-Christ ou de Mahomet il aime davantage. L'Anglais, oubliant ses douleurs, répond d'une voix animée, que c'est Jésus-Christ; qu'il est chrétien et qu'il veut mourir chrétien. Les infidèles frémissoient de fureur contre le Français. L'un d'entr'eux, qui avoit deux couteaux à sa ceinture, en tira un, et se mit à le poursuivre, en le menaçant de lui couper les oreilles. Le jeune chrétien l'attend fort tranquillement, et dès qu'il est proche, il lui arrache son autre couteau, s'en coupe lui-même une oreille, et la lui présentant, lui demande s'il veut encore l'autre. Il l'eût en effet cou-

pée, si on ne lui eût retiré le couteau des mains. Par les suites heureuses de cette action, sans doute contraire aux règles communes, il parut qu'elle étoit dirigée par une inspiration spéciale. Le courage tout divin de ces deux enfans fit une telle impression sur les infidèles, qu'ils ne leur parlèrent plus d'abandonner la foi chrétienne. Mais la couronne qui leur étoit destinée, ayant pris son dernier embellissement, ils furent emportés l'un et l'autre l'année suivante, par un même genre de maladie. Le Seigneur ne voulut pas séparer à la mort ceux que le zèle pour la gloire de son nom, avoit unis si étroitement pendant la vie. Je me suis fait un plaisir de rapporter ce trait, parce qu'en faisant sentir aux jeunes gens les précieux avantages qu'on peut retirer d'une amitié fondée sur la vertu et la religion, il leur apprendra à ne choisir que des amis vertueux et chrétiens.

Scandale glorieusement réparé.

Dans l'ancienne ville de Berée, que les Grecs appellent aujourd'hui *Veria*, un jeune Français âgé de dix-huit ans, avoit eu le malheur de renoncer à sa religion Honteux de sa foiblesse, il la détesta publiquement : et comme il n'y avoit point de prêtres latins à *Veria*, il confessa son crime à un prêtre grec, et en reçut la communion. Le scandale ne lui parut point assez réparé. Sa fermeté le porta à un genre de punition bien singulière. Il s'appliqua aux jambes des pointes très-piquantes, il se mit sur la tête une couronne d'épines ; il s'attacha au cou une petite croix. Dans cet état, il parut au milieu de la ville, et, dépouillé jusqu'à la ceinture,

il se frappoit avec une corde nouée, en criant : « J'ai été apostat, mais je suis chrétien. » Le juge le fit arrêter. Menaces, promesses, tourmens, tout fut employé pour l'entraîner dans une seconde apostasie, il soutint toutes ces épreuves avec une constance invincible, et il mourut dans les supplices. Les chrétiens enlevèrent son corps, et l'enterrèrent avec honneur dans une église. Plusieurs ont gardé des gouttes de son sang, et des morceaux de ses habits.

Spectacle édifiant, donné à Constantinople, par un jeune Arménien catholique.

Un jeune Arménien catholique, âgé de vingt-deux ans, dans une partie de plaisir, s'étoit livré à l'intempérance du vin. Ses compagnons de débauche profitèrent de l'état d'ivresse où il étoit, pour l'engager à embrasser la loi de Mahomet, et à prendre le turban. Quand les fumées du vin furent dissipées, et qu'il revint à son bon sens, il en conçut le plus vif repentir ; mais inutilement : car, quand on a une fois confessé Mahomet, et qu'on s'est couvert la tête du turban, il n'y a plus de retour. Le regret et la honte d'avoir été capable d'une démarche si criminelle, le tinrent caché près de deux mois, pendant lesquels il n'osa paroître. Enfin, ne pouvant plus tenir contre les reproches de sa conscience, il vint faire part à un missionnaire jésuite, de la vive douleur qu'il ressentoit de son crime, et chercher le remède qui pouvoit le calmer. Le Père lui conseilla de se dépayser, et il s'offrit même à lui en faciliter les moyens. Le jeune homme lui répondit que c'étoit un parti qu'il au-

roit pris depuis long-temps, si sa fuite eût dû suffisamment réparer le scandale qu'il avoit donné ; mais que tout Constantinople ayant été témoin de son apostasie, devoit être pareillement témoin de sa pénitence ; que sa résolution étoit prise de quitter le turban et le vêtement à la turque ; que dès lors il seroit regardé comme un déserteur du mahométisme ; qu'infailliblement on le feroit mourir, et que, par sa mort, soufferte pour une pareille cause, il expieroit son crime, et répareroit parfaitement le scandale qu'il avoit eu le malheur de donner.

Le missionnaire crut devoir examiner si cette résolution n'étoit pas l'effet d'un mouvement passager de ferveur, et si l'on pouvoit compter sur sa fermeté ; il lui représenta donc que Dieu n'exigeoit pas tant de lui, et qu'il se contenteroit de son repentir et de sa pénitence ; que ce seroit peut-être le tenter que de s'exposer de la sorte ; que la mort étoit beaucoup plus terrible de près que de loin, qu'il pouvoit souffrir une mort douce et paisible, mais qu'il manqueroit peut-être de force et de courage dans de longs et cruels supplices. Il écouta tranquillement ces avis ; mais quand le jésuite eut cessé de parler, il le pria d'écouter sa confession, et de lui administrer ensuite la sainte Eucharistie, parce qu'il n'attendoit que cette grâce pour aller déclarer ses sentimens.

Après l'avoir bien éprouvé et s'être bien assuré de sa constance, autant qu'il étoit possible, le missionnaire loua sa résolution, et lui dit tout ce que le Seigneur lui inspira, pour le fortifier et l'encourager à suivre une inspiration qui sembloit ne venir que de Dieu. Il s'assit ensuite pour le confesser, et fut extrêmement édifié des grands senti-

mens de piété et de douleur avec lesquels il accusa ses péchés. Sa confession étant finie, le prêtre lui présenta son crucifix, qu'il baisa en répandant un torrent de larmes : puis il lui donna encore quelques avis, et lui administra le sacrement de l'Eucharistie.

Quand il eut reçu la communion, et fini son action de grâces, il sortit vêtu à l'arménienne, et alla droit à une espèce de halle fort belle, où se trouvent des marchands. Il y eut bientôt réglé ses affaires; car les Arméniens catholiques, charmés et édifiés de la résolution qu'il prenoit, lui firent la remise de tout ce qu'il leur devoit : lui, de son côté, remit à ses débiteurs toutes leurs dettes. D'une autre part, les marchands turcs, les uns par amitié, les autres par la compassion qu'excitoit sa jeunesse, firent tous leurs efforts pour le détourner de son dessein, ou du moins pour l'engager à se tenir caché. Il leur répondit à tous, d'un air modeste et d'un ton ferme, que le plus grand bonheur auquel il aspiroit, étoit de mourir pour la religion sainte qu'il avoit eu le malheur d'abandonner. Quelques soldats de la garde, qui passoient par là, ayant entendu ce discours, lui déchargèrent cinq ou six grands coups de bâton sur la tête, qui le mirent tout en sang, et le conduisirent en prison.

Il y entra avec des sentimens de joie qui étonnèrent tous les prisonniers. Il se mit en prières jusqu'à la nuit; et avant de prendre un peu de sommeil, il demanda en grâce à un Arménien qui étoit en prison pour dettes, de le réveiller pour reprendre ses prières. Le lendemain, plusieurs Turcs le visitèrent, et mirent en œuvre les promesses et les menaces pour le faire changer. Ils

reçurent tous la réponse qu'il avoit déjà faite aux marchands. L'aga de la prison, voyant qu'il n'y avoit nulle espérance de le gagner, le fit mener au divan du grand-visir.

Ce ministre, touché de sa jeunesse et de sa physionomie aimable, lui promit des charges et une grosse pension, s'il vouloit changer de sentiment. Le jeune homme le remercia de ses offres, et lui répondit que sa faveur et les biens dont il vouloit le combler, ne le garantiroient pas des supplices éternels, s'il mouroit hors du sein de la religion catholique. Le ministre insistant plus que jamais, prit un ton de maître, et lui dit que s'il n'obéissoit promptement, il alloit le condamner à la mort. « C'est la seule grâce que je vous demande, reprit » le jeune homme, et la plus grande que je puisse » recevoir en ce monde. » Alors le visir fit signe qu'on lui tranchât la tête, et il fut conduit au lieu du supplice.

Avant qu'il sortît du sérail, le grand-seigneur s'étant trouvé sur son passage, accompagné du chef des eunuques, celui-ci s'approcha du jeune Arménien, et lui fit, de la part du prince, des promesses bien plus magnifiques que celles du visir. Ces promesses n'eurent d'autre effet que de faire mieux connoître le courage du jeune homme, et de lui procurer l'honneur de confesser Jésus-Christ en présence du sultan. Quoiqu'il fût chargé de fers, il tira son chapelet de son sein, et le récita pendant le chemin, la joie qu'il goûtoit intérieurement, se répandant jusque sur son visage. Lorsqu'il fut arrivé à la grande porte du sérail, qui étoit le lieu de son supplice, il se mit à genoux, fit le signe de la croix, et tenant les yeux élevés au Ciel, sans faire paroître la moindre émotion, il reçut un

seul coup qui lui trancha la tête. Son corps demeura exposé dans la rue, selon l'usage. Tous les catholiques allèrent lui rendre leurs devoirs ; et au moyen de quelque argent, ils recueillirent son sang dans des mouchoirs. Son visage, loin d'être défiguré par la mort, parut si beau, que les Turcs mêmes en témoignèrent leur surprise. Il devoit demeurer trois jours sur le pavé, selon la coutume qui s'observe à l'égard de ceux qui ont fini leur vie par le dernier supplice ; mais les marchands d'Angora, ses compatriotes, obtinrent, à force d'argent, la permission de l'enlever dès le lendemain. Ils le portèrent en triomphe au cimetière, suivis d'un peuple infini qui vouloit lui baiser les pieds, et faire toucher différentes choses à son corps. On conserva secrètement sa tête pour la porter à Angora, et l'évêque du pays dressa un procès-verbal de cette mort, pour l'envoyer à la sacrée congrégation.

L'apôtre et le père des nègres.

On sait que les nègres sont la partie du genre humain la plus outragée et la plus avilie. On les tire d'Afrique, pour les conduire à Carthagène d'Amérique ; et c'est dans cette ville que se rendent toutes les nations commerçantes qui en trafiquent. On y voit sans cesse arriver des navires, où ces malheureux captifs sont entassés, sans lit, sans vêtemens, plongés dans leurs ordures, et toujours chargés de chaînes ; ce qui, joint à la mauvaise nourriture, leur cause des maladies, des chancres, des ulcères si infects, qu'ils n'en peuvent eux-mêmes supporter l'odeur. En un mot, il n'est point

de bête de somme plus maltraitée qu'eux : d'où il arrive que plusieurs aiment mieux s'étouffer et mourir de faim, que de traîner une vie si désespérante. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'on ne prend guère plus de soin de leur ame, que de leur corps. On ne songe qu'à s'enrichir en les vendant ou en les achetant; et dans la plupart de ceux qui font ce commerce, la soif de l'or étouffe tout autre sentiment.

A la vue de ces horreurs, le père Claver, missionnaire jésuite, à qui le Père de tous les hommes avoit donné un attrait particulier et une vive tendresse pour les nègres, fut pénétré de la plus vive compassion, et conçut le dessein de se consacrer tout entier à leur service. Quand il fit sa profession solennelle de religion, aux vœux ordinaires il ajouta celui de servir les nègres, et signa « Pierre » Claver, esclave des nègres, pour toujours. » Jamais vœu plus difficile, peut-être, ne fut prononcé, et jamais vœu ne fut mieux gardé.

Dès qu'il arrivoit au port un vaisseau chargé de nègres, ce tendre missionnaire y couroit, après s'être muni d'eau-de-vie, de biscuits, de fruits, de conserves même, et de plusieurs autres mets recherchés, pour leur faire fête, et les soulager, comme une mère auroit pu faire à l'égard de ses enfans. Son air tendre et engageant, ses manières affables, les paroles touchantes qu'il leur adressoit, la vive affection qu'il leur témoignoit en leur faisant entendre qu'il leur serviroit toujours de défenseur, de protecteur et de père, lui attachoient ces pauvres gens dès le premier abord. Il achevoit de les gagner, en leur distribuant les petits rafraîchissemens qu'il avoit apportés. Aussi avoit-il coutume de dire qu'il falloit, en premier lieu, leur

parler de la main. Des amis vertueux le secondoient, et lui envoyoient toutes les provisions convenables. Après avoir gagné la confiance des nègres, il travailloit à les gagner eux-mêmes à Dieu. Il s'informoit d'abord de tous les enfans nés pendant le voyage, afin de leur conférer le baptême. Il visitoit ensuite, pour la même fin, les adultes qui étoient dangereusement malades. Il pansoit et nettoyoit lui-même leurs plaies, leur portoit la nourriture à la bouche, les embrassoit avec tendresse avant de les quitter, quelque dégoûtans qu'ils fussent, et les laissoit aussi enchantés de cet accueil charitable qu'ils s'y étoient peu attendus.

Au jour du débarquement général, il revenoit accompagné d'anciens nègres de la même nation que les nouveaux venus. Il donnoit la main à ceux-ci pour les aider à descendre sur le rivage; il prenoit les malades entre ses bras, et les portoit sur des voitures qu'il avoit fait préparer. Il n'y en avoit aucun à qui il ne donnât quelques marques particulières de sa bienveillance. Il ne les quittoit point, qu'il ne les eût conduits à leur destination; et quand ils étoient logés, il alloit encore les visiter les uns après les autres, les recommandoit instamment à leurs maîtres, et leur promettoit de revenir bientôt, sans jamais les oublier.

Mais comme ces charités corporelles avoient pour but le salut de leurs ames, voici comment il s'y prenoit pour en recueillir le fruit. Après être convenu av c ses interprètes, des heures convenables pour l'instruction, il partoit au moment précis, ayant à la main un bâton terminé en forme de croix, un crucifix sur la poitrine, et sur l'épaule une besace qui contenoit un surplis, une étole, différentes images, et tout ce qui étoit né-

cessaire pour soulager les infirmes. Dès qu'il étoit arrivé, il entroit avec un visage gai dans leurs cases, qui sont des espèces d'étables humides, où leur multitude les réduit à être entassés les uns sur les autres, sans autre lit que la terre. Le mauvais air qui, dans un pays chaud surtout, s'exhale de tant de corps naturellement infects, en rend le séjour insupportable. Il est peu d'Européens qui puissent y passer une heure, sans tomber évanouis. Mais le père Claver sembloit y prendre ses délices; uniquement attentif au prix des ames rachetées du sang de Jésus-Christ, il y élevoit une espèce d'autel, où il plaçoit quelques tableaux frappans, du crucifiement, par exemple, de l'enfer, du paradis, pour donner à ces esprits grossiers quelque idée de nos mystères. Afin que les nègres pussent entendre commodément les instructions, il alloit chercher des bancs, des planches, des nattes, et il faisoit tout cela d'un air si content et si affectueux, que ces pauvres esclaves ne savoient comment témoigner leur reconnoissance. On eût dit qu'il n'étoit là que pour les servir, qu'il étoit l'esclave des esclaves mêmes. Aussi, quoique plusieurs de ces nègres aient une certaine fierté, ou une stupidité farouche qui les rend presque intraitables, il n'y en avoit aucun qui ne se rendît enfin aux empressemens et à la persévérance de leur saint pasteur. Il ne se contentoit pas de les faire chrétiens de nom et de profession, il vouloit qu'ils fussent de vrais fidèles, des hommes exacts à remplir tous les devoirs du christianisme; et par un prodige que la grâce seule pouvoit opérer, à force de soins, de travaux et de peines, dans cette portion dégradée et presque entièrement abrutie du genre humain, il forma des modèles

de vertu, capables de confondre les Européens les mieux instruits.

Cet exemple pourra plaire, même à nos philosophes, qui, dans ces derniers temps, ont affecté de montrer une si grande affection pour les nègres. Mais je doute que, quoiqu'ils se glorifient d'avoir été leurs libérateurs, ils eussent pu se résoudre à leur témoigner leur tendresse de la même manière que le père Claver leur a marqué la sienne. Pour les délivrer, il n'étoit question que de donner un décret, et de sacrifier l'intérêt des propriétaires; au lieu que pour les soulager, les consoler, les instruire et les éclairer, il falloit se sacrifier soi-même, et se condamner à la vie la plus laborieuse et la plus pénible. Or, on sait que l'humanité qu'inspire la philosophie, ne va pas jusqu'à ce degré d'héroïsme.

Origine des Réductions ou habitations chrétiennes du Paraguai.

VERS le milieu du dix-septième siècle, plusieurs membres de cette célèbre société qui a rendu tant de services aux lettres et à la religion, conçurent le dessein d'aller établir leur demeure au milieu des Sauvages les plus féroces, dans le cœur du continent de l'Amérique méridionale. Bravant tous les travaux et tous les dangers, dans l'espérance de faire embrasser la religion chrétienne à ces hommes barbares, ils entrèrent, l'an 1658 dans les terres lointaines qu'arrose le fleuve des Amazones, et s'avancèrent jusqu'au lieu où fut ensuite bâtie la ville de Borgia, c'est-à-dire à trois cents lieues

de Quito, d'où ils étoient partis. Les officiers du roi d'Espagne pensèrent qu'il importoit au gouvernement de les protéger, et offrirent aux missionnaires de leur ouvrir désormais la route les armes à la main. Mais ces dignes ministres de l'Evangile rejetèrent invinciblement des moyens si peu convenables à leur ministère. Fidèles aux leçons du bon pasteur, et semblables à des brebis exposées sans défense à la fureur des loups, ils continuèrent à s'avancer, le Bréviaire sous le bras, et tenant à la main un bâton surmonté d'un crucifix. Chacun d'eux se faisoit accompagner par une vingtaine de fervens néophytes qui leur servoient d'interprètes. On étoit souvent obligé à faire des trente ou quarante lieues par des détroits qui n'avoient jamais été pratiqués de personne, à travers des forêts, où il falloit sans cesse avoir la hache à la main, pour s'ouvrir un passage. On n'avoit comme au milieu des mers, d'autres guides que les astres et la boussole; et malgré toute la circonspection possible, nos voyageurs s'égaroient, tantôt sur des terres mouvantes et fangeuses qui menaçoient à chaque pas de les engloutir, tantôt entre des roches escarpées qui leur coupoient toute issue; tantôt ils se trouvoient sur la cime d'une montagne, transis de froid, percés de pluie ou de brumes glacées, se soutenant à peine sur un talus glissant, et à leurs pieds des abîmes couverts de roseaux, sous lesquels on entendoit rouler des torrens avec un bruit affreux. Quand de là ils descendoient dans les forêts, à chaque instant ils étoient menacés d'être écrasés par de vieux arbres qui tomboient à la première commotion, et plus encore d'être mis en pièces par les tigres, d'être mordus par des reptiles venimeux, ou dévorés pas d'énormes ser-

pens. Quelquefois les Sauvages, au premier soupçon que les Espagnols marchoient à leurs peuplades, mettoient de toutes parts le feu dans les forêts, et principalement dans les passages les plus faciles, en sorte que l'incendie se trouvoit le plus terrible du côté où il étoit plus naturel de l'éviter.

Au milieu de ces peines et de ces fatigues excessives, les missionnaires n'avoient d'ordinaire pour lits que la terre nue, ou de simples nattes. Ils étoient assez souvent réduits à une poignée de maïs pour toute nourriture ; et dans les traites de long cours, quelquefois les provisions manquoient totalement. Alors ils n'avoient pour unique ressource, que des racines ou des fruits sauvages, et la rosée qu'ils suçoient sur les feuilles, pour tempérer la soif qu'un air étouffant renouveloit sans cesse. S'ils faisoient leurs courses par eau, le péril changeoit et ne diminuoit pas : ils n'avoient pour navire, au moins dans leurs premières entreprises, que de foibles canots faits de cuir ou d'écorce, ou d'un seul tronc d'arbre creusé. Il falloit cependant traverser des torrens impétueux, voguer sur des rivières, qui sans cesse entraînoient des arbres déracinés, sur des fleuves et des lacs remplis de crocodiles, dont quelques-uns se trouvoient plus grands que les canots, et si voraces, qu'ils s'élançoient bien souvent contre les rameurs. Mais celui qui a promis aux premiers apôtres que les monstres et les poissons ne leur nuiroient pas, ne manqua point à ceux du dernier âge, et quelquefois même il les garantit de la manière la plus merveilleuse.

Quand ils avoient pénétré dans quelques peuplades de Sauvages, ils leur faisoient quelques petits présens de coutellerie, d'hameçons, d'aiguilles,

de verres de différentes couleurs, et autres bagatelles qui étoient du plus grand prix à leurs yeux. Ils leur fournissoient des remèdes pour leurs différentes maladies, pansoient leurs blessures, leur rendoient les services les plus rebutans, s'asseyoient par terre avec eux, y prenoient leur sommeil, et se nourrissoient des mêmes alimens, quelque dégoûtans qu'ils fussent. Ils imitoient jusqu'à leurs façons maussades et leurs gesticulations ridicules. Toutes ces attentions accompagnées de manières prévenantes, d'un air familier, et d'une douceur angélique, touchoient les cœurs les plus revêches, et gagnoient insensiblement leur confiance. Les zélés missionnaires en profitoient pour engager ces peuples sauvages à se fixer sous les lois sociales et chrétiennes; et c'est alors que s'ouvroit pour eux une nouvelle carrière de travaux, qui n'étoient pas moins pénibles que leurs courses apostoliques.

Il s'agissoit de fournir, au moins jusqu'à la première récolte, à la subsistance de chaque famille et de chaque individu. Il falloit apprendre au moins les métiers de première nécessité, à des gens sans aptitude et sans nul usage du travail. Les missionnaires furent obligés de faire eux-mêmes toutes sortes d'apprentissages, et d'exercer dix métiers à la fois. Tantôt ils hâtoient les travaux publics de charpente et de maçonnerie, beaucoup plus par l'exemple que par les paroles; tantôt ils défrichoient des terres qui jamais n'avoient reçu de culture; et pour labourer des champs si rudes, on n'eut d'abord que des coutres de bois. Ils semoient le maïs, l'orge, les fèves et les légumes de toutes espèces dont ils avoient eu soin d'apporter les graines; d'autres abattoient des bois, et les traînoient

noient

noient à la Réduction (c'est le nom que prirent les habitations chrétiennes), pour en construire l'église et les maisons. Quelques-uns alloient chercher dans les villes espagnoles, des vaches, des brebis, des chèvres et des oiseaux de basse-cour, qu'ils conduisoient devant eux, au travers de cent et deux cents lieues de pays inhabités. Rien ne rebutoit ces hommes apostoliques. Quoique plusieurs d'entre eux fussent distingués par la noblesse de leur naissance ou par la supériorité de leur mérite, ils se firent pâtres et bergers, maçons, charpentiers, tisserands, et s'adonnèrent aux travaux les plus vils et les plus pénibles, dans la seule vue de procurer aux Indiens qu'ils avoient convertis, la persévérance avec la facilité de la subsistance.

Pendant qu'ils travailloient, exténués de sueur et de lassitude, le sauvage paresseux, au moins dans les commencemens, demeuroit les bras croisés, occupé des heures entières à les considérer avec indifférence. Il ne lui venoit pas même en pensée de s'offrir à partager un travail qui ne regardoit que son avantage, et qu'il étoit infiniment plus en état de soutenir que les Européens. Il s'éleva néanmoins des maisons qui, toutes chétives qu'elles étoient, pouvoient passer pour magnifiques aux yeux des sauvages, en comparaison de leurs tristes huttes. On les engagea peu à peu, et non sans beaucoup de peines, à prendre part à la culture des terres. Quand elles furent ensemencées, ils allèrent, comme auparavant, à la chasse et à la pêche, à la recherche du miel et des fruits sauvages. A leur retour, ils trouvèrent une récolte qui fournissoit une subsistance commode pour les temps morts, et qui leur inspiroit un courage tout nouveau pour le travail. Frappés de ces premiers

exemples, les sauvages voisins prirent du goût pour ces nouvelles mœurs; et en assez peu de temps, on vit un grand nombre de peuplades fixes qui, sous le nom de Doctrines ou de Réductions, se rangèrent sous les lois de la société et sous celles de la religion. Les prédicateurs de l'Evangile ont donc fait, dans des regions barbares, tout le contraire de ce qu'on a vu faire aux apôtres de la philosophie dans les pays civilisés. Ceux-ci, tout le monde le sait, ont changé, dans ces derniers temps, des peuples polis et humains en des hommes féroces, et ceux-là, comme on vient de le voir, ont transformé des nations barbares en des sociétés bien ordonnées et en des peuples de saints. Ce sont cependant des philosophes qui ont représenté les ministres de la religion comme les ennemis du bien public, et qui se sont donnés eux-mêmes pour les bienfaiteurs de l'humanité.

Mœurs des chrétiens du Paraguai.

Quand on voit le portrait que nous a tracé, des chrétiens du Paraguai, le célèbre Muratori, qui n'étoit ni prêtre, ni religieux, mais qui se piquoit d'être historien véridique, on se croit reporté au premier siècle du christianisme. Rien, en effet, ne peut offrir une image plus fidèle de la primitive Eglise, que la ferveur, l'innocence et la charité qui règnent parmi ces nouveaux chrétiens.

Outre la fidélité à tous les mêmes exercices que ceux des paroisses les mieux réglées de l'Europe, tous les matins, dès que le jour commence à paroître, les enfans vont à l'église, et y récitent les

prières du matin, avec un abrégé de la doctrine chrétienne, jusqu'au lever du soleil. Alors on dit la messe, à laquelle doivent assister tous les habitans de la paroisse, à moins qu'ils n'aient des raisons légitimes pour s'en dispenser. Après la messe, chacun se rend à son travail. Au déclin du jour, on fait le catéchisme aux enfans. La cloche appelle ensuite tous les fidèles à l'église, pour y réciter le Rosaire et les prières du soir.

Les dimanches, presque toute la journée est consacrée aux exercices de piété. Le matin, on chante les élémens de la doctrine chrétienne, rédigés pour cela; on célèbre les fiançailles et les mariages; on chante une messe solennelle; on explique l'Evangile; on examine ensuite si quelqu'un ne s'est pas absenté de l'office divin sans cause légitime, et s'il ne seroit point arrivé quelque désordre au dedans ou au dehors de la Réduction. On ne manque pas d'imposer des pénitences à ceux qu'on auroit trouvés en faute : après le dîner, on baptise les enfans et les catéchumènes, qui sont presque toujours en grand nombre, l'Evangile faisant toujours de nouveaux progrès dans cette heureuse contrée. A l'administration de ce sacrement, qui se fait avec le plus d'appareil qu'il est possible, succèdent les exercices des congrégations particulières à chaque sexe, qui sont toujours accompagnés d'une exhortation, et suivis des vêpres et du chapelet; après quoi chacun va se reposer dans sa maison, et se disposer au travail du lendemain.

Pour que tout contribue à inspirer la piété, il y a dans chaque église trois sacristains, qui sont spécialement chargés de pourvoir à la décoration des autels et à la solennité du saint office. Par leurs soins, tout ce qui sert au culte divin, le pavé

même des temples, est entretenu avec la plus grande propreté. Aux jours les plus solennels, on l'arrose d'eaux de senteur, on le jonche d'herbes et de fleurs odoriférantes, que le pays fournit abondamment en toute saison; on brûle des parfums, et on suspend de toutes parts des festons de fleurs arrangées avec goût.

Il seroit difficile d'exprimer les sentimens de religion que ces fêtes réveillent dans les néophytes. Mais la dévotion se rend surtout sensible dans ceux qui doivent s'approcher de la table sainte, et qui sont toujours en grand nombre, le pain des anges ayant le plus grand attrait pour ces ames innocentes. Presque tous communient chaque mois, et quelques-uns plus souvent encore. Comme les missionnaires finissent toujours leurs instructions par un acte de contrition, qui présente les motifs les plus capables d'exciter le repentir, l'église retentit alors de soupirs, de gémissemens, de sanglots. Remplis d'une sainte colère contre eux, les néophytes se portent souvent à des austérités qui ruineroient leur tempérament, tout robuste qu'il est, si l'on n'étoit pas attentif à les modérer. C'est surtout au moment de la confession, que l'on connoît jusqu'où va la délicatesse de leur conscience; ils versent des torrens de larmes en s'accusant de fautes si légères, qu'on doute souvent si elles peuvent être matière d'absolution; hors même du tribunal, ils interrogent souvent leur pasteur pour savoir si telle chose ne seroit pas un péché; et s'ils reconnoissent qu'ils en aient commis quelqu'un, même par inadvertance, ils quittent sur-le-champ leurs occupations les plus pressantes, ils courent à l'église, et n'ont point de repos, qu'ils n'aient déchargé leur conscience, avec des regrets

et des larmes auxquelles le confesseur ne peut s'empêcher de mêler les siennes.

L'innocence de ces néophytes n'est pas moins admirable que leur ferveur. On ne connoît plus parmi eux, ni l'ivrognerie, ni l'incontinence, ni la cruauté; la piété a extirpé de leur cœur tous ces vices qui étoient comme inhérens à leur constitution. Les lois sévères qu'on avoit portées contre ceux d'entr'eux qui s'enivreroient, sont, en quelque sorte, devenues inutiles. Si on leur offre du vin, quand ils vont dans les villes espagnoles, ils n'en veulent pas même sentir l'odeur; et plus d'une fois ils ont reproché à ceux qui les railloient, ou qui les pressoient d'en boire, que leurs mains convertissoient en poison les dons du Créateur, et les choses les meilleures de leur nature.

Le libertinage est également banni des Réductions, et l'on a pris toutes les précautions imaginables pour obvier au dérangement des mœurs. Presque tous les Indiens se marient dès qu'ils ont atteint l'âge de puberté. La jeunesse et l'inexpérience de ces chefs de famille ne sont sujettes à aucun inconvénient sous un gouvernement paternel, qui, sur des fonds publics, fournit aux besoins des enfans et des pères mêmes. Il n'y a dans chaque maison que le père, la mère et les enfans. Dans les lieux communaux, les hommes et les femmes ne se trouvent jamais ensemble. Les puits, les lavoirs, les fontaines sont toujours exposés à la vue de tout le monde; et quelques vieillards, respectables par leur vertu autant que par leur âge, sont chargés d'y veiller, depuis le matin jusqu'à la nuit. La vigilance est encore plus grande pour que le lieu saint ne soit pas une occasion de chute. Chaque église est divisée en deux parties,

l'une pour les hommes et l'autre pour les femmes ; chaque quartier se divise encore en trois quartiers: le premier est occupé par les enfans ; derrière eux sont deux ou trois de ces surveillans qu'on nomme zélateurs ; la seconde classe est celle des jeunes gens, placés derrière les enfans, et surveillés par d'autres zélateurs d'un âge plus avancé ; le troisième comprend les hommes de tout âge, qui ont aussi leurs zélateurs choisis entre les vieillards les plus respectables. Ainsi les pasteurs, soit par eux-mêmes, soit par des lieutenans sûrs, veillent partout sur les mœurs. Cette vigilance, jointe aux exhortations des missionnaires, a inspiré aux néophytes une horreur extrême du vice. Aussi a-t-on vu souvent les plus jeunes vierges se laisser égorger par des sauvages infidèles, plutôt que de se prêter à la moindre privauté.

Pour ce qui est de la cruauté et de la vengeance, qui faisoit autrefois toute la gloire, et pour ainsi dire la première vertu de ces barbares, il n'en reste plus aucun vestige parmi les néophytes. Ils vivent entre eux comme de véritables frères ; et l'on peut dire d'eux comme des premiers fidèles, qu'ils n'ont tous qu'un cœur et qu'une ame. Leur charité semble redoubler encore à l'égard des idolâtres, qu'ils s'efforcent, en toute manière et au mépris de tout péril, d'attirer à la connoissance du vrai Dieu. Quand il s'en rencontre quelqu'un dans la Réduction, fût-il de la nation la plus odieuse, et dont on a le plus à se plaindre, il est accueilli avec tous les témoignages d'une amitié sincère, et avec mille acclamations de joie. On s'empresse à le loger, à l'habiller, à le régaler ; chacun lui donne ce qu'il a de meilleur. On le retient le plus long-temps qu'il est possible ; et

s'il prend le parti de se fixer dans la peuplade et d'embrasser la Foi, c'est une fête publique, après laquelle tout le monde à l'envi contribue à lui faire un établissement commode.

Telle est la conduite des néophytes du Paraguai, qui, à la fin du siècle dernier, étoient au nombre de plus de trois cent mille. Cependant, en devenant chrétiens, ils n'ont pas cessé d'être hommes, et ils ne sont pas à l'abri des chutes où entraîne la foiblesse humaine. Mais si, dans cette belle et nombreuse chrétienté, on n'a pas pu prévenir toutes les fautes, on en a du moins empêché les suites funestes. Pour maintenir le bon ordre, on a choisi, dans chaque Réduction ou peuplade, quelques anciens néophytes qui, sous le nom de régidors, font à peu près le personnage de censeur de l'ancienne Rome; mais ils veillent tout autrement sur la conduite et les mœurs. S'ils découvrent quelqu'un qui soit tombé dans une faute scandaleuse, telle qu'une action contraire à la pudeur, ou un transport de colère préjudiciable au prochain, ils arrêtent le coupable, lui font prendre un habit de pénitent, et le mènent d'abord à l'église, pour demander publiquement pardon au Seigneur. De là, on le conduit sur la place publique, où il reçoit, en présence de tout le monde, un châtiment proportionné à la griéveté de sa faute. Il baise ordinairement, avec reconnoissance, la main qui le frappe, en disant : « Dieu » vous récompense de m'avoir soustrait, par cette » légère punition, aux peines éternelles que j'a- » vois méritées. » Il est rare qu'on retombe ensuite, et plus encore que l'exemple d'une faute ainsi corrigée soit contagieux. Ce qu'il y a de plus admirable et de plus ressemblant à la ferveur de la pri-

mitive Eglise, c'est que des Indiens et même des Indiennes, qui avoient commis secrètement le même péché qu'on venoit de punir à leurs yeux, couroient s'accuser eux-mêmes, et prioient instamment qu'on leur imposât la même pénitence.

Je me suis étendu avec complaisance sur tous ces détails, parce qu'il me paroît que rien n'est plus glorieux pour la religion et pour ses ministres, que d'avoir transformé des hommes qui n'avoient d'humain que la figure, en des hommes doux, chastes, pieux, charitables, et en des modèles accomplis de toutes les vertus chrétiennes. Les lecteurs sentiront sans doute cette vérité, et en admirant l'influence salutaire de cette religion divine sur les mœurs des peuples même les plus barbares, ils apprendront toujours mieux à l'aimer et à la respecter.

Forme de gouvernement établi dans le Paraguai.

Comme nous sommes dans un siècle où tous les esprits se sont portés avec ardeur vers la politique, et où nos grands philosophes ont épuisé toutes les resources de leur génie pour imaginer la meilleure forme de gouvernement, on sera sans doute bien aise d'apprendre quel est le régime que les missionnaires jésuites ont établi dans le Paraguai, et c'est pourquoi j'ai cru devoir rapporter ici, en abrégé, ce qu'en dit Muratori, dans sa relation des missionnaires du Paraguai.

Pour ce qui est d'abord du gouvernement ecclésiastique, les chrétiens du Paraguai sont soumis, comme les autres fidèles, à la juridiction des évê-

ques, dans les diocèses desquels se trouvent les Réductions. Chaque église est communément desservie par deux missionnaires, présentés par leur supérieur provincial au gouverneur de la province, qui, au nom du roi, les présente ensuite à l'évêque dont ils reçoivent la mission avec ses pouvoirs. Cependant les évêques ne laissent pas de visiter quelquefois ces peuplades. Dès que la visite du prélat est annoncée, on se prépare à lui faire le meilleur accueil qu'il est possible. Tout le monde recherche, avec une sorte d'ambition, l'honneur de le servir : les uns se chargent d'aplanir les chemins par où il doit passer, les autres veulent lui servir de guides ou d'escorte contre les sauvages ennemis et les bêtes féroces. Quelques-uns transportent des provisions et des rafraîchissemens dans les lieux les plus déserts. Jamais aucun évêque n'a visité les Réductions de ces bons Indiens, sans verser des larmes de tendresse, tant sur ces religieux témoignages de leur respect et de leur affection pour leur premier pasteur, que sur leur innocence, leur régularité, leur ferveur et le zèle infatigable de ceux qui les y maintiennent. C'est ce qu'on peut voir dans les lettres écrites à ce sujet aux souverains pontifes et aux rois catholiques.

Quant au gouvernement civil du Paraguai, il a été si bien conçu, mais surtout il est si bien conduit, que du plus pauvre des peuples, on a fait une nation véritablement riche, puisqu'elle est sans besoins, et aussi heureuse qu'on puisse l'être ici-bas; puisqu'elle jouit d'une liberté qui n'a d'autres bornes que les lois, d'une abondance qui met sous sa main toutes les choses nécessaires à la vie, d'un ameublement utile et commode, d'un logement sain et propre, et surtout des douceurs d'une

société où règnent l'union, la paix, l'amitié : et quoi que puissent en penser les Européens, accoutumés au faste et à ce qu'ils appellent plaisirs, c'est là ce qui fait le vrai bonheur en ce monde. Les chrétiens du Paraguai sont sujets du roi d'Espagne ; mais le poids de cette sujétion est si léger, qu'ils ne sentent que les avantages d'une protection puissante qui le compense. Chaque peuplade se gouverne comme une vraie république, sur le modèle des nations rangées autrefois sous l'obéissance des Romains, afin d'en être protégées. Il n'y a dans les Réductions du Paraguai, que le corrégidor royal qui soit nommé par le roi ou par le gouverneur de la province ; encore cette place, occupée autrefois par des Espagnols, l'est toujours à présent par les naturels du pays. Ce corrégidor est comme le lieutenant de la province, avec toute l'autorité nécessaire pour maintenir le bon ordre. Les autres officiers sont choisis par les Indiens mêmes, le premier jour de chaque année. Ils créent en même temps deux alcades, qui sont des juges en matières criminelles, et d'autres magistrats, tant pour la police que pour le jugement des affaires civiles. Tous les officiers militaires sont tirés de même du corps de la nation. La cour d'Espagne n'exige annuellement pour tout tribut, qu'une piastre, ou un écu par tête ; encore cette capitation ne regarde ni les femmes, ni la jeunesse au-dessous de vingt ans, ni ceux qui en ont passé cinquante, et jamais les sauvages qui se sont faits chrétiens dans un âge avancé. Du reste, les Indiens n'ont point d'autre obligation onéreuse, que celle de marcher au service du roi, lorsqu'ils sont commandés pour la guerre ou pour la fortification des places : ce qu'ils font d'au-

tant plus volontiers, qu'ils travaillent en cela pour leur propre sûreté, sans compter les gratifications, tant ordinaires qu'extraordinaires, qu'ils reçoivent des rois catholiques.

Pour ce qui est de la subsistance, on assigne à chaque famille une portion de terre plus que suffisante pour l'entretien de toutes les personnes qui la composent; et on lui donne en même temps la quantité de grains nécessaire pour l'ensemencer, à condition qu'après la récolte, elle en rapportera la même quantité dans un magasin public, qui est destiné à cet usage, et qui, au moyen de cette règle observée ponctuellement, ne manque jamais. On prête aussi à chaque famille une ou deux paires de bœufs, selon l'étendue de son champ, pour le labourer. On a de plus établi des inspecteurs d'une vigilance et d'une activité reconnues, avec charge de parcourir les campagnes, d'examiner si chacun travaille, si l'on sème et si l'on moissonne à temps, si les bestiaux sont bien soignés, et si l'on prend des mesures pour faire durer les grains recueillis jusqu'à la récolte.

Malgré toutes ces précautions, les vivres manquent toujours à plusieurs avant la fin de l'année, soit qu'ils aient été malades, ou qu'ils aient essuyé quelque calamité particulière, soit plutôt encore par le défaut d'économie ou de prévoyance. Mais pour parer à la mendicité, qu'on ne souffre point dans les Réductions, et pour ne pas mettre les pauvres dans le cas de voler, voici les mesures que l'on a prises, et en même temps le procédé le plus admirable de ce gouvernement vraiment théocratique. On n'y a pas tellement partagé les terres entre les particuliers, qu'il n'en reste une partie considérable, la meilleure même et la plus fertile

qui se cultive en commun, et qu'on appelle *Tupambaé*, c'est-à-dire la possession de Dieu. La direction en est confiée à des Indiens intelligens et très-fidèles, qui la font cultiver par les jeunes gens de la Réduction. Cette jeunesse, durant ces travaux, est nourrie sur les fonds publics.

Tout ce qui se recueille de grains, de légumes, de fruits de toute espèce dans le *Tupambaé,* avec tout le coton qui se récolte, même dans les terres des particuliers, est mis en dépôt dans des magasins publics, pour être ensuite distribué aux infirmes, aux orphelins, et à ceux qui, par accident ou par négligence, trouvent la fin de leurs provisions avant la fin de l'année. Le fonds commun fournit encore à la nourriture de tous ceux qui sont dispensés de cultiver la terre, à cause de leurs charges, de leurs occupations et de leurs voyages pour le service public. C'est encore de là qu'on tire, et le tribut que la plupart des particuliers ne penseroient guère à payer, et les vivres pour cinq ou six mille guerriers, qui partent quelquefois pour le service du roi d'Espagne, à qui ces troupes ne coûtent pas une piastre.

L'article du vêtement ne demande pas moins d'attention que celui des vivres, attendu l'indifférence qu'ont, à cet égard, des peuples qui autrefois alloient nus. On a construit des boutiques et des ateliers de toute espèce, dans une grande cour qui est au milieu de la peuplade, près de la maison et sous les yeux des missionnaires. Là se trouvent des artisans de tous métiers, et surtout grand nombre de tisserands, qui, nourris et entretenus aux dépens du public, font continuellement des toiles de coton, pour habiller gratuitement les Indiens. Au commencement de la se-

maine, on distribue aux femmes et aux filles une certaine quantité de coton qu'elles rapportent, le samedi suivant, tout filé et prêt à être mis en œuvre. Par là on vient à bout d'avoir, chaque année, beaucoup plus de toile qu'il n'en faut pour habiller tout le monde; le surplus fait partie des fonds du commerce.

On voit du premier coup d'œil, les avantages inestimables que cette communauté de biens procure aux néophytes. Ils sont tous pauvres et chacun d'eux ne manque de rien. Ils n'ont ni or, ni argent; mais ils ont en abondance les choses nécessaires, utiles et même commodes, relativement à leur manière d'être. Les commodités que ne leur fournissent point les productions de leur sol, ils se les procurent par un commerce semblable à celui des premiers peuples, qui ne connoissoient en ce genre que l'échange. Ils n'ont rien ou presque rien en propre; et ils sont assez opulens en commun, pour faire des actes de bienfaisance qui passent le pouvoir, ou du moins la générosité des états les plus florissans. Si quelqu'une de ces petites républiques se trouve dans la disette, soit par l'intempérie des saisons, soit par la mortalité des bestiaux, soit par quelqu'autre de ces fléaux auxquels tous les soins de l'homme ne sauroient parer, les Réductions voisines ne manquent pas de réparer ces pertes, sans exiger autre chose qu'un pareil secours dans un pareil besoin. Au centre du Paraguai, est encore un apothicairerie entretenue à frais communs par toutes les Réductions; c'est de là qu'elles tirent tous les médicamens dont elles peuvent avoir besoin.

C'est par ces heureuses inventions et beaucoup d'autres, qu'il seroit trop long de rapporter, que

les apôtres du christianisme ont établi le bon ordre, et fait régner le bonheur parmi les nations qui ignoroient jusqu'au nom de loi, et qui erroient auparavant dans les forêts, comme des bêtes féroces. Ces hommes apostoliques n'avoient lu ni l'*Esprit des lois*, ni le *Contrat social:* ils ne connoissoient que l'esprit de l'Evangile ; ils ne suivoient que les règles d'ordre, de sagesse et de charité, que prescrit la religion ; et par cette sainte politique, qui seule dirigeoit les efforts de leur zèle, ils ont formé la société la plus parfaite qui puisse exister sur la terre. Mais les tentatives de nos modernes législateurs, qui ont imaginé *les droits de l'homme*, pour introduire parmi nous une forme de gouvernement inconnue jusqu'à ce jour, ont-elles produit des effets aussi salutaires ? Je laisse aux lecteurs le soin de répondre à cette question. Ils viennent de voir l'état des Réductions du Paraguai, établies et dirigées par les missionnaires; ils connoissent les effets qu'ont produits les systèmes de nos nouveaux philosophes; c'est à eux à juger si c'est dans la philosophie ou dans la religion, qu'on peut trouver les moyens les plus propres à rendre les peuples sages, vertueux et heureux.

Témoignages des philosophes en faveur des missionnaires du Paraguai.

Comme bien des personnes pourroient révoquer en doute tout ce que nous avons dit du Paraguai, d'après le récit du célèbre Muratori, qui passe cependant pour un des historiens les plus impartiaux et les plus véridiques, nous croyons devoir

le confirmer par un témoignage qui ne sauroit leur être suspect : c'est celui de *Montesquieu*, de *Buffon* et de *Raynal*, dont toutes les assertions sont des oracles aux yeux de nos philosophes.

« Le Paraguai, dit M. de Montesquieu, peut » nous fournir un exemple de ces institutions singulières, faites pour élever les peuples à la vertu. On a voulu en faire un crime à la société » (des jésuites). Il est glorieux pour elle d'avoir » été la première qui ait montré, dans ces contrées, l'idée de la religion jointe à celle de l'humanité. En réparant les dévastations des Espagnols, elle a guéri une des plus grandes plaies » qu'ait encore reçues le genre humain. Un sentiment exquis pour tout ce qu'elle appelle honneur, et son zèle pour la religion, lui ont fait » entreprendre de grandes choses : elle y a réussi. »

« Les missions, dit M. de Buffon, ont formé » plus d'hommes, dans les nations barbares, que » les armées victorieuses des princes qui les ont » subjuguées. Le Paraguai n'a été conquis que de » cette façon. La douceur, le bon exemple, la » charité, et l'exercice de la vertu constamment » pratiquée par les missionnaires, ont touché les » sauvages, et vaincu leur férocité. Ils sont venus » souvent d'eux-mêmes demander à connoître la » loi qui rendoit les hommes si parfaits ; ils se » sont soumis à cette loi, et réunis en société. » Rien ne fait plus d'honneur à la religion, que » *d'avoir civilisé ces nations*, et jeté les fondemens d'un empire, *sans autres armes que celles de la vertu.* »

L'abbé Raynal rend aussi justice aux missionnaires jésuites, quelques motifs qu'il ait d'ailleurs

quelquefois l'injustice de leur prêter, par l'effet de cette haine philosophique qu'il portoit à leur société.

« En bâtissant San-Salvador, écrit-il, Thomas » de Souza donna un centre à la colonie ; mais » la gloire de la faire jouir de quelque calme, » étoit réservée aux jésuites qui l'accompagnoient. » Ces hommes intrépides, à qui la religion ou l'am- » bition (1) firent toujours entreprendre de gran- » des choses, se dispersèrent parmi les Indiens. » Ceux de ces missionnaires qui, en haine du nom » Portugais, étoient masacrés, se trouvoient aus- » sitôt remplacés par d'autres, qui *n'avoient dans* » *la bouche que les tendres noms de paix et de* » *charité*. Cette magnanimité confondoit les Bar- » bares, qui n'avoient jamais su pardonner. In- » sensiblement ils prirent confiance en des hom- » mes qui ne paroissoient les rechercher que pour » les rendre heureux. *Leur penchant pour les* » *missionnaires devint une passion.... ils ne* » *pouvoient plus s'en séparer*. Quand ils retour- » noient chez eux, c'étoit pour inviter leur famille » et leurs amis *à partager leur bonheur*. Si quel- » qu'un doute de ces heureux effets de la bienfai- » sance, de l'humanité (2), et surtout de la reli-

(1) On ne peut croire que l'ambition puisse porter un seul homme à aller vivre avec les Sauvages, ou à devenir la victime de leur férocité. Du moins, quoique nos philosophes soient aussi ambitieux que bien d'autres, aucun d'eux ne l'a été jusqu'à ce point.

(2) Jamais les missionnaires n'auroient donné aux sauvages ces marques de bienfaisance et d'humanité, s'ils n'eussent été animés et soutenus par la religion. Car quoique nos philosophes soient les grands partisans de ces deux vertus, et les aient sans cesse à la bouche, nous ne voyons pas qu'un seul d'entre eux ait été tenté d'aller les exercer, en faveur des nations barbares, dans les

» gion, sur des peuples sauvages, qu'il compare
» les progrès que les jésuites ont faits, avec ceux
» que les armes et les vaisseaux de l'Espagne et
» du Portugal n'ont pu faire. *Tandis que des mil-*
» *liers de soldats changeoient des empires poli-*
» *cés en déserts de sauvages errans, quelques*
» *missionnaires ont changé de petites nations*
» *errantes en plusieurs grands peuples policés.* »

Sage conduite des missionnaires du Paraguai, à l'époque de leur exil.

Comme on a vu sans doute avec intérêt le commencement, les progrès et l'heureux succès des travaux des hommes apostoliques qui ont établi le règne du christianisme dans le Paraguai, on sera probablement bien aise de voir quelle en a été la fin; et si l'on a admiré la charité, le courage, le zèle et la sagesse qu'ils ont montrés en établissant et en gouvernant tant de paroisses ferventes, dans un pays où il n'y avoit auparavant que des sauvages et des déserts, on trouvera peut-être encore plus admirable l'humble docilité et la paisible résignation dont ils donnèrent l'exemple, lorsqu'on les obligea de les abandonner pour toujours. C'est là du moins, ce nous semble, ce qui leur fait le plus d'honneur, parce que c'est là ce qui prouve le mieux qu'ils étoient animés du véritable esprit de la religion qu'ils prêchoient.

Quoique le roi d'Espagne parût être intéressé à conserver dans ses états ces hommes qui, selon

déserts et les forêts de l'Amérique. Ils se sont bornés à dire qu'ils étoient bienfaisans et humains : ce qui est beaucoup plus facile que de l'être réellement.

l'expression d'un de nos philosophes, qui avoient procuré plus de conquêtes dans le Nouveau-Monde, que toutes les armées qu'il y avoit envoyées, il crut cependant, pour des raisons qu'il ne nous appartient pas d'examiner, devoir les proscrire, en proscrivant par un édit solennel, la société dont ils étoient membres. On chargea un commandant, nommé Martinez, à qui on donna cent quatre-vingts hommes, de faire exécuter cet édit dans le Paraguai. Il arriva, au commencement du mois de septembre 1767, sur les confins du pays qu'habitoient les Chiquites. Quand il se vit dans ces vastes déserts, qui étoient fort éloignés de la première Réduction ou peuplade du Paraguai, il assembla les officiers de la troupe qu'il commandoit, et délibéra avec eux sur les moyens qu'on devoit prendre pour exécuter les ordres du roi, sans troubler la tranquillité publique.

Les uns prétendoient qu'il falloit se saisir tout de suite des jésuites, et les chasser du pays sans ménagement. Les autres pensoient, au contraire, qu'on n'avoit rien de mieux à faire que de consulter ces Pères eux-mêmes sur les mesures qu'on avoit à prendre pour les exiler, sans que leur exil causât le moindre désordre. Pour appuyer ce sentiment qui pouvoit d'abord paroître extraordinaire, ils disoient que les Indiens étant extrêmement attachés à ces religieux qui les avoient instruits et civilisés, ils ne souffriroient pas qu'on les maltraitât impunément; que si ces Indiens, naturellement ennemis de tout ce qui contrarie leur goût, venoient à se révolter, et à prendre les armes, on ne pourroit jamais résister, avec une poignée de monde, à une nation courageuse et aguerrie, dont les flèches empoisonnées étoient plus à craindre

que les armes à feu les plus redoutables; qu'il n'y avoit aucun danger à suivre les conseils des jésuites, dont toute la troupe avoit eu occasion de connoître la piété et la fidélité, pendant le séjour qu'elle avoit fait l'année précédente, dans le pays des Chiquites, où ces Pères l'avoient reçue avec tout l'empressement et tous les égards qu'elle pouvoit désirer; qu'on savoit par expérience les ménagemens dont il falloit user pour ne pas exaspérer le cœur des Indiens; que dans les circonstances présentes ces ménagemens étoient plus nécessaires qu'ils ne l'avoient jamais été, et qu'ainsi la prudence exigeoit que l'on entrât paisiblement dans la Réduction des Chiquites, qui est celle de Saint-Xavier, et qu'on se concertât avec les jésuites sur les mesures que l'on devoit prendre pour prévenir toute révolte.

Ce dernier sentiment prévalut, et les jésuites montrèrent, par leur conduite, qu'on les avoit bien jugés, puisque ce ne fut qu'à leur sagesse et à leur vertu que l'on fut redevable de l'exécution paisible du projet qu'on avoit formé contre eux, ce qui est certainement sans exemple : car on n'a jamais vu aucun homme qui ait aidé ses adversaires à le chasser de sa propre maison, et à le livrer à tous les maux d'un exil rigoureux.

Les missionnaires, ignorant entièrement la commission dont le commandant étoit chargé, le reçurent, ainsi que ses soldats, avec les démonstrations de la joie la plus vive, dans la Réduction de Saint-Xavier, où étoit arrivé, par hasard, le père Joseph Rodriguez, provincial du pays des Chiquites, pour faire la visite de toutes les paroisses qu'y régissoient les membres de sa société. Après que le curé et son vicaire eurent conduit, par politesse,

le commandant dans l'appartement qui lui étoit destiné, celui-ci leur demanda, en présence de quatre officiers qu'il avoit à sa suite, de faire le serment de fidélité au roi, croyant que cette précaution étoit nécessaire pour se mettre à l'abri de tout reproche, si l'entreprise n'avoit pas le succès qu'on s'en promettoit. Mais le provincial, regardant cette demande comme inutile, et même injurieuse aux membres de la société, dit au commandant : « N'avez-vous donc pas assez appris à » connoître quelle a été et quelle est notre fidé- » lité envers notre souverain, pendant tout le » temps que vous avez passé parmi nous ? Et pour- » quoi tant de jésuites ont-ils enduré tant de pei- » nes et tant de travaux, si ce n'est pour établir » le règne de Dieu et celui du roi dans ces pays » barbares où aucun Espagnol n'avoit osé péné- » trer avant eux ? » Comme Martinez sentit la vérité de ce discours, il n'insista pas à exiger le serment ; mais, après avoir lu l'édit qui condamnoit les jésuites à sortir du pays, il leur demanda seulement de cacher aux Indiens le motif de l'arrivée des Espagnols, jusqu'à ce que les esprits fussent tellement disposés, qu'on pût faire exécuter, sans inconvénient, la loi du souverain.

On examina ensuite la manière dont on s'y prendroit pour retirer les missionnaires des différens postes qu'ils occupoient, sans trop alarmer les Indiens ; et il fut convenu qu'un jésuite iroit, avec un capitaine, dans les lieux les plus éloignés, parce qu'on crut que la présence de ce capitaine n'inspireroit aucune crainte et aucun soupçon aux néophytes accoutumés à voir de temps en temps des commissaires du roi aller, dans leur pays, faire le recensement des habitans, pour fixer le tribut

qu'ils devoient payer. Quant aux endroits où la troupe avoit déjà séjourné l'année précédente, on se persuada qu'on pouvoit y aller sans rien craindre, parce que les Indiens devoient naturellement penser qu'on n'y feroit que ce qu'on y avoit déjà fait.

Pour mettre le lecteur à portée de juger de la manière dont on se comporta dans les différentes Réductions, il suffira de rapporter ici ce qui se passa dans celle de Saint-Jacques, qui étoit la plus éloignée. Elle avoit alors pour curé le père Patzi, et pour vicaire le Père Paleya. Leur provincial leur écrivit, pour leur apprendre les ordres du roi, et pour les avertir en même temps de se disposer insensiblement à quitter leur paroisse, sans faire connoître le motif de leur départ : il leur défendoit aussi, *en vertu de la sainte obéissance*, de donner connoissance à leurs néophytes de la loi qui les condamnoit à l'exil. Cette lettre les plongea dans la plus profonde tristesse : ils s'en entretenoient lorsqu'ils étoient seuls, pour se consoler mutuellement; mais dès qu'il paroissoit quelque Indien, ils faisoient tomber le discours sur tout autre sujet. Le vif regret qu'ils avoient de se voir obligés d'abandonner une paroisse à laquelle s'étoient jointes, depuis peu, deux cents familles de sauvages, qu'ils avoient retirées du milieu des forêts, remplissoit leurs yeux de larmes; mais il falloit les arrêter, pour ne pas trahir le secret qu'on leur avoit confié, et ils ne pouvoient les laisser couler librement que lorsque personne ne pouvoit les voir.

Cependant le capitaine Guttierez s'approchoit de la Réduction avec le père Caman, jésuite, qui l'accompagnoit. Le commandant Martinez, qui étoit spécialement chargé de la commission, avoit

ordonné à Guttierez de prendre une note des biens de la Réduction de Saint-Jacques, de faire la même opération dans toutes les autres, et de continuer sa course, en laisant un jésuite pour en emmener un autre avec lui, afin de mieux cacher l'ordre qu'on avoit de les exiler tous. Lorsque ce capitaine et son compagnon furent près de la Réduction, le curé Patzi et le vicaire Paleya persuadèrent aux habitans de lui témoigner, en les recevant, leur respect et leur allégresse; leur représentant, pour les y engager, qu'étant député par le roi et revêtu d'une grande autorité, on ne pouvoit lui faire un accueil trop honorable. C'est ainsi que les missionnaires eux-mêmes eurent soin de faire donner, par les Indiens, des témoignages de joie à un homme qui se préparoit à les plonger dans le deuil.

Ces bons Indiens, ignorant ses funestes desseins, ne s'occupèrent qu'à seconder les intentions de leur curé et de leur vicaire. Les enfans divisés en deux bandes, dont chacune étoit conduite par un chef qui les dirigeoit, s'arrêtèrent à l'entrée de la Réduction. Après eux, venoient deux troupes de jeunes gens, rangées dans le même ordre, et précédées par un grand nombre de musiciens, qui jouoient de différens instrumens. Tous s'étoient parés de la manière la plus élégante, et avoient, selon leur coutume, couvert leurs habits et leur corps de plumes de différentes couleurs. Les magistrats, suivis des hommes à cheval, allèrent fort loin à la rencontre de Guttierez, avec les pères Patzi et Paleya. Après l'avoir complimenté, ils le conduisirent dans la Réduction, au son des cloches, et avec de grandes acclamations. On eût dit que les deux prêtres, et leur confrère Caman,

qui servoit comme de garde du corps au capitaine, étoient des victimes qu'on avoit couvertes d'ornemens et de fleurs, pour les conduire à l'autel, au bruit des cloches et des trompettes.

Le capitaine Guttierez passa seulement deux jours dans cette Réduction, parce qu'étant fort pauvre, il eut bientôt dressé l'état de ses biens. De là, escorté par une troupe d'Indiens, destinés à le mettre à l'abri des attaques des barbares qui infestoient ces contrées, il se rendit dans la Réduction du Sacré-Cœur, qui étoit la dernière qu'on trouvoit sur les bords de la rivière du Paraguai. Comme il y trouva l'inventaire des biens tout fait, il en partit bientôt, prenant avec lui le père Guevera, et laissant le père Chucca, qui étoit le curé de cette paroisse. Quand il fut de retour à Saint-Jacques, il sépara encore les jésuites. Il emmena avec lui le père Paleya, et laissa le père Patzi avec ses chers Indiens, fort étonnés de voir un de leurs prêtres et le père Caman partir avec le capitaine, et présageant déjà le malheur qui les menaçoit. Ils furent pourtant rassurés, en voyant le père Patzi rester avec eux, et en entendant dire au père Paleya, que l'objet de son voyage étoit de visiter les cures des autres paroisses, comme il l'avoit fait plusieurs autres fois.

On usa de la même adresse en parcourant les autres paroisses : on y laissa l'un des prêtres qui les desservoient, et l'on en conduisit l'autre à la Réduction de Saint-Xavier. Par ce moyen, dans l'espace de huit mois, on retira successivement tous les jésuites du milieu d'une nation belliqueuse, dont la prudence du commissaire et les exhortations pacifiques des missionnaires vinrent à bout de calmer les esprits, jusqu'à ce qu'on eût fait

venir de la ville de Sainte-Croix des prêtres séculiers, pour remplacer les jésuites.

Après l'arrivée de ces nouveaux pasteurs, on fit partir généralement tous leurs prédécesseurs, et on les obligea de faire à pied les routes les plus longues et les plus pénibles, sans avoir égard ni à leur âge, ni à leurs infirmités. Pour donner une idée des maux qu'ils eurent à endurer, il suffira de citer l'exemple de l'un d'entre eux, nommé Mesner, qui avoit passé la plus grande partie de sa vie à soumettre au joug de l'Evangile les Chiquites, et qui étoit regardé comme l'apôtre de cette nation, l'une des plus nombreuses et des plus féroces qu'il y eût dans le Paraguai. Comme une oppression de poitrine et bien d'autres maux, fruits de son zèle et de ses travaux, le mettoient hors d'état de voyager, le commandant demanda grâce pour lui. Pour toute réponse, il reçut l'ordre de le faire partir comme les autres; et, bien loin de s'en plaindre, le respectable vieillard se félicita de partager le sort de ses confrères. Mais, pendant le voyage, il vit souvent s'offrir à ses yeux des spectacles bien plus douloureux pour son ame, que toutes les maladies dont son corps étoit accablé : c'étoient les Réductions qu'il avoit parcourues, les temples qu'il avoit fait construire ou décorer, les musiciens qu'il avoit formés, les enfans qu'il avoit baptisés, les adultes qu'il avoit instruits, ses confrères et les compagnons de son apostolat diffamés, et traités comme s'ils se fussent rendus coupables de quelque crime qui les rendît dignes de l'exil auquel on les avoit condamnés. Tant d'objets affligeans remplissoient son cœur d'amertume; mais ce qui mit le comble à sa douleur, ce fut d'entendre les Indiens, qu'il étoit sur le point de

de quitter, lui dire à haute voix et d'un ton plaintif : « Est-ce ainsi que vous nous abandonnez ?
» Quel mal avons-nous donc fait ? Par quelle faute
» avons-nous mérité de vous perdre ? Vous êtes
» notre père et notre maître ; nous sommes vos
» enfans, et c'est de votre bouche que nous avons
» appris la loi de Dieu. Où allez-vous donc ? Qui
» aura soin de nous ? qui nous instruira ? qui viendra nous consoler dans nos maladies ? » Cette plainte étoit d'autant mieux fondée, que dans le diocèse de Sainte-Croix-de-la-Montagne, qui renferme le pays des Chiquites, il n'y avoit aucun prêtre qui sût parler leur langue.

Plus loin, le vieillard déjà attendri par ce qu'il venoit d'entendre, rencontroit des mères qui, les cheveux épars, lui présentoient leurs enfans, et lui disoient en pleurant et en sanglotant : « Voilà celui
» que vous avez fait enfant de Dieu par le baptême. Quel sera son sort, lorsqu'il sera devenu
» grand ? Qui le corrigera lorsqu'il fera quelque
» faute ? Ah ! si vous voulez nous quitter et aller
» dans un autre pays, conduisez-le et gardez-le
» avec vous. Mais non, nous vous en conjurons
» par le saint nom de Jésus, par l'amour qu'a pour
» nous la Vierge Marie, et par tous les saints, ne
» soyez pas si cruel envers nous ; restez dans ce
» pays, et n'abandonnez pas ceux que vous devez
» regarder comme vos enfans, et qui vous regardent comme leur père. »

Le vertueux missionnaire ne répondoit à ces touchantes paroles, qu'en mêlant ses pleurs avec ceux des Indiens, mais ne pouvant plus résister à l'impression douloureuse qu'elles faisoient sur lui, il demanda au capitaine Guttierez la permission d'aller dans la Réduction de Saint-Raphaël, et

l'ayant obtenue, il y passa avec un de ses confrères, tout le temps qui devoit s'écouler jusqu'au jour qu'on avoit fixé pour le départ de tous les exilés.

Lorque ce jour fut arrivé, il partit pour se rendre à Sainte-Croix, qui est à cent deux lieues de Saint-Raphaël, et où l'on ne peut parvenir qu'en traversant d'immenses déserts qui, à l'époque de son départ, étoient inondés des eaux de la pluie, et où l'on se trouvoit sans cesse exposé à la piqûre des moucherons et à la morsure des vipères, cachées sous les ronces et les buissons dont les champs sont couverts. Ces incommodités fâcheuses pour tous les voyageurs, l'étoient encore plus pour le père Mesner que le cheval fatiguoit beaucoup, et qui, ayant les jambes ouvertes, se voyoit sans cesse assailli par les mouches et les fourmis. Aussi, quand il arriva à Sainte-Croix, il ressembloit plutôt à un cadavre qu'à un homme vivant. Il y resta six mois attaché sur un lit de douleur, en attendant que les neiges qui couvroient les Andes, qui sont les montagnes les plus élevées du Pérou, fussent fondues, et permissent aux voyageurs de les franchir.

Alors, comme il ne pouvoit pas marcher, on le tira de son lit, pour le mettre sur une mule. Le conducteur, qui devoit veiller sur ce vieillard, ainsi que sur ses compagnons de voyage, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au port où on devoit les embarquer, n'avoit ni prudence, ni humanité. Il leur faisoit faire des journées forcées, de façon que lorsqu'ils arrivoient à l'endroit où ils devoient dîner ou coucher, ils étoient harassés de fatigue. Le père Mesner l'étoit plus que tous les autres, parce qu'il avoit une suffocation qui ne le laissoit respirer



qu'avec beaucoup de peine, surtout quand il étoit dans des lieux élevés où l'air est plus subtil, et plus raréfié. C'est pourquoi, lorsqu'il fut parvenu au sommet de la plus haute montagne, il pria le conducteur de lui permettre de s'y arrêter, lui représentant que ses forces étant entièrement épuisées, il ne pouvoit aller plus avant, sans s'exposer à mourir en chemin. Mais cet homme, qui avoit le cœur plus dur que les rochers qui l'environnoient, ordonna aux soldats de le remettre sur sa mule, et chargea un de ses confrères de marcher à côté de lui pour le soutenir. Cette précaution fut inutile, et l'on n'eut pas fait un quart de lieue, que le jésuite, qui avoit sans cesse les yeux sur le malade, le vit tout-à-coup pencher la tête, tomber en avant, et expirer sur sa mule. Ainsi périt ce vertueux missionnaire, victime de la cruauté d'un homme qui mit, dans l'exécution des ordres du roi, une rigueur qu'ils n'avoient pas, puisqu'on assure qu'ils étoient fort doux et fort modérés.

Les autres missionnaires ne furent guère mieux traités; mais ce qui les fit le plus souffrir dans le long trajet qu'ils firent pour arriver au port où on les embarqua, ce fut de rencontrer des troupes de leurs anciens néophytes qui, après le départ des jésuites, avoient abandonné leur Réduction, pour retourner dans les forêts d'où on les avoit tirés avec tant de peine. En vain, pour les engager à renoncer à ce funeste dessein, leur firent-ils l'éloge des prêtres qui les avoient remplacés, et leur représentèrent-ils qu'ils trouveroient auprès de ces nouveaux missionnaires les secours spirituels et les instructions qu'ils ne pouvoient plus leur donner eux-mêmes. « Puisqu'on nous a ôté nos pères, » répondirent-ils en pleurant, nous aimons mieux

» retourner dans nos bois, que de rester dans des » Réductions où nous ne les verrions plus. »

Tout ce que nous avons rapporté dans cet article, est tiré d'un ouvrage latin, intitulé : *De vita et moribus tredecim virorum Paraguayiorum*, composé par le père Joseph-Emmanuel Peramas, l'un des jésuites exilés du Paraguai, et imprimé à Faïence, avec la permission des supérieurs. Ce qu'il dit de la conduite de ses confrères, à l'époque de leur exil, fourniroit matière à bien des réflexions; mais nous n'en ferons qu'une qui se présente naturellement; c'est que si les jésuites eussent pensé, comme nos philosophes révolutionnaires, que *lorqu'on est opprimé, l'insurrection est le plus saint de tous les devoirs*, et qu'ils eussent prêché cette funeste doctrine à leurs néophytes, ils auroient allumé le feu d'une guerre qui auroit inondé de sang le pays qu'ils avoient arrosé de leurs sueurs; au lieu qu'en se conformant aux maximes de l'Evangile, et en se soumettant humblement à l'autorité, malgré la rigueur dont elle usoit envers eux, ils y ont maintenu le bon ordre, la paix, la tranquillité, et ont été les seuls à souffrir des maux dont on les accabloit.

L'intérêt sacrifié au devoir et à la religion.

Durant une persécution qui s'éleva dans les Indes contre ceux qui avoient embrassé le christianisme, les gentils déployèrent principalement leur rage sur un des plus anciens chrétiens. Comme il étoit habile sculpteur, ils l'avoient souvent pressé de travailler aux chars de triomphe, destinés à por-

ter leurs idoles ; mais ils ne purent vaincre sa résistance. Ils dissimulèrent quelque temps, parce qu'ils avoient besoin de lui pour d'autres ouvrages. Enfin, la fureur l'emportant sur toute autre considération, ils le saisirent, le maltraitèrent, pillèrent sa maison, ravagèrent ses terres et le chassèrent honteusement de sa peuplade. Il en sortit plein de joie, trop heureux, disoit-il, de tout perdre et de tout souffrir pour Jésus-Christ. Il se retira dans une province voisine, où un homme riche, qui connoissoit son habileté, le recueillit dans sa maison, et l'occupa à divers ouvrages.

Dans la suite, ceux mêmes dont il avoit été si indignement traité, le firent prier d'oublier les insultes passées, et de retourner parmi ses concitoyens, dont il seroit reçu avec honneur. Un missionnaire l'envoya chercher, et l'exhorta à rentrer au plutôt en possession de ses biens ; mais il fut extraordinairement surpris et encore plus édifié de la réponse de ce généreux chrétien. « Nos en-
» nemis, dit-il, m'ont rendu service en voulant
me nuire. Si je fusse resté dans mon pays, peut-
être n'aurois-je pu me défendre de travailler à
» leurs idoles et à leurs chars de triomphe. Hélas !
» il ne faut qu'un instant, où l'espérance du gain
» et la crainte des mauvais traitemens, me feroient
» céder à leurs instances. Maintenant je n'ai plus
» rien à perdre, puisque je ne possède plus rien.
» Je gagnerai ma vie à la sueur de mon front. Si
» le maître que je sers, veut m'employer à des ou-
» vrages défendus, je puis me retirer ailleurs ; au
» lieu que si je rentre dans les biens dont on m'a
» dépouillé, puis-je compter sur moi-même ? Que
» sais-je si j'aurai toujours le même courage que
» je me sens à présent ? La paix dont je jouis,

» m'est plus précieuse que tout ce que j'ai perdu. » Le missionnaire, qui rapporte ce trait, ajoute qu'un désintéressement si parfait détermina un lâche chrétien, qui en fut témoin, à se déclarer plus ouvertement pour la religion. Puisse-t-il opérer le même effet sur ceux à qui l'intérêt a fait trahir leur devoir et leur foi !

Beaux sentimens d'un nouveau chrétien.

Un Indien extrêmement attaché au culte des faux dieux, comprit enfin qu'il étoit dans l'erreur, et s'étant fait instruire des mystères de notre sainte religion, il demanda le baptême, nonobstant les liens qui le retenoient dans l'infidélité. Sa conversion fût si parfaite, qu'il ne s'occupa plus que des œuvres de piété. Quelques mois après son baptême, le missionnaire le fit venir pour le disposer à faire sa première confession. Le néophyte parut extrêmement surpris, lorsqu'il lui expliqua la manière dont il devoit se confesser. « Quand, dans les instructions » que j'ai reçues, lui dit-il, vous m'avez parlé de » la confession de mes péchés, j'ai compris qu'il » s'agissoit de ceux que j'avois commis avant le » baptême, afin d'en concevoir plus d'horreur. » Mais vous me dites maintenant qu'il faut déclarer encore ceux qu'on a commis après le baptême ! Eh quoi ! mon père, est-il donc possible » qu'un homme régénéré dans ces eaux salutaires, » soit capable de violer la loi de Dieu ? Est-il possible qu'après avoir reçu une si grande grâce, » il soit assez malheureux que de la perdre, et » assez ingrat pour offenser celui de qui il l'a

» reçue ? » Voilà, dit un missionnaire, quelle est l'idée que les néophytes indiens se forment de la sainteté du christianisme : idée bien capable de confondre une infinité de chrétiens d'Europe, qui, ayant sucé avec le lait les maximes de la loi de Dieu, l'observent néanmoins si mal; tandis que les peuples qu'ils appellent barbares, n'ont pas plutôt été éclairés des lumières de l'Evangile, qu'ils en sont de fidèles observateurs, et conservent jusqu'à la mort cette précieuse innocence qu'ils ont reçue au baptême.

Le mauvais plaisant confondu par un enfant.

Un enfant indien, qui n'avoit que huit ans, mais qui avoit été bien instruit par des parens chrétiens, se trouvant dans une salle publique où les principaux du lieu étoient assemblés, l'un d'eux se mit à railler sur la religion. Le jeune enfant répondit sur le même ton. Après quelques altercations de part et d'autre, on lui dit de montrer son Dieu. « Mon Dieu, répondit l'enfant, est le créateur de » tout l'univers : il est un pur esprit, et je ne puis » vous le montrer ; mais je vous montrerai bien le » vôtre. » Il prit en même temps une pierre sur laquelle il barbouilla une figure humaine; ensuite l'ayant posée à terre avec un air de cérémonie, d'un coup de pied il la poussa loin de lui, en disant : *Voilà les dieux que vous adorez.* Tout le monde applaudit à la saillie du jeune enfant, et le mauvais plaisant se retira couvert de honte et de confusion

Les Indiens charitables.

Quoique les nouveaux chrétiens des Indes soient presque tous pauvres, ils ne laissent pas que d'être charitables ; et leur charité est d'autant plus admirable, qu'ils ont moins de moyens pour soulager les malheureux. L'un de ces chrétiens, qui ne vivoit que des aumônes que lui donnoient les fidèles, distribuoit souvent aux pauvres tout ce qu'il avoit pu recueillir, et s'adressant ensuite au catéchiste, ou à quelqu'un des chrétiens : « Mon » frère, lui disoit-il, j'ai recours à votre charité ; » Jésus-Christ a pris aujourd'hui sa part et la mien- » ne ; donnez-moi de quoi subsister. » Il étoit presque toujours ceint d'une mauvaise pièce de toile, afin d'engager ceux qui le voyoient, à lui en fournir une meilleure. Quand il en avoit reçu quelqu'une par aumône, à peine la portoit-il un ou deux jours ; il en revêtoit aussitôt le premier pauvre qui se présentoit à lui, et alors il disoit en riant : *Jésus-Christ m'a dépouillé.* Que de foi, que de charité dans ces paroles !

On n'en trouvera pas moins dans la conduite d'un autre chrétien dont l'exemple mérite d'être cité. Dans un temps de sécheresse qui menaçoit le pays d'une disette générale, ce bon chrétien vint se confesser, et au sortir du tribunal, il tint ce discours au missionnaire : « Tout le monde, mon » père, craint la famine cette année ; je n'ai pour » tout bien qu'environ cinq fanons (1) : me voilà » hors d'état de faire subsister ma famille. Mais je

(1) C'est environ trente sous de notre monnoie.

» me repose entièrement sur les soins paternels de
» mon Dieu; il a promis qu'il n'abandonneroit
» jamais ceux qui mettent en lui leur confiance.
» Je vous ai ouï dire, dans un entretien, que Dieu
» multiplioit au centuple ce qu'on donnoit aux
» pauvres pour l'amour de lui. Je vous apporte
» mon bien, distribuez-le aux pauvres, afin que
» Dieu prenne soin de mes enfans. » Après avoir dit ces paroles, il laissa ses cinq fanons, et alla se cacher dans la foule, où le confesseur ne put jamais le démêler. Je ne sais, dit le missionnaire qui raconte ce trait, si un tel exemple trouveroit beaucoup d'imitateurs en Europe.

Les soldats vainqueurs du respect humain.

Un soldat indien nouvellement baptisé, fut appelé par son colonel pour un exercice qu'il faisoit faire à ses troupes. Il s'y rendit, et oublia de mettre son chapelet au cou, comme il avoit accoutumé de le faire pour ne laisser ignorer à personne qu'il étoit chrétien. Les soldats ne lui voyant pas ce signe de sa religion, le raillèrent comme s'il avoit eu honte de le porter, et qu'il eût abandonné sa foi. Le soldat, sans répondre un mot, part pour sa maison, et revient avec sa femme et ses trois enfans, portant tous des médailles et des chapelets à leur cou.
« Camarades, leur dit-il, voyez si ma famille rou-
» git du nom de chrétien. Sachez que ce beau
» nom fait toute ma gloire, et plutôt que de le
» ternir par une action indigne, je donnerois ma
tête, celles de ma femme, de mes enfans, de

» mon père, de ma mère, et de tous mes parens
» et amis. »

Tous les soldats chrétiens de l'Inde bravent le respect humain avec la même fermeté, quand il s'agit de montrer leur foi. Jamais ils ne paroissent devant le prince, qu'avec quelque marque de christianisme. Un jour, quatre cents de ces braves étant assemblés à la porte du palais, le roi leur dit en colère : « Pourquoi méprisez-vous mes divinités,
» et leur donnez-vous les noms les plus odieux ?
» Seigneur, repartit un des capitaines, depuis
» que nous sommes chrétiens, nous ignorons le
» déguisement ; c'est la vérité que nous avons le
» bonheur de connoître, qui nous fait tenir ce
» langage. » Le prince souriant, répondit : « Je
» vous ai toujours regardés comme de fidèles su-
» jets, mais je vous défends désormais d'appro-
» cher de mes temples : par vos prières, vous
» pourriez bien faire mourir mes dieux. Mes dieux
» morts, ce seroit alors pour moi une nécessité,
» ou d'adorer le dieu des chrétiens, ou de ne plus
» rien adorer. » Depuis ce temps, les soldats chrétiens, quand on célèbre au palais une fête d'idoles, sortent de son enceinte, et vont se promener dans la campagne. Il seroit bien à souhaiter que le respect humain n'eût pas plus d'empire sur les chrétiens de l'Europe, qu'il n'en a sur ceux des Indes.

Le faux sage éclairé et détrompé.

Quoique semblables à nos philosophes, les lettrés chinois, infatués de leur fausse sagesse, affectent de mépriser la religion chrétienne; il s'en est trouvé

cependant qui l'ont embrassée dès qu'il l'ont connue. Tel est en particulier François Ly, dont il est parlé dans les *Lettres édifiantes*, et qui étoit l'un des plus habiles lettrés de la Chine. Voici comment il raconte lui-même sa conversion :

« Il n'y a que trois ans que j'ai eu le bonheur » d'embrasser la religion chrétienne. Je demeurois » alors chez mon père. Un jour, ayant besoin de » me faire raser la tête, je fis appeler un barbier » qui passoit dans la rue. Je fus bien surpris de » voir qu'en attendant que tout fût prêt, il arrêta » ses yeux sur quelques sentences de morale, sus- » pendues aux murailles de la salle où nous étions. » Je lui demandai s'il les entendoit. Quoiqu'il » m'en assurât, il me restoit un tel doute là-des- » sus, que je le priai de me les expliquer. Il le fit » tout d'abord : et comme ce qu'il me disoit, me » paroissoit d'un côté conforme à la raison, et de » l'autre absolument différent de toutes les expli- » cations que j'en avois vu faire, je voulus savoir » où il avoit puisé ce sens qu'il leur donnoit ; à » quoi il répondit que c'étoit la religion chré- » tienne qu'il professoit, qui l'en avoit instruit. » Il n'en fallut pas davantage pour me donner en- » vie de connoître cette religion, qui fournissoit à » nos sentences un sens si juste et si relevé, et » qui m'étoit pourtant inconnu, quoique me pi- » quant de littérature, j'eusse cru savoir tous » ceux dont elles sont susceptibles. *Je suis chré-* » *tien*, me dit fort simplement le barbier. *Si vous* » *voulez avoir seulement quelque idée de la reli-* » *gion chrétienne, je puis vous satisfaire ;* » *mais si vous avez dessein de la connoître à* » *fond, c'est au chef des chrétiens de cette ville* » *qu'il faut vous adresser*. J'eus un tel empres-

» sement d'avoir un entretien avec celui qu'il m'in-
» diquoit, qu'au premier temps libre je l'en-
» voyai prier de me venir voir. Il vint en effet, et
» m'expliqua les principaux points de la religion.
» Tandis qu'il me parloit, je m'imaginois sortir
» d'une profonde nuit, et apercevoir comme de
» loin, une lumière qui commençoit à m'éclai-
» rer. Le premier sentiment qui s'éleva dans mon
» cœur, fut d'avoir honte de m'être cru jusque
» là habile, tandis que j'avois ignoré toutes ces
» vérités, qui me parurent dès lors essentielles.
» Ce qu'une étude assidue de plus de vingt ans
» m'avoit appris, se réduisoit presque à une mo-
» rale assez spécieuse, mais qui, dans le fond,
» laisse l'homme tel qu'il est, ne réglant que l'ex-
» térieur, sans toucher à l'intérieur. Quelque lon-
» gue qu'eût été ma conférence avec ce chrétien,
» elle me parut trop courte. Me voyant ébranlé,
» en me quittant il me donna un livre qu'il m'as-
» sura devoir suppléer à tout ce qu'il n'avoit pas
» eu le temps de me dire, et me pria de le lire
» avec attention. Ce livre acheva de me dessiller
» les yeux. Je le relus bien des fois, me trouvant
» chaque fois plus persuadé des vérités qu'il expli-
» quoit, et je puis dire que cette lecture fut le com-
» mencement de ma conversion, car la grâce dont
» Dieu l'accompagnoit, étoit si pressante, que je
» sentis que j'avois tort de lui résister, et que je
» résolus de vaincre enfin tous les obstacles qui
» s'opposoient à mon changement. Ma résolution
» étoit sincère, et peu de mois après, sachant
» qu'un missionnaire étoit à quelques lieues du
» pays que j'habitois, j'allai le trouver pour le prier
» de me régénérer en Jésus-Christ. Il m'accorda
» la grâce que je lui demandois, et je me félicite

» sans cesse de l'avoir reçue. Je sens, par expé-
» rience, que notre bonheur ne consiste point
» dans les biens de ce monde, puisque depuis mon
» baptême, malgré le dérangement de mes affai-
» res, je goûte une paix et une satisfaction inté-
» rieures que je n'avois point éprouvées dans les
» jours de notre plus grande prospérité. » Voilà comment s'exprime ce philosophe chinois, devenu chrétien. Il reconnoît la vanité de la fausse science dont il s'étoit glorifié jusqu'alors : il avoue qu'il n'a connu la vérité, et senti le bonheur, que depuis qu'il a embrassé le christianisme. Quel éloge un tel aveu ne fait-il pas de la religion ?

La mère chrétienne.

La veuve du fils aîné d'un mandarin de la Chine, ayant conduit au pied d'un oratoire, sa fille unique, âgée d'environ quatre ans, lui adressa ces paroles : « Je t'aime, Dieu le sait, ma chère en-
» fant : et comment ne te pas aimer, puisque tu
» es le seul gage que ton père, en mourant, m'ait
» laissé de sa tendresse ? Cependant si je croyois
» que tu dusses jamais abandonner Jésus-Christ,
» ou perdre l'innocence de ton baptême, je prie-
» rois le Seigneur de te retirer au plus tôt de ce
» monde. » Oui, répéta-t-elle trois ou quatre fois, regardant une image de Notre-Seigneur, et croyant n'être point entendue, « oui, mon Dieu, elle est
» à vous ; vous pouvez la reprendre. Bien loin de
» la pleurer, je vous remercierai de la grâce que
» vous lui aurez faite. » Ces paroles nous rappellent celles que la reine Blanche répétoit à saint

Louis, pendant son enfance : elles ne sont pas moins édifiantes, et toutes les mères chrétiennes devroient sans cesse les répéter à leurs enfans.

Le parrain et le filleul.

DANS le temps d'une violente persécution, suscitée à la Chine contre les chrétiens, un médecin zélé de ce pays, qui, sous prétexte de visiter les malades, alloit de maison en maison exciter les fidèles à la constance, fut condamné à recevoir une rude bastonnade, et à être mis ensuite à la *cangue*, c'est-à-dire à être exposé en public, le cou serré entre deux ais de trois pieds carrés, et du poids de soixante à quatre-vingts livres. Quoique cette torture soit aussi douloureuse qu'elle est infamante, un jeune homme qu'il avoit tenu sur les fonts de baptême, vint se jeter à ses pieds, et le conjurer, les larmes aux yeux, de lui céder sa place. « Quoi ! mon fils, lui répliqua le vertueux médecin, voudriez-vous me ravir la couronne que le Seigneur me présente ? A Dieu ne plaise que je vous l'abandonne ! Cette faveur est trop précieuse pour moi. Je sens tout le bonheur d'être jugé digne de souffrir quelque chose pour un Dieu qui a souffert davantage pour nous. » Un refus si bien motivé ne fit qu'animer le jeune homme. Il alla trouver les juges pour les prier de le mettre à la cangue destinée au médecin. On ne voulut pas l'entendre : il ne se rebuta point, et courut au lieu de l'exécution, comptant gagner les exécuteurs, plus facilement que les juges. Mais il arriva trop tard, et en marqua une inconsolable

douleur. Il rencontra le confesseur de Jésus-Christ, qui, le corps tout meurtri et baigné de sang, se faisoit conduire à l'église, pour y rendre ses actions de grâces au Seigneur. La joie étoit peinte sur son visage, et il disoit : « Ne me plaignez pas de ce que » j'ai souffert, mais plaignez-moi de ce que je n'a » pas eu le bonheur de donner ma vie pour notre » bon Maître. » L'exemple d'une foi si héroïque fortifia les fidèles, et fut d'une édification merveilleuse pour les païens, dont plusieurs, et quelques-uns même d'un rang distingué, demandèrent le baptême, malgré le danger prochain d'être immolés au dépit du persécuteur.

Zèle admirable pour la maison de Dieu.

Un vieillard chinois vint trouver un jour le missionnaire qui étoit dans son village, pour lui représenter l'extrême désir qu'il avoit qu'on y construisît une église. « Votre zèle est louable, lui dit » le Père ; mais je n'ai pas maintenant de quoi » fournir à une pareille dépense. Je prétends bien » la faire moi-même, repartit le villageois. » Le missionnaire accoutumé à le voir, depuis plusieurs années, mener une vie très-pauvre, le crut hors d'état d'accomplir ce qu'il promettoit. Il loua de nouveau ses bonnes intentions, en lui représentant que son village étant considérable, il y falloit bâtir une église aussi grande que celle qui étoit dans la ville voisine ; que dans la suite il pourroit y contribuer selon ses forces ; mais que seul il ne pouvoit suffire à de si grands frais « Excusez- » moi, reprit le paysan ; je me crois en situation » de faire ce que je propose. Mais savez-vous, ré-

» pliqua le Père, que pour une pareille entreprise,
» il faut au moins d ux mille écus ? Je les ai tout
» prêts, répondit le vieillard, et si je ne les avois
» pas, je n'aurois garde de vous importuner par
» une semblable demande. » Le Père fut charmé d'apprendre que ce bon homme, qu'il avoit cru fort pauvre, se trouvât néanmoins avoir tant d'argent comptant, et qu'il voulût l'employer si utilement. Mais il fut bien surpris, lorsque, ayant eu la curiosité de demander à ce villageois comment il avoit pu se procurer cette somme, il répondit ingénument, que depuis quarante ans il avoit conçu ce dessein ; il retranchoit de sa nourriture et de son vêtement tout ce qui n'étoit pas absolument nécessaire, afin d'avoir la consolation avant de mourir, de laisser dans son village une église élevée à l'honneur du vrai Dieu.

J'ai cru devoir citer ce bel exemple, afin qu'il puisse animer les fidèles qui le liront, à contribuer, selon leurs forces, à la réparation et à l'ornement des édifices sacrés que l'impiété a démolis ou dégradés dans ces derniers temps.

Le fils digne de son père.

Le bon vieillard dont nous venons de parler, avoit un enfant qui étoit digne de lui : il avoit la même ferveur que son père, et il n'alloit jamais à l'église, qu'il ne priât le missionnaire de lui donner quelques instructions pour l'animer à bien remplir ses devoirs de chrétien. Cet enfant n'avoit que quinze ans, lorsqu'il tomba dangereusement malade. Le médecin qui fut appelé, lui donna mal à

propos un remède qui fit bientôt désespérer de sa vie. Plusieurs infidèles, amis du père du jeune homme, vinrent chez lui, et le pressèrent d'avoir recours à certaines cérémonies superstitieuses, qu'ils assuroient être infaillibles, pour tirer son fils des portes de la mort où il étoit. Le père aimoit passionnément ce fils, et étoit inconsolable de le perdre. Peut-être auroit-il succombé à une tentation si délicate ; mais Dieu l'affermit bientôt par la bouche même de son fils mourant. Ce jeune homme n'eut pas plutôt entendu le conseil qu'on donnoit à son père, que, recueillant tout ce qui lui restoit de forces, il s'écria : « Laissez-moi mourir, mon » père, laissez-moi mourir, et donnez-vous bien » de garde de faire aucune chose qui soit suspecte » de la moindre superstition. Je préfère la mort à » la vie, si je ne puis continuer à vivre qu'en offensant le Seigneur. » Peu après, il mourut, et alla recevoir au Ciel la récompense d'une foi si pure.

L'enfant qui reconnoît et répare sa faute.

Un chrétien chinois, fort jeune, s'étoit oublié dans un emportement, jusqu'à dire à sa mère quelques paroles offensantes, qui avoient scandalisé tout le voisinage. Dès que, revenu à soi, il fit réflexion à ce qui lui étoit échappé, il assembla ses voisins, et se mettant à genoux en leur présence, il demanda pardon à sa mère. Ensuite, pour expier sa faute, il s'imposa lui-même une pénitence pénible et humiliante. Puis, adressant la parole à tous ceux qui étoient présens : « Un chrétien, leur » dit-il, peut bien s'écarter de son devoir dans un

» premier mouvement de colère, mais sa religion
» lui apprend à réparer aussitôt sa faute; et c'est
» pour en convaincre, que je vous ai priés d'être
» témoins de tout ce qui vient de se passer. »

Merveilleux effets de la charité.

Un eunuque avoit une maladie qui l'avoit fait chasser du palais de l'empereur de Chine. Ce misérable ne savoit où se retirer, et n'avoit aucune ressource. Deux bonnes veuves chrétiennes le recueillirent, quoiqu'elles eussent bien de la peine à vivre du travail de leurs mains. Jour et nuit elles en prenoient soin; et même elles retranchoient sur leur nourriture, afin de pourvoir à ses besoins. Leur intention étoit de le convertir. Après trois mois d'attentions et de soins, elles s'enhardirent à lui dire un mot sur la religion. L'eunuque infidèle, comme si le démon s'en fût emparé, entra en fureur. Il vomit contre ses bienfaitrices les injures les plus atroces, et sortit brusquement, en menaçant d'aller les accuser d'être chrétiennes. Elles ne répondirent pas un mot, et vécurent dans la crainte pendant plus d'un mois. Alors l'eunuque ayant mangé le peu qui lui restoit, fut encore contraint de recourir à leur charité; il revint, elles le reçurent avec la même bonté, et lui rendirent les mêmes services. L'eunuque ne put y résister, il leur dit: « Il n'y a que la vraie religion qui puisse vous
» inspirer les sentimens que je suis contraint d'ad
» mirer en vous depuis si long-temps. Instruisez-
» moi, je sens que je mourrai bientôt. Je veux être
» chrétien, et mourir comme vous, dans la grâce
» du Seigneur du Ciel. » Elles l'instruisirent, il

fut baptisé, et peu de temps après il mourut dans de grands sentimens de piété.

Délicatesse des chrétiens chinois sur l'article de la justice.

TANDIS qu'un officier tartare entroit à cheval à Pékin, il laissa par hasard tomber sa bourse. Un pauvre artisan chrétien la vit tomber, la ramassa, et courut à lui pour la lui rendre. L'officier, regardant avec mépris ce pauvre homme, et ne sachant ce qu'il lui vouloit, piqua son cheval. Le chrétien ne le perdit pas de vue, et le suivit jusqu'à sa maison. Là, le Tartare tout en colère le maltraita d'abord de paroles, et lui demanda ce qu'il vouloit. « Vous rendre votre bourse que vous » avez laissée tomber, lui répondit le chrétien. » Le Tartare fut surpris, et changeant de langage, il voulut savoir pourquoi, contre les coutumes de l'empire, qui permettent de garder ce que l'on trouve, il lui rapportoit son argent. « C'est que je » suis chrétien, repartit l'artisan, et que ma re» ligion m'oblige de le faire. » Cette réponse piqua la curiosité de l'officier : il voulut savoir quelle étoit cette religion ; il vint voir les missionnaires ; il les écouta ; il marqua beaucoup d'estime pour tout ce qu'ils lui dirent, soit des mystères, soit des maximes de la loi chrétienne ; et on dit, dans la lettre qui renferme ce trait, qu'on espéroit que la grâce achèveroit en lui ce qu'elle avoit si heureusement commencé. A cette anecdote, je crois devoir en joindre une du même genre, qui, en prouvant toujours mieux combien les chrétiens de la Chine sont délicats sur l'article de la justice,

pourra servir de leçon à ceux d'Europe, qui ne le sont pas toujours autant.

Un barbier, qui étoit chrétien, allant par les rues, selon la coutume du pays, avec un instrument de cordes nouées, qui, s'entrechoquant, font du bruit pour avertir ceux qui veulent se faire raser, trouva une bourse où il y avoit vingt pièces d'or. Il regarde autour de lui si personne ne la réclame, et jugeant qu'elle pouvoit appartenir à un cavalier qui marchoit quelques pas devant, il courut, et le joignit. « N'avez-vous rien perdu, mon- » sieur ? lui dit-il. » Le cavalier fouille dans sa poche, et n'y trouvant plus de bourse : « J'ai perdu, » répondit-il tout interdit, vingt pièces d'or dans » une bourse. N'en soyez point en peine, ré- » pond le barbier : la voici ; rien y manque. » Le cavalier la prit, et s'étant remis de sa peur, il admira une si belle action dans un homme de la lie du peuple. « Mais, qui êtes-vous, demanda » le cavalier ? comment vous appelez-vous ? d'où » êtes-vous ? Il importe peu, reprit le barbier, » que vous sachiez qui je suis, comment je m'ap- » pelle et d'où je suis. Il suffit de vous dire que je » suis chrétien, et un de ceux qui font profession » de la sainte loi. Elle défend non-seulement de » voler ce qui se cache dans la maison, mais mê- » me de retenir ce que l'on trouve par hasard, » quand on peut savoir à qui il appartient. » Le cavalier fut si touché de la pureté de cette morale, qu'il alla sur-le-champ à l'église des chrétiens, pour se faire instruire des mystères de la religion. Un des missionnaires qui sont à la cour, raconta à l'empereur cette histoire dans toutes ses circonstances, et prit de là occasion de faire sentir à ce prince la sainteté de la loi chrétienne.

Le persécuteur vaincu par la constance et la vertu du persécuté.

Parmi les chrétiens les plus fervens de la Chine, on en distinguoit surtout un, nommé Pierre Fan. Il étoit né esclave d'un mandarin tartare, aussi considérable par ses richesses que par son rang. Le mandarin idolâtre avoit fait plusieurs tentatives inutiles pour engager le néophyte dans des actions superstitieuses qui concernoient le culte des idoles. Il ne se rebuta point de sa fermeté et de sa résistance; il entreprit même de lui faire renoncer sa foi. Il eut recours d'abord aux caresses, aux promesses et aux bienfaits; puis il en vint aux mauvais traitemens, et il le fit battre plusieurs fois d'une manière cruelle. Rien n'ébranla la constance du néophyte. « Je suis vôtre esclave, lui disoit-il; » mon corps est à vous, mais mon ame est uniquement à Dieu. Vous pouvez m'ôter la vie, » mais vous ne m'ôterez jamais ma foi. » Cette réponse irrita de plus en plus le mandarin. Après lui avoir fait donner une cruelle bastonnade, il le fit attacher à un poteau. « C'est à ce coup, lui dit-» il alors transporté de fureur, qu'il faut que tu » renonce à ta religion, ou bien, si tu hésites un » instant, on te coupera la chair par morceaux, » on la grillera à tes yeux, et on la donnera à mes » chiens pour leur servir de pâture. » Ces menaces ayant été inutiles, on en vint à cette barbare exécution. Le néophyte vit tranquillement sa chair dévorée par les chiens, et il n'en fut pas moins inébranlable dans sa foi. Le maître, vaincu par la

constance de son esclave, parut mettre fin à la persécution. Il étoit mandarin dans le tribunal des trésoreries, et il voulut, à quelques temps de là, obliger le néophyte à détourner secrètement une somme d'argent du trésor impérial. Celui-ci refusa de lui obéir, sur ce que la loi chrétienne, qu'il professoit, ne lui permettoit pas de coopérer à cette injustice. Cette nouvelle résistance ne fut pas impunie. On inquiéta le généreux chrétien par l'endroit qui lui étoit le plus sensible, en lui ôtant les moyens de pratiquer sa religion. On mit un garde à la porte de la maison, pour l'empêcher de sortir et d'aller à l'église. L'ardeur du néophyte ne fut pas ralentie par cet obstacle, et il trouva le secret de le surmonter. Au plus fort de l'hiver, il sautoit de grand matin la muraille, alloit entendre la première messe, et s'en retournoit par le même endroit chez son maître, sans que personne en eût connoissance que sa femme, pour laquelle il n'avoit rien de caché. Tant de vertu et de probité toucha enfin le cœur du mandarin. Il jugea qu'un homme de ce caractère étoit incapable d'aucune action qui fût contraire à son devoir, et il avoit pris le dessein de le faire son premier intendant. Mais Dieu avoit d'autres vues sur son serviteur. Il fut presque écrasé durant un tremblement de terre, et il ne lui resta de vie que pour se préparer à la mort. Il rendit son ame à son Créateur avec de grands sentimens de piété, et en prononçant les saints noms de Jésus et de Marie.

La prière exaucée.

Une jeune personne de la famille impériale, nommée Marie, et âgée de onze à douze ans, eut la dévotion de se confesser avant la fête du Saint Sacrement. Après la confession, le père missionnaire lui dit : « Je crois que, par la miséricorde de Dieu, » vous êtes bien avec lui : mais vous êtes jeune, » et ce pays-ci est plein de dangers pour la vertu. » Qui sait si vous vous soutiendrez, et si un jour » vous n'offenserez pas le bon Dieu mortellement? » Je vous avoue que cette pensée me fait trembler » pour vous. Ne craignez pas, reprit la jeune » Marie ; j'aimerois mieux mourir que d'offenser » Dieu. Si cela est, ajouta le missionnaire, je vous » conseille de demander à la sainte Vierge qu'elle » vous obtienne la grâce de mourir, plutôt que » d'offenser Dieu mortellement. » A l'instant, cette jeune personne se tournant vers une image de la sainte Vierge, qui étoit à l'oratoire du Père, se mit à genoux, frappant la terre de son front pour honorer la mère de Dieu ; elle pria un moment, puis elle dit au missionnaire : « Soyez tran- » quille, j'espère que la sainte Mère m'exaucera. » Elle sortit bien contente, et laissa le Père bien édifié. Quelques jours après, il lui vint une petite enflure à la joue. On crut d'abord que cette incommodité ne pouvoit avoir aucune suite funeste; mais elle dégénéra bientôt en un cancer malin, qui en moins de vingt jours lui mangea une joue tout entière, un œil, la moitié du nez, la moitié de la bouche et de la langue. Elle soutint cet état avec une constance angélique, et mourut

pleine de joie, persuadée que sa mort étoit un effet de la bonté de Dieu, qui vouloit l'arracher aux périls du monde et assurer son salut. Peu de temps avant qu'elle expirât, sa tante frappée d'une vertu si extraordinaire dans un âge si peu avancé, eut la pensée de se recommander à ses prières. « Ma » fille, lui dit-elle, j'espère que le bon Dieu vous » fera miséricorde : ne m'oubliez pas auprès de lui; » priez-le de m'accorder la grâce de le bien servir. » Je ferai plus, reprit aussitôt la jeune fille; si, » comme je l'espère, Dieu me met dans son saint » Paradis, je le conjurerai de vous joindre inces- » samment à moi. Ce n'est pas là ce que je deman- » de, répliqua aussitôt la tante avec émotion, » sans penser à ce qu'elle disoit; vous êtes jeune, » et vous n'avez pas eu beaucoup d'occasions d'of- » fenser Dieu : vous pouvez mourir avec confiance. » Mais moi, j'ai vécu long-temps, j'ai beaucoup de » fautes à expier. Ce que je demande, c'est seule- » ment le temps de faire pénitence. » La jeune Marie ne dit plus rien. Sa tante conçut qu'elle avoit obtenu plus qu'elle ne vouloit d'abord. Elle commença à mener une vie toute nouvelle; et quoiqu'elle fût d'un tempérament fort, elle mourut dans l'année.

Anecdotes sur saint Vincent de Paul.

TOUTE la France retentit, depuis plus d'un siècle, de l'éloge de saint Vincent de Paul, et personne n'ignore combien il a honoré la religion par ses vertus, combien il a soulagé l'humanité souffrante par ses bienfaits. Il y a néanmoins dans sa vie quelques anecdotes qui sont moins connues; et comme on

on ne sauroit trop connoître un saint si cher à tous les chrétiens, et si respectable aux yeux même des ennemis du christianisme, j'ai cru devoir les faire entrer dans ce recueil, persuadé qu'elles ne pourront qu'ajouter à la haute idée qu'on a déjà de sa piété, de son zèle, et surtout de son héroïque et inépuisable charité.

En allant par mer de Marseille à Narbonne, Vincent de Paul fut fait prisonnier par des corsaires d'Afrique, qui prirent le vaisseau sur lequel il étoit embarqué. Après avoir essuyé beaucoup de mauvais traitemens de la part des barbares, il fut acheté à Tunis par un pêcheur; mais celui-ci voyant que son esclave ne pouvoit supporter l'eau de la mer, il le vendit à un vieux médecin qui, depuis cinquante ans, cherchoit la pierre philosophale. Il traita Vincent avec beaucoup d'humanité, et lui promit même, s'il vouloit changer de religion, de lui laisser tous ses biens. Le saint demanda instamment au Ciel la grâce de triompher de cette tentation; sa prière fut exaucée, et pendant une année entière, il résista constamment aux pressantes sollicitations de son maître. Le médecin étant mort, il devint l'esclave d'un de ses neveux, ensuite il fut vendu à un renégat originaire de Nice en Savoie, qui l'envoya dans une campagne située sur une montagne déserte. Le renégat avoit trois femmes : l'une d'entre elles, qui étoit Turque de naissance et de religion, alloit souvent à la campagne où Vincent travailloit. Elle lui faisoit diverses questions sur la loi, les usages et les cérémonies religieuses des chrétiens : elle lui commandoit quelquefois de chanter les louanges du Dieu

qu'il adoroit. Le saint avoit coutume de chanter le psaume *Super flumina Babylonis*, le *Salve Regina*, et d'autres semblables prières de l'Eglise; ce qu'il faisoit avec beaucoup d'onction, et toujours les larmes aux yeux. La femme mahométane fut extrêmement frappée de ce qu'elle avoit appris du christianisme, ainsi que de la conduite vertueuse de son esclave. Elle fit part de ses sentimens à son mari, lui reprochant d'avoir abandonné une religion qui paroissoit si bonne, et elle l'amena au point, qu'il sentit son crime, et résolut de le réparer. Il eut sur cela un entretien avec Vincent, qui, en lui inspirant toujours plus d'horreur pour son apostasie, acheva de le déterminer à exécuter la sainte résolution qu'il avoit prise; et ils convinrent entre eux de se sauver. Ils montèrent sur une petite barque, et traversèrent la Méditerranée, sans songer que le moindre coup de vent pouvoit les faire périr. Enfin, le 28 juin 1607, ils abordèrent à Aigues-Mortes, d'où ils se rendirent à Avignon. Le renégat y fit son abjuration entre les mains du vice-légat : l'année suivante, il accompagna le saint à Rome, où, pour faire pénitence, il entra dans un couvent de religieux destinés à servir les malades dans les hôpitaux; et il ne cessa de remercier le Ciel de ce que, par son zèle et par sa vertu, son esclave même étoit devenu son libérateur.

Tandis que Vincent de Paul visitoit, sans se faire connoître, les forçats qui étoient à Marseille, il aperçut un de ces malheureux qui se livroit aux transports du plus affreux désespoir. Vivement ému de son triste sort, il mit tout en œuvre pour



en adoucir la rigueur. Mais comme il s'aperçut que tous ses efforts étoient inutiles, il porta l'héroïsme de la charité, jusqu'à demander de prendre sa place, et on assure que l'ayant obtenu, il porta quelque temps les chaînes de celui qu'il n'avoit pu consoler.

Un juge, avec qui il demeuroit, étant sorti sans avoir pris les précautions nécessaires, trouva, à son retour, qu'on lui avoit volé quatre cents écus. Il accusa Vincent du vol, et se mit à le décrier parmi toutes ses connoissances et ses amis. Le saint se contenta de nier le fait, et de dire tranquillement : *Dieu sait la vérité.* Pendant les six années que dura la calomnie, il ne dit rien autre chose pour sa défense, et il ne laissa jamais échapper la moindre plainte. Enfin, le voleur fut arrêté pour quelque nouveau crime. Déchiré par les remords de sa conscience, il envoya chercher le juge qui avoit été volé, lui déclara qu'il étoit le voleur de son argent, et que le serviteur de Dieu étoit innocent du crime dont on l'avoit accusé. Vincent se servant, par humilité d'un nom étranger, raconta depuis cette histoire à ses prêtres, pour leur apprendre que la patience, la résignation et un humble silence, sont en général la meilleure apologie des personnes que poursuit la calomnie.

Comme il étoit compatriote du fameux abbé de Saint-Cyran, l'un des chefs du jansénisme, il avoit eu des liaisons intimes avec lui, avant qu'il connût les égaremens de son esprit, et son attachement opiniâtre à l'erreur. Mais un jour que l'abbé

osa lui dire que Dieu lui avoit fait connoître que depuis cinq ou six cents ans, il n'y avoit plus d'Eglise : « Eh quoi ! monsieur, lui dit le saint, vou-» lez-vous plutôt croire vos sentimens particuliers » que la parole de Nôtre-Seigneur, qui a dit que » les portes de l'enfer ne prévaudroient jamais » contre son Eglise ? L'Eglise est son épouse, il ne » l'abandonnera jamais. » L'abbé étoit trop orgueilleux et trop entêté, pour profiter de cette sage remontrance. Loin de reconnoître son erreur, il s'obstina à la défendre : il soutint que si l'Eglise étoit autrefois l'épouse de Jésus-Christ, elle étoit maintenant une adultère et une prostituée. Il prit le parti de Calvin, dont le saint lui reprochoit de suivre les sentimens ; il prétendit que cet hérésiarque n'avoit pas une si mauvaise cause, mais qu'il l'avoit mal défendue ; il alla même jusqu'à soutenir des points condamnés par le concile de Trente. Vincent fut tellement révolté de cet indigne langage, qu'oubliant sa douceur ordinaire, il lui dit avec vivacité : « Prétendez-vous donc, monsieur, » que je m'en rapporte à un docteur particulier, » sujet à faillir, plutôt qu'à l'Eglise entière, qui » est la colonne de la vérité ? Elle m'enseigne une » chose, et vous voulez m'en persuader une autre » qui lui est diamétralement opposée ? Ah ! mon-» sieur, comment osez-vous préférer votre juge-» ment aux meilleures têtes du monde, et à tant » de saints prélats qui ont décidé ces articles au » concile de Trente ? » Peu content d'avoir ainsi condamné l'erreur dès qu'il la connut, le saint se fit encore un devoir de s'interdire tout commerce avec ses partisans ; et c'est pour cela qu'ils se sont attachés à déprimer son mérite, et à ternir, autant qu'ils ont pu, l'éclat de sa gloire. Mais leur

injuste haine ne sert qu'à mieux prouver la pureté de sa Foi ; et rien n'est plus glorieux pour lui, que d'avoir eu pour ennemis les ennemis de l'Eglise même.

Dans le cours de l'année 1639, Vincent apprit que la Lorraine étoit en proie aux horreurs de la famine. Ayant aussitôt recueilli quelques aumônes auxquelles il contribua de tout ce qui excédoit le plus strict nécessaire de la communauté qu'il avoit fondée à Paris, il les envoya distribuer par ses missionnaires. Mais bientôt après cette première aumône, qui fut aussitôt épuisée qu'envoyée, quelques-uns de ceux qui l'avoient portée, vinrent lui faire le tableau de la misère affreuse qu'ils avoient vue de leurs propres yeux. Ils lui rapportèrent que dans les villes, aussi-bien que dans les campagnes, il y avoit des personnes de toutes conditions, réduites à la dernière indigence ; que les religieuses les plus renfermées, rompoient leurs clôtures, pour aller chercher du pain, au péril de leur vertu ; que grand nombre de curés, après s'être épuisés en soulageant leurs paroissiens, n'avoient plus un morceau de pain pour eux-mêmes ; qu'il ne mouroit pas un cheval, de quelque maladie que ce pût être, qu'on ne l'enlevât incontinent en morceaux pour le dévorer ; que les bêtes venimeuses ne faisoient pas horreur ; qu'une femme restée veuve avec trois enfans, avoit pris, sans hésiter, une grande couleuvre, et l'avoit fait rôtir à la hâte sur quelques charbons, pour satisfaire à l'empressement de ces petits affamés, et qu'il s'étoit même trouvé des mères qui, pressées par une faim dégénérée en rage, avoient mangé leurs propres enfans.

Cette perspective enflammant la charité de Vincent, il en fit passer les ardeurs dans l'ame de plusieurs personnes de condition de l'un et de l'autre sexe; et la résolution fut prise de soulager le malheureux peuple, à quelque prix que ce pût être. Les généreux fidèles fournirent d'abord des sommes considérables, que le saint fit aussitôt partir, pour être distribuées, selon que les besoins seroient plus pressans, mais elles furent aussitôt consommées; et ces largesses réitérées à bien des reprises, loin de mettre fin à la misère, ne parurent se faire qu'à pure perte. Une charité moindre que celle de Vincent eût perdu courage, et regardé son entreprise comme impossible. Mais que ne peut un cœur enflammé du divin amour? La difficulté ne fit que redoubler son courage, et le Ciel lui fit prendre un tel ascendant sur les cœurs tant soit peu disposés à la miséricorde, qu'il procura près de seize cent mille livres d'aumônes à la seule province de Lorraine, durant le cours de cette année, et qu'il eut encore de quoi nourrir, habiller et entretenir une multitude de malheureux de tout état, qui, fuyant ce pays désolé, étoient venus à Paris se jeter entre ses bras, et qu'il reçut avec une affection paternelle, sans jamais en rebuter un seul.

Les Lorrains ne furent pas les seuls objets de sa charité : il en étendit les bienfaits sur la Champagne et la Picardie, que la guerre, jointe à la misère, avoit désolée, et où l'on voyoit des troupes sans nombre d'hommes, de femmes et d'enfans errant comme des bêtes fauves dans les prés et les bois, broutant l'herbe, rongeant l'écorce des arbres, avalant la terre, allant quelquefois enfin jusqu'à se manger les bras et puis mourant dans

la rage et le désespoir. Ces malheureux furent nourris, et même plusieurs si largement d'abord, que beaucoup en furent étouffés. Ceux qui restoient nus dans les caves, reçurent des vêtemens, tous les malades recouvrèrent la santé. On répara et on reconstruisit les maisons; on donna des outils aux ouvriers, des rouets et du chanvre aux femmes, des instrumens de labourage aux cultivateurs, et des grains pour ensemencer leurs terres. Ces distributions emportèrent assez long-temps dix, douze et jusqu'à seize mille livres par mois, sans que la source en tarît un moment. La charité ne finit qu'avec la calamité; et Vincent de Paul fut aussi réellement qu'autrefois Joseph, le sauveur des peuples et des provinces.

Ainsi un seul homme, un prêtre pauvre, sans naissance et sans puissance, ainsi que sans fortune, a fait ce qui passoit les forces des plus puissans princes. Les sages du monde ont admiré cette espèce de prodige, et ils ont cru devoir en quelque sorte acquitter la dette de la reconnoissance publique, en décernant une statue à l'homme unique qui l'a opéré. Mais ce qu'ils auroient dû observer, c'est que sa vive foi a été la seule source des secours immenses qu'il a procurés aux malheureux; et que si Vincent de Paul a été le bienfaiteur de l'humanité, c'est uniquement parce qu'il étoit animé de la charité qu'inspire la religion. Cette seule observation auroit suffi pour leur faire respecter et aimer cette religion salutaire, autant que plusieurs d'entre eux ont paru la haïr et la mépriser

Comme la charité de Vincent s'étendoit à tous les malheureux, elle embrassoit aussi tous les siècles; et après ne s'être occupé pendant sa vie qu'à les soulager, il voulut leur laisser, après sa mort, des ressources qui ne pussent jamais leur manquer. C'est là le but qu'il se proposa dans tous les établissemens salutaires dont l'Église et la France lui sont redevables. Persuadé que la religion est le soutien des empires, et la source du bonheur public et particulier, il s'appliqua d'abord à la maintenir et à la faire fleurir, en procurant aux personnes de tous les états des secours spirituels de tous les genres; et c'est pour cela qu'il fonda la congrégation des prêtres de la mission, dont l'unique occupation étoit de former les jeunes ecclésiastiques, de donner des retraites dans les villes, et de faire des missions dans les campagnes. Portant ensuite ses regards sur les misères sans nombre qui affligent l'humanité, et brûlant du désir de les diminuer ou de les adoucir, il commença par établir dans la capitale et dans plusieurs provinces du royaume, des associations de dames pieuses pour visiter et soulager les pauvres malades. Ces associations donnèrent l'origine à l'institution des sœurs de la charité, nommées les sœurs grises, qui, dans moins d'un siècle, se répandirent non-seulement dans la plupart des grandes villes de la France, mais encore dans la Pologne; et personne n'ignore les grands exemples de piété, de vertu et de charité qu'ont donnés partout ces filles vraiment précieuses et toujours animées de l'esprit de leur saint fondateur. Ce pieux établissement ne suffit pas pour contenter son zèle, il y joignit bientôt la Confrérie de la Charité, pour le soulagement des pauvres de chaque paroisse; celles des Dames de

la Croix, qui avoit pour objet l'éducation des jeunes filles, celle qu'on appeloit des Dames qui se consacroient au service des malades dans les grands hôpitaux, comme dans celui de l'Hôtel-Dieu de Paris. Ce fut lui encore qui procura et qui dirigea la fondation des hôpitaux de la Pitié, de Bicêtre, ces maisons qui sont destinées à offrir un asile aux malheureux, ou à préserver la société de la contagion du vice et des atteintes des malfaiteurs.

Mais l'établissement qu'il eut le plus à cœur, et qui l'intéressa le plus vivement, ce fut celui que sa charité lui fit imaginer pour sauver et secourir les enfans trouvés. Un grand nombre de ces malheureux, nés du libertinage, ou dans le sein de la misère, étoient souvent exposés aux portes des églises ou dans les places publiques. Si les officiers de police les enlevoient, c'étoit presque l'unique bien qu'ils leur fissent. Il périssoit tous les jours une multitude de ces infortunés qui n'avoient point de nourrices, ou qu'on faisoit allaiter par des femmes gâtées. Quelquefois, pour s'en débarrasser, on les vendoit, ou on les donnoit à quiconque vouloit les prendre. Vincent, touché de leur sort, chercha le moyen de remédier à un si grand mal. Il pria quelques dames de son assemblée de Charité, d'aller les visiter. Le spectacle qui s'offrit à leurs yeux les effraya. Comme elles ne pouvoient se charger de ce grand nombre d'enfans, elles voulurent au moins prendre soin de quelques-uns. On en augmentoit le nombre, à mesure que les ressources se multiplioient. Enfin, Vincent tint une assemblée de toutes les Dames qui s'occupoient de la bonne œuvre; il exposa d'une manière si touchante les besoins de ces pauvres enfans, qu'il fut unanimement décidé qu'on se chargeroit de

tous, mais seulement par manière d'essai. On suivit ce plan pendant quelques années ; mais le nombre des enfans croissant tous les jours, et leur entretien allant au delà de quarante mille livres, les Dames de Charité perdirent courage, et déclarèrent qu'une pareille dépense étoit au-dessus de leurs forces. Vincent, toujours plein de confiance en Dieu, convoqua de nouveau une assemblée générale. On y délibéra si l'on continueroit la bonne œuvre que l'on avoit commencée. Le saint, après avoir posé les raisons de l'un et de l'autre parti, sentit tellement ses entrailles émues, qu'il ne s'exprimoit presque plus que par des soupirs. Prenant ensuite un ton plus tendre et plus animé, il conclut la délibération en ces termes : « Or sus, » mesdames, la compassion et la charité vous ont » fait adopter ces petites créatures pour vos en- » fans : vous avez été leurs mères, selon la grâce, » depuis que leurs mères, selon la nature, les ont » abandonnés. Voyez maintenant si vous voulez » aussi les abandonner ; cessez d'être leurs mères, » pour devenir à présent leurs juges. Leur vie et » leur mort sont entre vos mains. Je m'en vais » prendre les voix et les suffrages. Il est temps de » prononcer leur arrêt, et de savoir si vous ne » voudrez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils » vivront, si vous continuez à en prendre un cha- » ritable soin ; et au contraire, ils mourront et » périront infailliblement, si vous les abandon- » nez. L'expérience ne vous permet pas d'en dou- » ter. » On ne répondit que par des larmes et des sanglots. Toutes les impossibilités disparurent. Chacune des dames commença par livrer tout ce qu'elle po toit d'or et d'argent : les aumônes se multiplièrent, les ressources devinrent intarissa-

bles, s'accrurent avec le temps et les besoins, et enfin portèrent cet établissement au point de grandeur et de perfection où nous l'avons vu jusqu'à la révolution.

Il semble que nos philosophes modernes, qui se vantent d'être si humains et si bienfaisans, auroient dû se faire une gloire de laisser subsister tous ces établissemens qui ne tendoient qu'à faire du bien et à soulager les misères humaines; mais, pour les conserver, il falloit maintenir la religion qui, après les avoir fait naître, pouvoit seule les soutenir; et ils ont mieux aimé satisfaire la haine qu'ils avoient pour le christianisme, que de laisser aux malheureux les ressources assurées qu'il leur avoit ménagées, et en détruisant la plupart des établissemens qui étoient destinés à les secourir, ils ont toujours mieux prouvé que la bienfaisance et l'humanité ne sont que sur leurs lèvres.

Anecdotes sur le père Bernard ou le pauvre prêtre.

Après saint Vincent de Paul, on peut regarder le père Bernard, autrement dit le *pauvre prêtre*, comme l'homme le plus admirable et le plus étonnant qui ait paru dans ces derniers temps. Il est moins connu que le saint fondateur de la mission, mais les traits que nous allons citer, prouveront qu'il mérite de l'être, et on ne pourra les lire, sans en être édifié.

En se consacrant entièrement à Dieu, le père Bernard s'étoit voué pour toujours au service des malheureux de toute espèce, et pendant toute sa

vie, il ne s'occupa qu'à les soulager et à les servir. Il se promenoit dans les rues par les temps les plus mauvais, afin d'assister les pauvres qui alors ne rencontroient personne qui leur donnât; et lorsqu'il leur avoit distribué tout ce qu'il avoit d'argent, il se dépouilloit en leur faveur, tantôt de sa camisole, tantôt de sa chemise, et changeoit avec eux de chapeaux, de bas et de souliers. Les gens du siècle, qui le rencontroient en cet état, le regardoient comme un insensé, et quelquefois des troupes d'enfans faisoient de grandes huées après lui; mais comme il préféroit la sainte folie de la croix à toute la sagesse du siècle, il se réjouissoit d'être méprisé et de joindre le mérite de l'humiliation à celui de la charité. Quand il ne trouvoit point de malheureux dans les rues, il alloit en chercher aux hôpitaux, dans les prisons, dans les cachots; et les malades les plus dégoûtans, les plus vils prisonniers, les criminels les plus abhorrés étoient ceux qui obtenoient sa prédilection. Il les embrassoit avec tendresse, il leur baisoit les pieds, il pansoit leurs plaies, il leur rendoit les services les plus abjects. Il ne servoit pas seulement les malades, mais ceux qui étoient établis pour les servir : il balayoit les salles; il lavoit la vaisselle à la cuisine; il portoit le bois et l'eau dans les diverses offices; il se faisoit, en un mot, le valet des valets mêmes. Les sages du monde parloient de lui avec mépris, et en le voyant vêtu plus pauvrement que les pauvres mêmes, la populace l'entouroit dans les rues, en l'appelant *le fou du bon Dieu;* mais les vrais chrétiens pensoient avec raison, qu'il faut être parvenu à une sainteté bien éminente, pour braver ainsi les préjugés du monde, et s'élever au-dessus des discours des hommes.

Quand il entroit dans les prisons, il commençoit par baiser les pieds aux prisonniers. Il s'en rencontroit souvent qui s'excusoient de les lui présenter, parce que leurs souliers étoient sales. «Viens, » mon enfant, leur disoit-il, il n'y a rien de trop » mauvais pour moi. » Il se rencontra aussi des scélérats, dont l'un porta la brutalité, jusqu'à lui donner un grand coup de pied dans le visage, comme il s'inclinoit pour les lui baiser : il les lui baisa, comme si rien n'étoit arrivé; et le visage encore plein de sang, il alla solliciter sa grâce avec le plus vif intérêt. Un autre mit de l'ordure sur ses souliers, comme le prêtre se disposoit à les baiser : non-seulement il les baisa et les rebaisa; mais au lieu qu'il ne donnoit qu'un sou d'aumône à chacun des autres, il donna cinq sous à celui-ci.

Il exhortoit un jour un évêque à concourir, ou du moins à ne pas s'opposer à une bonne œuvre; mais comme le prélat, oubliant qu'il devoit donner l'exemple, lui refusoit obstinément ce qu'il demandoit, Bernard se jeta à ses pieds, et lui représenta qu'il répondroit devant Dieu des suites malheureuses de son refus. L'évêque, irrité de ses instances, et ne pouvant les faire cesser, s'oublia jusqu'à lui donner un soufflet. « Monseigneur, lui » dit le saint homme, donnez-m'en encore un, » et accordez-moi ce que je vous demande. » Ce n'est pas le rang qui lui inspiroit cette modération : il fit la même réponse à un charretier qui, le trouvant sur son passage, lui donna un grand soufflet, en jurant le nom de Dieu. « Mon ami, lui dit-il, » donne-m'en un second, et ne jure plus. »

Le bruit que son zèle et toutes ses vertus faisoient à Paris, étant enfin parvenu à la cour, le cardinal de Richelieu crut qu'il étoit de son équité et de son honneur même, de lui donner quelque récompense d'éclat. Il le mande à la cour, et après l'avoir comblé de marques d'estime et de vénération, il lui dit qu'il eût à lui déclarer sérieusement ce qu'on pourroit faire pour lui. « Tout ce que je dé-
» sire, répondit le saint, c'est que votre Eminence
» fasse affermir le fond de la voiture où je monte,
» pour assister les criminels qu'on mène au sup-
» plice, parce que le risque de tomber à tout mo-
» ment, m'empêche de m'occuper uniquement
» de mon devoir. » A cette supplique, le Cardinal recule d'étonnement; puis sortant de son cabinet, il dit à tous ceux qui attendoient l'audience : « Sa-
» vez-vous, messieurs, à quoi peut être bon le
» pouvoir du cardinal de Richelieu pour le père
» Bernard? A faire raccommoder le tombereau qui
» porte les criminels au lieu du supplice. Mais
» n'est-il pas plus heureux de n'avoir pas besoin
» de nos bienfaits, que nous ne le sommes d'être
» en état de lui faire du bien? »

Un criminel condamné à être rompu vif, ne vouloit point entendre parler de confession. On porta cette nouvelle au père Bernard, qui sur-le-champ accourut aux prisons. Il se fait conduire au cachot, il salue le prisonnier, il l'embrasse, il l'exhorte, il lui suggère des sentimens de confiance, il le menace de la colère de Dieu; mais rien ne fait impression. Le criminel ne daignoit pas seulement le regarder, et paroissoit sourd à tout ce qu'on lui disoit. Le confesseur le prie de vouloir au moins

réciter avec lui une prière fort courte à la sainte Vierge, qu'il protestoit n'avoir jamais récitée sans obtenir ce qu'il demandoit. Le prisonnier, par un geste de mépris, refuse de la dire. Bernard ne laisse pas de la réciter d'un bout à l'autre. Mais voyant que le pécheur obstiné n'avoit pas voulu seulement desserrer les lèvres, sa charité l'emporte, et portant à la bouche de l'endurci un exemplaire de cette oraison qu'il avoit toujours avec lui, il s'efforce de l'y faire entrer en disant : *Puisque tu ne veux pas la dire, tu la mangeras.* Le criminel gêné par ses fers, et ne pouvant guère se défendre de cette importunité, promit, du moins pour s'en délivrer, de réciter la prière. Bernard se met à genoux avec lui, recommence l'oraison ; et le prisonnier eut à peine prononcé les premières paroles, qu'il se sentit entièrement changé. Un torrent de larmes couloit de ses yeux, et il poussoit des gémissemens de componction qui fendoient les cœurs. Le père Bernard, pénétré de joie, s'écrie en l'embrassant : « C'est à la sainte » Vierge, mon frère, que vous devez votre salut. » Je le sens aujourd'hui, mon Père, répondit le » prisonnier ; et plût à Dieu que ces paroles eussent fait plus d'impression sur moi la première » fois que vous me les avez dites. Vous ai-je donc » déjà vu ? reprit le Père, qui ne savoit rien des » aventures de ce prisonnier. Hélas ! répondit celui-ci, tandis que j'avois encore l'habit religieux, vous me rencontrâtes un jour, vous » courûtes à moi sans me connoître, et saisi tout-» à-coup d'un transport que vous avez sans doute » oublié, vous me dites en m'embrassant : Réjouissez-vous, mon frère, vous obtiendrez la » grâce du salut par l'intercession de la sainte

» Vierge. Mon apostasie et les crimes sans nom- » bre qui en ont été la suite, vous prouvent assez » que je méprisois alors votre prédiction ; mais les » sentimens de regret et de componction que j'é- » prouve à présent, me font espérer qu'elle s'ac- » complira. » Après avoir dit ces paroles, il pria le saint prêtre de lui donner le temps de se disposer à la confession ; et comme il se rappeloit les égaremens de sa vie dans l'amertume de son cœur, il fut si touché de la vue de ses crimes et de la grandeur des miséricordes divines, qu'à l'heure même il expira de douleur ; apprenant, par son exemple, combien la protection de celle que l'Eglise appelle *le refuge des pécheurs*, peut être utile à ceux qui la réclament avec confiance.

Origine de la réforme de la Trappe.

L'ABBAYE de la Trappe, qui dans ces derniers temps a été regardée avec raison comme une nouvelle Thébaïde, n'étoit, il y a cent cinquante ans, qu'une abbaye en commande, possédée par Armand-Jean Bouthilier de Rancé, dont la conduite étoit alors aussi peu régulière, qu'elle fut édifiante après sa conversion. Sorti d'une famille en crédit, comblé de tous les dons de la nature et de la fortune, doué de tous les talens qui peuvent plaire au monde, il l'aimoit autant qu'il en étoit aimé ; il vivoit habituellement au milieu des plaisirs, de la somptuosité, de la délicatesse, du luxe le plus recherché ; et malgré les cris de la conscience qui, de temps en temps, lui reprochoit les désordres d'une conduite si indigne d'un ecclé-

siastique, il auroit probablement persévéré dans ce genre de vie, si le Seigneur ne l'eût rappelé à lui, en permettant qu'il fût exposé à des dangers auxquels il n'échappa que par une espèce de miracle.

Il fut surtout singulièrement frappé de celui qu'il courut derrière l'église de Notre-Dame dont il étoit chanoine. Tandis qu'il étoit avec son fusil sur la terrasse qui borde la rivière, un autre tireur, qui se trouvoit sur la rive opposée, soit par mégarde, soit à dessein, lui lâcha son coup, et la balle l'eût étendu mort sur la place, si elle n'eût donné sur les fermoirs de sa gibecière. Touché d'un trait si visible de la protection divine : « Hé- » las ! s'écrie-t-il, que devenois-je, si Dieu n'eût eu pitié de moi ? » Cette seule réflexion suffit pour lui dessiller les yeux. Il prit aussitôt la résolution de se donner entièrement au Seigneur, et il se retira dans sa maison de Verret en Touraine, pour y repasser, dans l'amertume de son ame, les égaremens de sa vie. Mais choqué de la magnificence et de la volupté que tout y respiroit : « Où suis- » je ? s'écria-t-il en revoyant cette belle maison. » Ou l'Evangile me trompe, ou c'est ici la demeure » d'un réprouvé. » Il résolut à l'heure même de la vendre, et d'en donner le prix aux pauvres.

La chose ne pouvoit pas s'exécuter si tôt ; mais sur-le-champ il renonça au luxe, aux plaisirs et à la bonne chère. Il ne conserva de ses domestiques que ceux qui lui étoient absolument nécessaires. Il convertit sa précieuse vaisselle en des sommes d'argent qu'il distribua aux malheureux ; il se fit une loi de n'user plus que des alimens les plus simples et les plus grossiers ; il alla même jusqu'à s'interdire le plaisir innocent qu'il trouvoit à

dessiner, jugeant le temps trop précieux pour être employé à de vains et frivoles amusemens. La prière, la méditation, la lecture des livres de piété et les exercices de charité, remplissoient toutes ses journées. Il visitoit les pauvres de son domaine et du voisinage, portant partout où il mettoit les pieds, la consolation, l'abondance et la paix. Quand les malheureux venoient le trouver à Verret, il les recevoit comme des amis, et il les voyoit avec plaisir consommer le produit des bénéfices qui avoient long-temps servi de matière au luxe et à la mollesse. Pendant plusieurs années, il fournit à la subsistance de quatre à cinq cents pauvres, et pour n'être pas obligé d'interrompre le cours de ses charités, non-seulement il vendit tout ce qu'il avoit de superflu, mais encore il supprima toute dépense qui n'étoit pas indispensablement nécessaire.

Un genre de vie si extraordinaire lui attira bien des censures. Les gens du monde qui ne peuvent croire à la vertu, parce qu'elle condamne leurs vices, n'attribuèrent le changement qui s'étoit opéré dans la conduite de l'abbé de Rancé, qu'au dépit, qu'à l'ambition, et même qu'à l'hypocrisie. Mais, quoiqu'il fût extrêmement délicat sur sa réputation, il eut le courage de s'élever au-dessus de tous les discours de ce monde aveugle, dont l'amitié est incompatible avec celle de Dieu. « On dira de moi tout ce qu'on voudra, lit-on » dans une lettre qu'il écrivoit à ce sujet ; pourvu » que ma conscience ne me reproche rien, je » compte pour rien l'opinion des hommes ; je donne au monde la liberté de dire de moi tout ce » qu'il lui plaira. Je mérite tout cela et bien davantage. Mais cela me fera connoître encore

» mieux l'importance de m'établir dans une re-
» traite qui ne puisse être interrompue par le com-
» merce des hommes. »

Il prit enfin ce parti. Il vendit sa terre de Verret avec le reste de ses biens patrimoniaux, environ trois cent mille livres; et après avoir récompensé libéralement ses domestiques, il donna tout ce qui lui restoit de cette somme à l'hôtel-Dieu de Paris. Il se défit également de ses bénéfices, à la seule exception de l'abbaye de la Trappe, qui ne lui rapportoit que trois mille livres; et avec deux domestiques, dont l'un devint un des plus fervens religieux, il se retira dans ce lieu solitaire, ou plutôt sauvage, pour y passer le reste de ses jours dans les exercices de la pénitence.

Comme il n'y avoit alors dans cette abbaye qu'un petit nombre de religieux qui avoient entièrement oublié l'esprit de leur état, et qui n'auroient pas manqué de s'opposer à la réforme qu'il vouloit y introduire, il les engagea à accepter une pension, soit pour vivre librement dans l'enceinte du monastère, soit pour se retirer partout où il leur conviendroit. Il fit ensuite venir de l'abbaye de Perseigne, six religieux de l'étroite observance, et sans changer d'habit ni d'état, il se mit à vivre comme eux, observant leurs jeûnes, partageant leurs travaux, assistant à leurs offices et à tous leurs exercices de religion. Mais ayant été bientôt inspiré de se faire religieux, il se rendit dans l'abbaye de Perseigne pour y prendre l'habit, et malgré les fréquentes maladies que Dieu lui envoya pendant son noviciat, pour éprouver sa constance, il persévéra courageusement dans sa vocation. Après sa profession, il revint à son abbaye de la Trappe qu'il conservoit en règle, avec l'agrément

de la cour, où plusieurs fervens chrétiens s'étoient retirés pour y vivre comme lui, dans la solitude; et c'est alors que, soit par l'onction de ses discours, soit par l'efficacité de ses exemples, soit par les charmes de sa douceur et de sa charité, il réussit à faire embrasser à un grand nombre de religieux, une pénitence d'autant plus admirable, que, malgré son extrême austérité, elle a été pratiquée sans relâche dans le siècle, peut-être, le plus corrompu qu'on ait jamais vu.

Vie de la Trappe.

En voyant la peinture que l'histoire nous trace des austérités qu'on pratiquoit autrefois dans les déserts de l'Egypte, les gens du monde ont peine à croire qu'il se soit trouvé des hommes capables de soutenir un genre de vie si pénible et si rigoureux. Mais outre que la religion et l'expérience nous apprennent également que, quelque pesant qu'il puisse paroître à nos yeux, le joug du Seigneur est doux et léger pour ceux qui le portent avec amour, ce que nous avons vu de nos jours dans le cœur de la France, doit suffire pour nous rendre croyable tout ce que les historiens ecclésiastiques racontent de la vie des anciens solitaires; et l'on peut dire que la Trappe étoit une image fidèle de la Thébaïde.

La nourriture, dans cette abbaye, étoit des plus pauvres, mal apprêtée, et en petite quantité. L'usage du vin, de la viande, du poisson, du beurre et des œufs y étoit absolument interdit. On n'y permettoit que celui des légumes, des herbes, des racines, du lait simple et du pain bis, dont on

n'avoit pas soin de tirer le son, avec une chopine de cidre ou de bière par jour. On y jeûnoit la plus grande partie de l'année, et les jours de jeûne, rien n'étoit assaisonné qu'au sel et à l'eau. La collation se réduisoit, pour les jours de jeûne de règle, à trois onces de pain, sans rien autre chose, et à deux onces pour les jeûnes de l'Église. Il n'étoit jamais permis d'ajouter à la nourriture ordinaire. On souffroit seulement l'usage des œufs et de la viande dans le cas d'une grande maladie. Le linge étoit absolument inusité, même pour les malades. Leur lit, pour tout adoucissement, consistoit en une paillasse non piquée. Hors de là c'étoient des paillasses piquées et si dures, qu'on auroit pu les comparer à des planches nues. Outre les pénitences particulières, les disciplines, les longs prosternemens et d'autres pratiques semblables, qui étoient imposées par les supérieurs, et qui, jointes aux réprimandes et aux humiliations, ne crucifioient pas moins l'esprit que la chair, il y avoit huit à neuf heures de chœur, dont deux et trois pendant la nuit; et ce chant se faisoit à voix pleine et fort élevée. On n'accordoit jamais ni récréation, ni promenades. La stabilité dans le monastère étoit inviolable. Il y régnoit un silence éternel, soit entre les religieux, soit à l'égard des personnes du dehors. Tout ce qui pouvoit distraire l'esprit, c'étoit un travail qui accabloit le corps, trois heures au moins par jour; après quoi les habits se trouvoient souvent si trempés de sueur, qu'ils restoient encore mouillés pour le travail du lendemain, sans qu'il fût permis d'en changer.

Une vie si pénitente et si recueillie a excité longtemps l'admiration de toute la France. On alloit de toutes parts contempler les religieux de la



Trappe ; et en les voyant, on croyoit voir des anges revêtus d'un corps mortel. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est l'attachement et l'amour que ces pieux solitaires avoient pour leur état, quelque austère qu'il fût. Tandis que les faux sages du monde ne voyoient en eux que de tristes victimes du préjugé, ils se regardoient eux-mêmes comme les plus heureux des hommes ; et ils ont prouvé, par leur conduite, qu'ils préféroient leur sort à tout le bonheur dont on peut jouir dans le monde. La révolution avoit brisé les portes de ce qu'on appeloit leur prison : ils pouvoient se décharger des chaînes dont on les croyoit accablés, et il ne dépendoit que d'eux de devenir libres. Cependant, loin de profiter de la liberté qu'on leur offroit, ils se sont tous accordés à la rejeter, pour persévérer dans leur vocation ; et comme ils ne pouvoient pas continuer de résider en France, où, malgré la tolérance dont ils se piquent, nos philosophes ne vouloient plus les tolérer, ils se sont volontairement retirés dans les pays étrangers, qui se sont fait un honneur de leur offrir un asile ; ils y ont fondé une nouvelle Trappe, ils y ont repris tous leurs pieux exercices, ils y ont donné aux Suisses et aux Allemands des exemples de piété dont la plupart des Français n'étoient plus dignes ; et ils ne cessent d'y offrir au Ciel des vœux ardens pour le bonheur de la patrie ingrate qui les a chassés de son sein, et pour le rétablissement de la religion, qui seule peut faire germer sur la terre des vertus aussi pures et aussi sublimes que celles qu'on admiroit à la Trappe (1).

(1) Ce qui est arrivé depuis que ceci est écrit, prouve que leurs vœux ont été exaucés.

Bel exemple de pénitence.

Louise-Françoise de la Baume-le-Blanc, connue sous le nom de duchesse de la Vallière, se fit d'abord aimer et estimer à la cour par l'aménité de son caractère et par la sagesse de sa conduite ; mais comme elle ne se défioit pas assez de son cœur naturellement tendre et sensible, elle conçut peu à peu une si grande tendresse pour Louis XIV, qu'elle ne put la dissimuler ; et ce fut cette inclination qui l'entraîna insensiblement dans les désordres que tout le monde connoît. Elle sentoit pourtant qu'elle faisoit mal ; mais elle espéroit toujours faire mieux, et revenir un jour de ses égaremens. C'est ce qui lui fit recevoir avec beaucoup de joie le remercîment d'un pauvre religieux qui lui dit, après avoir reçu d'elle l'aumône : « Ah ! Madame, vous serez sauvée ; car il n'est » pas possible que Dieu laisse périr une personne » qui donne si libéralement pour l'amour de Dieu. » Cependant, la passion l'emportoit toujours sur les sentimens de religion qu'elle avoit conservés au milieu de tous ses désordres ; et pour la ramener, il fallut que Dieu se servît de l'inconstance du roi. Dès que la duchesse s'aperçut que le cœur du monarque lui avoit été ravi, elle rentra sérieusement en elle-même ; et sans se plaindre, sans donner la moindre marque de dépit et de jalousie, elle prit le parti de se faire carmélite.

Le cilice, les jeûnes, les veilles, le silence, la pauvreté, tout cela ne rebuta point la délicatesse d'une femme accoutumée à vivre au milieu des plaisirs et de la mollesse Elle vécut dans la prati-

que continuelle de ces austérités, depuis 1675 jusqu'en 1710, année de sa mort, sous le nom de *Sœur Louise de la Miséricorde.* On avoit voulu la retenir dans le monde pour l'édifier par ses exemples : « Ce seroit à moi, répondit-elle, une horrible présomption de me croire propre à aider le prochain. Quand on s'est perdu soi-même, on n'est ni digne, ni capable de sauver les autres. » En entrant dans le cloître, elle se jeta aux pieds de la supérieure, en lui disant : « Ma mère, j'ai toujours fait un si mauvais usage de ma volonté, que je viens la remettre entre vos mains, pour ne la plus reprendre. » Lorsque le duc de Vermandois son fils mourut, elle répondit avec courage à ceux qui lui annoncèrent cette nouvelle, qu'elle n'avoit pas trop de larmes pour elle-même, et que c'étoit sur elle qu'elle devoit pleurer; puis elle ajouta : *Il faut que je pleure la naissance de ce fils encore plus que sa mort.* Ce qu'on raconte de sa patience dans ses maladies, est admirable et seroit incroyable, si l'on ne savoit ce que peut la grâce. Un érysipèle violent qui s'étoit jeté sur sa jambe, la fit beaucoup souffrir, sans qu'elle en voulût rien dire. Mais le mal devint si considérable, qu'on s'en aperçut et qu'on l'obligea d'aller à l'infirmerie : elle répondit aux reproches que lui fit la mère prieure, de cette espèce d'excès : *Je ne savois pas ce que c'étoit ; je n'y avois pas regardé.* On trouve dans sa vie beaucoup d'autres traits qui ne sont pas moins édifians, mais qu'il seroit trop long de rapporter. Ce que nous avons dit de sa pénitence, doit suffire pour animer les personnes qui ont eu le malheur de la suivre dans ses égaremens, à l'imiter aussi dans sa conversion.

Anecdotes

Anecdoctes sur M. François de Salignac de la Motte de Fénélon, archevêque de Cambrai.

Quoique les sublimes et touchantes vertus de M. de Fénélon, archevêque de Cambrai, soient aussi connues que révérées, il est cependant certains traits de sa vie qu'on revoit toujours avec une nouvelle satisfaction, et je crois répondre aux vœux de tous les lecteurs, en les insérant dans ce recueil.

D'abord après que le jeune Fénélon fut entré dans les ordres sacrés, il se distingua tellement par son zèle, par ses talens et par sa piété, que sa réputation et ses succès pénétrèrent jusqu'à la cour. Louis XIV l'ayant nommé chef des missionnaires chargés de travailler à la conversion des protestans, il se présenta devant le roi ; et après lui avoir représenté avec respect, que la douceur opère les conversions, au lieu que la violence ne fait que des parjures, il osa lui déclarer que s'il acceptoit la qualité de missionnaire, c'étoit à condition qu'on instruiroit les hérétiques, sans les persécuter. « Mais, lui répliqua Louis XIV avec bonté, ne » dois-je pas vous garantir de la fureur entrepre- » nante et séditieuse des hérétiques ? Ne savez- » vous pas de quoi leur fanatisme est capable ? » Je ne l'ignore pas, Sire, reprit Fénélon ; mais » un missionnaire doit-il craindre de pareils dan- » gers ? J'ose vous le répéter : si vous attendez de » nos prédications une moisson vraiment aposto- » lique, il faut que nous y allions en vrais apô-

» tres. J'aime mieux périr par la main des frères
» errans, que d'en voir un seul exposé aux vexa-
» tions, aux insultes, aux violences presque iné-
» vitables des gens de guerre. » Louis XIV aimoit le bien et la vérité : il se rendit aux raisons de l'abbé de Fénélon.

Pour allumer dans le cœur de tous les fidèles le feu sacré de l'amour divin dont le sien étoit embrasé, M. de Fénélon, devenu archevêque de Cambrai, crut devoir donner au public un ouvrage ascétique, intitulé : *Explication des Maximes des Saints.* Il enseignoit dans ce livre, qu'on pouvoit, dès cette vie, aimer Dieu continuellement, et uniquement pour lui-même, sans aucun motif de crainte, ni d'espérance. Cette doctrine, tout admirable qu'elle paroît, n'étoit dans le fond qu'une erreur, parce qu'un amour si parfait n'appartient qu'aux bienheureux qui sont dans le Ciel. Aussi elle excita beaucoup de réclamations, et fut dénoncée au pape Innocent XII qui, après un long et mûr examen, condamna le livre des *Maximes*, le 12 de mars 1699. Dès que le pieux archevêque eut reçut la décision du saint Siége, il ne s'avisa pas de recourir à de vaines subtilités pour défendre ses opinions ; il se fit au contraire un devoir de les condamner, il s'empressa de faire un mandement pour en publier la condamnation, et montant dans la chaire de sa cathédrale, il lut lui-même ce mandement, qui étoit conçu en ces termes :

« Enfin, nos très-chers frères, notre saint Père
» le pape a condamné, par un bref, le livre intitulé, *Explication des Maximes des Saints*,



» avec vingt-trois propositions qui en ont été extrai-
» tes. Nous adhérons à ce bref, tant pour le texte
» du livre, que pour les vingt-trois propositions,
» simplement, absolument, et sans ombre de
» restrictions. C'est de tout notre cœur que nous
» vous exhortons à une soumission semblable, et à
» une docilité sans réserve, de peur qu'on n'altère
» insensiblement la simplicité de l'obéissance due
» au saint Siége, dont nous voulons, moyennant
» la grâce de Dieu, vous donner l'exemple jus-
» qu'au dernier soupir de notre vie. A Dieu ne
» plaise ! ajouta-t-il à ses ouailles attendries,
» à Dieu ne plaise qu'il soit jamais parlé de nous,
» si ce n'est pour se souvenir qu'un pasteur a cru
» devoir être aussi docile que la dernière brebis
» du troupeau, et qu'il n'a mis aucune borne à sa
» soumission ! »

Les fidèles ne purent entendre ce discours sans verser des larmes, et sans admirer l'humilité du pieux prélat, dont les erreurs, quoique condamnables en elles-mêmes, étoient en quelque sorte respectables dans leur principe ; puisque, selon les expressions qu'on attribue au pape même, *il n'avoit péché que par un excès d'amour pour Dieu.* Cependant le vertueux Fénélon ne crut pas encore les avoir assez réparées ; et pour laisser un monument durable de sa soumission et de son repentir, il fit faire, pour l'exposition du Saint-Sacrement, un soleil porté par deux anges qui, avec plusieurs autres livres hérétiques, fouloient aux pieds le sien, voulant qu'on s'en servît habituellement dans sa cathédrale, à laquelle il en fit présent. De combien de troubles et de scandales l'Eglise n'auroit-elle pas été préservée, si tous les hérétiques et les schismatiques eussent imité un

si bel exemple ! Mais pour reconnoître et condamner ses erreurs, comme Fénélon, il faudroit avoir comme lui, un cœur droit, un esprit humble, une ame élevée ; et il n'y a rien de plus rare que ces qualités : rien n'est plus commun au contraire que l'orgueil, l'intérêt, l'attachement à ses propres idées ; et c'est ce qui retient dans le schisme et dans l'hérésie.

Quand, dans ses promenades, l'archevêque de Cambrai rencontroit sur son chemin quelques paysans, il s'asseyoit sur l'herbe auprès d'eux, les interrogeoit en bon père sur l'état de leurs familles, et leur donnoit des avis pour régler leur petit ménage, et pour mener une vie chrétienne. Il entroit même quelquefois chez eux pour leur parler de Dieu et les consoler dans leur misère. Si ces pauvres gens lui présentoient quelques rafraîchissemens, selon la mode du pays, il ne dédaignoit pas d'en goûter, et ne leur montroit aucune délicatesse, ni sur la pauvreté de leur état, ni sur la malpropreté de leurs chaumières. Il témoignoit au contraire, par la joie qui brilloit sur son front, qu'il étoit charmé d'être au milieu d'eux ; et en voyant qu'il les traitoit comme ses enfans, ces bons paysans bénissoient le Ciel de leur avoir donné un tel père.

Il rencontra un jour dans les champs un pauvre villageois presque au désespoir. Il alla à lui, lui parla avec bonté, et voulut savoir la cause de son affliction. « Ah ! mon bon seigneur, s'écria le » paysan, je suis le plus malheureux des hommes. J'avois une vache qui étoit ma seule ressource

» et celle de ma famille : je ne la trouve plus. Je » l'avois menée dans ces pâturages, elle a disparu. Qu'est-elle devenue ? Que vais-je devenir ? » — Je la chercherai avec vous, mon enfant, lui » dit l'archevêque : j'espère que Dieu bénira nos » soins et nos recherches. Examinons d'abord par » où elle aura pu s'échapper, découvrons quelques-» unes de ses traces ; et encore une fois, confions-» nous à la Providence qui ne demande qu'à se-» conder nos peines, et à les faire prospérer. » Aussitôt il part avec cet infortuné villageois, court avec lui tout le jour, et ne revient qu'après avoir trouvé et ramené dans son étable la vache qu'on croyoit perdue, et qu'on ne trouva qu'après des courses longues et fatigantes. Il est difficile de porter la bonté plus loin. Aussi les vieillards qui ont eu le bonheur de voir Fénélon, parlent encore de lui avec le plus tendre ressouvenir. « Voilà, di-» sent-ils, la chaise de bois où notre archevêque » venoit s'asseoir au milieu de nous. Nous ne le » verrons plus ; » ils répandent des larmes.

Quelques personnes, qui avoient plus de piété que de lumière, sembloient se scandaliser de ce que, peu content d'inviter tous les jours à sa table plusieurs officiers de la garnison de Cambrai, il leur permettoit encore de jouer chez lui après le repas. Elles trouvoient que les festins journaliers qu'il donnoit, et les parties de jeu qu'il autorisoit dans son palais, contrastoient avec l'édifiante régularité qu'on remarquoit d'ailleurs dans toute sa conduite, et elles en témoignèrent un jour leur surprise au recteur du collége des jésuites, qu'elles savoient avoir toute sa confiance

Quoique ce père fût persuadé de la pureté des intentions du prélat, il crut cependant devoir lui faire part du scrupule de ces ames pieuses, et il en reçut cette sage réponse : « Je ne suis point surpris que quelques personnes soient tentées de » me blâmer. Les apparences sont contre moi ; » mais voici les raisons qui doivent, ce me semble, me justifier. Vous en jugerez vous-même ; » et si vous me condamnez, je suis prêt à souscrire à ma condamnation. Tandis que les militaires que j'invite et que je reçois sont assis à » ma table, ou s'occupent des parties de jeu de » commerce que je leur permets de faire sous mes » yeux et en ma présence, je puis répondre de » leur conduite ainsi que de leurs discours ; et il » n'en est aucun à qui il soit jamais arrivé de laisser échapper, dans mon palais, la moindre parole ou le moindre geste qui pût blesser les règles de la plus rigoureuse décence. Mais auroient-» ils la même réserve, si, au lieu de manger à ma » table, ou de jouer dans mon salon, il prenoient » leurs repas dans des auberges, ou s'ils fréquentoient les sociétés et les maisons de jeu qu'on » trouve dans le monde ? Vous savez, mon père, » que l'expérience nous apprend le contraire. » Suis-je donc blâmable de les éloigner, autant » que je puis, de ces lieux dangereux ; et n'est-ce » pas faire un grand bien, que d'empêcher de » faire beaucoup de mal ? » Le jésuite n'avoit pas besoin de cette réponse, pour reconnoître la profonde sagesse du pieux prélat ; mais elle servit à détromper ceux qui ne le jugeoient que sur des apparences trompeuses ; et quand ils connurent les vrais motifs qui le faisoient agir, ils admirè-

rent autant sa conduite qu'ils avoient d'abord paru la blâmer.

Lorsque les ennemis de la France, qui n'étoient pas loin de Cambrai, apprenoient que le vertueux archevêque devoit faire quelque voyage dans son diocèse, ils lui mandoient qu'il n'avoit pas besoin d'escorte, et qu'ils l'escorteroient eux-mêmes, ce qu'ils firent en effet plusieurs fois.

Il y avoit un jour de l'année où il avoit coutume d'aller dans une ville de son diocèse, pour une cérémonie religieuse. On le sut dans l'armée des alliés ; il devoit passer à la porte de leur camp ; ils projetèrent de placer des détachemens sur la route, et de l'amener au camp, pour donner à tous, aux officiers et aux soldats qui le désiroient également, la satisfaction de le voir et de l'entendre. Fénélon en fut averti, et son humilité le fit renoncer à son voyage. Une conduite si généreuse ne fit qu'augmenter la haute estime que les alliés avoient pour sa vertu, et ils ne cessèrent de lui en donner les témoignages les plus éclatans. Si les généraux ennemis apprenoient que quelque lieu, à la portée de leur armée, appartenoient en propre à l'archevêque de Cambrai, ils y mettoient aussitôt des gardes, et en faisoient conserver les grains, les bois et les prairies avec autant de soin que s'il eût été question de l'un des plus accrédités d'entre eux. Ces terres ainsi protégées en sa considération, devenoient même un refuge sûr pour les paysans du voisinage qui s'y transportoient, et y faisoient transporter leur famille et leurs effets.

L'armée des alliés se trouvoit, à la fin de la campagne de 1712, à la vue des remparts de Cam-

brai, et entre l'armée de France et la petite ville de Cateau-Cambrésis, qui étoit le principal domaine de l'archevêque. Cette ville étoit remplie des grains du prélat, et de ceux que les habitans de la campagne y avoient retirés. Le duc de Marlboroug, général de l'armée anglaise, les fit d'abord conserver par un détachement qu'il y envoya; mais quand il prévit que la rareté des subsistances pour son armée, ne lui permettroit pas de refuser jusqu'à la fin le fourragement de cette petite ville, il en fit avertir Fénélon. On chargea sur des chariots le blé qui s'y trouvoit, et ils furent conduits à la vue du camp des alliés, par une escorte de leurs troupes, qui les suivit jusque sur la place d'armes de Cambrai, où se trouvoit le quartier-général de l'armée française. Jamais peut-être on n'a rendu à la vertu un plus bel hommage; mais jamais aussi personne n'en fut plus digne que Fénélon.

Anecdotes sur Monseigneur le Dauphin, père de Louis XV.

Le prince dont je vais parler, connu d'abord sous le nom de duc de Bourgogne, et devenu ensuite Dauphin de France par la mort du fils unique de Louis XIV, fut élevé par Fénélon. Il sut profiter des leçons d'un maître si habile, si vertueux, et quoiqu'il fût né avec beaucoup de défauts, il se fit bientôt admirer par toutes les qualités qui font les grands princes, et qui préparent les grands rois. On remarquoit surtout en lui une piété qui faisoit espérer de voir revivre en sa personne les vertus de saint Louis, qu'il avoit pris pour mo-

dèle, mais une mort prématurée ravit à la France cette douce espérance. Les vifs regrets que causa sa perte, suffiroient pour faire son éloge. Je crois pourtant devoir citer ici quelques traits de sa vie qui, en contribuant à sa gloire, tourneront à celle de la religion, puisque c'est elle qui le forma par l'organe de Fénélon.

La preuve la plus sensible de l'influence qu'eut la religion sur les sentimens et sur la conduite de ce grand prince, c'est le trait suivant qui pourra servir de modèle à tous les jeunes gens. Une personne qui avoit sa confiance, le félicitoit, après sa première communion, de ce qu'il savoit réprimer les saillies de son humeur. « Eh comment pourrois-je être encore le même, répondit-il, après » avoir reçu un Dieu qui veut que je devienne semblable à lui ? C'est sa douceur infinie qui a corrigé l'âpreté de mon humeur. Priez-le donc de » me conserver tel que je dois être pour lui plaire. » Ces bons sentimens ne firent que s'épurer et s'affermir au milieu du monde et des écueils de la cour. *Depuis la premiere communion de monseigneur le duc de Bourgogne*, écrivoit madame de Maintenon, *nous avons vu disparoître peu à peu tous les défauts qui, dans son enfance, nous donnoient de grandes inquiétudes pour l'avenir. Sa piété l'a tellement métamorphosé, que d'emporté qu'il étoit, il est devenu modéré, doux, complaisant. On diroit que c'est là son caractère, et que la vertu lui est naturelle.*

Il avoit coutume de dire que la droiture doit toujours être dans le cœur d'un prince, et la vé-

rité sur ses lèvres, et cette maxime étoit la règle de sa conduite. *L'ombre de la tromperie lui faisoit horreur*, dit madame de Maintenon. *Un jour il m'avoit fait une réponse peu sincère, mais le lendemain il vint me dire :* « Madame, j'eus » hier la foiblesse de vous en imposer : je n'ai pu » dormir de toute la nuit, ayant ce détour à me » reprocher. Je vais vous dire ma faute et la vérité. »

Un particulier qui savoit combien le Dauphin aimoit à être éclairé sur toutes les matières, s'imagina qu'il pourroit le diriger dans la politique, et lui adressa, dans d'immenses mémoires, les systèmes décousus d'une tête mal organisée. Le prince le fit remercier avec bonté. Celui-ci crut qu'il l'invitoit à continuer : il travailla de nouveau. Le Dauphin lui fit dire clairement qu'il l'exhortoit à diriger ses talens vers quelque autre objet qui fût plus à la portée de ses connoissances. L'auteur eut la hardiesse de lui faire demander la récompense de son travail, et le Dauphin eut la bonté de la lui accorder. « Je » lui donne, dit-il, la moitié de la somme, parce » qu'il a voulu bien faire, et l'autre pour la peine » que je lui ai faite, en lui apprenant qu'il s'étoit » trompé. »

Jamais prince, avec moins de vanité, ne se montra plus jaloux de l'estime et de l'amour des peuples. *J'aimerois mieux*, disoit-il, *être le particulier le plus obscur de la nation, que d'en être le roi, sans en être aimé :* et il prenoit pour se faire aimer, le moyen le plus efficace : il aimoit lui-même. « Il aimoit le public, dit l'abbé de

» Fleuri, et il disoit souvent que *le prince est fait* » *pour le peuple, et non le peuple pour le prin-* » *ce.* » Il n'avoit guère que sept ans quand, à l'occasion d'une table généalogique des rois de France, M. le duc de Montausier, lui demanda lequel il choisiroit de tous les titres de ces rois : *C'est celui de père du peuple,* répondit le prince.

« Un roi, disoit ce sage prince, doit mettre au » rang des devoirs essentiels de la royauté, celui » de veiller à ce que la jeunesse de ses états soit » élevée dans les principes les plus propres à lui ins- » pirer l'amour de la religion, l'innocence des » mœurs et le désir de se rendre utile à sa patrie. » Sans cette attention, quel avenir peut-on se pro- » mettre ? En moins de rien les bons principes » s'obscurcissent, la vertu s'altère dans les cœurs, » le vice s'y enracine et se propage, la nation dé- » génère. » Pour sentir la justesse de ces réflexions, il ne faut que voir la licence et les désordres qui règnent dans certains états, depuis qu'on y a négligé d'élever chrétiennement la jeunesse, ou qu'on lui a donné une éducation anti-chrétienne.

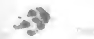
Comme le Dauphin craignoit que les amusemens pour lesquels il se sentoit le plus de goût, ne devinssent un écueil pour sa vertu, il en fit la matière de ses sacrifices. Ayant un jour perdu au delà de ce qu'il avoit dans sa cassette, il prit la résolution de ne plus jouer pendant un an, qu'un jeu très-modéré, dont le gain, s'il en faisoit, seroit au profit des pauvres. Mais craignant encore pour les suites que pourroit entraîner, un jour,

un penchant trop ménagé, il en fit le sacrifice absolu. C'est par le même motif qu'il se détermina à renoncer à la comédie qu'il étoit naturellement porté à aimer. *Les spectacles d'un Dauphin*, dit-il, *c'est l'état des provinces.* Louis XIV lui dit un jour : *Il m'a paru que vous preniez peu de plaisir à la comédie. Sire*, lui répondit le prince, *j'y ai eu celui d'être auprès de votre Majesté.* Le roi lui dit qu'il lui laissoit la plus entière liberté à cet égard. Le Dauphin l'en remercia ; et jamais, depuis ce jour, il ne parut au spectacle. Il est bien peu de jeunes gens qui imitent un si bel exemple ; mais il en est bien peu aussi dont les mœurs soient aussi pures que celles du Dauphin.

Ayant un jour appris qu'un vieux domestique de sa maison étoit en danger de mort, sans vouloir entendre parler de mettre ordre aux affaires de sa conscience : « L'ame de ce malheureux, dit-» il, est pourtant aussi précieuse devant Dieu que » la nôtre ; il faut que je lui envoie mon confes-» seur. » Mais pensant qu'il pouvoit faire quelque chose de plus encore, en faveur d'un homme qui avoit passé sa vie à son service, il se transporte à sa maison. « Je viens ici, mon ami, lui dit-il, » pour te dire combien je suis touché de ton état. » Je ne puis oublier que tu m'as toujours servi » avec affection : songe, de ton côté, que tu me » donnerois, pour la première fois de ta vie, le » plus grand de tous les déplaisirs, si tu ne met-» tois pas à profit pour ton salut les momens qui » te restent encore. » Ce pauvre homme, pénétré jusqu'aux larmes de la démarche de son bon maître, se réveille de son assoupissement, il se repro-

che de n'avoir point assez profité des grands exemples de vertu qu'il avoit sous les yeux. La foi vive d'un grand prince ranime la sienne ; il donne des marques éclatantes de repentir ; il se dispose à la grâce des sacremens, et les reçoit avec édification. Quelques heures avant sa mort, il fit dire au Dauphin qu'il mourroit en paix, s'il osoit espérer d'avoir part à ses prières, et le prince lui fit dire qu'il pouvoit compter sur les siennes, et sur d'autres encore qui seroient plus efficaces.

Après la mort de Monseigneur, Louis XIV proposa au Dauphin de faire augmenter sa pension, qui étoit de douze mille francs par mois ; et les flatteurs lui disoient que cette augmentation convenoit à son rang. « Vous vous trompez, leur ré» pondit le prince ; c'est au contraire parce que » je touche de plus près au trône, que je dois » penser plus sérieusement à économiser les de» niers du peuple. » De la somme annuelle de cent quatre-vingt-douze mille francs que touchoit le Dauphin, cent quatre-vingt mille étoient employés en bonnes œuvres, suivant un état qui fut trouvé dans ses papiers après sa mort ; et l'on peut croire ceux qui assurent qu'il ne dépensoit pas même pour ses amusemens, les cent pistoles qu'il se réservoit par mois. Il ne savoit que répandre ; et le jour de sa recette étoit toujours celui de sa dépense. On lui représenta, à cette occasion, qu'en modérant pour un temps ses libéralités journalières, il pourroit en faire de plus considérables et de plus utiles. « Je ne blâme pas, ré» pondit-il, ceux qui suivent cette méthode ; mais » je ne puis me résoudre à l'adopter, depuis que




» j'ai lu dans un bon livre : *Faisons le bien tan-*
» *dis que nous en avons le temps.* »

On racontoit, en présence du Dauphin, qu'un gentilhomme qui n'avoit pour la subsistance d'une très-nombreuse famille, qu'une terre d'un modique revenu qu'il faisoit valoir par lui-même, avoit perdu par le feu sa maison et tous ses grains. Tout le monde convenoit que cet homme étoit à plaindre, et personne ne parloit de venir à son secours. Le prince s'informa de sa demeure, et sans être sollicité, il lui fit passer la somme nécessaire pour la reconstruction de sa maison, et pour sa subsistance pendant un an : il se chargea de pourvoir à l'éducation de ses enfans.

Lorsqu'il fut devenu Dauphin, par la mort de Monseigneur, on lui proposa d'acheter un bureau qui répondît aux autres meubles qui ornoient le cabinet de travail qu'il devoit occuper. Le prince entre d'abord dans cette idée ; il fait appeler l'ouvrier, il s'informe de ce que coûteroit ce meuble. Le prix lui en paroit exorbitant. L'officier chargé de sa cassette lui assure qu'il s'y trouve de quoi fournir à l'emplette. « Hé bien, reprend-il, mon-
» seigneur le Dauphin continuera de travailler sur
» le bureau du duc de Bourgogne, et je sais l'u-
» sage que je ferai de l'argent qui me restera. »
Cet argent fut envoyé sur-le-champ à de pauvres officiers dont l'état ne pouvoit pas récompenser les services. C'est ainsi que ce bon prince, avant de se permettre la dépense la plus légitime, se demandoit toujours à lui-même s'il n'y auroit pas quelque malheureux à soulager.

Rien n'arrêtoit ce bon prince, rien ne paroissoit lui coûter, quand il s'agissoit de venir au secours de l'humanité souffrante. Il avoit montré, dès son enfance, un goût particulier pour les bijoux et les raretés, et en avoit composé un cabinet fort curieux : il en fit le sacrifice, et le vendit au profit des pauvres. Il s'étoit réservé quelques pierreries, mais peu de temps après, le curé de Versailles étant venu lui représenter que la misère continuoit toujours, le Dauphin l'introduisit dans son cabinet, et en lui remettant ses pierreries, « M. le curé, lui dit-il, puisque nous n'avons » plus d'argent, et que nos pauvres meurent de » faim : *Dic ut lapides isti panes fiant* (1), et les pierres furent changées en pains.

Ce qui rendoit le Dauphin si généreux et si charitable, c'étoit la vive piété dont il étoit animé. « Il étoit impossible, dit un historien, de le voir » entendre la messe, ou communier, sans être, » je ne dis pas seulement édifié, mais pénétré » d'un profond respect pour les saints mystères. » Comme le prince se trouvoit à Strasbourg un jour de la fête du Saint Sacrement, il assista à la procession de la cathédrale. Les luthériens de la ville et des environs, attirés par la curiosité, se trouvèrent sur son passage. Plusieurs furent tellement frappés de son extérieur qui annonçoit sa foi, qu'après l'avoir suivi pendant toute la cérémonie, ils se retirèrent convertis, en sorte que, sans s'être communiqué leur dessein, ils demandèrent le jour même à rentrer dans la religion de leurs pères,

(1) Ce qui signifie : *Ordonnez que ces pierres soient changées en pains.*

donnant pour raison de leur changement, que la piété du prince avoit parlé à leur cœur.

On disoit communément que la piété du Dauphin avoit converti plus de monde à la cour, que l'éloquence de Bourdaloue; et quelques-unes de ces conversions ne furent pas moins éclatantes que celles des luthériens de Strasbourg. Un officier général, qui avoit toujours mieux servi son roi que son Dieu, se trouvoit à Versailles pour solliciter les récompenses de la cour. Il vit le Dauphin remplissant ses exercices de religion : il en fut frappé. Mais s'imaginant d'abord que sa piété pouvoit n'être que de cérémonie, il ne se rendit pas d'abord. Il le suivit de plus près, il l'admira davantage, jusqu'à ce qu'enfin, pressé par les remords de sa conscience, il alla se jeter aux pieds d'un prêtre de la chapelle, en s'écriant : « Il faut se convertir, quand on voit ce que j'ai tous les jours sous les yeux, un jeune prince si pénétré de sa religion, et soutenant si bien en tout le caractère de la vraie piété. »

Il ne connoissoit les petites fautes que pour les éviter avec autant de soin que les plus griéves. « Je m'appliquerai, disoit-il dans un règlement de vie tracé de sa main, à éviter toute faute volontaire, quelque petite qu'elle puisse me paroître. Je m'éloignerai, autant que l'ordre des choses me le permettra, de tout ce qui peut y donner occasion. Si j'ai la foiblesse d'en commettre quelqu'une, je m'en relèverai promptement, et je pratiquerai quelque pénitence qui me ser-

» vira tout ensemble à l'expier et à m'en corriger. — Sa femme, écrivoit madame de Maintenon, qui connoît combien sa piété est simple, malgré l'étendue de son esprit, abuse quelquefois de cette délicatesse de conscience, pour faire ses volontés; car il suffit qu'elle lui dise, même en riant: *Si vous faites telle chose, vous serez cause d'un mal : je me mettrai en colère.* »

« JAMAIS homme, dit un historien, ne fut si tendrement pleuré que le Dauphin. Il sembloit que la patrie étoit perdue. *Il auroit*, se disoit-on, *consolé la France. Le peuple perd son père, et la vertu son protecteur. Il eût mis sa gloire à établir partout la justice et la paix; Dieu n'a fait que nous le montrer; nous eussions été trop heureux.* » Ces regrets se firent entendre dans tout le royaume, où l'on apprit à la fois la maladie, le danger et la mort. Mais ils devinrent encore bien plus vifs, lorsque l'on compara les avantages qu'on attendoit du règne du Dauphin, avec les maux qui signalèrent les commencemens de la régence du duc d'Orléans, prince sans religion. « *Alors*, dit un autre historien, *chacun se disoit qu'une nation ne pouvoit qu'être malheureuse, quand l'autorité qui la gouverne ne puisoit pas dans la religion les principes qui la dirigent.* »

Avantages d'une bonne éducation.

Quand on est né avec un cœur sensible, et qu'on a reçu une éducation vertueuse, on peut, dans la première effervescence de la jeunesse, se laisser entraîner par les passions; mais au moment où l'imagination se calme, on revient toujours à la raison et aux sentimens honnêtes qu'on nous inspira dans l'enfance. L'exemple de Racine peut servir de preuve à cette vérité. Quoiqu'il eût été élevé dans la piété la plus fervente, il s'étoit abandonné aux illusions de la poésie et aux charmes du théâtre, qui flattent si agréablement les sens et les passions. Mais quand sa passion pour le théâtre fut apaisée par une longue jouissance, les principes de son éducation se réveillèrent. Il avoit l'esprit trop juste, trop conséquent, pour ne pas sentir que les maximes de l'Evangile étoient incompatibles avec le théâtre. Il ne pouvoit se dissimuler qu'un art qui consiste à peindre, à exciter les passions, à parer les vices, à flatter les sens et toutes les foiblesses du cœur, n'étoit pas un art utile aux mœurs, et convenable à un chrétien. Aussi, éclairé par ses réflexions et par les conseils de ses amis, il renonça aux comédiens, aux comédiennes, aux pièces de théâtre, pour jouer dans la société un rôle plus assorti aux principes de la religion dont il faisoit profession. S'il reprit les travaux dramatiques qu'il avoit abandonnés, il ne les reprit que pour l'honneur de cette religion à laquelle il en avoit fait le sacrifice; et il eut alors



pour théâtre, une communauté religieuse (1), pour acteurs et actrices, de jeunes pensionnaires distinguées par leur noblesse et leur piété. Il passa les vingt dernières années de sa vie dans l'exercice des vertus sociales. Il fut bon père, bon mari, bon ami, bon citoyen, bon chrétien, ce qui vaut encore mieux que d'être grand poète; et lorsque le terme de ses jours fut arrivé, il emporta avec lui au tombeau la gloire d'avoir préféré à la fumée du théâtre, au bruit des applaudissemens, à la vanité du style et des beaux vers, le mérite des bonnes actions et la pratique des vertus.

Avantage de la confession.

Un catholique de Suisse, des environs de Fribourg, ayant trouvé une forte somme d'argent, sur le chemin de Berne à Fribourg, la retint, et étant allé se confesser, son directeur l'engagea à aller déposer dans les mains des magistrats de Berne la somme qu'il avoit trouvée sur les terres de ce canton. Cette action causa une sensation considérable parmi les protestans, et les magistrats ayant renouvelé, en 1758, les ordonnances pour le clergé du pays de Vaux, ils recommandèrent la confession avec plus de soin qu'ils ne l'avoient fait dans leurs anciens règlemens. Après avoir lu ce trait, on pourroit dire: *Fiez-vous à celui qui se confesse*, comme on disoit autrefois : *Ne vous fiez point à celui qui ne se confesse pas.*

(1) La communauté de Saint-Cyr, pour laquelle il fit *Esther* et *Athalie*.

Moyen singulier de préserver de l'erreur.

Durant le temps *des fameuses convulsions* que les jansénistes avoient imaginées pour accréditer leur parti, et qui firent tant de bruit à Paris pendant quelques années, M. Languet, curé de Saint-Sulpice, sut en préserver sa paroisse, sans avoir recours à la police. Une *convulsioniste* faisant des contorsions épouvantables dans une des chapelles de son église, et ayant rassemblé autour d'elle un grand concours de peuple, M. Languet abrégea aussitôt son Prône; puis étant accouru au bruit, vers la *convulsioniste*, et voyant que ses remontrances ne la touchoient pas, il se fit apporter le bénitier de la paroisse et lui renversa toute l'eau bénite sur la tête, en lui disant: « Comme ainsi soit, ma chère fille, que le démon qui vous possède est un esprit d'orgueil, je vous commande, au nom de Dieu, d'aller tout à l'heure à la Salpêtrière, pour y recevoir les humiliations et les corrections qui sont le seul remède à votre maladie; sans quoi, je vous y ferai renfermer. » A ces mots, la *convulsioniste* se sauva, et ne parut plus. Quelque temps après, étant informé qu'il y avoit environ trente personnes qui faisoient des convulsions dans une maison de sa paroisse, il les recommanda au prône, comme étant atteintes d'une folie épidémique, indiqua la maison, et recommanda à tous ceux de ses paroissiens qui passeroient par cette rue, de dire à genoux, pendant neuf jours, cinq *Pater* et cinq *Ave* devant la porte de cette maison affligée. Ce récit fit rire le plus grand nombre des au-

diteurs; mais les personnes simples allèrent effectivement en grand nombre se mettre à genoux, et prier à la porte des *convulsionistes*. Cela leur attira beaucoup de questions de la part des passans auxquels ils répondirent tout simplement que *M. le curé leur avoit recommandé au prône de prier ainsi pour tous les habitans de cette maison, qui étoient devenus fous.* Le remède réussit si bien, que dès la nuit même, tous ces *convulsionistes* délogèrent, et que depuis, il ne fut plus question de pareilles assemblées dans la paroisse de Saint-Sulpice.

Bel exemple de charité chrétienne durant la peste de Marseille, en 172

Après le spectacle que saint Charles Borromée donna autrefois à Milan par son dévouement héroïque, il n'est peut-être rien d'aussi édifiant que le zèle et la charité que fit éclater, au commencement du dix-huitième siècle, M. de Belsunce, évêque de Marseille, dans le temps que la peste faisoit dans cette ville les ravages les plus affreux. On n'y voyoit partout que morts ou mourans. Tous ceux qui pouvoient se promettre un asile hors de la ville, s'empressoient de s'en éloigner. Tous les gens en place disparurent, excepté les échevins. Mais plus les malheureux étoient dépourvus de secours, plus le charitable évêque se crut obligé de les secourir. Il assembla les curés, les supérieurs des communautés, qui s'étoient dévoués comme lui au service des pestiférés; il leur prescrivit la manière dont ils devoient se conduire dans ces temps de calamité, et il se fit surtout un

devoir de les animer par son exemple. Il n'y avoit point de maison, point de réduit, quelque infecté qu'il fût, où il ne fît porter, et où il ne portât lui-même, quand il le falloit, les sacremens, des paroles de consolation, et des secours de toute espèce. Il se rendoit partout où le salut du peuple demandoit sa présence. On le voyoit dans les rues et les places publiques, marchant entre les mourans et les morts, et laissant partout des marques d'une charité compatissante. Son palais étoit environné de cadavres : il ne pouvoit presque plus sortir sans les fouler. *J'ai eu bien de la peine*, écrivoit-il à M. de Mailly, archevêque d'Arles, *de faire retirer cent cinquante cadavres à demi pourris et rongés par les chiens, qui étoient à l'entour de ma maison, et qui mettoient déjà l'infection chez moi.* Mais rien ne put arrêter son zèle et sa charité. Tous les religieux se firent un devoir d'imiter son exemple ; et bien que leurs successeurs aient été jugés inutiles, et supprimés comme tels, les lois de l'histoire, dit M. Papon, qui nous a fourni cet extrait, ne m'imposent pas moins la stricte obligation de leur rendre le tribut d'éloges qu'ils méritent.

Lorsque la contagion commença à se ralentir, monsieur de Belsunce fit dresser, le jour de la Toussaint, un autel au milieu du cours ; et le matin, étant sorti du palais épiscopal, nu-pieds, un flambeau à la main, il alla, dans cette posture de suppliant, jusqu'à l'endroit où il vouloit implorer la miséricorde de Dieu sur cette ville désolée. Le peuple prosterné sur le cours, et dans toutes les rues d'où il pouvoit voir l'autel, fondoit en larmes, tandis que le pontife vénérable offroit sa propre vie pour désarmer la colère céleste. Le 15 no-

vembre, il donna la bénédiction à toute la ville, du haut d'un clocher, au bruit des cloches et du canon, qui avertissoient les habitans de se mettre en prières. Ce spectacle imposant répandit parmi le peuple une religieuse frayeur qui empêcha beaucoup de crimes. Enfin, la diminution des malades devenant plus sensible, ranima tellement la confiance des habitans de Marseille, que le jour de Pâque, ne pouvant plus réprimer les mouvemens de leur zèle religieux, ils enfoncèrent les portes des églises pour y faire célébrer le culte. L'évêque ne put prévenir les dangers de cette affluence, qu'en faisant dresser au milieu du cours un autel où il dit la messe les deux dernières fêtes. Les dimanches suivans, il la dit tantôt dans une place, tantôt dans l'autre; et les attentions de sa charité, de son zèle et de sa prudence, ne cessèrent que lorsqu'il ne resta plus dans la ville le moindre vestige de contagion.

Qui peut, dit ici un éloquent auteur, qui peut, à la vue d'un tel spectacle, et au récit de tels prodiges de vertu, ne pas se sentir attendri et pénétré d'admiration? Que peut offrir de comparable, l'antiquité païenne, à ce sublime dévouement? Qu'y a-t-il dans les fastes de la philosophie, qu'on puisse rapprocher d'un pareil héroïsme? Elle a pu quelquefois produire des martyrs de la vanité, de l'ambition, de la gloire: le seul christianisme a fait des martyrs de la charité: lui seul a dit à ses disciples que se sacrifier c'est se sauver; lui seul a dit à ses ministres que le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis: doctrine vraiment céleste, et que l'homme n'a pu trouver, puisqu'elle est au-dessus de l'homme.

Conversion remarquable d'une dame protestante.

Le comte de Stafford, l'un des plus illustres seigneurs d'Angleterre, demeuroit depuis quelques années à Abbeville avec madame son épouse, aussi bonne protestante qu'il étoit bon catholique. La conversion de la comtesse, que ses excellentes qualités lui rendoient extrêmement chère, étoit l'objet de ses plus ardens désirs ; et quand monsieur de La Mothe, évêque d'Amiens, alloit à Abbeville, monsieur de Stafford le prioit instamment de convertir son épouse. « C'est Dieu qui » convertit, lui disoit le prélat ; vous ferez plus » par vos prières, que je ne pourrois faire par mes » paroles. » On avoit beaucoup parlé de S. François de Sales à madame de Stafford ; on l'avoit souvent entretenue de sa douceur et de son aménité ; et elle avoit répondu dans une occasion, que si on pouvoit lui faire rencontrer un évêque qui lui ressemblât, elle croyoit qu'il opéreroit sa conversion. On le lui promit, et ce n'étoit pas un engagement téméraire, dès qu'on avoit monsieur d'Amiens à lui montrer. Le prélat la vit, en effet, d'abord par occasion, en allant rendre visite à son mari. Elle avoua qu'elle trouvoit en lui tout ce qu'on lui avoit annoncé ; elle conçut pour lui la vénération la plus grande ; mais il y avoit encore loin de là à sa conversion. Monsieur d'Amiens, la première fois qu'il la vit, ne lui parla pas de religion : il vouloit gagner un peu sa confiance, avant de lui porter les premiers coups. Un jour enfin, il

il lui demanda si elle étoit tranquille dans sa croyance, et si elle n'avoit aucun scrupule sur le schisme. La dame étoit fort instruite. *Monseigneur*, lui répondit-elle, *je ne crains personne avec ma Bible.* C'est tout ce que le prélat en put tirer. L'évêque protestant de Londres, dont elle prenoit et suivoit les avis, lui avoit recommandé de s'en tenir là. La grâce cependant préparoit sa victoire, et les paroles du saint évêque avoient produit de ces réflexions et de ces inquiétudes par où commencent les révolutions les plus heureuses. Pour calmer son esprit agité, madame de Stafford voyoit quelquefois M. d'Amiens, et les entretiens qu'elle avoit avec lui, faisoient toujours une nouvelle impression sur son ame. Mais ce qui la toucha le plus, ce fut un sermon qu'il prêcha, le jour de saint Jean-Baptiste, aux Ursulines d'Amiens. Après l'avoir entendu, elle sentit dans son cœur un vif désir de croire comme le prédicateur qui l'avoit tant édifiée. Il lui restoit pourtant encore quelques doutes sur le sacrifice de la messe et le Purgatoire ; elle vint les proposer au saint évêque, qui, sans disputer avec elle, et sans attaquer de front ses préjugés, crut devoir lui parler ainsi pour la détromper : « Madame, » vous connoissez l'évêque de Londres, et vous » avez confiance en lui. Eh bien, je vous prie de » lui mander ce que je vais vous dire ; *l'évêque* » *d'Amiens m'a dit une chose qui doit m'étonner : c'est que si vous pouvez nier que saint* » *Augustin, que nous regardons, ainsi que lui,* » *comme un des plus grands docteurs, ait dit* » *la messe, et prié pour les morts, et particu-* » *lièrement pour sa mère, il se fera lui-même* » *protestant.* » Ce conseil fut suivi : M. de Stafford devoit faire un voyage à Londres ; madame son

épouse le chargea de porter ses dépêches à l'évêque de cette ville, et de lui en rapporter la réponse. Elle le pria en même temps de ne pas se faire connoître, ce qui n'étoit pas fort difficile, parce que M. de Stafford avoit demeuré beaucoup plus longtemps à Rome qu'en Angleterre. La lettre fut rendue au prélat anglican, et M. de Stafford étant allé lui demander la réponse pour la rapporter à la dame qui l'en avoit chargé, l'évêque de Londres lui dit qu'elle avoit respiré un air contagieux qui l'avoit séduite; que ce qu'il pourroit lui écrire ne remédieroit probablement point au mal, et que sa lettre ne serviroit qu'à des commentaires fort éloignés de sa pensée. Madame de Stafford fut piquée de cette réponse : elle étoit protestante de bonne foi, et incapable de quitter sa religion pour aucun motif humain; mais elle conclut que l'évêque ne répondoit point, parce qu'il n'avoit rien à répondre. Ce silence, de la part d'un homme qui avoit eu toute sa confiance, contribua beaucoup à dissiper les préventions qu'elle avoit contre la religion catholique; mais ce qui acheva de la déterminer à s'y attacher, c'est, 1° qu'aucun catholique, voulant revenir à Dieu, ne s'est, pour cette raison, fait protestant; au lieu que beaucoup de protestans, voulant se donner à Dieu, se sont faits catholiques; c'est, 2° que les protestans reconnoissent pour saints, des docteurs qui ont constamment enseigné une doctrine contraire à la leur, et qu'ils avouent par conséquent qu'on peut être saint, en croyant ce qu'ont cru ces docteurs. Après avoir approfondi ces deux réflexions simples que lui suggéra le saint évêque d'Amiens, madame de Stafford découvrit ses erreurs, reconnut la vérité, et après s'y être préparée par une

retraite de huit jours, dans une communauté religieuse, elle fit abjuration entre les mains de M. d'Amiens. Sa conversion fut aussi solide que sincère. Depuis qu'elle eut embrassé la religion catholique, elle en remplit tous les devoirs; et jusqu'à sa mort, elle n'a cessé d'édifier la France et l'Angleterre par ses vertus et par sa piété.

Conduite édifiante d'un célèbre poète.

Monsieur Gresset, de l'académie française, l'un des poètes les plus célèbres de ces derniers temps, s'étoit laissé entraîner, pendant sa jeunesse, par le goût du théâtre, et avoit fait quelques pièces dramatiques, qui eurent d'abord le plus brillant succès, et qui sont encore estimées par tous les connoisseurs. Mais quand, rentrant en lui-même, il voulut les examiner avec les lumières de la foi, dont il n'avoit jamais abandonné les principes, il vit que ces sortes de pièces étoient entièrement opposées à l'esprit du christianisme; et pour réparer le scandale qu'il avoit donné, il crut devoir publier une *Lettre sur la comédie*, dans laquelle il s'exprime ainsi: « Tous » les suffrages de l'opinion, de la bienséance et » de la vertu purement humaine, fussent-ils réu» nis en faveur de l'art dramatique, il n'a jamais » obtenu, et n'obtiendra jamais l'approbation de » l'Eglise. Ce motif sans réponse, m'a décidé in» variablement. J'ai eu l'honneur de communi» quer ma résolution à monseigneur l'évêque d'A» miens, et d'en consigner l'engagement dans ses » mains sacrées. C'est à l'autorité de ses leçons

» et à l'éloquence de ses vertus, que je dois la fin
» de mon égarement. Je lui devois l'hommage de
» mon retour ; et c'est pour consacrer la solidité
» de cette espèce d'abjuration, que je l'ai faite
» sous ses yeux. Son témoignage saint s'élèveroit
» contre moi si j'avois la foiblesse et l'infidélité de
» rentrer dans la carrière. » M. Gresset avoit bien prévu qu'une pareille démarche ne seroit pas du goût des gens du bon air, des demi-raisonneurs, des pitoyables incrédules (ce sont ses expressions) : il s'étoit attendu à leurs fades plaisanteries ; et il ne s'étoit pas trompé dans son attente. « Mais je
» m'en regarderai, dit-il, comme dédommagé,
» par la satisfaction que mon désaveu donnera
» aux gens sensés et vertueux, aux écrivains di-
» gnes de servir la religion, aux ames honnêtes
» et pieuses. » Il soutint la démarche qu'il avoit faite, par une conduite régulière et des plus chrétiennes ; il fit, en se déterminant à rester à Amiens, sa patrie, le sacrifice de ce que le séjour de Paris, où il avoit beaucoup d'admirateurs et d'amis, pouvoit lui offrir de flatteur et de séduisant. Il poussa encore plus loin le renoncement à tout ce qui étoit capable de satisfaire l'amour de la gloire, qui est naturel à tous les hommes, et qui a ordinairement plus de vivacité dans le cœur des poètes ; il livra aux flammes, non-seulement le manuscrit d'un chant qu'il avoit ajouté au poème de *Ver-vert*, et qui étoit rempli du sel de la meilleure plaisanterie, mais encore un très-grand nombre d'épigrammes de sa composition, et plusieurs comédies qui étoient prêtes à voir le jour lorsqu'il renonça au théâtre. Celle qu'il avoit cru, pour l'utilité des mœurs, pouvoir sauver de cette proscription, et qu'il se promettoit, annon-

çoit-il, de donner sous une autre forme que le genre dramatique, ne fut pas plus épargnée : apparemment il n'eut pas le temps de lui donner cette autre forme qu'il se proposoit. Il n'est personne qui, en regrettant ces productions, n'admire, en s'édifiant, l'esprit et le motif qui en ont dicté le sacrifice. Il est glorieux pour la vertu, et consolant pour ceux qui la révèrent, d'avoir à montrer des traits aussi capables de l'honorer.

Anecdotes sur M. d'Orléans de la Mothe, évêque d'Amiens.

« A UNE piété sublime et éclairée, à toute l'ardeur d'un zèle miraculeux, M. de la Mothe, » évêque d'Amiens, joignoit l'aménité du caractère et la plus piquante vicacité d'esprit. Sous » son costume modeste et sa chevelure canonique, il plaisoit à la cour, il plaisoit à la ville. » La France entière le canonisa de son vivant, » et l'impiété se tut devant le jugement de la multitude. » Tel est le portrait qu'un peintre habile nous a tracé de M. l'évêque d'Amiens. Les différentes anecdotes que je vais citer, prouveront qu'il est parfaitement ressemblant.

Le peuple d'une paroisse que M. de La Mothe avoit évangélisée, avant d'être évêque, le voyant partir avec regret, l'accompagna jusqu'à Aix, où il alloit rendre compte de sa mission au prélat diocésain. L'archevêque commençoit à lui donner les louanges dues à son zèle, et à le féliciter du bien qu'il avoit opéré L'abbé de la Mothe

l'interrompant : « Quoi que vous en disiez, mon-
» seigneur, lui répondit-il, je n'ai pas pu seule-
» ment réussir à leur apprendre à ne pas dépouil-
» ler les passans. Voyez dans quel état ils m'ont
» mis ? » C'est que, par vénération, le peuple avoit déchiqueté son manteau et sa soutane, comme pour en faire des reliques. « S'il vous plaît, ajou-
» ta-t-il, de dire qu'ils me regardent comme un
» saint, j'aurai l'honneur de vous observer que
» partout ailleurs on fait des offrandes aux saints.
» Il n'y a donc qu'ici qu'on les dépouille. C'est un
» abus dont il convient que vous corrigiez vos
» ouailles. » C'est ainsi que, par quelques mots de gaieté, il détournoit les éloges qu'on vouloit lui donner. Il usa de la même adresse, en répondant à quelqu'un qui lui parloit de l'empressement de ce peuple à avoir des morceaux de son vêtement : *J'ignore*, lui dit-il, *ce qu'on se propose par là ; tout ce que je puis assurer, c'est que c'est une dévotion qui ne tient pas chaud.*

Quelque zèle qu'il eût pour le bien, il n'employa jamais pour le faire, que la patience et la douceur. Tandis qu'il étoit administrateur du diocèse de Senez, où le jansénisme avoit fait beaucoup de ravages, les réfractaires qu'il vouloit ramener dans le sein de l'Eglise, s'attendoient à le voir employer les menaces, et prendre les voies de l'autorité ; mais il tint une conduite absolument contraire. « Ils
» voudroient, disoit-il, que je les punisse en les
» faisant exiler ; mais je le ferai d'une autre ma-
» nière qui les mortifiera davantage : ce sera en
» les souffrant avec patience et sans rien dire. »
Cette méthode, la plus sage et la plus conforme

à l'esprit de l'Evangile, eut le succès qu'il attendoit; il ramena dans le bercail un grand nombre de brebis égarées.

M. le duc de Bourgogne lui demanda un jour, à quel âge on l'avoit fait évêque. M. d'Amiens le lui ayant dit : *C'est bien tard*, reprit le prince. *Ah !* répliqua l'humble prélat, *c'est que quand le roi votre aïeul a une faute à faire, il la fait le plus tard qu'il peut.*

Un jeune prélat le consultant sur différens points relatifs à sa nouvelle dignité, lui demanda s'il lui conseilloit de dire la messe chaque jour. « Pour-
» quoi donc ne la diriez-vous pas ? » lui dit M. d'Amiens. Celui qui le consultoit insista sur la sainteté de vie et l'excellence des dispositions qu'exige une si grande exactitude. « Mais, lui répondit M.
» d'Amiens, si vous ne la dites pas tous les jours,
» du moins ne l'entendrez-vous pas tous les jours ?
» Sans doute, reprit le prélat, j'en fais bien en-
» trer le projet dans mes résolutions. Mon aumô-
» nier la dira chaque jour à une heure marquée,
» et je ne manquerai pas d'y assister. Eh, répli-
» qua M. d'Amiens, ne faites donc pas à votre
» aumônier l'honneur de le croire plus digne et
» plus saint que vous. »

Louis XV, qui avoit la plus grande estime pour la vertu de M. d'Amiens, eut la bonté de lui faire plus d'une fois des reproches gracieux, de ce qu'il ne le voyoit pas plus souvent. Le saint prélat répondit qu'il ne croyoit pas pouvoir mieux faire sa

cour à Sa Majesté, qu'en tâchant de remplir son devoir dans son diocèse. Une autre fois (c'étoit dans sa grande vieillesse) il répondit avec sa gaîté ordinaire, qu'il prioit qu'on assurât de sa part Sa Majesté, que lorsqu'elle feroit une collection d'antiques, il ne manqueroit pas de se rendre à ses ordres pour en augmenter le nombre. Il s'excusoit de même auprès de la reine qui ne le voyoit pas autant qu'elle le désiroit. Un jour, ce fut en disant qu'il n'avoit pas d'habit court; dans une autre circonstance, il allégua sa surdité qui pouvoit rendre sa conversation incommode à Sa Majesté; sur quoi la reine lui fit très-gracieusement répondre que ce n'étoit pas pour en être entendue, mais pour l'entendre, qu'elle souhaitoit le voir. Sur ses vieux jours, monseigneur le Dauphin l'ayant invité à venir le voir plus souvent, il répondit à ce prince, que sa présence ne pouvant, à son âge, lui être tout au plus bonne qu'à lui rappeler les fins dernières, une tête de mort placée sur son prie-Dieu, lui rendroit à cet égard le même service. C'est ainsi que l'humble prélat cherchoit à se soustraire au commerce du monde, dont il eût été l'idole s'il avoit voulu s'y livrer.

La paroisse de Quénel, située dans son diocèse, étoit ravagée par une épidémie des plus meurtrières; beaucoup de monde en avoit déjà été la victime, et il y avoit alors peu de maisons où l'on n'en vît quelqu'un attaqué. La visite épiscopale y étoit annoncée, et le jour indiqué approchoit. M. Lefort, seigneur du lieu, dans le château duquel M. l'évêque avoit accepté de loger pour quelques jours, vint faire au prélat des représentations sur

le danger auquel il s'exposoit en venant respirer cet air empesté, et le prier de remettre sa visite à un autre temps. M. d'Amiens le remercia de son attention ; mais il ajouta que la raison qu'il lui apportoit de retarder sa visite, en étoit une au contraire de l'accélérer ; que c'étoit surtout dans ces occasions que les ouailles devoient recevoir de la consolation de leur pasteur ; qu'avec la grâce de Dieu, il étoit décidé à ne pas priver la malheureuse paroisse de Quénel de celle que pouvoit lui procurer sa présence. Il y alla au jour indiqué. Une résolution si charitable étoit propre à attirer la bénédiction du Ciel. En arrivant, le saint prélat vit par lui-même la vérité de ce qu'on lui avoit annoncé. Le saint viatique sortoit d'une maison pour entrer dans une autre : le son des cloches annonçoit que plusieurs étoient morts le jour même. M. d'Amiens descendit à l'église ; il y fut suivi de la multitude ; tous les yeux étoient baignés de larmes ; on lisoit sur tous les visages l'affliction et la confiance ; toutes les voix demandoient des secours au saint prélat. Il donna la bénédiction du Saint Sacrement, exhorta les habitans à recourir à Dieu, promit de dire le lendemain la messe pour eux, et les engagea à venir l'entendre. Tous ceux des paroissiens qui n'étoient pas malades s'y rendirent ; et dès ce moment même, la contagion cessa d'une manière si marquée et si sensible, qu'on ne la vit plus attaquer personne, et que ceux qui en étoient attaqués, revinrent tous en santé. Cet événement fit alors beaucoup de bruit dans le canton, et les habitans de Quénel ont voulu, par reconnoissance, en faire passer la mémoire à la postérité, en le consignant dans les registres, par un acte signé d'une multitude de témoins.

Il demanda un jour à quelqu'un qui prêchoit avec succès, s'il faisoit lui-même ses sermons. Le prédicateur regarda cette question presque comme une insulte, et fit sentir qu'il n'étoit pas homme à s'approprier les productions des autres. « Ce n'est » pas ce que j'entends par là, reprit M. d'Amiens; » je demande si vous faites tout ce que vous dites. » Voilà ce que j'appelle faire ses sermons. » C'est en effet la manière la plus utile et la plus louable dont on puisse les faire; et c'est ainsi que M. l'évêque d'Amiens faisoit les siens.

Le jour qu'on avoit fixé pour aller donner une mission dans une des villes du diocèse les plus distantes d'Amiens, étant arrivé, on vint représenter au saint évêque que les neiges et les frimas ayant rendu les chemins impraticables, il y avoit une espèce d'impossibilité de se mettre en voyage. Les missionnaires eux-mêmes lui exposoient le danger d'une pareille entreprise. Le prélat répondit tranquillement que s'il lui étoit arrivé de la part du roi ou du ministre, un ordre de se rendre à la cour pour quelque objet avantageux selon le monde, il ne viendroit à l'esprit de personne de le plaindre ou de le détourner de monter en voiture, et qu'il étoit étonnant qu'on le fît, quand il s'agissoit du salut des ames. « Au reste, ajouta- » t-il avec vivacité, nous ne ferons pas la moitié » de la route, sans rencontrer quelqu'un qui nous » confonde et qui nous fasse rougir d'avoir pu seu- » lement penser à retarder, pour ces raisons, » l'œuvre de Dieu. » En effet, à quelques lieues d'Amiens, un ecclésiastique se présenta à la portière de sa voiture qu'il arrêta, et dit à M. l'é-

vêque qu'il s'étoit mis en route, croyant le trouver à Amiens, pour lui annoncer la vacance de telle cure, et se recommander à ses bontés. « Vous » voyez, dit le saint évêque à ses compagnons de » voyage, voilà ma prophétie déjà accomplie ; le » désir d'avoir une cure l'a mis au-dessus de ces » obstacles que vous regardiez comme insurmon- » tables, quand il s'agissoit de partir pour gagner » des ames à Dieu. » M. d'Amiens, à qui le sujet étoit connu depuis long-temps, lui accorda le bénéfice. « Souvenez-vous bien, au reste, ajouta-t-il, du moment où je vous nomme à cette cure, » et si vous n'avez pas trouvé la saison assez ri- » goureuse pour vous empêcher de venir me la » demander, que la rigueur du temps ne vous » serve jamais de prétexte pour vous dispenser » d'aller visiter les malades, et de voler à leur se- » cours, au premier avertissement, la nuit comme » le jour, et de remplir tous vos autres devoirs. » A quelques lieues de là, un homme à cheval vint encore arrêter son carrosse, et lui présenter des lettres. C'étoit un domestique envoyé par son maître, qui, sur le point de se marier, demandoit quelque permission à M. d'Amiens. « Second exem- » ple, dit le saint évêque à ceux qui l'accompa- » gnoient, qui prouve que pour les affaires de » ce monde on est bien plus courageux que pour » celles de Dieu : seconde réponse aux remon- » trances que vous m'avez faites pour m'empê- » cher de partir. » Les paroles du saint prélat causèrent une honte salutaire aux missionnaires ; et après avoir admiré son courage et son zèle, ils se firent un devoir de l'imiter.

Une Dame, qui tenoit un rang dans la province, avoit prié monseigneur l'évêque de lui prêter ses chevaux pour quelques visites pressées et indispensables, parce que les siens étoient malades. Il lui envoya cocher, chevaux et carrosse. Après avoir fait ses visites, la dame alla à la comédie, et l'équipage de monseigneur l'évêque resta au milieu de la rue, où personne ne passa sans le remarquer. Mais que ne fait pas une réputation bien établie? Loin de se scandaliser, les bonnes gens s'édifioient. « Voyez notre saint homme d'é- » vêque, disoient-ils : il est là-dedans pour em- » pêcher qu'il ne s'y fasse du mal, et qu'on n'y » offense Dieu. »

Un jour que le prélat se trouvoit avec la famille royale chez la duchesse de Villars : « Je crois, mon » vénérable, lui dit la reine, que vous devez voir » dans notre cour bien des abus qui échappent à » nos yeux profanes. Celui qui m'y frappe le plus, » répondit le saint évêque, c'est de m'y voir moi- » même goûtant la consolation auprès de votre » Majesté, au lieu d'être occupé à la répandre » parmi mes pauvres diocésains. Et l'habit court, » dit monseigneur le Dauphin, croyez-vous que » monsieur d'Amiens ne l'ait pas sur le cœur? Il » est vrai, Monseigneur, reprit l'évêque, que j'ai » sur le cœur, et que je trouve bien indigeste, » que l'on nous fasse déposer de par le roi, l'ha- » bit que nous portons de par Dieu. » Le Dauphin lui donna ensuite occasion de dire son sentiment sur d'autres abus relatifs à la résidence ecclésiastique, et à la répartition des biens du sanctuaire. « Savez-vous bien, mon saint, dit la reine à l'é-

» vêque, que quand vous êtes avec mon fils, vous » ne savez plus que médire, et que je commence » à craindre qu'après avoir passé en revue les torts » des gens d'église, vous ne veniez à vous rabat- » tre sur ceux des reines ? Le plus grand tort, » madame, répondit monsieur de La Mothe, que » les reines puissent avoir, sera toujours de ne » pas prendre en tout votre Majesté pour modèle. » Oh ! voyez donc, s'écria la reine, ce que c'est » de respirer l'air des cours ! Ne voilà-t-il pas que » monseigneur l'évêque d'Amiens parle aussi le » langage des courtisans les plus corrompus ? »

Dans une autre occasion, la reine disoit à M. de La Mothe, que les évêques qui font faire des prières publiques pour écarter les fléaux qui affligent leurs troupeaux, devroient bien en ordonner aussi pour obtenir la cessation du scandale occasioné par un déluge d'écrits licencieux et impies qui inondent la France. « Si nous ne nous adressons » pas à Dieu pour obtenir cette grâce, répondit » le saint évêque, c'est parce qu'il a chargé le con- » seil de Versailles de nous en faire jouir. Voilà » parler en évêque, reprit le Dauphin. Eh bien, » demandez donc à Dieu la conversion de notre » conseil. Je me garderai bien, monseigneur, » répliqua le prélat, de demander la vôtre. »

En passant par Versailles, au retour d'un voyage de la Trappe, M. d'Amiens alla voir M. le cardinal de Fleuri, qui demanda d'où il venoit. « Monsei- » gneur, répondit le prélat, sans faire beaucoup » de chemin, en deux jours je vois les deux bouts » du monde, la Trappe et la cour. »

Le roi ayant appris un samedi que l'abbaye de la Trappe étoit devenue vacante par la mort de dom Malachie, dit à son lever, le dimanche : « Hier à mon » coucher, j'ai proposé aux abbés qui y étoient, » l'abbaye de la Trappe, pas un n'en a voulu ; mais » je me garderai bien, continua-t-il, de la pro- » poser à l'évêque d'Amiens ; il me prendroit au » mot. »

M. d'Amiens avoit en effet un goût décidé pour la vie de la Trappe. Il ne manqua jamais d'y aller faire sa retraite annuelle, et il y donna toujours autant de bons exemples qu'il en recevoit. Il assistoit à tous les exercices du chœur, et se conformoit en tout aux cérémonies et aux postures des religieux. Il avoit quatre-vingt-six ans la dernière fois qu'il y fut ; et comme son grand âge l'empêchoit alors de se tenir debout, quand c'étoit pour long-temps, il s'excusa devant toute la communauté, et dit aux religieux : « Mes pères, je vous » prie de pardonner à mes vieilles et mauvaises » jambes : ce seroit à moi à me mettre à vos pieds. » La vie austère qu'il menoit à la Trappe ne nuisoit point à sa gaieté, et il montroit dans toutes les occasions que cette gaieté inaltérable ne l'abandonnoit jamais. Un des religieux étoit très-dangereusement malade ; on en parloit au saint évêque, et quelqu'un d'entre eux, en le recommandant à ses prières, lui disoit : « Faites donc un miracle, » monseigneur ; il ne tient qu'à vous d'opérer sa » guérison. Je me garderai bien d'en faire ici ré- » pondit M. d'Amiens, on les mettroit sur votre » compte et non sur le mien. Je n'en aurois pas » l'honneur. Quand j'en aurai à faire, je saurai » mieux les placer.

M. le marquis de *** en entrant dans une maison où il devoit dîner avec le prélat, lui dit qu'il venoit prendre ce repas avec lui, dans l'espérance qu'il le guériroit d'une douleur qu'il ressentoit habituellement à l'estomac, comme il avoit déjà guéri une dame, qui prétendoit avoir éprouvé l'efficacité du remède. « Voilà, monsieur, reprit M. » d'Amiens, une belle réputation que vous me » faites dans Paris! C'est-à-dire que dans ce pays » on me prend pour de la drogue. Bientôt la thé» riaque et moi nous serons la même chose. » La réplique eut l'effet qu'il s'en étoit promis. On rit de la plaisanterie, et on oublia le compliment auquel il étoit difficile de faire une meilleure réponse.

Dans un château où il devoit coucher, quelqu'un lui fit remarquer la beauté du lit qui lui étoit destiné. « J'en suis très-reconnoissant, ré» pondit-il; mais, pour jouir de cette magnifi» cence, il faudra mettre dans ce lit une bougie » qui soit allumée toute la nuit, et me faire dor» mir les yeux ouverts. »

Un barbier maladroit, qui l'avoit coupé en le rasant, s'en alloit confus, après avoir reçu son paiement. M. d'Amiens ne s'étant aperçu qu'à ce moment de sa maladresse, le fit appeler, et lui donna une nouvelle pièce de monnoie: « Tenez, lui » dit-il, vous avez reçu tant pour la barbe; voilà » pour la saignée. » Le barbier voulant s'excuser sur ce que le rasoir avoit rencontré un bouton: *Je vous entends*, lui dit M. d'Amiens, *et vous n'avez pas voulu qu'il restât sans boutonnière*

Monseigneur l'évêque d'Amiens ne sortoit jamais de chez lui sans faire donner aux pauvres qui le rencontroient ; et quand on lui représentoit qu'en donnant ainsi, il pouvoit entretenir la fainéantise et la mendicité : « Cela peut être vrai, répondit- » il : qu'on prenne donc un moyen d'assister les » pauvres, qui les dispense de mendier ; mais, » tant que je verrai des pauvres dans les rues, » puis-je mieux faire que n'ont fait les saints ? » On ne veut pas donner aux mendians, parce » qu'on préfère donner aux pauvres honteux ; » mais qui ne donne pas aux pauvres qui se pré- » sentent, ne va pas ordinairement en chercher » d'inconnus pour leur donner. »

Tout le monde connoît la réponse qu'il fit à une dame qui le consultoit sur l'usage du rouge. « Je » suis, lui dit-il, d'avis en toutes choses, de pren- » dre un juste milieu. Les uns vous l'interdisent » entièrement, et cette décision vous paroît peut- » être trop sévère : si les autres vous le permet- » tent, vous les trouvez relâchés. Moi, je vous » permets d'en mettre d'un côté. »

Consulté par une autre dame sur un scrupule qu'on lui avoit fait naître de l'argent qu'elle employoit en tabatières, dont elle avoit un grand nombre, il se contenta de lui demander de combien de nez la nature l'avoit pourvue ? Elle lui répondit que c'étoit là une plaisanterie, et non une réponse capable de la décider ; à quoi M. l'évêque répliqua que c'en étoit une en effet ; mais qu'il ne

connoissoit pas de meilleur moyen de corriger les ridicules, que de les faire apercevoir.

Un curé de son diocèse étoit fort adroit à la pêche. La dame du lieu se plaignit amèrement à M. l'évêque, prétendant qu'il dépeuploit sa rivière. Cette dame étoit d'ailleurs brouillée avec son curé. M. d'Amiens répondit à sa plainte, que son avis étoit que le curé continuât à prendre des truites, à la condition qu'il les porteroit à la dame, avec qui il iroit les manger, et que par ce moyen la pêche seroit utile à l'un et à l'autre.

Je voudrois que la nature de cet ouvrage me permît de rapporter plusieurs autres traits également agréables, qu'on trouve dans la vie de M. de La Mothe; mais ceux que j'ai cités suffiront pour faire sentir au lecteur, que la sainteté ne nuit ni à l'aménité du caractère, ni aux agrémens de l'esprit, et qu'on peut être très-saint, sans cesser d'être aimable.

Portrait d'un grand prélat.

Il n'est aucun Français, et surtout aucun vrai catholique, qui ne connoisse le zèle ardent et la fermeté inébranlable avec lesquels M. de Beaumont, archevêque de Paris, a défendu la religion dans ces derniers temps; et la mémoire de ses actions est encore si récente, qu'il seroit inutile de les rappeler. Mais, comme on se plaît ordinairement à voir le portrait des personnes qu'on a aimées et révérées, on verra sans doute avec plaisir celui qu'un habile écrivain nous a tracé de ce

nouvel Athanase. Voici sous quels traits il l'a représenté :

« A la tête des évêques de France et au-dessus
» de tous, paroissoit celui de la capitale, homme
» à caractère héroïque, immuable dans les principes,
» inflexible dans les conséquences. Sans
» cesse en butte à toutes les factions, et dans le
» foyer même où elles s'agitoient avec plus d'emportement,
» incapable de composer avec aucune,
» l'intrépide Beaumont combattoit les jansénistes,
» combattoit les sophistes encyclopédistes avec
» les magistrats sophistes, élevoit une voix courageuse
» contre tous les genres de scandales, proclamoit
» lui-même, en face des autels, l'innocence
» des jésuites condamnés au palais, et faisoit
» défense aux magistrats, sous peine d'excommunication,
» de s'ingérer dans le domaine spirituel
» et la matière des sacremens. Estimé du roi,
» chéri du Dauphin, révéré de toute la famille
» royale, ce grand prélat fuyoit la cour, refusoit
» une abbaye, et versoit tous les ans cent mille
» écus dans le sein des pauvres. Exilé, vexé, dépouillé
» de son temporel, toujours lui-même,
» sans ostentation, et sans rien rabattre aussi de
» sa fermeté apostolique, le vertueux archevêque,
» l'admiration des princes infidèles, l'édification
» des saints dans leur désert où il étoit relégué,
» de retour de ses exils, offroit de nouveau la vérité
» à ceux qui la repoussoient, ses vertus à son
» troupeau, et sa tête au parlement. »

Les traits que nous allons ajouter à ce portrait, prouveront qu'il n'est point flatté

Un jour que M. de Beaumont venoit de gagner, au grand conseil, un procès contre Louis XV, il dit à M. Necker, qui lui remettoit un million, après le jugement : « J'ai dû soutenir les droits de l'archevêché ; quant au million, il est le patrimoine » des pauvres ; je vous prie, monsieur, de le dis» tribuer aux hôpitaux. »

Dans un temps de calamité, M. de Sartines, lieutenant de police, eut recours au charitable prélat. » Voilà cinquante mille écus, lui dit l'archevêque ; » mais, qu'est-ce qu'une somme aussi modique » pour tant de besoins? Revenez, je vous prie, dans » deux mois, peut-être serai-je assez heureux pour » disposer de quelque autre somme. »

Un autre jour, M. de Beaumont étoit sorti de son château de Conflans, pour se promener dans la campagne. Un officier l'aborde, et lui expose ses besoins. « Monsieur, lui dit le prélat attendri, je » n'ai pas d'argent sur moi, ni à Conflans, je » pourrois bien en demander à quelqu'un de mes » gens, mais ils en soupçonneroient l'usage, lors» qu'ils vous verroient entrer dans le château avec » moi ; et ce soupçon blesseroit votre délicatesse. » Venez, dans huit jours, me rejoindre à l'archevê» ché, et ne soyez point en peine de votre sort, ni » de celui de votre famille. En attendant, voici ma » montre : elle a quelque valeur ; daignez l'ac» cepter. »

Quelque temps après, M. l'archevêque alla faire sa cour aux dames de France, et il fut bien surpris, lorsqu'il entendit madame Adélaïde lui dire : « Monsieur l'archevêque, je sais que cette année

» vous vous êtes, pour la troisième fois, privé de
» votre montre : en voilà une que je vous donne,
» mais à condition que vous la garderez. » Le prélat la reçut avec respect, et ne la porta jamais sur lui. Un lion accroupi, gravé sur la boîte, étendoit sa patte sur un livre ouvert des Evangiles, et autour de cette gravure, on lisoit ces mots si connus d'Horace, que la maison de Beaumont a, depuis un temps immémorial, adopté pour sa devise, et que M. l'archevêque justifioit si bien : *Impavidum ferient ruinæ ;* ce qui signifie : *Que l'univers s'écroule ; frappé de ses ruines il sera sans effroi :* emblème ingénieux et énergique, par lequel madame Adélaïde rendoit hommage à la fermeté inébranlable et apostolique du saint prélat.

Tous les souverains de l'Europe lui témoignèrent à l'envi l'estime et l'admiration que leur inspiroient tant de vertus, relevées par un si noble caractère ; et le roi de Prusse disoit de lui, qu'*il étoit le plus grand homme de France, et qu'il marchoit toujours sur la même ligne. Louis XIV,* poursuivoit Frédéric, *ne connoît pas toute l'étendue du trésor qu'il possède dans M. de Beaumont.*

Mais ce qui fait le plus bel éloge des vertus et surtout de la charité de ce célèbre prélat, ce sont ces paroles qu'on lit dans le Dictionnaire des grands hommes : « A la mort de M. de Beaumont, on vit un
» spectacle bien touchant ; plus de quatre mille
» pauvres assiégeant les portes de l'archevêché,
» et dont les cris, les gémissemens et les larmes
» annonçoient la perte irréparable qu'ils avoient
» faite. On trouva plus de mille ecclésiastiques,
» et plus de cinq cents personnes de tout âge, de
» tout pays et de toute religion, qui ne subsis-

» toient que par sa bienfaisance. » Ce témoignage vaut mieux que la plus belle oraison funèbre ; il suffit pour éterniser la gloire de l'illustre prélat à qui il est rendu.

L'erreur confondue par les moyens mêmes qu'elle emploie pour s'accréditer.

En 1733, le duc d'Anjou, âgé de trois ans, se trouvant non pas malade, mais incommodé, les plus ardens promoteurs du parti janséniste, qui jusqu'alors avoient fait de vains efforts pour gagner la reine, imaginèrent que le moment étoit venu où il falloit enfin triompher de son incrédulité, par un prodige opéré en faveur du jeune prince son fils. Pleins de confiance en la vertu du diacre *Pâris* (1), ils regardent le succès comme infaillible. Ils s'adressent à une des femmes qui servent le jeune prince, la gagnent, et lui proposent, comme une chose qui ne peut souffrir de difficulté, d'opérer la guérison subite de son auguste malade. Cette femme y consent : elle en met une seconde dans le secret de la bonne œuvre ; et toutes deux, de concert, elles subornent deux gardes-du-corps qui doivent favoriser l'entrée de l'appartement du duc d'Anjou à l'agent miraculeux de sa guérison. Alors un sujet initié aux mystères des convulsionnaires est introduit secrètement, et

(1) Ceux qui ont quelques notions des extravagances des Jansénistes, savent que le premier et le plus grand saint du parti, étoit un certain diacre *Pâris* qui, par humilité, se mettoit au-dessus de l'Eglise universelle, et se dispensoit lui-même du précepte de la communion pascale.

remet aux garde-malades une provision de terre extraite du tombeau de *Pâris*, avec la recette pour en faire usage jusqu'à parfaite guérison. Point de retard : on s'empresse d'administrer à l'enfant une première et une seconde pilule qui n'opèrent pas sensiblement. On double la dose : l'incommodité prend aussitôt un caractère de maladie. On continue le régime ; la maladie empire. Le malade pleure, s'agite, éprouve des mouvemens convulsifs. Ces accidens inquiètent peu ceux qui les provoquent : ils s'en félicitent au contraire ; s'imaginant que le spécifique opère, et que le miracle commence. Toutes les boissons et les potions que l'on présente à l'enfant sont assaisonnées de terre ; et l'on a bien soin qu'il épuise la coupe jusqu'à la lie. Cependant tous les remèdes qu'on peut lui administrer restent sans effet, et en peu de jours il est réduit à l'agonie. N'importe, en cet état encore, le fanatisme ne cesse de lui ingérer de la terre jusqu'à ce qu'il en soit étouffé. Le lendemain de la mort du prince, tous les gens de l'art qui ont suivi la maladie s'assemblent, empressés d'en découvrir la cause interne qui a échappé à toutes leurs observations. On fait l'ouverture du corps : les signes apparens indiquent bientôt que le siége du mal étoit dans les intestins. Et en effet, on les trouve remplis de terre. Les médecins les voient, se regardent dans l'étonnement, et ne savent pas s'ils doivent en croire leurs yeux. Vaincus par l'évidence, néanmoins ils cherchent à expliquer le phénomène. Il n'y avoit pas de terre dans la chambre du malade ; on ne l'avoit pas conduit dans le parc, où il auroit pu en trouver ; et y eût-il été conduit, il ne pouvoit pas y être seul ; enfin, eût-il eu sous la main de la terre à

discrétion, resteroit encore à expliquer comment il auroit pu violenter la nature, jusqu'à en prendre quantité suffisante pour s'étouffer. Le résultat de ces considérations est qu'il faut faire subir un interrogatoire aux femmes qui servoient le prince. On les mande, on les presse, on les intimide : enfin le mystère janséniste se découvre et la reine a la douleur d'apprendre que son fils est mort pour n'avoir pu digérer la terre du cimetière de saint Médard. Les femmes et les deux gardes-du-corps qui avoient coopéré à ce pieux assassinat, furent chassés de la cour, mais on ne chercha pas à découvrir d'autres coupables ; et la reine étouffant par la religion le cri de la nature, conjura le Seigneur d'accepter la mort de son fils, comme un sacrifice d'expiation pour tous les outrages faits par l'hérésie à la raison et à son auteur. « La singularité de ce fait, dit M. l'abbé Proyart, dans la Vie de la reine, auroit porté à le révoquer en doute, s'il ne nous fût parvenu de première source ; et nous nous garderions bien de le rapporter, si nous n'étions assurés de n'être pas contredits par les personnes qui ont eu quelques relations de confiance avec la reine, ou avec la famille royale. »

La comédienne convertie.

La demoiselle Gauthier, dont la première partie de la vie a été aussi scandaleuse que la seconde fut édifiante, perdit son père lorsqu'elle n'avoit que dix-sept ans. Se trouvant alors sans fortune, et les personnes qui auroient dû pourvoir à sa subsistance ayant refusé de le faire, elle entra au théâtre, non sans quelque répugnance ; mais elle s'y accoutuma d'au-

tant plus, qu'elle y acquit en peu de temps la plus grande célébrité. En vain alors une parente vertueuse s'efforça-t-elle de la rappeler à un genre de vie plus analogue à l'éducation qu'elle avoit reçue : elle rit de ses remontrances. Fêtée des grands, pensionnée par les princes, ivre de l'encens de la multitude, elle vit dans les plaisirs et l'opulence, elle plaît au monde et le monde lui plaît ; cela lui suffit. « Avant de songer au Paradis futur dont sa » cousine lui parle, elle veut, dit-elle, jouir du pa» radis actuel où elle se trouve bien; et si jamais elle » se convertit, ce ne sera pas du moins avant qua» rante-cinq ans.» Cependant elle n'en a pas encore trente, lorsque la grâce parle à son cœur, et lui fait éprouver des inquiétudes. Elle va entendre une messe, ses inquiétudes augmentent; elle fait dire une messe, elle est encore tourmentée. Elle prend la résolution d'entendre tous les jours la messe, le remords alors la suit partout. Fidèle néanmoins à une pratique si peu connue dans son état, elle se rend exactement tous les matins à l'église, et le soir on la voit au théâtre. Les gens de sa profession la raillent sur sa dévotion : elle sent qu'ils ont raison, et qu'on ne peut servir deux maîtres. Sur le point de se décider, elle éprouve les plus rudes combats. Enfin, la grâce triomphe : sa résolution est prise ; elle rompt brusquement toutes ses liaisons, et laisse Paris dans l'étonnement de sa retraite. Un seigneur, sur ces entrefaites, vient lui offrir, si elle veut passer sa vie dans une de ses terres, de la lui donner en bonne forme. Elle échappe encore à ce nouveau piége : et enfin la Providence la conduit chez les carmélites de Lyon ; où elle édifia par toutes les vertus d'une bonne religieuse. La reine ayant rendu service à un de ses neveux, elle l'en fit

fit remercier. C'est par là que commença la pieuse correspondance qui s'établit depuis entre la princesse et la carmélite, et que celle-ci eut occasion de faire connoître à la reine les particularités que nous venons de rapporter. Elles ne seront probablement pas lues par celles à qui elles pourroient servir de modèle; mais elles prouveront du moins à tous ceux qui les liront, que la grâce n'abandonne pas entièrement les ames les plus égarées; et que quelque enfoncé que l'on soit dans le vice, on peut toujours revenir à la vertu lorsqu'on est fidèle à suivre ses inspirations.

Le voleur désarmé par la charité.

Une pieuse dame de Montpellier, nommée Alexandre, avoit la louable coutume de ne jamais refuser l'aumône à aucun pauvre. La réputation qu'elle s'étoit faite à cet égard, en attiroit un grand nombre à sa porte, et quoiqu'elle n'eût d'autres revenus que les bénéfices d'un petit commerce qu'elle faisoit, elle trouvoit toujours le moyen d'assister ceux qui se présentoient. Un jour que, accompagnée de sa servante, elle traversoit un petit bois pour se rendre à un village voisin, où demeuroit une de ses amies, elle vit sortir tout-à-coup du taillis un homme armé qui, saisissant la bride de son ânesse, lui dit d'un ton menaçant : *La bourse ou la vie.* La bonne dame, sans s'effrayer pour elle-même, s'attendrit sur le sort de ce malheureux; et le regardant avec un air de bonté : « Ah ! » mon ami, lui dit-elle d'un ton touchant, il faut » que vous soyez réduit à une bien grande extré-

» mité, puisque vous vous êtes déterminé à prendre
» un parti qui, en vous attirant la colère de Dieu,
» vous expose sans cesse à toutes les rigueurs de
» la justice humaine. Je voudrois bien avoir de
» quoi pourvoir à tous vos besoins, et vous retirer
» de l'état dangereux où vous vous trouvez : mais
» je n'ai, hélas ! que dix-huit francs que j'avois
» pris pour faire mon voyage, et je vous les offre
» bien de bon cœur : tenez, les voilà. » Tandis
qu'elle lui parloit ainsi, le voleur l'avoit fixée attentivement ; et comme il avoit cru la reconnoître, avant de prendre l'argent, il vouloit savoir s'il ne se trompoit pas. Il interrogea donc la dame sur son nom, sur sa demeure, sur sa profession ; et lorsqu'elle eut répondu à toutes ses questions :
« Malheureux que je suis ! s'écria-t-il en se jetant
» aux pieds de la voyageuse, je ne vous ai jamais
» demandé l'aumône, que vous ne vous soyez em-
» pressée de me la donner. Vous n'avez cessé, pen-
» dant plusieurs années, de me faire du bien ; et
» j'étois aujourd'hui sur le point de vous faire du
» mal ! Ah ! croyez bien, ma bonne dame, que si
» je vous ai arrêtée, c'est que je ne vous connois-
» sois pas : car, quoique je ne vous prouve que
» trop que je suis un voleur, je ne suis pourtant
» pas un monstre ; et il faudroit l'être pour faire
» volontairement de la peine à une personne aussi
» charitable que vous l'êtes. Allez donc, gardez
» votre argent, continuez votre route, et ne crai-
» gnez rien ; je vous servirai moi-même d'escorte,
» jusqu'à ce que vous soyez sortie du bois ; et si
» quelqu'un vient à vous attaquer, je vous défen-
» drai au péril de ma vie. » En entendant ce langage bien extraordinaire dans la bouche d'un voleur, madame Alexandre fut encore plus touchée

du malheureux état de cet homme : elle lui en fit sentir le danger, et lui exposa tous les motifs d'honneur et de religion qui pouvoient l'engager à en sortir; et lui faisant espérer de plus grands secours pour l'avenir, elle lui présenta de nouveau les dix-huit francs qu'elle lui avoit déjà offerts. Mais sachant qu'elle en avoit besoin pour son voyage, le voleur ne voulut jamais les accepter; et ce ne fut qu'après lui avoir résisté long-temps, qu'il consentit enfin à recevoir neuf francs, que la dame lui jeta en sortant du bois. C'est de cette charitable dame que nous tenons ces détails. Elle se plaisoit à les raconter, non par un esprit de vanité, mais pour prouver, par sa propre expérience, que la charité triomphe des cœurs même les plus féroces, et qu'en faisant du bien on s'épargne souvent beaucoup de maux.

Le généreux bienfaiteur.

Un bourgeois de Tarascon se trouvant à dîner dans une auberge avec un voyageur qui avoit un air noble, un ton honnête, mais qui paroissoit plongé dans la tristesse la plus profonde, ne put résister au vif sentiment de compassion dont il fut saisi en le voyant; et quoiqu'il ne le connût en aucune manière, il prit la liberté de lui demander quelle étoit la cause des noirs chagrins dont il sembloit être dévoré, lui protestant qu'il s'estimeroit heureux de pouvoir les dissiper, ou du moins les calmer. Le ton d'intérêt avec lequel il fit cette question, excita la confiance de l'étranger; et pour y répondre, il se mit à faire la peinture de ses malheurs. « Ce n'est pas sans raison, dit-il, que je

» vous parois triste et désolé. Né dans le sein du
» bonheur, jouissant d'une des plus belles terres
» du Languedoc, je suis devenu tout-à-coup le
» plus infortuné de tous les hommes : on m'a dé-
» pouillé injustement de cette terre qui faisoit
» toute ma fortune. J'ai voulu l'arracher des mains
» du ravisseur ; je lui ai intenté un procès au par-
» lement d'Aix, où il fait sa résidence ; j'ai épui-
» sé, pour le faire juger, toutes les ressources que
» je pouvois avoir, mais je n'ai pu encore obtenir
» le jugement que je désirois ; et, faute de moyens,
» je me vois obligé d'abandonner la poursuite de
» mon procès que tous les jurisconsultes trouvent
» imperdable, pour aller donner à mes concitoyens
» l'humiliant spectacle de mon infortune. Pour-
» rois-je, après cela, n'être pas en proie à toutes
» les horreurs du chagrin et du désespoir ? » Attendri par ce récit, le bourgeois auroit voulu pouvoir secourir lui-même l'infortuné qui le lui faisoit ; mais, ses facultés ne lui permettant pas de suivre les mouvemens de son cœur, il imagine un prétexte pour sortir de table, vole chez M. Branche, directeur des coches, dont il connoissoit l'inépuisable charité, et lui raconte, avec l'accent de la douleur, ce qu'il vient de voir et d'entendre. M. Branche qui, par religion encore plus que par humanité, ne s'étoit jamais refusé à aucun acte de bienfaisance, pria le bourgeois de retourner à l'auberge, et d'engager l'étranger à venir le voir pour une affaire importante qu'il vouloit lui communiquer. Ses désirs furent bientôt accomplis ; le voyageur vint, et dès qu'il parut, M. Branche l'ayant fait entrer dans son cabinet : « Je
» viens d'apprendre, monsieur, lui dit-il, que
» vous êtes dans la peine, et que quelques fonds

» vous seroient nécessaires pour faire juger un
» procès, d'où dépend toute votre fortune. Je ne
» suis pas opulent, mais j'aime à rendre service,
» et je suis disposé à faire pour vous ce que vous
» feriez sans doute pour moi, si je me trouvois
» dans votre position, et si vous étiez dans la mien-
» ne. Parlez-moi donc avec confiance : que vous
» faudroit-il pour obtenir l'arrêt que vous dé-
» sirez ? Mais je pense, répondit l'étranger, que
» cinquante louis pourroient suffire. Eh bien, re-
» partit M. Branche, en lui offrant une bourse,
» en voilà cent. Partez, retournez à Aix, faites
» juger votre procès, et en m'annonçant que vous
» l'avez gagné, venez bientôt mettre le comble à
» la satisfaction que j'ai à vous obliger. » Le voya-
geur surpris, hors de lui-même, ne sut comment
exprimer sa reconnoissance : il fit même quelque
difficulté d'accepter ce qu'on lui offroit, sous pré-
texte qu'étant inconnu, il ne pouvoit inspirer au-
cune confiance. Mais, vaincu par les vives instan-
ces de son bienfaiteur, il profita enfin de son offre
généreuse, alla reprendre la poursuite de son pro-
cès, le fit juger, le gagna, et s'empressa de reve-
nir à Tarascon, pour annoncer cette agréable nou-
velle à M. Branche, dont il ne parloit jamais qu'a-
vec attendrissement, et qu'il regarda, toute sa
vie, comme son sauveur.

Anecdotes sur la reine de France, Marie Leckzinska, princesse de Pologne.

Je croirois priver les lecteurs du spectacle le plus édifiant qu'on puisse offrir, si je ne leur mettois pas sous les yeux les grands exemples de vertu et de piété que nous a laissés Marie Leckzinska, reine de France. Je vais donc rapporter ici ce qu'on trouve de plus curieux et de plus touchant dans la vie de cette admirable princesse, publiée par monsieur l'abbé Proyart.

Un jour de fête que la jeune Marie Leckzinska se promenoit dans le jardin du château de Weissembourg, où le roi Stanislas son père, obligé d'abandonner son royaume de Pologne, avoit fixé son séjour, elle entend une voix plaintive qui l'appelle à travers une palissade. Elle s'approche, et voit le visage pâle et décharné d'une pauvre femme couverte de haillons, qui la supplie, au nom de Dieu, de soulager sa misère. Touchée de son état, elle lui donne une pièce d'or : c'étoit tout ce qu'elle avoit. La pauvre femme, en la recevant, lève les mains au Ciel, et s'écrie dans la joie qui la transporte : « Ah ! ma bonne princesse ! Dieu vous bénira ; vous serez reine de France. » Ce propos dicté par l'enthousiasme de la reconnoissance, choquoit alors bien étrangement toutes les vraisemblances ; et il ne falloit rien moins que l'ignorante simplicité de celle qui l'avançoit, pour le rendre excusable dans sa bouche. Louis XV, à la vérité, n'étoit pas encore marié · mais son mariage étoit

conclu, et une Infante d'Espagne, qu'il devoit épouser, étoit déjà dans le royaume. Or, quelle apparence que le conseil du jeune monarque pût l'engager à renvoyer cette princesse à Madrid, pour lui préférer la fille d'un roi détrôné? Cependant cela arriva, et la prédiction, en apparence si ridicule, de la pauvre femme, se vérifia six mois après qu'elle eut été faite; et la jeune princesse de Pologne devint reine de France. Aussi les habitans de Weissembourg ont toujours regardé son élévation comme la récompense de la charité sans bornes qu'elle exerça parmi eux dans sa jeunesse; et pour appuyer ce sentiment, ils citent l'anecdote que nous venons de rapporter.

Quelques jours après que son mariage avec le roi de France eut été conclu, la comtesse de Leckzinska, son aïeule et sa confidente, se trouvant seule avec elle, lui demanda ce qu'elle pensoit de ce grand événement: « Hélas! maman, lui répon-
» dit la princesse, je n'ai encore eu là-dessus
» qu'une pensée, mais qui, depuis huit jours,
» absorbe toutes les autres; c'est que je serois bien
» malheureuse, si la couronne que m'offre le roi
» de France, me faisoit perdre celle que me des-
» tine le roi du Ciel. » Réflexion sublime d'une ame que sa foi élève au-dessus des trônes. Réflexion que devroient faire toutes les jeunes personnes, en pensant aux dangers auxquels elles s'exposent en s'établissant dans le monde.

Lorsque tout fut prêt pour le départ de la jeune princesse, elle entra dans le cabinet du roi, où se

trouvoient la reine sa mère et la comtesse son aïeule. Elle se jeta à leurs genoux, fondant en larmes, et leur demanda leur bénédiction. Stanislas lui donna la sienne avec cet édifiant appareil qui semble nous reporter aux siècles religieux des patriarches. Tenant les mains levées au-dessus de la tête de la princesse qui étoit restée à genoux, il récita la prière suivante : « Que Jésus et Joseph veil-
» lent toujours à la conservation de ma chère fille,
» au nom de Dieu le Père, le Fils et le Saint-Es-
» prit. Qu'elle ait part à la bénédiction que le saint
» patriarche Jacob donna à son fils Joseph, lors-
» qu'il apprit qu'il étoit encore en vie, et qu'il
» régnoit en Egypte. Qu'elle ait part à la bénédic-
» tion que le saint homme Tobie donna à son fils,
» lorsqu'il l'envoya dans un pays étranger. Qu'elle
» ait part à la bénédiction que Jésus-Christ donna
» à sa sainte mère et à ses disciples, lorsqu'il leur
» dit : Que la paix soit avec vous. Ainsi soit-il. »
C'est ainsi que, dans toute la simplicité de la foi, ce prince, l'un des génies de son siècle, apprenoit aux pères de famille, que les riches alliances qu'ils peuvent procurer à leurs enfans ne sauroient leur tenir lieu de la crainte du Seigneur et de la bénédiction du Ciel.

Un jour que la reine traversoit les appartemens de Versailles avec son cortége ordinaire, une paysanne endimanchée l'aborde sans façon, et lui dit :
» Ça, ma bonne reine, je viens de bien loin, en-
» tendez-vous, tout exprès pour vous voir. Je vous
» prie que j'aie cette consolation un peu à mon
» aise. » Bien volontiers, ma bonne, lui dit la reine en s'arrêtant, et tout de suite elle s'informe

de son pays, lui demande des nouvelles de son petit ménage où elle apprend avec plaisir qu'il n'y a point de misère. Elle répond à son tour à quelques questions que lui fait la paysanne, et lui dit avec bonté : « Hé bien, m'avez-vous vue à votre » aise ? Puis-je m'en aller et vous laisser contente ? » La villageoise se retira, versant des larmes de joie, et bénissant le Ciel d'avoir donné une si bonne reine à la France.

Un soir, avant son coucher, la reine se mit à s'accuser, à son ordinaire, de quelques défauts qu'elle combattoit, disoit-elle, avec bien de la lâcheté, puisqu'elle n'en étoit pas encore guérie. Elle se reprochoit surtout de manquer souvent de charité envers le prochain, et d'en parler désavantageusement. Elle avoit en ce moment auprès d'elle trois de ses femmes de chambre. Deux l'assurèrent qu'elles ne lui entendoient jamais rien dire qui ne fût selon les règles exactes de la charité. « Pour moi, dit la plus jeune, je pense que » la reine a raison, et qu'elle a plus d'un reproche à » se faire à cet égard. » Les autres se récrient contre une action qui leur paroît aussi injuste qu'impertinente. Mais la reine prenant le parti de celle à laquelle on eût voulu imposer silence, lui dit du ton le plus engageant et le plus satisfait : « Courage, courage, ma fille ; ne les écoutez pas, et » dites-moi bien tout ce que vous pensez. — Puisque Sa Majesté me le permet, continue la jeune » personne, je lui dirai qu'elle manque souvent à » la justice. — Hélas ! je m'en doutois bien, reprend la bonne princesse : on nous fait, malgré » nous, servir à l'iniquité. » La femme de chambre

s'adressant alors à ses compagnes, qui ne cessoient de lui témoigner un étonnement qui tenoit de l'indignation, leur dit : « Ne conviendrez-vous pas, » mesdames, que ce que la reine nous dit souvent » d'elle-même, et ce qu'elle vient de nous en dire » tout à l'heure, est absolument contraire à la » vérité, et qu'elle se calomnie elle-même ? La » reine manque donc à la justice. » Quand on eut tout entendu, on trouva le raisonnement en forme, et on y applaudit. La reine fut la seule qu'il ne satisfit pas. « Quoi ! c'est là, dit-elle, où vous » en vouliez venir ? Je ne m'y serois jamais attendue. » Elle goûtoit par avance le plaisir de découvrir d'utiles vérités, et de pouvoir réparer quelque injustice inconnue. On l'affligeoit en lui enlevant cette jouissance.

Un jour qu'elle se trouvoit à Sèvres, chez la princesse d'Armagnac, elle s'aperçoit qu'on porte le saint viatique à un malade : elle sort à l'instant suivie de sa cour, se fait jour à travers une multitude de villageois attroupés pour la voir, accompagne le Saint-Sacrement jusque dans la cabane d'un paysan, et assiste à la cérémonie de l'administration : elle s'approche ensuite du lit du malade qu'elle exhorte à la résignation ; et jugeant par tout ce qui l'environne, qu'elle parle à un pauvre, elle laisse, en sortant, une aumône considérable à sa femme.

Un des événemens qui affligea le plus sa piété, fut la destruction des jésuites qu'elle avoit toujours affectionnés, et qu'elle croyoit, comme le Dauphin

son fils, utiles à la religion, et nécessaires à l'éducation chrétienne de la jeunesse dans nos provinces. Dans le temps que cette affaire s'agitoit, elle fit appeler un jour le duc de Choiseul, et lui dit : « Vous savez, monsieur, que je ne me mêle » point d'affaires, et que je ne vous importune pas » par mes demandes : c'est ce qui me donne la » confiance, que vous ne me refuserez pas une » chose que je crois bien juste, et à laquelle est » attaché le bonheur de ma vie. Promettez-moi » que l'affaire de jésuites n'ira pas jusqu'à leur des» truction. Sa Majesté, répond le ministre, me » demande un miracle. Eh bien, poursuit la reine, » faites ce miracle, et vous êtes mon saint. » Le miracle ne se fit point; et le duc, trop favorable au philosophisme pour avoir jamais été le saint de la reine, le fut encore moins depuis ce temps-là.

Jamais la reine n'avoit voulu renoncer à l'espérance du rétablissement des jésuites en France; et toute sa vie, elle se flatta que quelque heureuse circonstance pourroit le déterminer. Un jour qu'elle étoit occupée de la broderie d'un riche ornement d'église, le père Griffet qu'elle estimoit pour son savoir et sa piété, se présenta à son audience. « Tenez, Père, lui dit-elle, voici une cha» suble que je destine à la première de vos mai» sons qui sera rétablie. Cela étant, madame, ré» pond le jésuite, Votre Majesté pourroit se conten» ter d'en faire un point par jour. J'espère mieux » que vous, poursuit la reine; je verrai ce que je » désire : je dirai mon *Nunc dimittis*, et je mour» rai de joie. »

Un jour de dimanche, que la reine étoit à Fontainebleau, elle apprend que des ouvriers travailloient publiquement à construire une salle de spectacle, et s'occupoient deux heures après en avoir reçu la défense expresse du roi, signifiée par un gentilhomme de la chambre. La princesse, sur-le-champ, fait appeler l'entrepreneur des travaux, et lui demande comment il ose désobéir ainsi à Dieu et au roi. Celui-ci allégue comme excuse, que depuis la défense du roi, ses ouvriers ont travaillé plus secrètement, et que d'ailleurs, comme il s'agit d'un travail public, il a tellement compté qu'il emploîroit les dimanches, que s'il ne le fait pas, à défaut de livrer son ouvrage au jour fixé, il perdra telle somme convenue. « Tenez, lui » dit la reine, la voilà cette somme. Allez donc » fermer votre atelier, et gardez-vous bien à l'a» venir de contracter des engagemens que vous » ne puissiez remplir qu'en enfreignant ainsi la loi » de Dieu et les ordres du roi. »

Dans son jeune âge, elle auroit assez aimé les bijoux, et elle avoit surtout un goût particulier pour les porcelaines étrangères. Les marchands du château, qui le savoient, ne manquoient pas d'étaler sur son passage ce qu'ils avoient de plus curieux dans le genre qu'elle aimoit. Elle s'arrêtoit quelquefois un instant devant leurs boutiques; mais connoissant son foible, elle s'étoit fait une loi de renvoyer toujours au lendemain l'achat d'une chose qui lui avoit plu; et le lendemain l'amour des pauvres l'avoit emporté sur celui des bijoux. Un jour qu'on lui en proposoit un aussi commode qu'élégant, mais d'assez grand prix, « Il me plai-

» roit assez, dit-elle au marchand; mais, pour en » bien juger, il me faudroit mes yeux de demain.» Le lendemain, elle n'y eût plus pensé. On lui annonce que le bijoutier demande à parler à Sa Majesté. » Oh! à coup sûr, répond la reine, ce n'est » point à ma majesté qu'il en veut, ce n'est qu'à » ma fantaisie : vous lui direz qu'elle est partie. » Dans une autre occasion, on vit cette charitable princesse calculer jusqu'au prix d'une robe qui lui plaisoit, et refuser de l'acheter, en disant : « C'est trop cher; j'ai assez de robes, et nos pau» vres manquent de chemises. » Que de ressources n'auroient pas les malheureux, si toutes les femmes qui vivent dans l'opulence pensoient et agissoient comme cette pieuse reine!

Elle avoit dans son appartement un dépôt où se trouvoient rassemblées toutes les nippes nécessaires aux pauvres, depuis les langes du berceau, jusqu'aux linceuls de sépulture. Ces vêtemens avoient été travaillés sous ses yeux ou par ses ordres, et plusieurs étoient l'ouvrage de ses mains. Elle en distribuoit une partie elle-même, et faisoit passer la plus considérable par les mains des Sœurs de la Charité, et de quelques autres personnes qu'elle avoit chargées d'aller à la découverte des besoins secrets des familles. Enfin, comme si aucun genre d'aumône n'eût dû échapper à son active charité, elle avoit chez elle une apothicairerie, où une fille de saint Vincent, qu'elle honoroit de sa confiance, alloit prendre toutes sortes de remèdes pour les pauvres malades de Versailles ou des environs. On connoissoit si bien l'esprit de charité qui animoit la reine, que dans la circonstance de quelque acci-

dent dans le château, s'il arrivoit, par exemple, qu'un ouvrier se blessât, qu'un particulier fît une chute, on ne faisoit pas difficulté de le conduire dans les appartemens, où l'on savoit qu'il trouveroit les secours du moment. On vit plus d'une fois la bonne princesse s'empresser de les administrer elle-même, en attendant l'arrivée d'un homme de l'art qu'elle faisoit appeler aussitôt.

« Sa charité étoit immense, dit une des person-
» nes le plus à portée d'en juger. Elle donnoit tout
» ce qu'elle avoit; et quand il ne lui restoit plus
» rien, elle vendoit ses bijoux : c'est ce dont j'ai
» été témoin. » Dans un temps de misère plus urgente, elle envoya chez l'orfèvre, non plus ses bijoux, mais généralement tous les effets d'or et d'argent qu'elle avoit pour son usage, après avoir pris la précaution de leur en substituer de parfaitement ressemblans, en métal de même couleur. Ce trait, tout admirable qu'il est par le motif, on sent assez que le préjugé, plus fort que la raison, en eût fait un crime à une jeune reine, et qu'il ne lui eût pas pardonné de paroître à la tête de sa cour et dans les cérémonies les plus brillantes, avec des pendans d'oreilles de similor, et des boucles de tombac; mais elle prit si bien ses mesures, que, pendant une année entière que dura la supposition, personne ne la découvrit, ni ne la soupçonna même. Le métal jaune fut de l'or pour tous les yeux, et le blanc étoit de l'argent. Ce ne fut que fort longtemps après qu'une femme de chambre, confidente du secret de la princesse, révéla la charitable imposture.

Elle s'étoit fait une loi de ne jamais refuser de légers soulagemens aux misérables qui imploroient publiquement son assistance. « Si je refuse l'aumône à un pauvre, disoit-elle, qui ne se croira » pas dispensé de la lui faire ? » Aussi, partout où elle devoit faire quelque séjour, on voyoit arriver des environs, une multitude de mendians qui étoient à sa solde, tant qu'elle restoit dans l'endroit. Les gardes, chargés d'écarter la foule sur son passage, avoient ordre de les laisser approcher de sa personne. Ils assiégeoient les portes des églises, des communautés religieuses et des maisons de charité, que la pieuse princesse alloit souvent visiter : on les appeloit *le régiment de la reine.*

Comme la princesse se promenoit un jour dans le parc de Versailles, elle rencontra une pauvre femme fort mal vêtue, qui le traversoit, tenant un pot à la main, portant un petit enfant sur ses bras, et suivie de plusieurs autres. Elle l'appelle. « Où allez-vous, ma bonne femme ? — Madame, » je vais porter la soupe à mon homme. — Et que » fait votre homme ? — Il sert les maçons. — Combien gagne-t-il par jour ? — Douze sous à présent, quelquefois dix. — Avez-vous quelque » champ ? — Non, madame. — Combien avez-vous » d'enfans ? — Cinq, bientôt six. — Et vous, que » gagnez-vous. — Rien, madame, j'ai bien assez » d'ouvrage dans mon ménage. — Quel est donc » votre secret pour tenir votre ménage et nourrir » sept personnes avec douze sous par jour, et quelquefois dix ? — Ah ! madame (montrant une » clef pendue à sa ceinture), le voilà mon secret

» J'enferme notre pain, et je tâche d'en avoir tou-
» jours pour mon homme. Si je voulois croire ces
» enfans-là, ils mangeroient dans un jour ce qui
» doit les nourrir une semaine. » La princesse touchée jusqu'aux larmes, à ce récit, mit dix louis dans la main de cette pauvre mère, en lui disant : *Donnez donc un peu plus de pain à vos enfans.*

Cette pieuse reine accoutumoit ses enfans, dès l'âge le plus tendre, à envisager comme le premier avantage de leur rang, de pouvoir protéger un jour la vertu, et de faire du bien aux hommes. « Mon
» fils, dit-elle un jour au Dauphin, alors âgé de dix
» ans, tandis que vous avez ici tout en abondance,
» tandis que la Providence vous comble de ses
» bienfaits, tandis que plusieurs personnes s'em-
» pressent en même temps à vous donner une
» bonne éducation, savez-vous ce que je viens
» d'apprendre ? C'est qu'il y a dans Paris des mil-
» liers de petits malheureux enfans de votre âge,
» errans, sans domicile, couverts de haillons,
» manquant souvent de pain et souvent d'instruc-
» tion. Le récit qu'on m'a fait de leur situation,
» m'afflige sensiblement sur leur sort. Aussi ai-je
» résolu de remettre à M. l'abbé de Pontbriant que
» voici, tout l'argent dont je puis disposer, pour
» leur procurer au moins les moyens de s'instruire
» de leur catéchisme, et de faire avec fruit leur
» première communion. Ah! maman, s'écrie le
» jeune prince, les larmes aux yeux, s'ils sont mal-
» heureux, je veux leur donner aussi tout ce qu'il
» y a dans ma cassette. » L'offre fut acceptée, et l'ecclésiastique, qui sollicitoit pour la bonne œuvre, joignit l'aumône du fils à celle de la mère. Il y

auroit bien moins de malheureux, et bien plus d'hommes charitables, si tous les enfans recevoient de leurs parens les leçons et les exemples que la reine donnoit au dauphin.

La reine passoit moins de temps à sa toilette qu'aucune dame de sa cour. On lui avoit fait entendre, à son arrivée en France, qu'elle feroit plaisir au roi en mettant du rouge. Elle y avoit beaucoup de répugnance; mais complaire à son époux, lui parut un devoir, et elle en mit. Comme elle n'en avoit pas l'usage, elle le mettoit fort mal; ce qui donna lieu à Louis XV de la plaisanter un jour, en la comparant à Janus aux deux faces. Elle saisit cette occasion pour représenter au roi combien il lui en coûtoit pour se défigurer ainsi tous les jours; et ce prince l'assura, de son côté, qu'il étoit surpris qu'elle eût pu prendre tant de peine pour se donner ces visages artificiels qui ne valoient pas le naturel. Dès lors la reine s'affranchit pour jamais de cette tyrannie, « introduite, disoit-» elle, par les vieilles et les laides, qui veulent que » leurs filles paroissent aussi vieilles et aussi laides » qu'elles. »

Il lui suffisoit de savoir par des rapports étrangers, qu'un livre offensât le moins du monde la religion ou les bonnes mœurs, pour n'être pas tentée de la curiosité de l'ouvrir, et elle ne pouvoit pas comprendre comment certaines personnes qui se piquent de régularité, ne se font pas scrupule de ces sortes de lectures. Un jour qu'elle avoit auprès d'elle deux ou trois de ses dames du palais, la con

versation tomba sur un livre qui respiroit l'impiété, et que venoit de publier un homme fort connu à la cour. Comme ces dames parloient très-pertinemment des erreurs qu'il renfermoit, la reine leur marqua le plus grand étonnement de les en voir si bien instruites. Elles avouèrent alors qu'elles avoient été bien aises de juger par elles-mêmes si l'ouvrage étoit aussi mauvais qu'on le disoit. « Pour » moi, reprit la reine, je me ferois un crime de » lire un livre qui outrageroit mon père, et à plus » forte raison celui que je saurois être injurieux » à mon Dieu. »

QUELQU'UN lisoit dans une société, un traité dans lequel est réduite en art la passion qui a le moins besoin de ce secours pour être dangereuse. On annonce la reine. *Cachons ce livre*, s'écrie le lecteur; *car il est de ceux que Sa Majesté n'aime point. Cela est très-vrai*, répondit la reine en jetant les yeux sur le titre : *Je déteste, et il me semble que tout chrétien doit avoir en horreur l'art de séduire.*

Une autre fois qu'elle se trouvoit chez la duchesse de Luynes, sa dame d'honneur, elle vit sur sa cheminée un livre, très-mauvais ouvrage, attribué à une dame de grand nom. Elle le prend, le jette au feu, en disant : *Vous pensez sûrement comme moi, madame : voilà le cas que nous devons faire de pareilles productions.* La reine apprécioit bien ces sortes d'écrits : ce qui ne peut servir qu'à pervertir les esprits et à corrompre les cœurs, ne mérite que d'être livré aux flammes.

La reine alloit souvent dans ces maisons de charité où sont rassemblées toutes les infirmités humaines, et où la mort, sous mille formes hideuses, parle à tous les sens le langage de la tristesse. *C'est ici*, disoit-elle à un seigneur de sa cour, *qu'il est bon de venir pour apprendre à nous connoître.* Un jour qu'elle visitoit une des salles de l'Hôtel-Dieu de Compiègne, elle s'arrêta à la vue d'un tableau qui représentoit saint Louis pansant lui-même l'ulcère d'un pauvre qui, dans l'instant, se trouve miraculeusement guéri. La supérieure, qui l'accompagnoit, lui raconta plusieurs traits de la charité de ce saint roi, fondateur de la maison dans laquelle il aida lui-même à transporter les premiers malades qui y furent recueillis. La princesse attendrie au récit qu'on lui faisoit, s'écria : « Voilà ce que l'amour de Dieu faisoit faire aux » saints pour l'amour des hommes? Mais nous, » que faisons-nous pour les membres souffrans » de Jésus-Christ? » Il est bien peu de personnes qui, en se faisant la même demande, n'aient sujet de s'humilier encore plus que cette charitable princesse.

Lorsqu'elle faisoit ses visites des hôpitaux, on essayoit quelquefois de lui dérober le spectacle des agonisans; mais l'œil de sa charité pénétrant ce qu'on eût voulu lui cacher, elle ne manquoit pas d'ouvrir les lits qu'elle voyoit fermés, et elle adressoit aux pauvres moribonds qu'elle y trouvoit, une courte exhortation analogue à leur état. Un jour qu'elle visitoit l'hôpital général de Compiègne, la supérieure l'ayant priée instamment de ne pas s'approcher d'une malade qui exhaloit une odeur

fétide et dangereuse, elle passa devant son lit san s'arrêter ; mais à peine fut-elle sortie de la maison, que sa religion et son bon cœur lui reprochèrent cette omission qu'elle appela une insigne lâcheté, et elle eût été la réparer sur-le-champ, si la duchesse de Villars ne l'en eût empêchée, en se chargeant de l'aller faire en sa place. Cette dame vint marquer à la supérieure tout le regret qu'avoit la reine de s'être rendue à son avis, et lui recommanda, de la part de la princesse, de prendre un soin particulier de la pauvre femme qu'elle ne se pardonnoit pas de n'avoir pas vue.

Après ce qu'on vient de lire, on ne sera pas surpris des témoignages d'affection qu'on lui prodiguoit, et qui ressembloient à une espèce d'idolâtrie. Elle n'arriva jamais à Compiègne qu'au milieu des acclamations d'un peuple innombrable qui, dans l'ivresse de sa joie, se livroit à d'aimables folies. On l'obligeoit de s'arrêter avant qu'elle n'entrât dans le château ; on lui barroit le chemin, on écartoit ses gardes ; on caressoit les chevaux qui avoient amené la bonne princesse. La reine, comme une mère qui revoit ses enfans, après une absence qui leur a paru longue, se prêtoit à ces jeux folâtres de la tendresse. Elle se montroit au peuple, qu'elle saluoit avec le sourire de l'affection. Les cris de joie redoubloient, et les chapeaux voloient en l'air. Le jour de son départ offroit une scène d'un genre tout différent, mais également attendrissante. Long-temps avant qu'elle montât en voiture, les cours du château retentissoient des cris de *vive la reine !* Dès qu'elle paroissoit, les acclamations redoubloient Un peuple immense

se mettoit en devoir de lui faire cortége, l'obligeoit de ralentir sa marche, et la suivoit aussi loin qu'il pouvoit. Chacun se donnoit la liberté de lui souhaiter un bon voyage, de la prier de revenir l'année suivante : et elle répondoit à ces vœux publics, de la voix et du geste. Ces touchans adieux se terminoient toujours par des larmes. La reine les voyoit couler de tous les yeux, et le peuple aussi lui voyoit essuyer les siennes. « N'est-il pas bien » admirable, écrivoit-elle, à cette occasion, que » je ne puisse quitter Compiègne, sans voir pleu- » rer ? Je me demande quelquefois ce que j'ai fait » à tous ces gens que je ne connois pas, pour en » être tant aimée. Ils me tiennent compte de mes » désirs. » C'est ainsi qu'elle comptoit pour rien elle-même et les profusions de sa charité, et les privations, et les sacrifices auxquels elle se condamnoit pour le soulagement de toutes les classes des malheureux.

Non contente de l'exercice habituel de la vigilance chrétienne, la reine savoit se ménager tous les ans un temps convenable pour examiner sérieusement l'état de son ame, et se renouveler dans la piété, loin du commerce des hommes. C'étoit ordinairement pendant le voyage de la cour à Compiègne, qu'elle faisoit cette espèce de retraite dans le couvent des Carmélites de cette ville. Tous les jours, et quelquefois jusqu'à trois fois chaque jour, elle se rendoit dans cette sainte maison pour y ranimer sa piété, en contemplant celle des vierges ferventes qui l'habitoient ; mais elle prenoit ordinairement des mesures pour passer dans un plus grand recueillement la veille des fêtes et des jours

où elle devoit communier, et depuis le matin jusqu'à huit heures du soir elle suivoit sans adoucissement tous les exercices de la communauté. On voyoit de temps en temps les dames de France partager, dans cette maison de retraite, les pieux exercices de leur respectable mère, et l'accompagner jusqu'à la sainte table. Le Dauphin avoit le privilége exclusif de faire visite à la reine, lorsqu'elle étoit chez les Carmélites. Il se rendoit à son appartement après l'heure des offices, et souvent on lui disoit que la princesse étoit encore au chœur. C'est de quoi il lui fit un jour un reproche à sa manière. « Savez-vous bien, maman, lui dit-il, » que vous finirez par vous brouiller avec sainte » Thérèse? Pourquoi vouloir être ici plus fervente » que les plus ferventes Carmélites, et faire tou- » tes vos prières plus longues encore que les leurs? » C'est, mon fils, lui répondit la reine, que nos » besoins sont bien plus étendus que ceux de ces » saintes filles. Elles sont continuellement avec » Dieu, et moi toujours avec le monde. » En voyant les grands exemples de piété que leur donnoit la reine, les religieuses pensoient comme le dauphin; et au sortir des pieux entretiens qu'elle avoit eus avec cette admirable princesse, l'une d'elles, qui avoit toute sa confiance, ne put s'empêcher de s'écrier un jour, en présence de toute la communauté : « Nous pouvons bien baiser les traces des » pieds de la sainte qui nous visite. Oui, c'est une » sainte, une vraie fille de sainte Thérèse, auprès » de laquelle nous ne méritons pas de porter le » titre de Carmélites. »

Toutes les fois que la princesse passoit par Saint-Denis, elle ne manquoit pas de s'arrêter pour aller offrir à Dieu ses prières dans l'église où devoient un jour reposer ses cendres. Dans une de ces visites de dévotion, et ce fut la dernière qu'elle fit, elle voulut descendre dans les caveaux où sont déposés les cercueils des rois et des reines de France. A la vue des foibles restes de ces puissances qui ont autrefois rempli le monde du bruit de leur nom : « C'est donc ici, dit-elle au prieur de » l'abbaye qui l'accompagnoit, c'est à côté de ces » morts que j'attendrai la résurrection générale. » Voilà le palais où vous me logerez bientôt. Mais, » montrez-moi, je vous prie, l'endroit précis où » je serai placée. » Le religieux élude la question. La reine insiste, et ne peut obtenir qu'il la satisfasse. *Eh bien !* dit-elle, *c'est au moins sous cette voûte et à quelques pas d'ici, que pourrira mon cadavre.* En prononçant ces paroles, elle se prosterne, et comme anéantie dans un recueillement profond auquel semblent ajouter encore l'horreur du lieu et le silence de tant de rois, elle adresse au Roi seul immortel la prière la plus fervente, et laisse tous ceux qui l'accompagnent dans l'admiration des sentimens de foi qui la pénètrent. Il semble que cette pieuse princesse prévoyoit sa mort prochaine; car elle mourut bientôt après, laissant dans tous les esprits une si haute idée de sa vertu, qu'en prononçant son oraison funèbre, l'archevêque de Bordeaux ne craignit pas de dire : *Nous prierons aujourd'hui pour elle ; mais nous avons la confiance que nos neveux l'invoqueront un jour.*

Anecdotes sur Monseigneur le Dauphin, père Louis XVI.

Ce que la vertueuse reine dont nous venons de parler avoit le plus à cœur, c'étoit d'inspirer à monseigneur le dauphin son fils, les vifs sentimens de piété dont elle étoit animée elle-même, et c'est aussi ce que produisirent les instructions salutaires et les bons exemples qu'elle eut soin de lui donner pendant son enfance. Quoique le jeune prince eût d'abord montré une humeur indocile et un caractère emporté, il prouva bientôt, par sa conduite, qu'une éducation chrétienne peut triompher de tous les défauts, et la religion reforma si bien en lui la nature, qu'il fut regardé comme le prince le plus vertueux de son siècle. Je ne rapporterai point ici tous les traits de bonté, de sagesse et de piété qui sont répandus dans sa vie; ce détail me mèneroit trop loin; j'offrirai seulement aux lecteurs ceux qui m'ont paru les plus propres à les édifier et à les toucher.

A mesure que le Dauphin avançoit en âge, il s'apercevoit lui-même de ses défauts, il en convenoit, et il travailloit sincèrement à s'en corriger. Le comte de Châtillon, son gouverneur, lui parloit un jour de ses vivacités. « Je vous avertis, » monsieur, lui dit-il, que je désavoue par avance » toutes les sottises que je pourrai faire à l'avenir. » Imaginez-vous, dans ces momens, que c'est le » vent qui souffle. » Un jour qu'il se laissoit emporter à son humeur, le comte faisant allusion aux propos

propos qu'il lui avoit tenus, dit que le vent étoit bien grand. *Oui, oui, monsieur*, reprit le jeune prince avec émotion, *et la foudre n'est pas loin* Le gouverneur contrefaisant l'homme qui avoit peur, se boucha les oreilles. Le Dauphin se mit à rire, vint l'embrasser, et lui dit : *J'avois pourtant bien promis de ne plus me mettre en colère. Je vous en fais mes excuses.*

Le duc de la Vauguyon, à l'occasion d'une fête qui s'étoit donnée à Versailles, pour la naissance d'un prince, disoit qu'il ne comprenoit pas comment Assuérus avoit pu tenir à la fatigue des festins qu'il donna, pendant cent quatre-vingts jours, aux grands de son royaume. *Et moi*, dit le Dauphin, *je ne sais comment il a pu subvenir à la dépense ; et je présume que ce festin de six mois à sa cour aura été expié par un jeûne solennel dans ses provinces.* « Il faudroit, disoit-il dans » une autre occasion, pour qu'un prince goûtât » une joie bien pure dans un festin, qu'il pût y » convier toute la nation, ou que du moins il pût » se dire, en se mettant à table : *Aucun de mes* » *sujets n'ira aujourd'hui se coucher sans sou*» *per.* »

Dans une circonstance où toutes ses ressources étant épuisées, il lui restoit encore un nombre de malheureux à secourir, il ne crut pas qu'il fût indigne d'un Dauphin de faire, par motif de charité, ce que la passion du jeu justifie tous les jours aux yeux des grands, il eut recours à l'emprunt ; et ne prenant conseil que de son grand cœur, il

en fit un, dont le remboursement devoit lui coûter des privations de plusieurs années. Etonné de tout le bien qu'il lui voyoit faire, un seigneur de sa cour lui disoit un jour, que tous ses pas étoient marqués par ses bienfaits, et qu'on pouroit dire de lui comme du Sauveur : *Il fit du bien partout où il passa.* « Ah ! reprit le prince, que n'est-il » en mon pouvoir de faire qu'on ajoute encore : *Et il guérit tous les malades*

Il n'entendit parler qu'avec horreur de cette maxime que la politique de la philosophie moderne ne rougissoit pas d'établir : « Qu'un prince » doit laisser la liberté de la presse, et fermer les » yeux sur tous les ouvrages qui paroissent dans » ses états, pour ou contre la religion ou les mœurs; » parce que la librairie forme une branche de com- » merce. » Et c'est à cette occasion qu'il répondit un jour à la reine : « Maman, je pense comme » vous, et je dis : Malheur à l'état qui auroit be- » soin, pour subsister, de tolérer ce commerce, » ou tout autre semblable ! C'est un malade ré- » duit à n'avoir que du poison pour remède. »

Comme on lui représentoit que ses revenus étoient trop bornés, et qu'à son âge le Dauphin, fils de Louis XIV, avoit cinquante mille francs par mois pour sa cassette : « Il ne me seroit pas difficile, » répondit-il, d'obtenir du roi la même somme; » mais comme je ne la recevrois que pour la don- » ner, j'aime mieux que le pauvre laboureur en » profite, et qu'elle soit retranchée sur ses tailles. »

Un jour que le dauphin chassoit avec le roi dans les environs de Compiègne, son cocher vouloit traverser une pièce de terre dont la moisson n'étoit pas encore levée. S'en étant aperçu, il lui cria de rentrer dans le chemin. Le cocher lui observa qu'il n'arriveroit pas à temps au rendez-vous. « Soit, répliqua le prince; j'aimerois mieux manquer dix rendez-vous, que d'occasioner pour » cinq sous de dommage dans le champ d'un pauvre paysan. »

Une de ses sœurs parlant des charités immenses du roi Stanislas, disoit que pour faire tant de bien, il falloit qu'il eût trouvé quelque trésor en faisant démolir son vieux château. *Un roi qui a des entrailles*, répondit monseigneur le dauphin, *y trouve toujours un trésor pour les nécessités des malheureux.*

Il portoit jusqu' au scrupule l'attention à éloigner de ses enfans tous les livres qui auroient pu donner la moindre atteinte à l'innocence de leurs mœurs. « Je me rappelle, disoit-il un jour, avoir » surpris la vigilance de mon précepteur pour lire » quelques romans qu'un valet de chambre m'a» voit procurés. Je n'apercevois pas alors, comme » aujourd'hui, le poison qu'ils cachoient; mais je » serois au désespoir que les mêmes ouvrages tom» bassent entre les mains de mes enfans. » Il seroit bien à désirer que tous les pères de famille imitassent un si bel exemple. Ils sauveroient les mœurs de leurs enfans; ils préserveroient leurs jeunes cœurs de la contagion du vice; et ce seroit la meilleure marque de tendresse qu'ils pussent leur donner.

Le jour qu'on suppléa les cérémonies du baptême de ses enfans, il se fit apporter le registre de la paroisse, où leurs noms avoient été inscrits, et l'ayant ouvert, il leur fit remarquer que celui qui les précédoit, étoit le fils d'un pauvre artisan ; et leur dit ces belles paroles : « Vous le voyez, mes » enfans : aux yeux de Dieu les conditions sont » égales, et il n'y a de distinctions que celles que » donnent la Foi et la vertu. Vous serez un jour » plus grands que cet enfant dans l'estime des » peuples ; mais il sera lui-même plus grand que » vous devant Dieu, s'il est plus vertueux. »

Quelque temps avant sa mort, comme il considéroit combien ses bras étoient maigres et décharnés : « Voilà, mes enfans, » dit-il en s'adressant au duc de Berri et au comte de Provence, « voilà » ce que c'est qu'un grand prince. Dieu seul est » immortel ; et ceux qu'on appelle les *maîtres du monde*, sont, comme les autres, sujets à la ma- » ladie et à la mort. »

Un jour qu'on lui apportoit l'acquit de sa cassette, il en marqua aussitôt l'emploi en faveur de quelques personnes qu'il savoit être dans une nécessité pressante. On lui représenta qu'il seroit de la prudence d'en réserver un tiers. *Je ne vois pas*, répondit-il, *que j'aie besoin de rien*. On insista sur ce que ce besoin pouvoit lui venir au moment qu'il ne s'y attendroit pas. « Il n'y a guère d'appa- » rence, répliqua-t-il, qu'un dauphin se trouve jamais dans une nécessité bien urgente ; et assu-

» rément j'aimerai toujours mieux manquer du
» superflu, que de voir des malheureux manquer
» du nécessaire. » La somme entière fut distribuée.

Quoiqu'il eût plus d'éloignement que d'attrait pour le jeu, il se prêtoit quelquefois aux usages, et ne refusoit pas, dans l'occasion, de faire sa partie. Il fit un jour un gain considérable. « Il voyoit,
» avec une sorte de dépit, les monceaux d'or s'ac-
» cumuler devant lui, dit une personne qui étoit
» présente, et il étoit aisé de s'apercevoir qu'il souf-
» froit de tant gagner, aux dépens des autres. » La fortune l'ayant favorisé constamment toute la séance, il gagna environ cent mille francs. *En vérité*, dit-il, *je suis honteux de me voir si riche.* Il ne le fut pas long-temps : un jour lui suffit pour répandre ce qu'une nuit avoit procuré; dès le lendemain il se débarrassa de toute la somme, qu'il distribua en aumônes et en bienfaits de toute espèce.

Passant un jour sur les boulevards de Paris, il aperçut de loin une procession du Saint Sacrement. Aussitôt il fit arrêter son carrosse, et, charmé de trouver l'occasion de détourner vers Dieu les hommages que rendoit à sa personne le peuple assemblé sur son passage, il s'avance à pied vers la procession, qu'il suivit jusqu'au lieu de sa station. Là, au milieu de la foule dont sa piété seule le distinguoit, il se mit à genoux à côté d'un carreau qu'on lui avoit présenté. Le bon peuple ne put voir sans attendrissement la manière édifiante dont il fit son acte d'adoration. Tout le temps qu'il resta à genoux, on vit autour de lui des gens qui

essuyoient les larmes que faisoient couler la joie de voir tant de piété dans l'héritier de la couronne; et ce prince, humblement prosterné devant son Dieu, paroissoit plus grand aux yeux de la multitude, qu'il n'eût paru dans le plus beau jour de triomphe.

« Les derniers jours de sa vie », dit madame la Dauphine, dans la relation qu'elle a faite de sa maladie, « il étoit quelquefois agité par des rêves » inquiétans. Dans un de ces momens qui tiennent le milieu entre le sommeil et l'état de » veille, tout-à-coup on l'entendit s'écrier : *Ah!* » *mon Dieu! je vous demande pardon.* M. Collet, » son confesseur, lui demanda de quoi : *C'est*, » lui répondit-il, *que je viens de la comédie.* » M. Collet lui dit de se rassurer, qu'il n'y avoit » point été. *Oh! je vous assure*, reprit-il, *que* » *j'en viens, et j'en suis bien fâché.* M. Collet » lui dit qu'il se tranquillisât, parce que s'il y étoit » allé, il l'y auroit suivi, puisqu'il ne l'avoit point » quitté. Monseigneur le Dauphin s'étant parfaitement éveillé, lui dit : *Je l'avois rêvé; je le* » *croyois véritablement et j'en étois désolé.* » Ce trait peu important en lui-même, montre quels étoient ses sentimens et ses dispositions à l'égard des spectacles, qu'on regarde si souvent comme des amusemens innocens.

Durant le cours de la longue maladie qui le ravit à la France, monseigneur le Dauphin montra tant de courage et tant de vertu, qu'on ne pouvoit s'empêcher d'admirer l'un et l'autre. Le maréchal de Richelieu dit un jour tout haut : *Non, il n'y a*

que la religion qui puisse inspirer tant de courage. Au moment où son premier médecin, fidèle à l'ordre qu'il lui en avoit donné, l'avertit du danger de son état, sans s'émouvoir et sans paroître inquiet, il lui dit avec bonté : « La Breuille, je » reconnois ici que vous êtes un honnête homme : » je vous ai toujours aimé, et je vois que vous mé» ritez mon estime. Eh bien, je vous ordonne de » m'avertir avec la même franchise, quand vous » apercevrez que le danger sera plus pressant. » Après avoir reçu cet avis, il fit appeler son confesseur, et lui dit : « Par la grâce de Dieu, je ne » me sens nulle attache à la vie. Je désirerois bien » avoir une meilleure ame, mais je me confie en » la miséricorde infinie de Dieu. »

Quelque temps avant sa mort, il lui survint pendant la nuit un étouffement si violent, que l'on crut qu'il rendroit les derniers soupirs. La frayeur avoit tellement troublé les esprits et saisi tous les cœurs, qu'on sembloit avoir oublié ce que la charité demande en pareille circonstance. Personne ne pensoit à dire au mourant un seul mot de consolation. La Dauphine alors s'élevant, par la religion, au-dessus des sentimens vulgaires de la nature, retient ses larmes, étouffe ses soupirs, et semble puiser, dans l'excès même de sa douleur, des forces et un courage qui manquent à tous les assistans. Elle se lève, elle prend en main un crucifix que le Dauphin avoit fait attacher au pied de son lit ; elle le lui colle sur les lèvres, elle le lui tient devant les yeux ; et avec ce zèle tendre et empressé qui porte la confiance dans une ame, elle ne cesse de l'exhorter au sacrifice de sa vie, que

quand le calme a succédé à cette terrible crise. Alors la violence qu'elle s'étoit faite lui causa une sorte de défaillance qui l'éloigna du lit du malade pour reprendre ses esprits, et quand la joie commençoit à renaître dans tous les esprits, elle se mit à pleurer. Le Dauphin sentoit tout le prix d'une tendresse si généreuse et si chrétienne; il l'admiroit souvent, et ne se lassoit pas d'en parler. *Quelle digne femme*, disoit-il à cette occasion, *après avoir fait le bonheur de ma vie, elle m'aide encore à bien mourir !*

La mort de monseigneur le Dauphin fut regardée comme une calamité publique. Tandis qu'on portoit son cœur à Saint-Denys et son corps à Sens, de plusieurs lieues des environs, les habitans des campagnes accouroient en foule, et bordoient les chemins par où passoit la pompe funèbre. On eût dit, à voir ces pauvres gens, qu'on faisoit les funérailles de leur père commun. Les uns gardoient un silence de tristesse et d'admiration; d'autres, sans s'être jamais vus, sembloient se connoître, et se racontoient, comme entre amis, ce qu'ils savoient des vertus du prince. Ils répétoient, les larmes aux yeux, ce qu'ils avoient si souvent ouï dire: *Il auroit voulu diminuer nos tailles et nous rendre heureux. Oui*, disoient-ils encore, *c'est Dieu qui nous a punis: nous ne méritions pas d'avoir un si bon roi.*

Anecdotes sur madame Louise, fille de Louis XV.

Toute la France a connu et admiré le grand sacrifice que fit madame Louise, fille de Louis XV, lorsque, s'arrachant à l'éclat des grandeurs et aux délices de la cour, elle alla s'ensevelir dans l'obscurité du cloître, pour y pratiquer toutes les austérités de la vie religieuse. Mais il est peu de personnes qui soient instruites des particularités de la vie de cette auguste princesse, qui a fait, dans ces derniers temps, la gloire de la religion; et nos lecteurs seront sans doute charmés de les trouver ici. Si les détails dans lesquels je vais entrer ne plaisent pas aux gens du monde, ils édifieront du moins les ames pieuses, et pourront servir à les affermir dans la piété.

Depuis long-temps, madame Louise avoit formé le généreux dessein d'embrasser la vie religieuse, et elle soupiroit sans cesse après l'heureux moment où elle pourroit l'exécuter. Le seul obstacle qui la retint, c'étoit la crainte que sa santé ne lui permît pas de supporter les rigueurs de la règle de sainte Thérèse, qu'elle avoit préférée à toutes les autres, parce qu'elle lui paroissoit la plus propre à remplir le désir qu'elle avoit de mourir entièrement au monde et à elle-même. Pour s'assurer si cette crainte étoit bien fondée, et pour faire l'essai de ses forces, elle prit la résolution de pratiquer, autant que sa situation pourroit le permettre, toutes les austérités de l'état qu'elle avoit en vue. Elle s'exer-

ça donc, suivant les saisons, à supporter le chaud et le froid, comme le font les Carmelites; et pendant les plus rudes rigueurs de l'hiver elle se privoit de feu durant des heures entières. Sachant que les filles de sainte Thérèse portent, au lieu de linge, des tuniques de serge, elle usa d'une pieuse adresse pour s'en procurer une, sans que personne soupçonnât le moins du monde ses intentions. En possession de cette tunique, plus précieuse à ses yeux qu'un manteau royal, elle s'empressa d'en faire usage, et son zèle lui fit bientôt conclure qu'elle pourroit s'engager à porter la grosse serge toute sa vie. Mais il lui restoit un nouvel obstacle à surmonter; elle ne pouvoit supporter l'odeur du suif; elle en avoit horreur, au point qu'elle se seroit trouvée mal à la fumée d'une chandelle. Les bougies cependant ne sont pas d'usage chez les Carmelites. La princesse, déterminée à se vaincre en tout, chargea une bonne femme étrangère à son service et incapable de soupçonner son dessein, de lui procurer un paquet de chandelles, et le soir, lorsque son monde étoit retiré, elle substituoit le suif à la cire. Tout ce qu'elle put faire, les premiers jours, fut d'en supporter l'odeur dans son appartement. Elle commença ensuite à tenir une chandelle allumée pendant quelques minutes, puis un peu plus long-temps, jusqu'à ce qu'elle fût parvenue à pouvoir faire indifféremment usage du suif ou de la bougie.

Le jour qu'elle avoit marqué pour exécuter son généreux projet, madame Louise arriva chez les Carmelites de St-Denys, accompagnée de très-peu de monde Elle prévint la princesse de Ghistal,

sa dame d'honneur, que pour ne pas troubler la solitude de ces saintes filles, elle entreroit seule et sans suite dans leur maison, où elle alloit entendre la messe. Elle y entra en effet de cette manière. La messe finie, madame Louise étant restée devant le Saint Sacrement, le supérieur, ainsi qu'il en étoit convenu avec elle, fait assembler la communauté au parloir, et, sans que rien ait pu la préparer à cette nouvelle, il lui annonce que la princesse, qui est entrée dans la maison, n'en doit plus sortir, et qu'elle n'y est venue que pour se faire Carmelite. Les religieuses, à ces paroles, se regardent dans l'étonnement, lèvent les mains au ciel, et ne peuvent exprimer que par des soupirs et des larmes l'excès de joie qui les transporte. La prieure, avec laquelle on avoit tout concerté, se rend alors au chœur. Madame Louise, qui l'attendoit avec une sainte impatience, se lève au moment où elle l'aperçoit, la suit, entre dans l'assemblée, et se jetant aux pieds des religieuses qui se prosternent de leur côté, elle leur dit : « Je vous » supplie toutes, mesdames, de me faire la grâce » de me recevoir parmi vous; de me regarder com» me votre sœur ; d'oublier ce que j'ai été dans le » monde, et de prier Dieu pour le roi et pour moi. » Je désire de tout mon cœur d'être Carmelite, et » je tâcherai, avec la grâce de Dieu et le secours » de vos prières, d'être bonne Carmelite. » En ce moment, les pleurs redoublent, les soupirs éclatent de toutes parts. La princesse aussitôt s'approche des religieuses, les relève l'une après l'autre, les embrasse tendrement, et leur dit : *Hé bien, mesdames, c'est donc moi, c'est ma bonne humeur qui rend vos pleurs intarissables.* Et puis s'avançant à la grille, *Et vous aussi, monsieur*

le supérieur? dit-elle à M. l'abbé Berthin, attendri lui-même par ce spectacle, au point de ne pouvoir répondre à la princesse, ni proférer une seule parole.

La prieure, en lui adressant la parole, l'appeloit *Madame*. « Madame! reprit la princesse avec » vivacité. Que dites-vous, ma révérende mère ? » Je sais qu'une postulante, chez les Carmelites, » ne s'appelle point madame, mais ma sœur ; et » je vous prie de ne pas oublier que c'est bien sé- » rieusement et sans retour, que je viens de re- » noncer, entre vos mains, à tous les titres et dis- » tinctions qui peuvent flatter la vanité dans le » monde. Lorsque j'aurai mérité une mortifica- » tion, vous pourrez me le faire comprendre en » m'appelant *Madame.* »

Quelque temps après qu'elle fut arrivée à Saint-Denys, et lorsqu'elle portoit encore l'habit séculier, elle fit une seconde réforme dans ses ajustemens, qu'elle avoit déjà réduits au ton de la simplicité. A la vue de quelques petits ouvrages très-curieux en broderie d'or et d'argent : *Voilà encore*, dit-elle, *de petites idoles de vanité, qui auroient dû rester dans leur pays*. Elle les jette au feu.

Il est des offices dégoûtans et pénibles auxquels on ne manque pas d'exercer les postulantes, chez les Carmelites, et qu'on eût souvent souhaité d'épargner à madame Louise, comme, par exemple, de balayer et frotter les planchers, de nettoyer le

suif des chandelles, de laver la vaisselle, et autres travaux semblables. Mais la princesse ne prétendoit céder à personne ce qu'elle appeloit *ses droits*. Un jour qu'une sœur ne vouloit pas qu'elle nettoyât avec elle le suif des chandeliers : « Eh! de grâce, » lui dit-elle, laissez-moi faire, Je ne puis plus » manger du mouton, que j'ai toujours beaucoup » aimé, que je puisse du moins le sentir. » Elle prenoit toutes les formes, elle employoit tous les moyens pour écarter les attentions qu'on lui marquoit. « Vous prétendez, disoit-elle à ses compa-» gnes de travail, me donner des marques de vo-» tre amitié; mais vous devriez m'en donner un » peu aussi de votre estime : car toutes les mesu-» res que vous prenez pour empêcher que je fasse » comme vous, semblent me dire que vous n'a-» joutez par grande foi au courage d'une ci-de-» vant princesse » ; et il falloit la laisser faire comme les autres.

Dès les premiers jours de son arrivée au couvent, elle vouloit se rendre à son tour aux travaux de la cuisine; mais on lui représenta que les postulantes en robes de soie, comme les siennes, en étoient dispensées, parce qu'il seroit contre l'esprit de pauvreté de gâter des habits si précieux, qui pourroient être utiles pour la sacristie. Alors, sans perdre de temps, elle écrivit au roi, pour le prier de lui faire envoyer des habits convenables aux travaux qu'elle avoit quelquefois à faire. Elle reçut d'abord un manteau de lit, de taffetas couleur de rose. Le jour venu où, suivant l'ordre du tableau, elle devoit laver la vaisselle, elle se revêt de cet habit, et se rend à la cuisine, où après

avoir examiné quelque temps comment faisoient les autres, il lui semble qu'elle pourra bien en faire autant. Ayant jeté les yeux sur un chaudron fort sale, elle s'en saisit; et prétendant le rendre comme les casseroles, aussi propre en dehors qu'en dedans, elle se met à le frotter extérieurement. Elle le tourne et le retourne en tous les sens, elle s'écorche les mains, elle épuise toutes ses forces. Son manteau de taffetas devient aussi noir que le chaudron, sans que le chaudron en soit plus propre. Enfin les sœurs qui, pour la dégoûter des travaux de la cuisine, avoient pris plaisir à jouir quelque temps de son embarras, l'avertissent que les chaudrons ne se lavent que d'un côté. *Je ne m'en serois pas doutée*, répondit-elle; *mais comme c'est la première fois de ma vie que je lave des ustensiles de cuisine, je ne pouvois pas deviner qu'il y eût, pour les chaudrons, une exception à la règle générale. Je m'en souviendrai.* L'habit que portoit la princesse ce jour-là, ne pût plus servir; mais la supérieure voulut qu'il fût conservé dans la maison; pour y attester à jamais qu'une fille de France ne dédaigna pas de remplir les derniers offices chez les Carmélites, et que ce qui eût été si fort au-dessous de son rang dans le monde, ne fut pas au-dessus de sa vertu dans le cloître.

Peu de jours après son entrée aux Carmélites, madame Louise y reçut la visite des princesses ses sœurs. Cette première entrevue offrit la scène la plus touchante. Les trois princesses, en embrassant leur sœur avec toute l'expression de la tendresse, fondirent en larmes ainsi que toute la

communauté, attendrie par ce spectacle. Madame Louise, la joie dans le cœur et la sérénité sur le front, s'empressoit de les consoler, leur adressoit les propos de la gaieté, et les assuroit qu'elles n'avoient nul sujet de pleurer sur elle, à moins qu'elles ne lui enviassent le parfait bonheur dont elle jouissoit. On étoit alors au temps de Pâques, temps auquel les Carmélites interrompent leur jeûne. Les princesses furent curieuses d'assister au souper de leur sœur, et se rendirent au réfectoire. L'ordre du jour y amena des pommes de terre fricassées et du lait froid. Elles virent madame Louise faire gaiement et de bon appétit ce repas rustique qui, à la cour, lui eût causé une indigestion à mourir; et elles en conclurent qu'avec son courage et sa piété, elle étoit en effet moins à plaindre qu'à féliciter dans sa solitude.

Accoutumée à porter dans le monde des souliers d'une hauteur démesurée, ce fut un vrai supplice pour elle, lorsqu'il lui fallut faire usage des pantoufles plates des Carmélites. Ses jambes s'enflèrent au point qu'elle pouvoit à peine marcher. Dès qu'on s'en aperçut, on lui conseilla de laisser la chaussure. *Mais il faudroit*, répondit-elle, *que j'y revinsse tôt ou tard; et dès lors j'aime mieux passer mon mal tout de suite.* La très-dure couche à l'usage des habitantes du Carmel, est encore si étroite, qu'il arriva souvent à la princesse de se heurter contre le mur; et elle le fit une fois si violemment, qu'il lui en résulta une contusion considérable à la tête. Ayant occasion d'écrire aux princesses ses sœurs, elle leur marqua qu'elle s'étoit fait une bosse à la tête, pour

s'être frottée trop rudement contre les rideaux des Carmélites. C'est ainsi qu'elle brusquoit, dans sa bonne humeur, les inconvéniens, de quelque nature qu'ils fussent, qu'elle pouvoit rencontrer dans son nouvel état.

Toujours également contente, lorsqu'elle eut pris l'habit de Carmélite, la princesse parloit souvent de son bonheur, jamais de ses sacrifices. Si elle comparoit quelquefois sa vie passée à celle qu'elle menoit au Carmel, ce n'étoit jamais que pour prouver qu'elle avoit peu quitté pour trouver beaucoup. Voici comment elle établissoit le parallèle de ces deux états si différents. « Croyez-» moi », disoit-elle à ses compagnes, de ce ton de candeur qui porte la persuasion, « je suis vrai-» ment heureuse au-delà de ce que je mérite d'ê-» tre; et, tant au physique qu'au moral, j'ai in-» finiment gagné à venir ici. Il est vrai qu'à Ver-» sailles j'avois un bon lit; mais dans ce bon lit, » je ne dormois que d'un sommeil interrompu. » J'avois une table bien servie, mais souvent » point d'appétit pour manger à cette table. Ici, » je n'ai pour lit que ma paillasse rembourrée; » mais sur cette paillasse, je dors à merveille. » Notre réfectoire m'offre assez maigre chère; » mais j'y porte un appétit qui assaisonne parfai-» tement tout ce qu'on peut me présenter, au » point que souvent j'ai scrupule de trouver tant » de plaisir à manger nos pois et nos carottes. » Quant à la paix de l'ame, quelle différence! » C'est à la lettre, en toute vérité, que je puis » dire qu'un seul jour dans la maison du Sei-» gneur, m'apporte plus de contentement solide,

» que ne m'en procuroient mille dans le palais » que j'habitois. Comme nous avons ici nos ob- » servances, la cour a aussi les siennes, mais bien » plus dures que les nôtres; et quand on habite » la cour, il faut, malgré ses répugnances, suivre » l'ordre des exercices de la cour. Ici, par exem- » ple, à cinq heures du soir, je vais à l'oraison. » A Versailles, il me falloit aller au jeu. A neuf » heures, la cloche m'appelle pour matines. A » Versailles, on m'avertissoit que c'étoit l'heure » de la comédie. On n'est jamais en repos à la » cour, quoiqu'on parcoure toujours le même » cercle d'inutilités. Que de belles matinées j'ai » perdues dans ce pays-là! une partie à me repo- » ser des fatigues souvent désagréables de la veille; » une autre partie à m'ennuyer à ma toilette; le » reste à écouter des importuns. Ici, comme j'ai » dormi la nuit, je me trouve bien de me lever » matin. Toute ma toilette ne prend pas deux mi- » nutes, après quoi je m'occupe toute la jour- » née d'une manière agréable à mon esprit, » parce que je sens qu'elle est profitable à mon » ame. Enfin, tout ce qui m'environnoit à la cour, » me promettoit des plaisirs, et je n'en goûtois » nulle part. Ici au contraire, où tout semble fait » pour attrister la nature, je jouis d'un contente- » ment pur; et depuis un an que j'y suis, je me » demande tous les jours moi-même : Où sont » donc ces austérités dont on auroit voulu m'ef- » frayer? » Si l'on n'avoit pas reconnu, dans tous les temps, que la vertu et la piété sont les sources du vrai bonheur, ce que dit ici madame Louise, d'après l'heureuse expérience qu'elle en avoit faite, suffiroit pour en convaincre tout homme qui n'est point aveuglé par les passions ou par les préjugés.

Tandis que madame Louise étoit maîtresse des novices, une de ses élèves, malade depuis quelque temps, ne pouvoit se résoudre à prendre une médecine qui lui étoit nécessaire. Sa maîtresse, après avoir épuisé en vain tous les raisonnemens qu'elle crut le plus propres à la déterminer, finit par lui dire : « Je vois, mon enfant, que vous » n'êtes pas généreuse. Eh bien ! ce que vous n'a- » vez pas le courage de faire, ni pour l'amour » de vous, ni pour l'amour de moi, ni même » pour l'amour de celui qui a été abreuvé pour » vous de fiel et de vinaigre, vous allez me le voir » faire à moi, uniquement pour vous prouver » qu'une médecine n'est pas un poison. » En même temps qu'elle parle, elle a déjà versé une partie du remède dans un vase; il est avalé, et elle dit à la malade : *Me voilà*. Celle-ci surprise et confuse, demande le restant, le prend, et avoue que le sacrifice qu'on lui a demandé n'est pas au-dessus des forces humaines; mais elle reconnoît en même temps que la vue d'un grand exemple est capable de faire surmonter les plus grandes difficultés.

On n'imagineroit pas les détails de charité dans lesquels descendoit la bonne princesse, lorsqu'elle étoit supérieure de communauté. Une de ses filles portoit jusqu'à l'excès la foiblesse de la peur. Madame Louise, qui connoissoit sa maladie, avoit la complaisance de l'accompagner, le soir, dans les différens endroits de la maison, où elle n'auroit osé se rendre seule. Elle fit plus encore; elle lui permit d'établir un lit dans son étroite cellule, ce qui la fatiguoit beaucoup pendant les chaleurs

de l'été. Jamais cependant elle ne le manifesta qu'une fois à la sœur, en lui disant, sur le ton de la plaisanterie plutôt que du reproche : *Vous devriez bien du moins réserver vos peurs pour l'hiver ; car on étouffe ici quand on y est deux.*

Distraite, un jour, par la succession des travaux de la journée et par les soins multipliés de sa place, madame Louise oublia qu'une de ses religieuses avoit une peine, et qu'elle ne l'avoit pas consolée. Cette pensée vient frapper la bonne princesse au milieu de la nuit : son cœur s'inquiète, et ne lui permet pas d'écouter le sommeil. Elle se lève, va trouver sa fille, et lui dit : « J'aurois dû vous parler hier, ma chère sœur, et c'étoit mon intention. Je ne puis me pardonner cet oubli, qui aura peut-être ajouté à vos peines, et je viens le réparer. » Touchée jusqu'aux larmes d'un trait de bonté si extraordinaire, la religieuse ne savoit comment en témoigner sa reconnoissance à sa prieure. « Point de remercîmens, lui dit madame Louise ; ce que je fais, c'est pour mon soulagement autant que pour le vôtre. Aurois-je pu dormir tranquille, après m'être rappelée que vous étiez dans l'inquiétude ? Elle ne la quitta qu'après avoir rétabli le calme dans son ame. »

Une sœur du voile blanc, chargée d'éveiller la communauté, un jour de Pâques, à deux heures du matin, craignoit beaucoup de manquer son heure. Se rappelant, dans son embarras, que sa prieure savoit assez commander à son sommeil, elle va la trouver, lui expose sa crainte, et lui dit naïvement que tout bien examiné, il n'y a personne dans la maison sur qui elle puisse comp-

ter aussi sûrement que sur elle, pour être éveillée au temps où elle doit l'être, et qu'elle la prie de vouloir bien lui rendre ce service. Charmée de cette marque d'excessive confiance : *Je suis fort aise*, lui répondit madame Louise, *de pouvoir vous décharger de votre inquiétude : allez, dormez tranquillement, et reposez-vous sur moi.* Le lendemain, avant deux heures du matin, la sœur converse entendit sa prieure, et la fille de son roi gratter à la porte de sa cellule, pour l'éveiller. De pareils traits, quoique la religion les consacre, sont encore de ceux auxquels le monde profane lui-même ne refuse pas son admiration.

Un jour qu'elle étoit à l'infirmerie, une religieuse lui conseilloit de se soustraire, pour sa santé, à une des observances de l'ordre. « Le besoin » que je puis en avoir, dit la princesse, alors » prieure ne me paroît pas assez évident pour » m'autoriser à une dispense ; et puis, je dois plus » craindre qu'une autre, que mon exemple n'autorise le relâchement dans la maison. » La religieuse lui ayant observé qu'il lui seroit facile d'user de la dispense, sans que personne le sût, madame Louise la réprimanda et répliqua vivement : « Vous me conseillez donc l'hypocrisie ? A Dieu » ne plaise que je me permette jamais, en pré» sence du Ciel, une action pour laquelle je crain» drois les regards de la terre ! Soyons partout ce » que nous devons être ; nous ne craindrons nulle » part de paroître ce que nous sommes. »

Une dame de piété disoit à la princesse, qu'il étoit bien admirable, qu'étant d'une santé si délicate, et ayant été élevée en fille de roi, elle eût embrassé un genre de vie aussi austère que celui des Carmélites. « Et moi, madame, lui répondit » madame Louise, rien ne m'étonne plus que votre étonnement; car vous connoissez l'Evangile, » et vous savez bien qu'il n'offre aucun secret particulier ni aux santés délicates, ni aux enfans » des rois, pour se sauver sans faire pénitence.— » On a bien tort, disoit-elle dans une autre occasion, de tant exalter mon sacrifice. Ce qui m'a » coûté, n'a jamais été ni de le faire, ni de l'avoir fait; mais d'avoir été obligée de passer tant » d'années sans pouvoir le consommer. »

Pendant une récréation, madame Louise, alors prieure, en avertissant, pour la seconde fois, une religieuse de se rendre au parloir, lui dit qu'elle se faisoit attendre. La religieuse, que la curiosité d'entendre la fin d'un récit commencé retenoit, répondit qu'il arrivoit bien aussi quelquefois à la mère prieure de se faire attendre. *Oui*, reprit madame Louise : *mais nos raisons peuvent n'être pas les mêmes.* Telle supérieure se seroit applaudie de sa modération, après s'être contentée d'opposer ce peu de mots simples et vrais au langage de l'irrévérence; mais la princesse craint d'avoir obéi à l'orgueil, et à l'instant, elle se prosterne aux pieds de ses filles, baise la terre, demande pardon de ce qu'elle cherche ainsi à se justifier, et s'écrie : « J'ai toujours été une orgueilleuse, et » après avoir tout quitté, je trouve en moi les folles délicatesses de l'amour-propre. » Ce trait

n'excitera peut-être que le mépris des gens du monde, qui ne suivent que les faux principes du point d'honneur; mais il sera sûrement admiré par tous ceux qui connoissent l'excellence et le prix de l'humilité chrétienne.

Une ancienne religieuse, recommandable par ses vertus, et qui avoit précédé madame Louise dans la supériorité, avoit soumis à l'examen de sa prieure les pieuses résolutions qu'elle avoit prises pendant une retraite. La princesse, après les avoir lues, les remit à la religieuse, en lui disant : *Il n'y manquoit qu'un article, mais assez essentiel, pour que j'aie cru devoir réparer votre omission.* Elle avoit écrit au bas de ces résolutions : *Je serai fidèle à avertir et reprendre notre mère de ses fautes.*

Rien ne parut jamais étonner madame Louise dans le séjour de la pauvreté. Celle qui toute sa vie avoit été vêtue des habits somptueux de la mollesse, on la voyoit porter, comme ses compagnes, des chemises de serge commune, et ses draps de lit étoient de la même étoffe. Elle avoit pour bas, des chausses de grosse toile; pour souliers, des pantoufles de corde sans talons, et son vêtement étoit d'une bure grise la plus grossière. Elle n'avoit jamais qu'une seule robe à son usage. Quand elle étoit percée, elle la raccommodoit. Pendant dix-sept ans qu'elle fut Carmélite, elle n'en usa que trois, et porta la dernière l'espace de huit ans. Rien ne peignoit mieux la pauvreté, que ce vieil habit de la princesse, alors prieure. Elle l'avoit

rapetassée en plusieurs endroits avec de l'étoffe neuve, ce qui le rendoit de différentes couleurs. Une jeune religieuse, qui vouloit l'engager à s'en donner un neuf, lui disoit que la communauté seroit honteuse, si quelqu'un de la famille royale la voyoit si mal habillée. Madame Louise la reprit de cette fausse délicatesse, et lui dit : « Depuis quand donc seroit-ce une honte de suivre » l'esprit de notre saint état ? Ma famille ne sait-» elle pas que j'ai fait vœu de pauvreté, et que » c'est surtout dans la place que j'occupe, qu'on » doit en donner l'exemple ? »

Pendant quelque temps, elle occupa la cellule la plus triste et la plus incommode qu'il y eût dans la maison. On lui proposoit d'y faire faire plusieurs réparations, qu'elle eût jugé nécessaires pour toute autre religieuse : elle les regarda comme inutiles pour elle-même et ne souffrit pas qu'on les fît. Ses croisées joignoient si mal, que le vent éteignoit sa lampe. Elle les calfeutroit avec du papier, obligée de recommencer l'opération, chaque fois qu'elle les ouvroit. Dans un temps qu'elle étoit malade et tenoit le lit à l'infirmerie, on lui proposa de passer dans l'appartement où elle recevoit la famille royale ; ce qu'elle refusa hautement. Les princesses ses sœurs l'étant venues voir, joignirent leurs représentations à celles des religieuses, et lui dirent qu'elle seroit bien plus commodément en cet endroit. « Oh ! plus commodément, répondit-elle, » cela n'est pas douteux ; mais le plus commode » n'est pas ce qu'on vient chercher ici ; et, en maladie comme en santé, il faut se souvenir qu'on » est Carmélite. »

La princesse trouvoit délicieux tous les mets qu'on lui servoit ; et craignant sans doute qu'on n'estimât au-dessus de leur valeur les nombreux sacrifices qu'un réfectoire de Carmélites doit offrir à la fille d'un roi, elle assuroit en toute occasion, qu'elle avoit scrupule du plaisir qu'elle trouvoit à manger sa portion. « Non, disoit-elle » souvent, jamais cuisinier de Versailles n'a su » assaisonner un dîner, comme font ici le jeûne » et le travail. » Aussi une bonne sœur, qui étoit attachée à la cuisine, croyant avoir acquis depuis l'entrée de madame Louise dans la maison, un talent pour son office, dont personne ne s'étoit jamais douté, disoit aux religieuses : « Voyez-vous » comment cet estomac royal savoure nos ci- » trouilles ? J'espère bien qu'on ne dira plus à » présent que nous n'entendons rien à la cuisine. »

Une sœur cuisinière avoit tiré de l'office, pour le jeter, un artichaut qui étoit entièrement gâté ; mais une autre sœur, sans le savoir, le confondit avec d'autres, et le fit passer au réfectoire. La cuisinière s'attendoit qu'il alloit lui être renvoyé avec des reproches ; mais ne le voyant pas revenir, elle en conclut qu'il falloit qu'il fût échu à la prieure. Elle ne se trompa point. Madame Louise, en recevant son légume, vit qu'il étoit pourri, ne le laissa voir à personne, et le mangea. Désolée de ce petit accident, la sœur cuisinière alla en faire ses excuses à la princesse qui lui dit : « Il » n'y a point de mal, puisque cela m'est tombé ; » mais prenez garde de jamais rien servir de pa- » reil, parce que toutes nos sœurs n'ont pas si bon » appétit que moi. »

PENDANT le séjour qu'il fit à Paris, le roi de Suède voulut faire une visite à madame Louise, dont le sacrifice héroïque avoit excité l'admiration de toute l'Europe. En entrant dans la cellule de la princesse, et à l'aspect du mobilier qu'elle renfermoit, un crucifix, une chaise de bois, une botte de paille sur deux tréteaux : *Quoi*, s'écrie Gustave, *c'est ici qu'habite une fille de France !* — *Et c'est ici encore*, répond madame Louise, *qu'on dort mieux qu'à Versailles ; c'est ici qu'on prend l'embonpoint que vous me voyez, que je n'avois pas ailleurs.* Elle lui fit le détail de la nourriture ordinaire et des occupations d'une Carmélite, le conduisit au réfectoire, lui montra la place qu'elle y tenoit au milieu de ses sœurs, et le couvert qui étoit à son usage, composé d'une cuiller de bois, d'un gobelet de terre, et d'une petite cruche de même matière. Étonné de ce qu'il voyoit, et plus encore de ce qu'il ne voyoit pas autour d'une grande princesse, ce roi du Nord, dans des sentimens semblables à ceux de la reine du Midi contemplant la sagesse de Salomon dans sa magnificence, ne se lassoit point d'admirer la sagesse bien plus grande de celle qui savoit trouver son bonheur dans la privation et le mépris de toute magnificence. A peine pouvoit-il en croire au rapport de ses sens, témoin du contentement et de la joie pure et franche d'une princesse qui s'immoloit tous les jours à toutes les rigueurs de la vie pénitente. « Non, s'écria-t-il,
» Paris et la France, Rome et l'Italie ne m'ont rien
» offert de comparable à la merveille que renferme
» le couvent des Carmélites de Saint-Denis. »

Beaux traits de charité.

M. d'Apchon, d'abord évêque de Dijon, et ensuite archevêque d'Auch, étoit généralement regardé, de nos jours, comme un des prélats de France qui honoroient le plus l'épiscopat par leurs vertus. On admiroit surtout sa charité pour les malheureux ; et on verra par les deux traits qu'on va lire, qu'elle étoit réellement admirable.

On vient annoncer un jour au prélat, que le feu avoit pris à une maison de la ville : il y accourt, et apprend, en arrivant, qu'il restoit dans un appartement de cette maison un enfant qu'on n'avoit pu en retirer. A cette triste nouvelle, le charitable évêque s'attendrit, verse des larmes, propose une récompense de deux mille écus pour celui qui aura le courage de braver le danger, pour sauver cette innocente créature. Mais comme les flammes faisoient toujours de nouveaux progrès, il ne se rencontra personne qui osât s'y exposer. Alors l'intrépide prélat ordonne qu'on apporte une échelle, la fait appliquer contre la maison incendiée, y monte, pénètre par une fenêtre dans la chambre où étoit l'enfant, le prend sous son bras, redescend à travers les flammes qui menaçoient de le consumer, et le remet entre les mains de ses parens, au milieu des acclamations d'un peuple immense, qui applaudit avec transport à ce prodige de charité. Pour y mettre le comble, le généreux évêque plaça sur la tête de l'enfant, les deux mille écus qu'il avoit promis pour récompense, voulant être ainsi son bienfaiteur, après avoir été son sauveur.

Le trait suivant, quoique d'un autre genre, ne mérite pas moins d'être cité. Comme on connoissoit l'empressement qu'avoit M. d'Apehon pour voler au secours des infortunés, on crut devoir lui apprendre que deux demoiselles d'une naissance illustre étoient réduites à une extrême indigence, et que, par un sentiment d'honneur, naturel aux personnes de leur état, elles n'osoient pas même faire connoître la situation pénible où elles se trouvoient. L'archevêque fut vivement touché de leur triste sort; mais comme il avoit autant de prudence que de charité, il crut qu'il ne devoit pas être moins attentif à ménager leur délicatesse, qu'à adoucir leur malheur. Au lieu donc de leur envoyer ouvertement et sans précautions les secours qu'il leur destinoit, il imagina une raison plausible pour aller leur faire une visite, espérant qu'à la faveur de cette politesse, il pourroit trouver quelque moyen de les secourir, sans les humilier. Son espérance ne fut point trompée. Tandis qu'il conversoit avec elles, ses regards tombèrent tout-à-coup sur un vieux portrait de famille, qui étoit dans leur appartement. A cette vue, le prélat paroît saisi d'admiration; et fixant le tableau avec une attention mêlée d'étonnement : « Ah! mesdemoiselles, s'écria-t-il, vous avez là » un bien beau morceau de peinture! C'est sans » doute l'ouvrage de quelque grand maître? Nous » ignorons, Monseigneur, le nom de l'artiste qui » en est l'auteur, répondirent naïvement les de» moiselles; nous savons seulement que ce tableau » est depuis long-temps dans la famille, et qu'on » n'y a jamais attaché un grand prix. Il est ce» pendant inappréciable à mes yeux, reprit l'ar

» chevêque, et je ne croirois jamais pouvoir le
» trop payer. »

Les demoiselles crurent alors devoir l'offrir au prélat, qui commença par le refuser. Mais comme elles firent de nouveau les plus vives instances, il se rendit enfin, et consentit à recevoir le portrait, sous condition néanmoins qu'il lui seroit permis, non pas de le payer ce qu'il valoit, mais de les dédommager, autant qu'il le pourroit, du généreux sacrifice qu'elles vouloient bien faire en le lui cédant. La condition ne fut pas acceptée; mais le tableau fut envoyé : l'archevêque parut le recevoir avec autant de reconnoissance que de plaisir, et, quelques jours après, il chargea un notaire de porter aux deux malheureuses victimes de l'indigence, l'extrait d'un contrat, par lequel il constituoit à chacune d'elles une rente viagère de quinze cents livres, dont elles reçurent en même temps le paiement d'avance pour la première année. Après avoir lu ce trait, on pourra blâmer l'espèce de dissimulation dont usa le prélat, en vantant la beauté d'un tableau, qui n'étoit, dit-on, rien moins que beau. Mais il me semble que c'est ici le cas de dire que la faute est couverte par la charité, car on admire tellement l'une, qu'on n'aperçoit presque pas l'autre.

Beau sacrifice.

Quelques années avant la révolution, une marchande de livres de Paris, attirée par la réputation du père Beauregard, ancien jésuite, dont l'éloquence simple et sublime excitoit l'admiration de la capitale, se rendit à l'église de Notre-Dame

pour entendre un de ses sermons. Il semble que la Providence l'y avoit conduite pour ménager sa conversion. Le prédicateur devoit, ce jour-là, prononcer un discours contre les mauvais livres, et la dame avoit bien des reproches à se faire sur cet article. Quoiqu'elle eût l'ame religieuse et honnête, elle n'avoit pas laissé de vendre beaucoup d'ouvrages contraires aux mœurs et à la religion. L'intérêt l'avoit aveuglée, comme il aveugle presque tous ceux qui exercent la même profession; et, se déguisant à elle-même le crime qu'elle commettoit, elle ne songeoit qu'au gain qu'elle pouvoit faire. Mais quand, éclairée par les lumières divines que le prédicateur fit briller à ses yeux, elle ne put plus se dissimuler que les livres impies et licencieux sont la source funeste d'où découle le poison qui corrompt les esprits et les cœurs; quand elle fut forcée de reconnoître que ceux qui les impriment, les vendent ou contribuent à les répandre, de quelque manière que ce puisse être, sont comme autant d'empoisonneurs publics que Dieu rendra responsables un jour de tous les désordres, de toutes les impiétés, de tous les crimes qu'ils occasionent; quand enfin, réfléchissant sur ces vérités alarmantes, elle comprit tout le mal qu'elle avoit déjà fait, et tout celui qu'elle feroit encore, si elle continuoit le même commerce; pleine d'indignation contre elle-même, et ne regardant plus ce commerce que comme un trafic indigne de toute ame qui a encore quelque principe de pudeur et de religion, elle résolut d'y renoncer pour toujours, et afin d'exécuter sur-le-champ une si louable résolution, en sortant du sermon, elle se rendit chez le prédicateur. « Vous » venez mon Père, lui dit-elle en l'abordant,

» les larmes aux yeux, vous venez de me rendre
» un grand service, en me faisant sentir combien
» je me suis rendue coupable par la vente que
» j'ai faite de plusieurs mauvais livres; mais je
» viens vous prier de vouloir bien achever la bon-
» ne œuvre que vous avez commencée, en pre-
» nant la peine de venir dans mon magasin pour
» examiner tous les ouvrages qui y sont, et pour
» mettre à part tous ceux qui pourroient blesser
» les bonnes mœurs ou la religion. Quoi qu'il
» m'en coûte, je suis déterminée à en faire le
» sacrifice. J'aime mieux me priver d'une partie
» de ma marchandise, que de consentir à perdre
» mon ame. » Le père Beauregard, qui n'avoit pas moins de zèle que de talent, loua ses sentimens, applaudit à son projet, lui promit de l'aider à l'exécuter, et dès le lendemain il alla chez elle pour faire le triage de tous ses livres. Quand il eut séparé les bons des mauvais, la marchande prit ces derniers, et, en présence du Père, elle les jeta, les uns après les autres, dans un grand feu qu'elle avoit eu soin de préparer. Le prix des ouvrages qui furent consumés par les flammes, s'élevoit, dit-on, à environ six mille livres; mais en les sacrifiant elle dit qu'elle ne les regrettoit pas, parce que son ame, qu'elle ne pouvoit sauver sans ce sacrifice, étoit infiniment plus précieuse. Depuis ce moment, elle se fit un devoir de ne plus vendre d'autres livres, que ceux qui, en épurant les mœurs, et en inspirant l'amour de la vertu, pourroient servir à réparer le mal qu'elle avoit causé. Il n'y aura sans doute personne qui n'admire un si bel exemple; mais sera-t-il imité par ceux à qui il devroit servir de modèle? Nous le souhaitons pour leur salut, autant que pour l'in-

térêt des bonnes mœurs, et pour le bien de la religion.

Anecdotes sur la conduite du clergé et des fidèles pendant la révolution.

On a souvent dit que la révolution avoit fait connoître les hommes ; et rien n'est plus vrai. Avant qu'elle éclatât, le vice, comprimé par la crainte, n'osoit se produire, et se couvroit du masque de l'hypocrisie ; la vertu en paix n'avoit aucune occasion de déployer son courage, et demeuroit cachée sous le voile de l'humilité. Mais, dès que la licence se fut introduite en France sous le nom de la *liberté*, tous les masques tombèrent, tous les voiles furent déchirés, et les hommes parurent tels qu'ils étoient. Les méchans, qui purent tout oser, manifestèrent toute la perversité de leur cœur ; les gens de bien, qui eurent tout à souffrir, montrèrent par leur conduite que rien ne pouvoit leur faire trahir leur devoir, et c'est ce qui a produit les grands crimes et les grandes vertus dont nous avons été les témoins. Je ne dirai rien des premiers ; je voudrois pour la gloire de ma patrie, pouvoir les ensevelir dans un éternel oubli. Mais comme les secondes peuvent servir de leçon et d'exemple à tous les fidèles, je crois devoir les faire connoître, et je vais en rapporter les principaux traits dans le volume suivant.

Triomphe du clergé de France.

Ce qu'il y a peut-être de plus glorieux pour la religion et pour ses ministres, c'est le triomphe éclatant que remporta le clergé de France dans la fameuse séance où, selon un décret de l'assemblée nationale, tous les ecclésiastiques qui en étoient membres, devoient être nommément et individuellement sommés de prêter, en face du corps législatif, le serment de maintenir la constitution civile du clergé; c'est-à-dire de renoncer solennellement aux vrais principes de la Foi catholique. Leurs ennemis n'avoient rien oublié pour préparer leur défaite, et pour s'assurer la victoire. Ils avoient eu soin de faire rassembler autour de la salle et dans les avenues, une horde de brigands soldés; qui, après avoir prodigué les injures et les menaces contre les évêques et les prêtres fidèles qui se rendoient à l'assemblée, le jour où l'on devoit exiger d'eux le serment, faisoient retentir jusqu'au fond de la salle ces hurlemens de mort: *A la lanterne les évêques et les prêtres qui ne feront pas le serment!* Averti par ce signal, qu'il est temps de commencer l'attaque, le président se lève, et prend la liste des ecclésiastiques non assermentés. Le premier qu'il somme de jurer, est M. de Bonac, évêque d'Agen. « Messieurs, répond le prélat, les » sacrifices de la fortune me coûtent peu, mais » il en est un que je ne saurois faire, celui de votre » estime et de ma Foi. Je serois trop sûr de perdre » l'un et l'autre, si je prêtois le serment qu'on » exige de moi. » Cette réponse faite d'un ton grave

et décent, captive un moment l'admiration, ou plutôt réprime et suspend les premiers effets du dépit de la gauche. (1)

Le président appelle M. Fournel, du diocèse de ce même prélat. « Messieurs, dit à son tour ce di-
» gne curé, vous avez prétendu nous rappeler aux
» premiers siècles du christianisme; eh bien, avec
» toute la simplicité de cet âge heureux de l'Eglise,
» je vous dirai que je me fais gloire de suivre
» l'exemple que mon évêque vient de me donner.
» Je marcherai sur ses traces, comme le diacre
» Laurent marcha sur celles de Sixte, son évêque;
» je le suivrai jusqu'au martyre. » En entendant cette réponse, on commence à se repentir d'avoir fourni au clergé l'occasion d'un témoignage si public, si éclatant de sa constance dans la Foi. Cependant, comme on se flatte de ne pas trouver la même fermeté dans tous les prêtres, le président appelle M. Leclerc, curé de Cambre, diocèse de Séez. M. Leclerc se lève et dit: « Je suis né catho-
» que, apostolique et romain : je veux mourir dans
» cette Foi. Je ne le pourrois pas, en prêtant le ser-
» ment que vous me demandez. »

La gauche ne tient plus à ces professions de Foi si fermes, si précises; et pour les faire cesser, elle demande qu'on mette fin à cet appel nominal, à ces sommations individuelles. M. Beaupoil de Saint-Aulaire, évêque de Poitiers, craignant qu'on ne le prive d'une si belle occasion de rendre témoignage à la Foi, plein d'un empressement qui allége le poids de ses années, s'avance vers la tribune.

(1) On désignoit, par ce mot, les membres de l'assemblée qui étoient au côté gauche de la salle, et qui avoient formé le complot de *décatholiser* la France.

Là, en face du président, il demande qu'on l'écoute, et prononce ces paroles : « Messieurs, j'ai » soixante-dix ans, et j'en ai trente-cinq d'épis-» copat. Je ne souillerai pas mes cheveux blancs » par le serment de vos décrets : je ne jurerai pas.» Tout le clergé de la droite se lève, applaudit, et annonce qu'il est tout entier dans la même disposition.

La rage du dépit se peint sur les visages des membres du côté gauche. Ils quittent leurs siéges, se réunissent en groupe, et délibèrent sur les moyens qu'ils ont à prendre pour pallier la honte de leur défaite, et pour rendre la constance du clergé moins éclatante. Au dedans, la salle retentit de leurs clameurs ; au dehors, les brigands les secondent en poussant de nouveau leurs cris de mort : *A la lanterne tous les évêques et tous les prêtres qui ne jureront pas!* Ces prêtres et ces évêques toujours sereins, toujours inébranlables, attendent la reprise de ces sommations précieuses à leur Foi : ils demandent, pressent et sollicitent que l'on continue donc cet appel nominal. C'est le défi des anciens confesseurs aux tyrans de l'Eglise primitive.

Cependant des délibérations tumultueuses du côté gauche est sorti un avis, que le jureur Grégoire est chargé de développer à la tribune. Il harangue le clergé de la droite, et s'efforce de lui persuader que l'intention de l'assemblée n'a jamais été de toucher à la religion, à l'autorité spirituelle ; qu'en faisant le serment, on ne s'engage à rien de tout ce qui seroit contraire à la Foi catholique. *Nous demandons*, répondent les évêques et les prêtres de la droite, *que cette explication soit convertie en décret* C'étoit le moyen d'expier,

en quelque sorte, les outrages faits à la religion ; mais ce n'étoit pas l'intention de la partie dominante de l'assemblée. Elle refuse de constater l'explication, et demande à grands cris, qu'au lieu d'appeler individuellement chaque membre du clergé, il leur soit fait à tous une sommation générale de prêter le serment. Le décret de l'appel nominal ainsi rétracté, le président prononce : « Que tous ceux des ecclésiastiques qui n'ont pas » encore prêté leur serment, se lèvent et s'avan- » cent pour le prêter. » Pas un ne se lève, pas un ne s'avance. A la vue de cette résistance invincible du clergé, les jacobins passent de la confusion aux coups du désespoir ; et pour se venger de la honte dont ils sont couverts, ils décrètent incontinent, que le roi feroit élire d'autres évêques et d'autres curés à la place de ceux qui n'avoient pas juré. Mais cette loi tyrannique n'empêcha pas les prêtres qui, sans être jacobins, avoient cru pouvoir prévenir l'appel nominal, et prêter le serment avec des restrictions, de revenir de leur erreur, et de la réparer. Animés par l'exemple de leurs confrères, frappés du refus obstiné qu'avoit manifesté l'assemblée, d'admettre toute explication favorable à la religion, et ne pouvant plus se dissimuler la guerre ouverte qu'on lui déclare, ils ne supportent plus ce premier reproche de leur conscience. Plusieurs d'entre eux s'approchent de la tribune, et rétractent hautement un serment, que tout leur prouve enfin être celui de l'apostasie. Tous ceux qui avoient foibli comme eux, s'unissent à la rétractation ; ils veulent la déposer sur le bureau, ils se voient repoussés ; ils insistent, on les repousse encore ; mais la voie de l'impression rend, dès le lendemain, leur conversion publique.

C'est ainsi que se termina ce combat à jamais mémorable : c'est ainsi qu'en présence de l'assemblée la plus acharnée, et malgré les menaces d'une populace effrénée, le collége des évêques et des prêtres donna l'auguste spectacle de la profession de Foi la plus solennelle et la plus authentique dont les annales de l'Eglise aient à conserver la mémoire. Ils sortirent du sénat redoutable, à travers les outrages et les cris des brigands, dont une garde nombreuse contenoit à peine les fureurs ; mais *ils alloient tranquilles et joyeux d'avoir été jugés dignes de souffrir ces injures pour le nom de Jésus-Christ.* Leurs ennemis confus rendent au moins, à tant de fermeté, l'hommage de l'admiration ; et l'un d'eux fut forcé de dire : *Nous avons leur argent ; mais ils ont conservé leur honneur.*

Conduite admirable de M. l'évêque de Senez.

Monseigneur de Bonneval, évêque de Senez, avoit à peine vu le projet d'introduire le schisme dans son diocèse, qu'il ne craignit pas de dire, dans une instruction pastorale digne, d'un Chrysostôme, d'un Hilaire ou d'un Ambroise : « Ma tête est aux » hommes, mon ame n'est qu'à Dieu. Si le Sei- » gneur veut éprouver les siens, le dix-huitième » siècle aura ses martyrs comme le premier. » Dans la suite, voyant l'usurpateur intronisé, il annonça publiquement, il imprima qu'il ne quitteroit point son diocèse, qu'il y seroit toujours au milieu de ses ouailles, pour les dogmes et l'unité de la Foi.

Cette résolution annonçoit trop de fermeté, pour ne pas animer contre lui les partisans du schisme. Ils avoient la force en main; ils s'en servirent pour le faire arrêter comme un personnage suspect. En vain le prélat demanda-t-il à comparoître et à être entendu : le département s'y refuse, et ordonne qu'il soit conduit au fort de Seyne par vingt-quatre gardes nationaux. Le peuple accourt à cette nouvelle, et en voyant la joie du confesseur de Jésus-Christ briller sur le front calme de son évêque, il s'écrie en soupirant : *Ah! ce n'est pas cet air qu'ont les coupables.* Des brigands apostés pour effacer cette impression, excitent du tumulte, et crient avec tant de fureur : *A la lanterne! à la lanterne!* que le capitaine des gardes nationaux se croit obligé de leur imposer silence. Tous ces cris de rage n'altèrent point la tranquillité du prélat. « Laissez, dit-il au capitaine, » laissez, mon ami : ne vous fâchez pas contre » eux; ils offensent Dieu : voilà ce qui m'afflige. » Quant à moi, je suis fait pour souffrir. »

Cependant le respectable évêque est conduit, au milieu du jour, et à travers une grande partie de son diocèse, dans la prison du fort de Seyne. Ses gardes étonnés de la joie qui éclate sur son visage, en témoignent eux-mêmes leur surprise. « Pourquoi cette admiration, leur répondit-il ? » Avouez plutôt que je suis trop heureux de souffrir pour une pareille cause. » La crainte qu'il n'ait saisi le temps de la nuit pour s'évader, fait visiter la chambre dans laquelle on l'avoit déposé : on le trouve à genoux et en prières à trois heures du matin; et son hôte, à cet aspect, ne peut s'empêcher de s'écrier : *C'est un saint, c'est un saint.* Il arrive enfin au fort de Seyne, on l'enferme dans

un donjon où, privé de toute consolation humaine, il est exposé à toutes les injures de l'air. La pluie des orages qui tomboit dans sa chambre, lui causa un rhumatisme ; de violens maux de tête ajoutèrent à ses infirmités ; il les supporta patiemment, jusqu'à ce qu'il plût à ses juges de l'appeler à leur tribunal; et ce ne fut qu'après cinquante jours de prison, qu'arrivèrent les ordres pour le traduire devant le district de Castellane. Son transport dans cette ville fut le triomphe de la vertu dans les fers. Hommes, femmes, enfans, laïques et prêtres se prosternoient devant lui, s'approchoient pour avoir le bonheur de baiser ses habits ou son anneau pontifical, ses pieds mêmes. Tous lui demandoient sa bénédiction; tous s'écrioient : *Vive notre véritable évêque ! Voilà notre père, voilà notre vrai pasteur. Nous n'en voulons point d'autre.*

Arrivé à Castellane, il parut devant ses juges, plus glorieux d'avoir à confesser sa Foi et ses actions, qu'intimidé par toutes leurs menaces. Il ne lui vint pas même dans l'esprit de nier qu'il eût administré les sacremens, et conféré l'ordination à des lévites. « Appelé, dit-il, comme il l'écrivit ensuite à l'assemblée nationale, appelé d'en-haut » pour conduire les ames qui me sont échues en » partage, j'ai cru ne pas pouvoir refuser aux lé- » vites l'imposition des mains; aux simples fidèles » le sacrement de force; à des enfans qui m'ap- » peloient leur père, le pain de la parole, les se- » cours et les consolations de leur croyance. Tant » que ma langue et mon bras droit seront libres, » l'un sera pour évangéliser mon peuple, l'autre » pour le bénir. » Les diocésains accourus de toutes parts, applaudirent avec transport à ce plaidoyer

digne d'un apôtre; mais le vertueux évêque n'en fut pas moins condamné à l'exil, et il ne répondit à sa condamnation que par ces paroles : *Grâces en soit rendues à Dieu.* Cependant comme la sentence devoit être confirmée par les juges de Barcelonette, monsieur de Senez fut de nouveau livré à ses gardes, pour y être conduit. Une partie du peuple et tout son clergé l'accompagnèrent jusqu'aux portes de Castellane; et là, ce bon père embrassant ses enfans avec toute l'effusion de la tendresse, dit en les quittant : « Adieu, mes amis ;
» la force éloigne pour quelque temps mon corps
» d'auprès de vous, mais il n'est pas au pouvoir
» de l'homme de séparer nos ames, ni les brebis
» du pasteur. J'ai été, je suis et serai votre évêque
» jusqu'au dernier soupir. Soyons tous de même
» à la vérité, à l'Eglise de Jésus-Christ. »

Après avoir fait ses touchans adieux à son peuple, qui ne put y répondre que par ses larmes, M. de Senez, toujours sous l'escorte des gardes nationaux, franchit de nouveau les plus hautes montagnes pour se rendre à Barcelonette. L'amnistie vint mettre fin aux poursuites de sa cause devant ce tribunal; mais il n'en fut pas moins persécuté. L'impossibilité de rentrer dans son diocèse, lui fit choisir une retraite à Nice, et c'est de là qu'il écrivit ces paroles remarquables : « L'impie ne le croit
» pas; mais l'infortune a ses charmes : ils m'ont
» tout enlevé, ils m'ont tout pris, il me reste
» l'honneur et la religion. »

Fin glorieuse de monseigneur l'évêque d'Arles, et de deux autres évêques.

L'un des prélats qui, de nos jours, ont le plus honoré l'Eglise de France par leurs lumières et leurs vertus, c'est M. Dulau, archevêque d'Arles, à qui les impies eux-mêmes ne pouvoient refuser leur estime. Tandis qu'il étoit dans l'église des Carmes avec cent vingt autres ecclésiastiques qu'on y tenoit incarcérés, en attendant qu'on les y massacrât, on lui proposa souvent de se servir de ses amis, de faire valoir au moins ses infirmités croissant chaque jour, pour être transporté chez lui. *Non, non*, répondit-il, *je suis trop bien ici et en trop bonne compagnie.* Il s'y trouvoit si bien, que non-seulement il ne demandoit pas le moindre soulagement, mais que s'il profitoit de l'ascendant de sa dignité, c'étoit pour veiller à ce que les autres prisonniers fussent pourvus avant lui des objets nécessaires. La troisième nuit de sa prison, il n'avoit pas encore de lit ; il fut encore impossible de lui en faire accepter un, parce qu'il avoit compté les matelas, et qu'il en manquoit un pour quelque nouveau prisonnier. Les gardes atroces se plaisoient à accumuler sur lui les outrages, parce qu'ils l'avoient vu le plus élevé en dignité ; mais sa patience et sa piété le rendoient comme insensible à tous les mauvais traitemens. Loin de se plaindre de ses souffrances, il s'estimoit le plus heureux, parce qu'il avoit le plus à souffrir. Assis à côté de ce prélat, un gendarme brutal vomissoit contre lui les sarcasmes les plus grossiers : il le félicitoit sur ce qu'il représenteroit noblement sous la

guillotine ; ensuite il se levoit, le saluoit profondément, le *monseigneurisoit* par dérision, lui donnoit, pour le mortifier, tous ses titres de noblesse, de distinction que l'assemblée avoit abolis. L'archevêque patient ne répondoit rien. Le gendarme s'asseyant près de lui, allume sa pipe, et lui en souffle la fumée sur le visage. Le prélat se tait encore, jusqu'à ce que près de se trouver mal de l'odeur de la fumée, il se contente de changer de place. Ce brutal le suit encore, et ne met fin à ce jeu cruel, que lorsqu'il vit son obstination même vaincue par la patience de M. Dulau. Ce grand homme étoit si maître de son ame, il étoit si prêt à la rendre à Dieu, qu'au milieu de la nuit, un des prisonniers, troublé par quelque bruit qu'il avoit cru entendre, l'ayant réveillé en sursant pour lui dire : *Monseigneur, voilà les assassins ;* il répondit tranquillement : *Eh bien, si le bon Dieu demande notre vie, le sacrifice doit être tout fait ;* et sur ces paroles il se rendormit.

Lorsque les brigands vinrent pour massacrer les prisonniers, monseigneur l'archevêque d'Arles étoit dans le jardin des Carmes, près d'un oratoire, avec l'abbé de la Pannonie, qui lui dit, en voyant briller les sabres et les baïonnettes : « Pour le coup, » monseigneur, je crois qu'ils vont venir nous » assassiner. Eh bien, mon cher, répondit l'ar- » chevêque, si c'est le moment de notre sacrifice, » soumettons-nous, et remercions Dieu d'avoir à » lui offrir notre sang pour une si belle cause. » Au moment où il disoit ces belles paroles, les assassins s'avancent en criant : *Où est l'archevêque d'Arles ?* Il les attendoit à la même place, sans la moindre émotion. Arrivés près du groupe en avant duquel il étoit à côté de M. de la Pannonie, ils de

mandent à celui-ci : *Est-ce toi qui es l'archevêque d'Arles?* M. de la Pannonie joint les mains, baisse les yeux, et ne fait point d'autre réponse. « C'est donc toi, scélérat, qui es l'archevêque » d'Arles, dirent-ils en se tournant vers M. Du- » lau? — Oui, messieurs, c'est moi qui le suis. — » Ah! scélérat, c'est donc toi qui as fait verser » tant de sang dans la ville d'Arles?—Messieurs, » je ne sache pas avoir jamais fait mal à per- » sonne.—Eh bien, je vais t'en faire, moi, répon- » dit un de ces brigands; » et en disant ces mots, il décharge un coup de sabre sur la tête de monseigneur l'archevêque d'Arles. Le prélat immobile et tourné debout vers l'assassin, reçoit le premier coup sur le front, en attendant un second, sans prononcer une seule parole. Un nouveau brigand décharge encore sur lui son cimetère, et lui fend presque tout le visage. Le prélat toujours muet et debout, porte simplement ses deux mains sur sa blessure. Il étoit encore debout sans avoir fait un pas ni en avant ni en arrière; frappé d'un troisième coup sur la tête, il tombe en appuyant un bras sur la terre, comme pour empêcher la violence de sa chute. Alors un des brigands armé d'une pique l'enfonce dans le sein du prélat, avec tant de violence, que le fer n'en peut être arraché. Le brigand pose le pied sur le cadavre de M. Dulau, prend sa montre, et l'élève en la faisant voir aux autres assassins, comme le prix de son triomphe. Ainsi périt ce prélat qui, sacrifiant sans cesse ses goûts à ses devoirs, ne connoissoit les douceurs de la société que pour s'en priver, ne se servoit de ses richesses que pour soulager les malheureux, et ne goûtoit d'autre plaisir que celui qu'on trouve à faire du bien. On ne doit pas être

surpris que les jacobins eussent recommandé à leurs émissaires d'en faire la première victime de leur fureur ; ils en vouloient surtout aux hommes qui, attachés à la religion, étoient aussi capables de la défendre par leurs talens, que de l'honorer par leurs vertus, et à ce titre, monseigneur l'archevêque d'Arles méritoit d'avoir la préférence.

MM. les évêques de Saintes et de Beauvais subirent bientôt le même sort que M. Dulau. Ils furent inhumainement massacrés comme lui ; et en tombant sous les coups des assassins, ils se félicitèrent de verser leur sang pour la Foi. Si les autres évêques de France échappèrent au massacre, c'est qu'ils s'y étoient dérobés par la fuite. Mais en préférant l'exil et la pauvreté à la jouissance de leurs siéges et d'une partie de leurs revenus qu'ils n'auroient pu conserver qu'en trahissant la religion, ils montrèrent qu'ils se seroient fait aussi une gloire et un devoir de préférer la mort à l'apostasie.

Mort édifiante des prêtres massacrés à Paris.

Au massacre des évêques succéda bientôt celui des prêtres qu'on avoit conduits aux Carmes, et qui étoient au nombre de cent quatre-vingts. On en avoit déjà immolé plusieurs dans le jardin, lorsque le commissaire qui présidoit à l'assassinat, ordonna qu'on fit entrer dans l'église les cent qui restoient. C'est de là que deux à deux ils furent appelés, pour être conduits à la mort. Aussitôt que leur tour arrivoit, ils se levoient, et s'avançoient vers leurs bourreaux, les uns avec cette

sérénité à travers laquelle perce la joie d'une ame assurée de l'instant qui va la mettre dans le sein de son Dieu; les autres avec l'empressement, avec tous les transports de l'innocence invitée par les anges aux noces de l'Agneau. Celui-là, dédaignant d'interrompre le cours de ses prières, alloit les yeux fixés sur son bréviaire, et jusque sous le glaive des assassins, payoit à Dieu le tribut de ses louanges. Celui-ci avançoit, les promesses divines, les Ecritures saintes à la main, et dans ces oracles sacrés, puisoit toute la force des martyrs dans leur dernier combat. Quelques-uns, au front noble et majestueux, jetoient sur leurs bourreaux un œil de pitié, et couroient affronter leurs piques et leurs haches. Plusieurs de ces illustres confesseurs avoient, dans les chaires publiques, dans de savans écrits, consacré leur génie à défendre la religion, soit contre les sophismes des impies, soit contre les erreurs de la prétendue constitution civile du clergé : ils se levoient en bénissant leur Dieu, d'avoir à sceller de leur sang cette Foi qu'ils avoient soutenue par leurs écrits. D'autres enfin, au moment où on les appeloit, jetant un dernier regard sur l'image de Dieu crucifié, lui disoient ce qu'il avoit lui-même fait entendre à son père : *Seigneur, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.*

C'est du petit nombre de prêtres échappés au massacre, que nous tenons ces détails. *Je puis bien attester*, dit l'un deux, *que je n'entendis pas la moindre plainte de ceux que je vis massacrer.* Mais le témoignage le moins suspect et le plus glorieux pour les martyrs, c'est celui de M. Viollet, ce commissaire qui présidoit à leur massacre. Ce M Viollet même parlant deux jours

après à ceux des prêtres qu'on avoit arrachés à leurs bourreaux, mais qui étoient détenus à la section, leur disoit dans un enthousiasme involontaire : « Je me perds, je m'abîme d'étonnement, » je n'y conçois rien, et tous ceux qui auroient » pu le voir n'en seroient pas moins surpris que » moi. Vos prêtres alloient à la mort avec la même » joie et la même allégresse, que s'ils fussent allés » aux noces. »

Les victimes volontaires.

Une victime bien volontaire du massacre fut M. Galais, supérieur de la petite communauté de Saint-Sulpice. Dans le fond d'une allée vide alors de brigands, il étoit sur un arbre, sur le point de s'élancer hors du jardin. Il vit passer M. Bardet et M. l'évêque de Saintes qui se rendoient à l'église. Il rougit d'avoir été tenté de se séparer de la compagnie des confesseurs. Il descendit, se réunit à eux pour les suivre à l'église, d'où il ne sortit qu'en s'estimant heureux d'avoir obéi à l'inspiration qui le conduisoit au martyre.

M. l'abbé Lefèvre avoit été aussi sur le point d'échapper au massacre. On l'avoit retenu à côté du commissaire ; il étoit sous sa protection, lorsqu'un des brigands lui fit quelques propositions sur lesquelles il répondit qu'il s'expliqueroit. *Point d'explications*, répondit le brigand, *sans quoi, avec les autres. Eh bien*, dit M. Lefèvre, *j'aime mieux y aller.* Là-dessus il court se présenter aux bourreaux, et fut immolé comme les autres.

Parmi le grand nombre de prêtres qu'on avoit renfermés aux Carmes, étoit un laïque dont la Foi rappeloit toute la ferveur des premiers chrétiens, et toute leur ardeur pour le martyre. C'étoit M. Régis de Valfons, ancien officier au régiment de Champagne. Dirigé dans les voies du salut par M. Guillemenet, prêtre de Saint-Roch, quand il le vit traîner aux Carmes pour sa religion, il ne voulut plus se séparer de lui. Dans cette prison, son assiduité à la prière, sa constante piété égaloient celles des plus saints prêtres. Jamais les hommes attachés à la vie ne montrèrent plus de crainte de la mort, qu'il ne montroit d'ardeur pour celle qu'il devoit subir en preuve de sa Foi. Souvent on lui disoit qu'il étoit facile d'obtenir sa liberté; il répondoit que sa captivité lui étoit plus chère. Quand il entendit appeler au martyre son directeur, il se leva pour y aller avec lui : tous les deux marchèrent ensemble, allant d'un pas égal, l'un à côté de l'autre, M. Guillemenet récitant son bréviaire, et M. de Valfons lisant l'écriture sainte. Un même zèle pour le Ciel les avoit tendrement unis; un même instant leur en ouvrit les portes.

On doit encore compter parmi les victimes volontaires, M. Jean-Antoine-Joseph Vilète, un de ces hommes qui, au milieu du monde et même dans la carrière militaire, savent conserver leur ame intacte des opinions et des vices du siècle. Après avoir été pendant quarante-quatre ans l'admiration de ses frères d'armes dans la place de capitaine commandant au régiment des Barrois, il s'étoit retiré à Paris dans le séminaire de Saint-Firmin, pour y passer le reste de ses jours dans les exercices de la vie la plus religieuse. Il y étoit depuis six ans; il y vivoit dans toute la ferveur

d'un homme qui ne pense qu'à se sanctifier Lors de l'invasion du séminaire, on lui dit qu'il pouvoit demander sa liberté avec un sûr espoir de l'obtenir. Ce vénérable militaire répondit à cette proposition, comme M. de Valfons l'avoit fait aux Carmes : *Je m'en garderais bien ; je suis trop heureux d'être ici.* Il se prépara plus spécialement au martyre, en recevant chaque jour la communion pendant les trois semaines de sa captivité. Modèle de piété pendant sa vie, il fut celui de la fermeté et de la constance sous le glaive des Marseillais.

L'Apôtre de l'abbaye.

Pour procurer un moyen de salut aux nombreux prisonniers qui étoient renfermés dans l'Abbaye, la Providence voulut sans doute qu'on y traînât M. Lenfant, ancien jésuite, qui avoit été successivement admiré dans les chaires évangéliques de Versailles, de Vienne et de Paris, et qui prêchoit et entraînoit par ses exemples et par sa piété, plus encore que par la force de ses discours. En arrivant à cette prison, il fut conduit dans la chambre d'où les victimes de la tyrannie ne sortoient que pour aller entendre leur sentence de mort, et se précipiter ensuite sur les piques des brigands ou les glaives des Marseillais. A l'aspect de ces malheureux citoyens pâles, désespérés, tremblant à chaque instant de se voir appelés devant le redoutable tribunal, il oublie le destin qui l'attend lui-même, il oublie qu'il va mourir aussi, ou plutôt, la mort devant les yeux, il s'applaudit avant de la subir, que la Providence lui offre des

ames à sauver. Avec tout l'ascendant que donne la vertu dans ces instans terribles, il annonce à tous les compagnons de sa captivité, qu'il est un autre tribunal devant lequel il faudra comparoître, après celui des brigands. Il élève leur ame vers le Ciel ; il l'occupe du salutaire repentir qui peut seul leur en ouvrir les portes éternelles ; il leur apprend à fuir d'autres supplices que ceux de leurs bourreaux. A sa voix, tous les sentimens religieux se réveillent dans ces ames abattues ; tous ces captifs tombent à ses genoux. Seul debout, avec toute l'autorité qu'il a reçue du Ciel, assuré que Dieu ratifie la sentence de leur absolution, il la prononce sur ces cœurs repentans et humiliés ; il les relève, leur apprend ensuite comment meurt l'homme dont la conscience est pure. Appelé au supplice, M. Lenfant y marche, comme il montoit sur le trône de ces vérités saintes qu'il annonçoit au peuple. En voyant paroître son apôtre, ce peuple demanda à grands cris qu'il vécût. Les bourreaux le lâchèrent ; le peuple le poussoit, lui crioit : *Sauvez-vous ;* et il étoit déjà hors de la foule. Son cœur tendre et sensible ne lui permettoit pas de fuir sans avoir remercié ce peuple. Il s'étoit retourné, et il exprimoit sa reconnoissance. Quatre brigands regrettoient leur proie, ils accourent, le saisissent. M. Lenfant lève les yeux au Ciel, et dit à haute voix : « Mon Dieu ! je vous re- » mercie de pouvoir vous offrir ma vie, comme » vous avez offert la vôtre pour moi. » Ce furent ses dernières paroles ; il se mit à genoux, expira sous les coups des brigands. Sa mort nous a privés des fruits de son éloquence, mais l'exemple qu'il a donné en mourant pour la Foi, est plus éloquent que tous les discours.

Les victimes de la glacière d'Avignon.

AVANT qu'on immolât tant de victimes dans la capitale, le féroce Jourdan, justement surnommé *coupe-tête*, en avoit fait égorger plus de soixante à Avignon : et il avoit eu soin de les choisir parmi les citoyens les plus estimables. Celle qu'on distingua le plus, fut M. Nolhac, ancien recteur du noviciat des jésuites à Toulouse, et depuis trente ans curé de la paroisse de Saint-Symphorien à Avignon. Il étoit regardé, dans toute la ville, comme le père des pauvres, le consolateur des affligés, le refuge des malheureux, le conseil de tous les citoyens : et c'est à ces seuls titres que, proscrit par le chef des brigands, il fut renfermé dans le château, la veille même du jour où l'on devoit y massacrer les prisonniers. Son apparition fut, pour ces malheureux qui le connoissoient, qui le révéroient tous, celle d'un ange consolateur; ses premières paroles, celles d'un apôtre envoyé pour sauver leurs ames. « Je viens mourir avec vous, » mes enfans, leur dit-il; nous allons tous ensemble paroître devant Dieu. Que je le remercie de » m'avoir envoyé pour préparer vos ames à paroître devant son tribunal! Allons, mes enfans, » les momens sont précieux. Demain, et aujourd'hui peut-être, nous ne serons plus dans ce » monde. Allons, disposons-nous, par une sincère » pénitence, à être heureux dans l'autre. Que je » ne perde pas une seule de vos ames. Ajoutez à » l'espoir que Dieu me recevra moi-même dans » son sein, le bonheur de pouvoir vous présenter à lui comme des enfans qu'il me charge de sau-

» ver tous. » A ces mots, tous se jettent à ses genoux, les embrassent, les serrent. Sanglotans, ils confessent leurs fautes. Il les entend, il les absout, il les embrasse avec cette tendresse qu'il eut toujours pour les pécheurs. Il eut le bonheur de les voir tous dociles à ses paternelles exhortations. Mais bientôt la voix des bandits appela leurs premières victimes. Ils les attendoient à la porte du fort. Là, à droite et à gauche, deux bourreaux élevant de toute la force de leurs bras, et faisant tomber sur eux une barre de fer, les assommoient. Le cadavre alors étoit livré à de nouveaux bourreaux qui déchiroient ses membres, qui les défiguroient avec des sabres, pour mettre les amis, les enfans dans l'impuissance de les connoître. Ensuite ils les jetoient dans ce puits infernal, appelé *la Glacière*. M. Nolhac exhortoit, embrassoit, encourageoit à leur départ, les malheureuses victimes appelées. Il eut le bonheur d'être la dernière, de ne se présenter à son Dieu qu'après ces soixante ames qui alloient toutes portant aux Cieux la nouvelle de son zèle héroïque, de son inébranlable constance. Quand il fut permis de retirer les corps de la Glacière, le peuple s'empressa d'y chercher celui de son bon père. Il étoit couvert de cinquante blessures. Un crucifix sur sa poitrine, des habits de prêtre le firent reconnoître. Chacun se disputa les morceaux de sa robe, et il fallut, pendant huit jours, laisser ces précieux restes exposés au concours et à la vénération du peuple, qui honore toujours la véritable vertu, lorsqu'il n'est point trompé par ceux qui sont intéressés à la décrier.

Combat entre la nature et la religion.

M. L'ABBÉ NOVI, vicaire d'Aujac, âgé de vingt-huit ans, ayant été conduit sur la place publique de la ville de Vans, où l'on venoit d'immoler huit prêtres non-assermentés, les brigands font appeler son père, et lui dirent, auprès des huit cadavres étendus, que le sort de son fils dépend de ses conseils et de son autorité sur lui; que ce fils mourra comme les autres, s'il persiste à refuser le serment; qu'il vivra, si son père vient à bout de le faire jurer. Ce père malheureux, incertain, hésitant entre la nature et la religion, vaincu par la tendresse, se jette au cou de son fils; bien plus par ses larmes et ses sanglots que par ses discours, il le presse, il insiste. « Mon fils, lui dit-il, conserve-moi la » vie, en conservant la tienne. Je ferai mieux, mon » père, lui répondit le fils, je mourrai digne de » vous et digne de mon Dieu. Vous m'avez élevé » dans la religion catholique; j'ai le bonheur d'en » être prêtre; je la connois, mon père; il sera plus » doux pour vous d'avoir un fils martyr, qu'un en» fant apostat. » Le père ne sait plus à quelle impression se livrer: il embrasse encore son fils; il l'arrose encore de ses larmes... *Mon fils!...* Il ne peut plus rien ajouter. Les bourreaux de son fils le lui arrachent; il le voit tendre le cou; ses cris ont ralenti, détourné à demi la hache des assassins. Deux coups mal assurés ont à peine étendu son fils par terre, ses bourreaux semblent enfin vouloir le laisser. Son bréviaire lui étoit échappé, il le prend tranquillement, se relève, présente encore sa tête, et reçoit, avec un nouveau coup de hache, la consommation et la couronne du martyre.

Le nouvel Éléazar.

L'un des plus beaux traits de nos livres saints, c'est celui où ils représentent Éléazar, vieillard encore plus vénérable par ses vertus que par son âge, préférant généreusement la mort à l'infraction de la loi, et aimant mieux se livrer aux supplices, que d'employer la feinte pour y échapper. Mais quoiqu'on ne puisse assez admirer cet exemple de droiture et de fermeté, j'ose dire qu'il n'y a rien de plus admirable que celui qu'a donné, pendant la révolution, M. Pacquot, curé du diocèse de Reims, qui, par le nombre de ses années, étoit le doyen de la chrétienté, et que la sainteté de sa sa vie, généralement reconnue, avoit fait surnommer *le saint prêtre*. Il demandoit à Dieu de terminer sa carrière par l'effusion de son sang pour la Foi : son Dieu lui avoit dit sans doute qu'il alloit l'exaucer. Entrés subitement dans son oratoire, les brigands le trouvèrent à genoux, terminant les prières des agonisans. Il se livra à eux, comme un disciple de Jésus-Christ à ses bourreaux ; il traversa, sous leur escorte, les rues de la ville, entouré de leurs sanguinaires acclamations, et récitant paisiblement les psaumes de David. Arrivé sur le seuil de la maison commune, il alloit recevoir le coup de la mort. Le maire croit avoir trouvé le moyen de l'y soustraire ; il s'avance en criant aux brigands : « Qu'allez-vous faire ? ce vieillard n'est pas » digne de votre colère. C'est un homme qui est » fou, qui a perdu la tête, à qui le fanatisme renverse les idées. Non, monsieur, dit le doyen vénérable, en entendant ces mots, je ne suis

» ni fou, ni fanatique.... Je vous prie de croire
» que jamais je n'ai eu la tête plus libre ni l'esprit
» plus présent. Ces messieurs me demandent un
» serment décrété par l'assemblée nationale. Je
» connois ce serment ; il est impie, subversif de
» la religion. Ces messieurs me proposent le choix
» entre ce serment et la mort. Je déteste ce ser-
» ment, et je choisis la mort. Il me semble, mon-
» sieur, que c'est là vous avoir assez démontré
» que j'ai l'esprit présent, et que je sais ce que je
» fais. » Le magistrat presque confus de sa fausse
pitié, l'abandonna aux assassins. M. Pacquot fait
signe de la main, et ils s'arrêtent. « Quel est celui
» de vous, leur demanda-t-il à haute voix, qui
» me donnera le coup de la mort ? C'est moi, ré-
» pond un de ces hommes que le nom de citoyen
» eût dû distinguer des brigands. Ah ! répond M.
» Pacquot, permettez que je vous embrasse, et
» que je vous témoigne ma reconnoissance pour
» le bonheur que vous allez me procurer. » Il l'em-
brasse en effet, comme le plus cher de ses bien-
faiteurs, et il ajoute : « Permettez à présent que
» je me mette dans la posture convenable, pour
» offrir à Dieu mon sacrifice. » Le citoyen suspend
sa hache. M. Pacquot à genoux, demande haute-
ment pardon à Dieu pour lui, pour ses bourreaux.
Le citoyen qu'il avoit embrassé porte le premier
coup, le saint prêtre tombe. Le reste des bourreaux,
à l'envi, percent et hachent son cadavre avec leurs
baïonnettes et leurs sabres, montrant par leur bar-
barie ce que peut la rage de l'impiété, comme M.
Pacquot avoit montré par son courage et par sa
douceur, ce que peut l'héroïsme de la vertu sou-
tenue par la religion

La mort préférée au mensonge.

A Autun, le curé du petit séminaire de Clermont, ayant été arrêté par la populace, le maire, qui vouloit le sauver, lui conseilla, non pas de faire le serment, mais de permettre au moins qu'on dît au peuple qu'il l'avoit fait. « Je vous démentirois » auprès de ce peuple, reprit le curé. Il ne m'est » pas permis de racheter ma vie par un men- » songe. Le Dieu qui me défend de prêter ce ser- » ment, ne me permet pas davantage de faire » croire que je l'ai prêté. » Le maire se tut, et le curé fut martyr.

Constance héroïque de quelques prêtres déportés.

Tandis que, pour obéir au décret de la déportation, M. Pincrot, curé de Chalange, diocèse de Séez; son neveu, vicaire dans le même diocèse; M. Loiseau, vicaire de Saint-Paterne, diocèse du Mans, et M. Lelièvre, prêtre de Saint-Pierre de Montfort d'Alençon, se rendoient tranquillement au Hâvre, la sentinelle les arrêta, et leur demanda leur passe-port. On y lut qu'ils étoient prêtres; on leur proposa le serment et des bénéfices. Ils répondirent : « C'est pour avoir refusé de faire ce » serment, que nous obéissons à la loi de dépor- » tation. » La populace abusée cria : *Ce sont des prêtres réfractaires*, et commença par assommer les deux premiers. MM. Loiseau et Lelièvre sont traînés sur le bord de la Rille. Là, on les somme encore de prêter le serment : ils continuent

à répondre : *Notre conscience nous le défend.* On les jette dans la rivière; ils reviennent sur l'eau. On leur crie : *Jurez donc, malheureux; on va vous retirer.* Du milieu des flots et à demi noyés : *Non, nous ne pouvons pas; nous ne jurerons pas.* On les replonge, on les retire encore : *Jurez donc, malheureux.* Mourans et respirant à peine : *Nous ne jurerons pas.* A la vue de cette constance invincible, un dépit furieux s'empare du cœur des assassins : ils s'arment de fourches, les appliquent sur le cou des confesseurs, les replongent et les retiennent dans l'eau jusqu'à ce qu'ils expirent. Je ne sais si, dans l'histoire des martyrs, on trouveroit un exemple où il y eût autant de rage du côté des bourreaux, et plus de constance du côté des confesseurs.

Conduite charitable d'un prêtre catholique.

Monsieur Bourbon, curé d'Agny, qui avoit passé quarante ans dans l'exercice de toutes les vertus, et au milieu des pauvres dont il fut le père, étoit une des victimes qu'on avoit entassées dans les prisons de Lyon. Tranquille, décidé à périr, ne regrettant de la vie que le bien qu'il auroit pu faire, il faisoit, dans le lieu de sa captivité, tout celui que sa situation pouvoit lui permettre. On le vit céder à un autre prisonnier le lit commode qu'il avoit, pour coucher sur un simple banc. On le vit, malgré le poids de l'âge, aider, servir à chaque instant un vieux prêtre paralytique. Après avoir rempli ce devoir de charité, il se mit un jour à écrire. Sa lettre finie il la bénit; puis joignant avec force

les mains, et les levant au Ciel, il lui adressa une prière fervente. Frappé des sentimens qui se manifestoient sur son visage enflammé, M. Delandine, l'un des prisonniers, lui demanda le sujet de sa lettre. « Mon ami, lui dit-il, après avoir long-temps » refusé, mon sacrifice est fait; j'attends sans » crainte qu'il se consomme. Depuis trente ans » j'ai eu le bonheur de considérer la mort et de » m'y préparer; mais avant de finir ma carrière, » j'avois oublié un devoir, et je viens de le remplir » avec transport. J'ai écrit à celui qui m'a fait ar- » rêter, qui m'a dénoncé. L'infortuné! il est bien » plus à plaindre que moi. J'ai voulu adoucir ses » maux en lui pardonnant, et en lui souhaitant » tous les biens qui peuvent contribuer à le rendre » heureux. Bientôt j'irai moi-même les demander » au Dieu clément, au Dieu des miséricordes. » Peu de jours après, le vertueux Bourbon fut traîné à l'échafaud, et alla recevoir la récompense qui étoit due à la constance de sa foi et à l'héroïsme de sa charité.

Zèle industrieux des prêtr s catholiques.

Tandis que l'œil des persécuteurs étoit sans cesse ouvert sur les prêtres catholiques pour les empêcher d'entendre les confessions, et de porter aux mourans le saint viatique, un curé du diocèse du Mans vint un jour trouver son vicaire, et lui dit avec douleur: « Ce malheureux boulanger mourra » sans sacremens; il m'a fait demander, et les » gens apostés par l'intrus m'empêchent d'abor- » der.—Non, monsieur le curé, répondit le vicaire,

» ce brave homme ne mourra pas sans sacre-
» mens. » Sur ces mots, le Vicaire s'habille en garçon boulanger, prend sur ses épaules un lourd sac de farine, passe à travers les mouches de l'intrus, et ne revint qu'en racontant avec quelle piété, quelle reconnoissance, le malade a reçu les sacremens qu'il lui a portés.

Un prêtre du diocèse de Nîmes usa d'une industrie à peu près semblable, pour administrer une religieuse malade. Déguisé en porte-faix, il se chargea de plusieurs fagots, dont le poids lui faisoit courber la tête ; et à la faveur de ce déguisement, il entra, sous les yeux mêmes des patriotes, dans le couvent, d'où il ne sortit, la nuit suivante, qu'après avoir disposé la religieuse à mourir de la mort des justes.

Un autre prêtre, dans le diocèse du Mans, reçoit cet avis d'un malade : « Je suis mourant dans
» telle chambre de l'hôpital, et nous n'avons que
» des jureurs schismatiques pour nous adminis-
» trer. Je ne veux pas de ces hommes-là. » Le prêtre se fait porter à l'hôpital, étendu sur une civière, comme demandant lui-même une place de malade ; et il ne se trouve guéri qu'après avoir administré le pauvre, qui sembloit n'attendre que ses secours pour s'endormir du sommeil des saints. Pour apprécier ces actes héroïques, il faut savoir qu'une mort assurée attendoit les prêtres qu'on auroit surpris exerçant ces saintes fonctions. Ceux dont on vient de parler ne l'ignoroient pas ; mais l vrai zèle fait tout braver : il ne craint que de lais ser périr les ames qu'il peut sauver.

Les religieuses fidèles à la religion et à leurs devoirs.

Les philosophes avoient toujours publié que le cloître n'avoit été peuplé que par la violence, qu'il ne renfermoit que des victimes du désespoir, et qu'on n'avoit qu'à en ouvrir les portes pour voir toutes les religieuses se hâter d'en sortir. Dans le dessein de persuader au peuple qu'ils ne l'avoient point trompé, dès le lendemain du décret qui ordonnoit que tous les couvents fussent évacués, ils firent paroître aux promenades du Palais-Royal, en habits de religieuses, une foule de prostituées qui, sous cette décoration, affectoient d'afficher l'indécence et l'immodestie, pour rendre la calomnie plus atroce. Le Ciel permit qu'elle n'en devînt que plus évidente, et que la honte en retombât sur ceux qui en étoient les auteurs. Ces prostituées dirent elles-mêmes que c'étoit de ces imposteurs qu'elles avoient reçu une somme de dix écus pour jouer ce qu'elles appeloient leur farce. Les vraies religieuses prouvèrent de leur côté que cette farce étoit celle du mensonge. Leurs maisons étoient ouvertes : elles se firent toutes un devoir d'y rester, jusqu'à ce que la violence vînt les en chasser : et leur constance devint pour l'univers un spectacle d'admiration, comme la conduite qu'elles ont tenue dans le monde a été un sujet d'édification pour tous les fidèles.

Beaux traits de piété filiale.

I. Au nombre des prêtres détenus à Laval, étoit M. Boucher, qui avoit été marié avant de prendre l'état ecclésiastique. Mademoiselle Boucher, sa fille, venoit assidûment lui apporter à manger. Un jour qu'elle accouroit pour remplir ce devoir de la piété filiale, il plut aux gardes de l'arrêter. Elle presse, elle conjure qu'on ne la prive, ni du plaisir de nourrir son père, ni de la consolation de le voir. Les cruels la repoussent et s'obstinent, présentent leurs baïonnettes, menacent de la tuer, si elle ne se retire. « Vous pouvez me tuer, dit-» elle, tigres féroces, mais vous ne me forcerez » pas de m'en aller, sans avoir vu mon père, et » sans lui avoir porté son dîné.... Quoi ! monstres, » dans le fond des cachots, les criminels reçoivent » librement leur nourriture; on les voit, on les » visite; et vous m'empêcheriez de secourir mon » père! Frappez, monstres, frappez, ou je mourrai ici, ou je verrai et nourrirai mon père. » Les cris de cette digne enfant, et ceux de la garde qui la repousse, ont fait approcher quelques prêtres, et avec eux M. Boucher : il reconnoît la voix de sa fille, et il accourt. Elle le voit, elle s'élance à travers les baïonnettes, et se jette à son cou, en criant : *O mon père! mon père!* Les tigres la poursuivent, essaient vainement de l'arracher des bras de son père. D'honnêtes citoyens heureusement arrivent, et il faut toutes leurs instances, toute leur indignation, pour empêcher que le père et la fille ne soient accusés d'avoir forcé la garde.

II. Tandis que les bourreaux révolutionnaires étoient sur le point d'immoler M. de Sombreuil, sa fille accourt, se jette au milieu de ces hommes féroces, et s'écrie en pleurant : *Arrêtez, inhumains, c'est mon père.* Après ces paroles, elle tombe à leurs pieds, elle leur baise les mains, elle les conjure de tourner leurs coups contre elle, et d'épargner ce qu'elle a de plus cher : mais comme les assassins paroissoient insensibles à ses prières, elle se lève, elle retient le bras de ceux qui menaçoient les jours de son père, elle se met devant lui, et lui fait un rempart de son corps. Un si généreux dévouement attendrit enfin les meurtriers ; ils suspendirent leurs coups, et promirent même à mademoiselle de Sombreuil de lui rendre le père chéri qu'elle vouloit sauver aux dépens même de sa propre vie. Mais un de ces cannibales mit à sa délivrance la condition qu'elle boiroit un verre de sang. L'amour filial lui donna la force de céder à cette horrible proposition ; et, à ce prix, elle obtint ce qu'elle désiroit. Mais, depuis cette époque, elle eut des convulsions fréquentes, et dont le retour étoit régulier. Elle n'en fut pas moins attentive pour son père : elle partagea ses fers lorsqu'il fut réincarcéré sous la terreur. La première fois qu'elle parut devant les autres prisonniers, tous les yeux se fixèrent sur elle, et se remplirent de larmes ; elle reçut de tous les cœurs le prix que l'on doit à la vertu. Madame Rosambo lui adressa un mot qui les honore l'une et l'autre. Elle sortoit de la prison avec le vénérable Malesherbes, pour paroître au tribunal : elle aperçoit mademoiselle de Sombreuil : *Vous avez eu*, lui dit-elle, *la gloire de sauver votre père ; et moi, j'ai la consolation de mourir avec le mien.* De pareils

traits réparent en quelque sorte les torts que les horreurs de la révolution ont faits à la religion et à l'humanité.

III. Quelques jours avant le 2 septembre, mademoiselle Cazotte, mise à l'Abbaye (1) avec son père, fut reconnue innocente; mais elle ne voulut pas l'y laisser seul et sans secours: elle obtint la faveur de rester auprès de lui. Arrivèrent ces jours effroyables, qui furent les derniers de tant de Français. La veille, mademoiselle Cazotte, par le charme de sa figure, la pureté de son ame et la chaleur de ses discours, avoit su intéresser des Marseillois qui étoient entrés dans l'intérieur de l'Abbaye. Ce furent eux qui l'aidèrent à sauver Cazotte. Ce vieillard, condamné après trente heures de carnage, alloit périr sous les coups d'un groupe d'assassins. Sa fille se jette entre eux et lui, pâle, échevelée : *Vous n'arriverez à mon père*, disoit-elle, *qu'après m'avoir percé le cœur*. Un cri de grâce se fait entendre; cent voix le répètent; les Marseillois ouvrent le passage à mademoiselle Cazotte, qui emmène son père, et vient le déposer dans le sein de sa famille. Cependant sa joie ne fut pas de longue durée. Le 12 septembre, Cazotte est jeté une seconde fois dans les fers. Sa fille se présente à la Conciergerie avec lui; la porte, ouverte pour Cazotte, lui est refusée avec dureté : elle vole à la commune et chez le ministre de l'intérieur, et à force de larmes et de supplications, leur arrache la permission de servir son père. Elle passoit les jours et les nuits à ses côtés, et ne s'éloignoit de lui que pour intéresser les juges en sa

(1) C'étoit une des prisons de Paris.

faveur, ou pour disposer des moyens de défense Déjà elle s'étoit assurée de ces mêmes Marseillois, auxquels elle fut si redevable dans son premier danger. Déjà elle avoit rassemblé des femmes, qui lui avoient promis de la seconder : elle commençoit enfin à espérer, lorsqu'on vint la mettre au secret. Son zèle s'étoit fait tellement redouter des adversaires de Cazotte, qu'ils n'avoient trouvé que ce moyen pour qu'il ne pût leur échapper une seconde fois. En effet, ils égorgèrent, pendant l'absence de sa fille, cet homme qu'auroient dû faire respecter son grand âge, ses talents, et ce spectacle effrayant de la mort qui, dans les horreurs de septembre, avoit plané trente heures sur sa tête. Mademoiselle Cazotte n'apprit qu'en devenant libre une perte si cruelle. On conçoit l'étendue de sa douleur : elle n'eut d'autre consolation que d'adoucir les chagrins de sa mère ; et elle se livre encore à ce devoir avec toute l'ardeur et toute l'attention que peut inspirer l'amour filial, lorsqu'il a pour principe les sentimens de la nature et les lois de la religion.

IV. M. Delleglaie, envoyé d'un cachot de Lyon à la Conciergerie, partoit pour Paris. Sa fille ne l'avoit pas quitté. Elle demanda au conducteur d'être admise dans la même voiture : elle ne put l'obtenir. Mais le cœur connoît-il des obstacles ? Quoiqu'elle fût d'une constitution très-foible, elle fit le chemin à pied ; elle suivit, pendant plus de cent lieues le chariot où son père étoit traîné, et ne s'en éloignoit que pour aller dans chaque ville lui préparer des alimens, et le soir, mendier une couverture qui facilitât son sommeil dans les différens

cachots qui l'attendoient. Elle ne cessa pas un moment de l'accompagner et de veiller à tous ses besoins, jusqu'à ce que la Conciergerie les eût séparés. Habituée à fléchir des geôliers, elle ne désespéra pas de désarmer des oppresseurs. Pendant trois mois, elle implora, tous les matins, les membres les plus influens du comité de salut public, t finit par vaincre leur refus. Elle reconduisoit son père à Lyon, fière de l'avoir délivré ; mais le Ciel ne lui permit pas de jouir de son ouvrage ici-bas. Le suprême Rémunérateur de la vertu et de la piété, qui furent le principe de son généreux dévouement, voulut l'en récompenser dans un séjour plus heureux : elle tomba malade dans la route, épuisée de l'excès de fatigue à laquelle elle s'étoit livrée, et perdit la vie, qu'elle avoit sauvée à l'auteur de ses jours.

Admirable fermeté d'un laboureur.

A quelques lieues de Rennes, un laboureur refusoit d'adhérer au schisme et de fréquenter les églises des schismatiques. Une compagnie de gardes nationaux vient le chercher dans son habitation pour le conduire à l'office de l'intrus, qui avoit pris la place du vrai pasteur. Il répond à leurs premières instances, que sa religion ne le lui permet pas. Les nationaux lui ordonnent de les suivre l'église. Il refuse ; on l'entraîne; il marche comme un homme qui suit sans résistance, malgré lui, le mouvement que des mains étrangères lui donnent. Un premier échalier (espèce de clôture qui sépare les champs ou les diverses possessions) se trouve sur la route Les nationaux lui ordonnent

de monter, de franchir l'échalier. Il ne peut le faire, sans se donner lui-même le mouvement : il reste immobile et tranquille. Ils s'irritent et ils lèvent leurs sabres : il en attend les coups. Ils le saisissent, placent son cou sur le poteau. L'un a saisi sa tête par les cheveux, en delà de la barrière, et la tient fortement appuyée ; les autres, en deçà, le tiennent par le corps ; d'autres enfin, le sabre levé, menacent de jeter la tête d'un côté, le corps de l'autre, s'il ne promet de franchir l'échalier. Il reste encore immobile, et répond : *Vous pouvez frapper.* Soit que les armes tombent des mains des nationaux, soit qu'ils aiment à prolonger l'épreuve, ils le saisissent, le soulèvent, le jettent par-dessus la clôture. Il faut en franchir trente pour arriver où ils l'entraînent. Trente fois de la part des nationaux mêmes instances, mêmes menaces, mêmes mesures. Trente fois de la part du laboureur, même immobilité, et, la tête appuyée sur le poteau, presque sciée par les sabres, même réponse. Est-il un seul martyr qui l'ait été tant de fois en un jour ?

Autre exemple de constance et de force chrétiennes.

JEAN CHANTEBEL, fermier, demeurant au village du Chêne, diocèse de Rennes, connoissoit les principes de sa religion ; il aimoit à les lire et à les retrouver dans un petit catéchisme à l'usage des fidèles, pendant les persécutions du schisme. Ce livre précieux à la Foi fut son crime. Les brigands le trouvèrent chez lui, et c'en fut assez pour le constituer prisonnier Un comité s'assemble, et or-

donne que ledit catéchisme soit brûlé. Un bûcher est dressé en grande pompe. Chantebel est amené : on lui lit la sentence de son livre et la sienne. Il est condamné à prendre la torche qu'on lui présente, et à mettre le feu au catéchisme. Il répond : « Cet ouvrage contient les principes de ma Foi : » vous n'obtiendrez pas de moi que j'y renonce. » On le menace ; il n'en est pas ému. Un des brigands saisit la torche enflammée, brûle la main du généreux confesseur. « Oh ! ce n'est pas ma » main seulement, dit Chantebel, c'est tout mon » corps que vous pouvez brûler, plutôt que de » voir commettre un acte indigne de ma religion. » Les brigands confus, déconcertés, délibèrent. Un nouvel arrêté ordonne qu'il sera conduit par les rues de Martigny, monté sur un cheval dont il tiendra la queue à la main. Il ne témoigna pas la moindre répugnance : son front tranquille au milieu des huées de la populace qui l'escorte, annonce tout le calme de sa conscience. Dans le nombre des personnes attirées par le spectacle, se trouve l'épouse de Chantebel même. Nouvelle Machabée, elle s'empresse, et dans son langage plein d'une simplicité sublime : *Tiens bon*, lui crie-t-elle, *c'est pour le bon Dieu, et il t'en récompensera.* C'est une femme, c'est un simple fermier qui agissoient et parloient ainsi. Mais ils étoient soutenus et animés par la Foi.

Courage héroïque d'un catholique.

Tandis que, sous prétexte de détruire l'empire de la superstition, la philosophie du jour travailloit sourdement à saper les fondemens du christianisme, elle ne rougissoit pas de ramener les peuples à la plus flétrissante des superstitions. Elle renouveloit les cérémonies païennes, elle se forgeoit des idoles, elle leur offroit de l'encens, et fléchissoit les genoux devant des dieux de pierre et de bois. Le tronc d'un arbre fut le dieu Mirabeau. Ce tronc avoit été taillé en statue aussi difforme que le dieu. L'idole étoit placée sur un piédestal, au milieu d'une place publique, dans la ville de Brest. L'inauguration fut l'objet d'une fête civique. La garde nationale arrive en grande pompe : toute la ville accourt, l'encens fume, la musique fait retentir la *Marseillaise* (1); c'est le moment fixé pour l'adoration : Une voix s'est fait entendre; elle a ordonné de fléchir les genoux : toute la ville est prosternée devant le nouveau dieu. Les municipaux, les juges de paix, le tribunal, les gardes nationaux, le peuple, les brigands, tout ce qui a pu trouver place autour de la statue, tout ce qui peut l'apercevoir dans le lointain, a les yeux et la face contre terre. On eût dit que c'étoit la fête de Nabuchodonosor ; on croyoit voir ses vils esclaves tombant à sa voix devant son idole.

Puisque l'orgueil philosophique renouveloit toute la turpitude du paganisme, il falloit bien aussi que le christianisme renouvelât tout le courage de ses premiers héros. Au milieu de la tourbe païenne, un seul homme reste debout. Il regarde

(1) Chanson qui étoit fort en vogue dans ce temps-là.

autour de lui, il s'indigne, et s'écrie : *A l'idolâtrie, lâches, à l'idolâtrie!* Sa voix a dominé sur les tambours et les trompettes, sur toute la musique. Les vils adorateurs deviennent furieux, le menacent, lui crient à leur tour : *A genoux, ou la mort.* Il répond : *Oui, la mort. Je ne connois qu'un Dieu du Ciel et de la terre : je ne fléchirai pas devant l'idole.* Ses amis l'environnent, le pressent, le tiraillent pour le forcer à se mettre à genoux : les sabres sont levés sur sa tête ; il est toujours debout, et toujours il répond : *Je ne fléchirai pas devant l'idole.* Cet homme n'étoit pas de la lie du peuple ; il étoit même assesseur du juge de paix, il avoit derrière lui son épouse qui le regardoit des fenêtres de sa maison. Pendant qu'on le pressoit, que seul il résistoit, il jette les yeux sur cette épouse. La voix de celle-ci ne peut se faire entendre ; mais ses regards, son air, sa main lui disent : *Courage, mon ami ; sois digne de ton Dieu.* Autour de cette femme, sont ses trois jeunes enfans, qu'elle a mis en prières. *Mes enfans*, leur dit-elle, *votre père combat pour votre Dieu ; priez-le, ce bon Dieu, qu'il lui donne la force de résister encore, de ne pas succomber.* Le père se retourne de nouveau ; il voit encore sa femme, ses enfans. Cet aspect, et la crainte de ne pas mourir seul, pourroient l'attendrir jusqu'à la foiblesse ; il évite de rencontrer encore leurs regards, mais toujours il résiste. Enfin, ses amis ont rougi ; ils se lèvent, ils écartent les glaives, le ramènent chez lui, s'établissent devant sa porte, et chassent les furieux. Son épouse l'embrasse et lui dit : *Tu es digne de moi ; tiens, bénis à présent tes enfans ; et que Dieu leur donne ta constance* Il y avoit donc encore de grandes ames

pendant cette révolution qui sembloit avoir tout corrompu et tout avili ! Mais ce qu'il y a de bien glorieux pour la religion, c'est qu'on ne les trouvoit que parmi ceux qui lui étoient demeurés fidèles.

Adieux touchans et chrétiens d'un frère à sa sœur.

On a dit souvent que l'adversité est l'école de la sagesse, de la vertu ; et rien n'est plus vrai. C'est lorsqu'on a perdu tous les avantages dont on jouissoit dans le monde, qu'on en reconnoît le néant et la vanité. C'est lorsqu'on en peut plus espérer d'être heureux sur la terre, qu'on tourne toutes ses pensées et tous ses désirs vers le séjour de l'éternelle félicité. C'est surtout quand on voit qu'on ne peut plus échapper à la mort, que l'on s'occupe uniquement du soin de s'assurer, après le trépas, une vie meilleure et plus durable que celle dont on va être privé. Alors les erreurs se dissipent, les passions se taisent, le monde disparoît, la religion reprend son empire; on ne voit plus que Dieu, on voudroit ne s'être attaché qu'à Dieu. Le seul regret que l'on ait, c'est de ne l'avoir pas aimé : le seul vœu que l'on forme, c'est de pouvoir l'aimer éternellement. L'expérience prouve tous les jours la vérité de ces réflexions ; mais elles trouvent une nouvelle preuve dans l'exemple de M. Punctis de Boën, l'une des innombrables victimes qui furent immolées après le siége de Lyon. Livré à tous les plaisirs, il avoit vécu en homme du monde, et n'avoit cherché qu'à plaire aux sociétés dont il faisoit les délices mais lorsqu'il vit approcher son dernier

instant, il ne s'occupa plus que des promesses, que des vérités de la religion; et quelles ressources n'y trouva-t-il pas pour se consoler et pour s'animer! Qu'on en juge par ces lambeaux de la lettre qu'il écrivit à sa sœur :

« Depuis dix jours, ma bonne sœur, la mort
» plane sur ma tête, et loin de murmurer devant
» Dieu de la longueur de mes souffrances, et de
» l'attente presque certaine d'une mort violente,
» je le bénis et le remercie de me préparer à pa-
» roître devant lui. Que je crains la rigueur de ses
» jugemens! Trente-cinq ans d'offenses; un mois
» à peine de repentir! Quel compte inégal à ren-
» dre, si celui qui est infini ne pouvoit d'un seul
» mot, et par une seule de ses grâces, rapprocher
» tous ces intervalles, rendre semblables toutes ces
» différences! Chère sœur, quand tu recevras
» cette lettre, ton frère aura rendu ce compte ter-
» rible, dont la seule perspective le fait trembler
» d'effroi.... Ma sœur, qui me dira si je suis digne
» d'amour ou de haine? Ah! celui qui me diroit
» que je suis digne d'amour, me combleroit de la
» joie la plus douce... Quoi! demain, dans deux
» jours au plus tard, je verrai mon Dieu; je joui-
» rai de ce bonheur inestimable pendant toute une
» éternité; je deviendrai, dans ce temps d'aposta-
» sie, l'intercesseur des miens! Mon ame, quelle
» grande, quelle belle destinée!.... Les grâces
» que Dieu m'a faites depuis ma détention sont
» sans nombre; et c'est au point qu'en suivant le
» fil de ce qui m'est arrivé, je dois regarder com-
» me la plus grande de toutes, et comme celle qui
» couronnera toutes les autres, la mort qu'il va
» me faire subir... Ton frère est résigné, malgré
» sa profonde douleur, à quitter, sur une mer

» soulevée, une femme et des enfans tendrement » aimés, des sœurs et un frère tendrement ché- » ris. Mon sacrifice sera plus agréable à Dieu... » Adieu, ma bien-aimée sœur ; autrefois je t'au- » rois dit pour toujours : mais l'homme chrétien, » l'homme que la Foi éclaire, sait que tous les élus » se confondent un jour dans le sein de l'Eternel ; » et la confiance que j'ai en la miséricorde de » Dieu, me donne, pour toi et pour moi, l'espoir » que nous nous retrouverons dans le Ciel, notre » véritable patrie. »

Après avoir lu cette lettre, on ne peut s'empêcher de se dire intérieurement à soi-même : « Heureux ceux qui, en perdant tout le reste, conservent la Foi ! Elle descend avec eux dans le fond » des cachots ; elle allège le poids de leurs chaînes ; » jusque dans leurs maux mêmes, elle leur fait » trouver la source des plus grands biens ; et si » elle ne les préserve pas des coups de la mort, » elle leur en adoucit du moins la rigueur par la » délicieuse espérance d'une vie qui n'aura point » de fin. »

Le long martyre.

De tous les prêtres fidèles qui furent déportés sous le règne de la terreur, ceux qui ont eu sans contredit le plus à souffrir pour la religion, sont les six à sept cents qu'on envoya dans la rade de l'île d'Aix, près Rochefort, pour y être entassés dans deux vaisseaux qui devoient leur servir de prison ; et ce n'est pas exagérer leurs souffrances, que de les comparer à un long martyre, puisqu'elles finirent par la mort de plus des trois quarts de ces dignes confesseurs de la Foi.

A peine furent-ils entrés dans le vaisseau, qu'on les dépouilla de tous leurs effets, et qu'on leur enleva jusqu'à leurs bréviaires, afin qu'ils ne pussent pas même adoucir leurs maux par la prière, seule ressource qui leur restât. Mais non-seulement on ne leur permettoit pas d'exercer leur culte, on faisoit encore sans cesse retentir à leurs oreilles les impiétés les plus révoltantes, les blasphèmes les plus horribles; en sorte que, privés de toute consolation, ils n'avoient en partage que la misère et la douleur, et qu'on paroissoit ne les laisser vivre que pour les faire souffrir. Les mains spoliatrices qui les avoient détroussés, leur avoient à peine laissé les habits et le linge qu'ils avoient sur le corps: mais après un certain temps, ces habits et ce linge qu'ils ne quittoient ni jour ni nuit, devinrent si usés, si malpropres, si infectés de vermine, et la plupart si déguenillés, s'il est permis d'employer cette expression ignoble, que les plus pauvres d'entre les pauvres eussent dédaigné de les ramasser. Ce fut cependant avec de tels vêtemens qu'il leur fallut essuyer les rigueurs d'un des plus cruels hivers qu'il y ait jamais eu; et cela, sans jamais voir de feu, ni même la lumière. C'est avec de pareils vêtemens qu'on les obligeoit à prendre leurs repas sur le pont, exposés au grand air et aux frimats, et de passer les nuits dans un emplacement ouvert à tous les vents, sans matelas, sans paille même pour leur servir de lit, et la plupart sans autre couverture qu'une voile de navire. Aussi tous les prêtres âgés, rhumatistes, cacochymes, furent moissonnés par l'hiver de 1795.

Ce ne fut pas là cependant la seule cause de leur mort. La petite quantité et la mauvaise qualité des alimens qu'on leur donnoit, n'y contribuèrent pas

moins que la rigueur du froid. Ils n'avoient pour nourriture que du biscuit, des fèves de marais, de la morue, ou des salaisons à moitié cuites; et ils manquoient souvent d'eau douce pour éteindre le feu qui dévoroit leurs entrailles. La manière dont ils prenoient leurs repas, étoit aussi incommode que leurs mets étoient peu ragoûtans. Ils mangeoient d'ordinaire de dix en dix, toujours debout, au grand air, quelque temps qu'il fît, les pieds constamment dans l'eau, la neige et la boue; tellement pressés, serrés et coudoyés par leurs voisins, qu'ils avoient une peine infinie à aborder à la gamelle. A ces incommodités, se joignoit la malpropreté la plus dégoûtante. Outre que leurs alimens étoient préparés par le plus sale des goujats, ils étoient obligés de les placer immédiatement, et sans aucun linge, en des lieux pleins d'immondices, et souvent dans le même endroit où, un quart d'heure auparavant, ils avoient épouillé leurs habits ou pansé leurs plaies. Ceux de la même table, qui, comme nous l'avons dit, étoient au nombre de dix, n'avoient entre tous qu'un seul plat ou gamelle de bois, qui souvent n'avoit pas été lavé : il falloit par conséquent que les jeunes gens mangeassent avec les vieillards les plus malpropres, les sains avec les malades, ceux qui n'étoient point atteints du scorbut avec les scorbutiques.

A peine avoient-ils achevé leur triste repas du matin, qu'ils étoient forcés de se mettre au travail, soit pour laver leur linge avec de l'eau qu'il leur falloit puiser, à force de bras, à plus de trente pieds de profondeur, soit pour transporter les effets des passagers d'un lieu dans un autre, soit pour aller dans les hôpitaux de mer servir les malades, et inhumer, à six pieds en terre, les cadavres des morts

morts ; soit enfin pour nettoyer leur obscur cachot, et en enlever, à force de bras, les lourds baquets qui recéloient toutes les ordures de la nuit ; et après avoir, au risque de leur vie, escaladé de glissantes échelles, aller à travers des câbles et des mâts, souvent couverts de verglas, décharcher eux-mêmes, à l'extrémité du vaisseau, ces immondices dans la mer.

C'est là ce qu'ils avoient à souffrir pendant le jour ; et toutefois ces maux n'étoient rien en comparaison de ceux de la nuit. Sitôt qu'elle approchoit, on les enfermoit comme un troupeau de moutons, dans un obscur et ténébreux cachot de cinq pieds et trois ou quatre pouces de haut, garni dans tout son pourtour, à peu près à hauteur d'appui, de placets courts et étroits. C'étoit en partie sur ces placets faits de planches mal ajustées et encore plus mal rabotées, que couchoient le plus grand nombre des prisonniers ; et ils y étoient si serrés, si pressés, que leurs bras portoient nécessairement sur le corps de leurs voisins. Ceux d'entr'eux qui n'étoient pas encaissés dans ces étroites niches, n'étoient pas pour cela mieux couchés, ou plutôt ils l'étoient encore plus mal. Ils étoient étendus dans le milieu du cachot sur plusieurs lignes, et comme ils ne laissoient aucun espace vide, ils étoient nécessairement foulés aux pieds par ceux qui, au milieu des ténèbres, vouloient aborder aux placets ; outre que plusieurs avoient à leur proximité et même touchoient immédiatement les puants baquets qui servoient de latrines à plus de quatre cents hommes, durant dix à onze heures de nuit.

Dès qu'une fois ils étoient entrés et enfermés dans cet affreux cachot, sous la foi des clefs et des

verroux, c'en étoit fait jusqu'au lendemain à pareille heure, même dans les plus grands jours. Ils eussent été incommodés jusqu'à perdre connoissance, ils eussent crié à l'aide, au secours, ils eussent rendu le dernier soupir (et cela est arrivé quelquefois), qu'on ne leur eût donné ni secours ni aide, qu'on n'eût pas même su qu'ils en réclamoient, tant leurs geôliers étoient peu inquiets sur leur compte.

Tant d'incommodités de tous les genres, des jours si pénibles et des nuits si laborieuses, ne pouvoient manquer d'être funestes à leur santé. Aussi bientôt le scorbut, des plaies horribles à voir, des fièvres malignes et inflammatoires, des fièvres chaudes et des accès de frénésie, toutes les maladies les plus violentes commencèrent à se répandre dans le vaisseau; et pour arrêter le progrès de la contagion qui auroit dans peu infecté tous ceux qui s'y trouvoient, il fallut envoyer les malades dans deux chaloupes, dont la plus grande étoit appelée le grand hôpital. Mais quel hôpital, grand Dieu !

Là, soixante malheureux prêtres, accablés sous l'effort de la maladie, étendus à demi nus sur le plancher nu, aussi serrés et pressés qu'ils l'étoient dans le vaisseau même, ayant souvent la moitié du corps dans l'eau que la chaloupe recevoit de toutes parts, sans remèdes, sans médecin, et souvent sans tisane d'eau douce, formoient le spectacle le plus déchirant pour des cœurs sensibles, que l'imagination puisse se représenter.

La nuit, c'étoit pis encore. Ils étoient absolument livrés à eux-mêmes et dénués de tout secours. Ils n'avoient point d'infirmiers, pas même de lumière; d'où il arrivoit que les malades attaqués de



fièvres chaudes, ou tous autres malades qui croyoient encore pouvoir se traîner au baquet, ou tomboient sur leurs voisins à demi morts, qu'ils achevoient d'écraser de leur chute, ou s'égaroient dans le trajet, et finissoient par se laisser tomber au hasard à l'endroit où ils se trouvoient; c'est-à-dire sur quelqu'un de leurs confrères, à qui la douleur arrachoit des cris déchirans.

Après cela, on ne doit pas être étonné que presque tous ceux qu'on envoyoit dans cet hôpital y mourussent presque aussitôt qu'ils y étoient arrivés. Ce qui est surprenant, c'est qu'il y ait eu des hommes assez robustes pour résister à tant de souffrances. Il y en eut cependant; et c'est de la relation d'un de ceux qui les ont endurées, et qui y ont échappé, que j'ai tiré tous les détails contenus dans cet article. J'aurois pu y en ajouter beaucoup d'autres; mais ce que j'ai rapporté des maux qu'eurent à souffrir ces généreux confesseurs de la Foi, suffira pour prouver que l'un d'entre eux avoit bien raison de dire, en peignant leur situation : *Nous sommes les plus malheureux des hommes, et les plus heureux des chrétiens*

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DES ANECDOTES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

Al mio più sincero amico Carlo Gianella
in segno di stima questo piccolo dono

Z. D. [illegible]